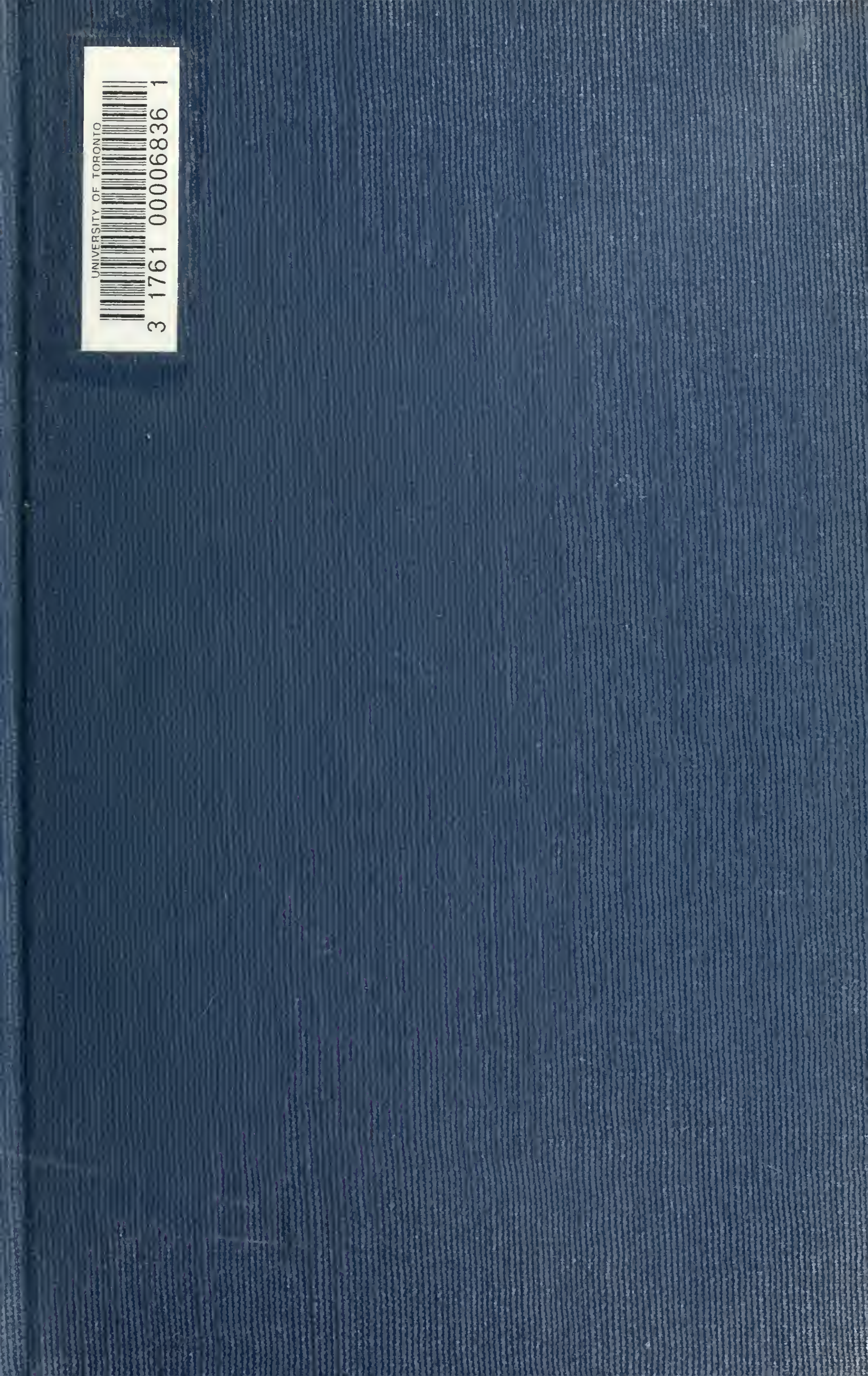

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00006836 1

CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

38

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LA FONTAINE

ŒUVRES DIVERSES

I



Fs Delannoy sc

LES AMOURS DE PSYCHÉ.

Garnier frères Editeurs

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LA FONTAINE

NOUVELLE ÉDITION

Très-soigneusement revue sur les textes originaux

AVEC UN

TRAVAIL DE CRITIQUE ET D'ÉRUDITION

APERÇUS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

VIE DE L'AUTEUR, NOTES ET COMMENTAIRES, BIBLIOGRAPHIE, ETC.

PAR

M. LOUIS MOLAND

TOME SIXIÈME



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

M DCCC LXXXV

INTRODUCTION

Ce sixième volume offre une grande variété. Quand La Fontaine, dans son discours à Mme de La Sablière, se dit à lui-même :

> Tu changes tous les jours de manière et de style,
> Tu cours en un moment de Térence à Virgile,

il n'exagère point, il reste au-dessous de la vérité : on le verra dans ce volume franchir de plus larges distances que celle qui sépare Térence de Virgile. Il était facile à entraîner ; quiconque avait quelque influence sur lui, quelque prestige à ses yeux, n'avait point de peine à détourner en son sens et suivant son caprice la veine complaisante du poëte. Ce volume n'est en quelque sorte que le tableau de ces usurpations successives. Fouquet se l'attache, et le voilà qui chante les merveilles de Vaux. Port-Royal parvient à l'accaparer un instant et lui fait célébrer la continence vertueuse de saint Malc. La duchesse de Bouillon s'est bien trouvée du remède à la mode, le quinquina ; La Fontaine, à son invitation, s'empresse de mettre en vers le traité du médecin Monginot.

> Mais aussi de se prendre à toutes les amorces,
> Pour tous les faux brillants courir et s'empresser ;
> J'entends que l'on me dit : Quand donc veux-tu cesser ?

Eh bien, non, il ne cessera pas. Jusqu'à la fin de ses jours, il sera à la disposition des autres, et son confesseur fera

rimer le *Dies iræ* à l'auteur de l'Invocation à la Volupté. Il l'a dit avec raison :

Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légère et vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet.

Ces deux volumes d'œuvres diverses vont justifier cet aveu. Passons en revue les morceaux que contient ce volume-ci.

LES AMOURS DE PSYCHÉ ET DE CUPIDON.

On ne voit point, malgré la dédicace à la duchesse de Bouillon, que le sujet de ce roman ait été suggéré à La Fontaine. Il paraît l'avoir choisi. Le mythe célèbre, rapporté pour la première fois par Apulée dans son roman des *Métamorphoses ou l'Ane d'or*, devait le toucher vivement. Ce que ce mythe exprime avec le plus d'évidence, c'est le souverain pouvoir de la beauté, et nul homme n'a plus complétement compris et subi ce pouvoir que La Fontaine. Personne n'a parlé comme lui de ce don céleste de la beauté; il trouve pour la peindre des expressions qui ne sont qu'à lui, qui se gravent dans la pensée. Il fait dire à Vénus :

La beauté, dont les traits même aux dieux sont si doux,
Est quelque chose encor de plus divin que nous.

Lisez les beaux vers qui précèdent ceux-là dans le poëme d'Adonis [1]. Lisez encore le portrait de la princesse de Conti allant au bal :

Elle alloit en un bal s'attirer maint hommage.
Je la suivis des yeux; ses regards et son port

1. Pages 208-209.

Remplissoient en chemin les cœurs d'un doux transport.

. . . .

Conti me parut lors mille fois plus légère
Que ne dansent aux bois la nymphe et la bergère.
L'herbe l'auroit portée; une fleur n'auroit pas
Reçu l'empreinte de ses pas.
Elle sembloit raser les airs à la manière
Que les dieux marchent dans Homère [1].

C'est un véritable enchantement qui le possède. Il ne se cache pas du reste de cette possession absolue. Il dit à sa femme, dans une de ses lettres : « Sans elle (sans la beauté) rien ne me touche; c'est à mon avis le principal point; je vous défie de me faire trouver un grain de sel dans une personne à qui elle manque [2]. »

Il n'est donc pas étonnant que la gracieuse fiction l'ait séduit après tant d'autres. L'histoire de Psyché et de l'Amour, depuis que le philosophe de Madaure la fit connaître à l'Occident, était restée à l'ordre du jour, pour ainsi dire, dans la poésie et dans l'art. Le moyen âge lui-même ne l'a pas ignorée : un poëte anglo-normand du XIII[e] siècle, Denys Piramus, nous en a donné une curieuse variante dans le roman de *Partenopeus de Blois*. Mais c'est surtout à l'époque de la Renaissance qu'elle redevint une source d'inspirations inépuisables et charmantes. Le divin Raphaël traduisit la fable antique avec ses pinceaux. Non-seulement il en tira la matière de douze tableaux dont il décora la Farnésine, son crayon reproduisit encore les aventures de Psyché dans une suite de trente-deux dessins qui furent gravés par Marc Antoine ou plutôt par ses élèves.

Vasari nous a laissé la description de toute une brillante féerie de l'Amour et de Psyché, qui fut représentée à la même époque et qui montre combien les esprits étaient alors fami-

1. Page 417.
2. Lettre II.

liarisés avec ces aimables inventions de la mythologie gréco-orientale [1].

Au commencement du XVII[e] siècle, le poëte italien Marini, que La Fontaine connaissait bien, avait fait, avec les aventures de Psyché et de l'Amour, le quatrième chant de son poëme de l'*Adone*.

En France, la fable de Psyché n'avait inspiré encore, au temps de La Fontaine, aucune œuvre remarquable. Elle était connue cependant, vulgarisée même, puisque nous voyons qu'elle avait fourni un sujet de ballet : un recueil de la bibliothèque de l'Arsenal [2] contient un ballet de « Psyché ou la puissance de l'Amour, dansé par Sa Majesté, le 16 de janvier 1656 ». Mais elle n'avait suggéré aucune création de premier ni même de deuxième ordre.

La Fontaine conçut l'idée de traiter ce sujet dans un roman en prose mêlée de vers, se ménageant ainsi une grande facilité pour prendre tous les tons. Il se réserva aussi une pleine liberté vis-à-vis de la donnée primitive, il la modifia à son gré. Pour qu'on puisse se rendre compte de ses modifications, nous analyserons le récit d'Apulée ; voici ce que, dans les *Métamorphoses de l'Ane d'or* [3], une vieille femme « radoteuse » raconte à une jeune prisonnière, pour la distraire des chagrins de sa captivité :

Un roi et une reine avaient trois filles, toutes trois fort belles. La cadette surtout était d'une perfection si rare et si merveilleuse que les habitants du pays l'adoraient avec un respect religieux, comme si c'eût été Vénus elle-même. Vénus s'irrita de ces hommages rendus à une mortelle, et elle chargea son fils Cupidon de la venger. Cupidon, au lieu de servir le courroux de sa mère, se laisse toucher par les attraits de

1. Dans le *Apparato per le nozze del principe Don Francesco,* t. VII, p. 337 seqq.

2. B. L. F., n° 9,773.

3. *L. Apuleii Metamorphoseon, sive de Asino aurato,* lib. IV, V et VI.

Psyché. Il écarte tous ses rivaux, et il fait rendre par Apollon un oracle qui enjoint au roi d'exposer sa fille sur un rocher, où elle deviendra l'épouse et la victime d'un affreux dragon. Psyché est conduite, avec une pompe funèbre, sur une montagne escarpée où on la laisse seule. Psyché, tremblante d'effroi, baignée de larmes, attend le monstre dont elle doit être la proie, lorsque tout à coup l'haleine délicate de Zéphyre, gonflant les plis de la robe dont elle est revêtue, la soulève, la transporte doucement, et la dépose dans une vallée profonde, sur un gazon émaillé de fleurs. Elle pénètre dans un merveilleux palais construit avec un art tout divin ; elle y est servie par des êtres invisibles. Des instruments mystérieux lui donnent des concerts. Tous les soins l'entourent. L'époux qui lui a été prédit vient lui rendre visite, mais il vient lorsque la nuit est obscure, et il se retire avant l'aube du jour; et il recommande bien à Psyché de ne pas chercher à voir son visage. Psyché désire la présence de ses sœurs, malgré les avis de son mari, qui finit par céder à ses instances. Zéphyre amène les sœurs de Psyché dans ce délicieux séjour. Celles-ci, apprenant que leur cadette a épousé un dieu, tandis qu'elles ne sont que les femmes de vulgaires humains, se sentent mordues au cœur par la jalousie. Elles s'efforcent par leurs mauvais conseils de la précipiter d'une si haute fortune. Sachant la recommandation faite à Psyché par son époux, elles lui persuadent que ce mari, qui redoute tant d'être aperçu, n'est autre que le monstre prédit par l'oracle, le cruel dragon qui doit un jour la dévorer. Elles l'engagent à cacher une lampe derrière un épais rideau, à s'armer d'un poignard, puis, au milieu de la nuit, à dévoiler la lumière, à reconnaître le monstre, et à le frapper.

Psyché, bouleversée par leurs paroles, se résout à suivre les conseils de ses sœurs. Lorsqu'elle a dégagé de sa cachette la lampe qu'elle a préparée, au lieu d'un affreux dragon elle voit endormi le plus brillant des dieux. Elle se penche pour admirer sa tête radieuse. Une goutte d'huile bouillante tombe

sur l'épaule de Cupidon. Celui-ci se réveille, et, aussitôt qu'il découvre la trahison de Psyché, il s'envole dans les airs et disparaît.

« O Psyché, Psyché ! s'écrie M. Cousin en faisant allusion à ce passage du conte, respecte ton bonheur ; n'en sonde pas trop le mystère ; garde-toi d'approcher la redoutable lumière de l'invisible amant dont ton cœur est épris. Au premier rayon de la lampe fatale, l'Amour s'éveille et s'envole. Image charmante de ce qui se passe dans l'âme, lorsqu'à la sereine et insouciante confiance du sentiment succède la réflexion avec son triste cortége ! »

Psyché, abandonnée et désespérée, erre à travers le monde. Elle va voir d'abord ses deux sœurs et leur raconte le triste événement. Les sœurs, croyant prendre la place de leur cadette, courent, chacune de son côté, au rocher d'où Zéphyre les a précédemment transportées dans le palais de Cupidon ; elles s'élancent ; mais Zéphyre n'est plus là pour les soutenir, et elles se brisent dans leur chute.

Cependant Vénus, qui est instruite de tout ce qui s'est passé, fait chercher Psyché pour satisfaire elle-même cette fois sa vengeance. Elle la jette en esclavage et lui impose des travaux qu'il paraît impossible d'accomplir ; elle lui tend des piéges presque inévitables. Une première fois, elle lui montre un vaste amas de froment, d'orge, de millet et d'autres semences, et lui ordonne de séparer ces graines. Les fourmis, ayant pitié de la malheureuse Psyché, viennent à son secours ; elles accourent par nombreux bataillons et démêlent grain à grain tout le monceau. Une autre fois, Vénus commande à son esclave de lui rapporter de la laine qu'elle dérobera à un troupeau de béliers sauvages et furieux. Un roseau compatissant indique à Psyché les buissons auxquels ce troupeau laisse, en prenant ses ébats, une partie de sa toison, et Psyché en fait une récolte abondante. Vénus l'envoie encore puiser une bouteille à la source inaccessible d'un des affluents du Cocyte. L'aigle vient à son aide, et, prenant le flacon entre ses serres,

le remplit lui-même et le rapporte à Psyché. Enfin Vénus l'envoie présenter une boîte à Proserpine et lui demander un peu du trésor de beauté dont font usage les déesses. C'est la plus perfide des embûches que la reine de Gnide ait tendues à sa belle-fille, devenue sa servante. Psyché descend aux enfers et échappe à un nombre infini de périls. Mais lorsqu'elle revoit la lumière des cieux, elle ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil curieux sur la boîte qu'elle rapporte. « Ainsi, dit-elle, je tiens ici le secret de la beauté immortelle des déesses; pourquoi n'en déroberais-je pas un tant soit peu pour moi-même? » Cédant à la tentation, elle ouvre la boîte et il s'en exhale des vapeurs léthargiques qui la plongent dans un assoupissement mortel.

Mais Cupidon, retenu captif dans le palais maternel, s'échappe par une fenêtre. Il vole à tire-d'aile vers Psyché, qu'il n'a pas cessé d'aimer. Il la réveille, puis il va implorer l'appui de Jupiter. Le maître de l'Olympe intervient; il apaise sa fille Vénus; il place Psyché parmi les divinités et l'unit à jamais à Cupidon; et « au bout de neuf mois il leur naquit une fille que nous nommons la Volupté ».

Telle est la fable que nous rencontrons pour la première fois dans le rhéteur africain, au IIe siècle de notre ère. Les commentateurs en ont cherché l'origine, la signification allégorique. Elle a exercé la sagacité des mythologues. Quelques-uns en ont fourni les explications les plus singulières. Ce que l'on a dit de plus juste, c'est encore ce que M. Saint-Marc Girardin en dit dans son *Cours de littérature dramatique* [1] : « Peut-être était-ce d'abord une allégorie, mais l'allégorie a bientôt tourné au conte, grâce à la nature du génie grec, qui ne laisse pas longtemps la fiction dans les mystères et dans les emblèmes, mais qui aime à la faire aboutir aux images visibles et vivantes... De cette histoire, Apulée fait un conte des *Mille et une Nuits*, visant plus à raconter des aventures mer-

1. Tome IV, LI.

veilleuses qu'à peindre la tendresse ingénue de Psyché et de l'Amour... C'est comme une transition du récit mythologique au conte des fées, et où le conte domine. »

La Fontaine l'a prise ainsi, sans y chercher de sens mystérieux; il insiste sur l'amour de Psyché, qui fait le principal intérêt de son récit. Il ajoute au conte d'Apulée, il en retranche ce qui n'est pas de son goût. Il avertit le lecteur de ces changements, dans sa préface. Il n'a pas voulu que Psyché fût servie, comme dans Apulée, par des voies invisibles; il lui a donné pour servantes de belles nymphes qui ont soin de l'habiller, qui l'entretiennent de choses agréables, qui lui procurent tous les divertissements, sans excepter celui de la comédie.

A propos de la descente de Psyché aux enfers, il esquisse une description du royaume des morts, qui est bien caractéristique. Il y met bien, pour ne pas manquer à la tradition, les grands coupables de la fable, Ixion, Tantale, Sisyphe, Salmonée, les Danaïdes; mais il y met aussi des crimes et des punitions de son invention : d'abord il nous y montre les sœurs de Psyché; puis d'autres criminels qui ne déplaisent pas moins à La Fontaine :

En un lieu séparé l'on voit ceux de qui l'âme
A violé les droits de l'amoureuse flamme,
Offensé Cupidon, méprisé ses autels,
Refusé le tribut qu'il impose aux mortels.
Là souffre un monde entier d'ingrates, de coquettes;
Là Mégère punit les langues indiscrètes,
Surtout ceux qui, tachés du plus noir des forfaits,
Se sont vantés d'un bien qu'on ne leur fit jamais.
Par de cruels vautours l'inhumaine est rongée;
Dans un fleuve glacé la volage est plongée;
Et l'insensible expie en des lieux embrasés,
Aux yeux de ses amants, les maux qu'elle a causés.
Ministres, confidents, domestiques perfides,
Y lassent sous les fouets les bras des Euménides.
Près d'eux sont les auteurs de maint hymen forcé,

L'amant chiche, et la dame au cœur intéressé ;
La troupe des censeurs, peuple à l'amour rebelle;
Ceux enfin dont les vers ont noirci quelque belle

« Diffamer les dames ! dit M. Saint Marc-Girardin, crime affreux que punissaient les anciens chevaliers et que La Fontaine met sans hésiter en enfer! » Être rebelle à l'amour, autre crime impardonnable qui excite le courroux divin.

Il termine son roman par une charmante invocation à la Volupté, que tout le monde sait par cœur; sa philosophie s'y exprime avec une grâce incomparable : « Se servir à la fois des sens et de l'âme pour goûter tout ce qu'il y a de beau dans la nature et dans les arts; ne pas trop s'abandonner aux sens, mais ne pas trop s'en défier non plus, car ils sont bons à nous donner du plaisir, même et surtout quand on les contient : voilà la philosophie de La Fontaine. »

La Fontaine a donné aux aventures fabuleuses de Psyché un cadre très-réel et très-curieux : c'est la promenade des quatre amis Polyphile, Ariste, Acanthe et Gelaste, dans les jardins de Versailles; leurs réflexions et leurs discussions interrompent par intervalles le narrateur, et forment prologue et épilogue. On a cherché naturellement à reconnaître sous ces noms tirés du grec les illustres compagnons que fréquentait La Fontaine au moment où il composa son roman. Mais on n'a pas été d'accord tout de suite sur le nom réel qu'il fallait assigner à chacun d'eux. Dans Polyphile tout le monde reconnaît l'auteur lui-même; cela ne saurait faire aucun doute. Walkenaer voit ensuite Boileau dans Acanthe, Racine dans Ariste, et Molière dans Gelaste. M. Saint-Marc Girardin voyait d'abord Racine dans Acanthe, Molière dans Ariste, et Boileau dans Gelaste[1]. Mais il s'est depuis rangé à l'opinion qui a prévalu communément, et qui reconnaît Racine dans Acanthe, Boileau dans Ariste, et Molière dans Gelaste[2].

1. *Cours de littérature dramatique*, t. IV, p. 16.
2. *OEuvres complètes de Racine*, t. II, p. 400-403.

Il ne nous paraît pas douteux que Polyphile soit La Fontaine, Ariste Boileau, Acanthe Racine.

Faut-il voir Molière dans le personnage de Gelaste, le défenseur de la comédie ? Nous avons accepté jadis [1] cette hypothèse ; mais en examinant plus à fond ce personnage, nous avons changé d'avis.

Il est improbable que La Fontaine ait donné un rôle à Molière dans sa petite mise en scène. Lorsque La Fontaine conçut le plan de son roman et commença à y travailler, vers 1664-1665, Molière, directeur d'un théâtre, agent actif des divertissements du roi, agent et acteur, n'avait pas le temps d'aller se promener nonchalamment, comme le font La Fontaine et ses trois amis. A cette époque surtout il cherchait, à force de démarches, de lectures et de visites, à obtenir de faire jouer le *Tartuffe*. Il y eût eu une invraisemblance extrême à lui supposer ce loisir.

La Fontaine travaillait encore à *Psyché* en 1667 et en 1668; il fait mention, à un endroit de son roman, d'*Andromaque*, représentée en 1667. Dans l'épilogue du recueil des fables de 1668, il dit :

Retournons à Psyché. Damon, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités :
J'y consens ; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la dernière peine
Que son époux me causera.

Si l'on s'en tenait à ces dates, l'impossibilité serait plus absolue encore, car la rupture de Racine et de Molière eut lieu au mois de décembre 1665. Mais on suppose que La Fontaine n'a fait alors que retoucher son roman ou qu'il a placé la promenade à Versailles avant l'époque de cette rupture. Il faut donc poursuivre notre démonstration.

1. *OEuvres complètes de Molière,* t. I, p. CLXXXIII.

Remarquez que Molière, en 1664-1665, était au beau moment de sa carrière, tandis que La Fontaine, Boileau, Racine, ne faisaient tous trois que débuter. Il avait sa renommée, sa faveur à la cour, sa position au théâtre. Or, dans le quatuor décrit par La Fontaine, Gelaste est ordinairement nommé le dernier. Il n'a pas le beau rôle dans la discussion : il exprime des sentiments vulgaires et des idées médiocres. La première observation qu'il fait est celle-ci, après la description de Vénus voyageant sur la mer : « J'aimerois mieux voir votre déesse au milieu d'un bois, habillée comme elle étoit quand elle plaida sa cause devant un berger. » Ce n'est certes pas à ce trait qu'on reconnaîtra Molière.

Suivez la discussion des quatre amis sur le mérite comparé du pathétique et du plaisant, du tragique et du comique, et vous verrez que nous avons affaire à un joyeux épicurien, n'ayant qu'une crainte, c'est que la douleur, même feinte, ne projette une ombre sur son esprit. « On ne se lasse jamais de rire, dit-il. On peut se lasser du jeu, de la bonne chère, des dames; mais de rire, point. Avez-vous entendu dire à qui que ce soit : Il y a huit jours entiers que nous rions ; je vous prie, pleurons aujourd'hui ? »

A quoi Ariste réplique : « Vous apportez des raisons si triviales que j'en ai honte pour vous. »

Vous figurez-vous Boileau presque inconnu, à vingt-neuf ou trente ans, parlant ainsi à Molière, qui en a quarante-trois ou quarante-quatre? disant un peu plus loin : « Vous êtes le plus frivole défenseur de la comédie que j'aie vu depuis longtemps, » à Molière, qui a fait l'*École des femmes*, le *Misanthrope* et le *Tartuffe?* Vous figurez-vous Acanthe, c'est-à-dire Racine, à vingt-six ou vingt-sept ans, le raillant de son penchant à contredire et à engager de longues et opiniâtres disputes ?

Celui qui a l'avantage dans la controverse, c'est sans contredit Boileau, sous le nom d'Ariste. Il cite déjà Longin : « La tragédie a encore cela au-dessus de la comédie, que le style

dont elle se sert est sublime; et les beautés du sublime, si nous en croyons Longin et la vérité, sont bien plus grandes et ont un tout autre effet que celles du médiocre. Elles enlèvent l'âme, et se font sentir à tout le monde avec la soudaineté des éclairs. »

Enfin, pour qu'il ne puisse rester aucun doute sur l'erreur qu'on a commise en prenant Gelaste pour Molière, je citerai encore ce mot. Après avoir répété comment Psyché et l'Amour se retrouvèrent au dénoûment et comment ils versèrent, dans les bras l'un de l'autre, des torrents de larmes, Polyphile ajoute : « Et considérez, je vous prie, ce que c'est d'aimer ; le couple d'amants le mieux d'accord et le plus passionné qu'il y eût au monde employoit l'occasion à verser des pleurs et à pousser des soupirs Amants heureux, il n'y a que vous qui connoissiez le plaisir! A cette exclamation, Polyphile, tout transporté, laissa tomber l'écrit qu'il tenoit; et Acanthe, se souvenant de quelque chose, fit un soupir. Gelaste leur dit avec un sourir moqueur : Courage, messieurs les amants ! voilà qui est bien, et vous faites votre devoir. Oh! les gens heureux, et trois fois heureux que vous êtes! Moi, misérable; je ne saurois soupirer après le plaisir de verser des pleurs. »

Molière ignorant la douceur des larmes et dédaignant les soupirs des amants! Il faut, en vérité, connaître bien peu la vie du grand comique pour supposer qu'un ami ait pu lui prêter cette insensibilité. En 1664, Molière écrivait à La Mothe Le Vayer, qui avait perdu son fils : « Si je n'ai pas trouvé d'assez fortes raisons pour vous obliger à pleurer sans contrainte, il en faut accuser le peu d'éloquence d'un homme qui ne sauroit persuader ce qu'il sait si bien faire. »

Il faut donc renoncer à voir Molière figurer dans le roman de La Fontaine sous les traits de Gelaste. Mais quel serait alors ce personnage ? Ce masque ne paraît convenir à Chapelle, moqueur, insoucieux, ennemi du pathétique et de tout ce qui est capable d'engendrer la mélancolie, répondant,

plus tard à Racine, quand celui-ci lui demanda son avis sur *Bérénice :*

Marion pleure, Marion crie,
Marion veut qu'on la marie,

admirateur déclaré de Molière et de la comédie, contradicteur habituel de Boileau, avec qui il aimait à avoir de longues et opiniâtres discussions. Le quatuor de *Psyché* se composait donc, selon nous, de Boileau, Racine, Chapelle et La Fontaine, ce qui forme déjà un groupe assez remarquable.

Signalons, au début de la préface de l'auteur, l'aveu qu'il fait relativement au travail que lui a coûté la prose de *Psyché*. Cette prose est, en effet, ciselée avec un soin extrême. Les lecteurs sagaces ne seront pas surpris de l'aveu.

Si Molière n'assista point à la lecture de *Psyché* dans les jardins de Versailles, il ne laissa pas de rendre à l'œuvre de son ami le meilleur hommage qu'il pût lui rendre, en traitant le même sujet. Deux ans après la publication du roman de La Fontaine, Molière composa, pour les divertissements de la cour, la tragi-comédie-ballet, à laquelle collaborèrent Pierre Corneille et Quinault pour les paroles et Lulli pour la musique.

Les Amours de Psyché (La Fontaine écrit toujours *Psiché*) *et de Cupidon* furent publiés, en 1669, chez Barbin, en une édition in-8° et une édition in-12; ce sont les seules qui furent faites en France du vivant de l'auteur. Le privilége est daté du 2 mai 1668. Ils sont suivis du poëme d'*Adonis*, dont nous allons parler tout à l'heure.

Après la mort du libraire Claude Barbin, propriétaire de cet ouvrage, sa veuve obtint en 1701 un nouveau privilége, sur l'approbation du célèbre Fontenelle, lequel déclara « qu'il avoit trouvé dans ce roman de La Fontaine l'agrément commun à tous les ouvrages de cet inimitable auteur, et une parfaite retenue par rapport aux mœurs ». Cette troisième édition parut sous format in-12 et contient aussi le poëme d'*Adonis*.

Adrien Moetjens, libraire de la Haye, qui semble s'être arrogé le droit d'exploiter à son profit, dans son pays, les œuvres de notre poëte, publia le roman de *Psyché*, à la Haye, en 1707, avec un titre qui porte : *édition nouvelle, plus correcte que la précédente*, mention que le texte ne justifie pas.

L'année suivante, les libraires de Paris réimprimèrent de nouveau *Psyché* et *Adonis* sous format in-12. Cet ouvrage fut inséré dans l'édition des œuvres de La Fontaine, en trois volumes in-4°, qui parut en 1726, sous la rubrique d'Anvers, mais évidemment imprimée à Paris, d'après les dernières et fautives éditions. En 1728, on réimprima cet ouvrage in-8°, avec aussi peu de soin et d'exactitude que précédemment. *Psyché* et *Adonis* furent encore réimprimés dans l'édition des *OEuvres diverses* publiées, en 1729, en trois volumes in-8°.

Le texte que nous reproduisons est celui de 1669.

ADONIS.

La fable d'Adonis, telle qu'on la concevait dans les derniers temps du paganisme, a été racontée par Ovide, au dixième livre des *Métamorphoses* :

At male conceptus sub robore creverat infans, etc.

Adonis, dans ce récit, est le fruit du commerce incestueux de Myrrha avec son père, Cynire ou Cyniras[1]. La Fontaine s'est inspiré du poëte latin. Citons ce passage :

1. Hygin, fable LVIII, nomme Smyrne la fille de Cynire, mère d'Adonis. Une autre traduction nommait Theios le père d'Adonis; mais toutes disent que ce père était roi d'Assyrie : ce qui prouve que cette fable a une origine orientale. (Voyez Apollodore, liv. III, § 4; Antoninus liberalis, *Narrat.*, 34; Oppien, *Halieut.*, III, v. 403; Lucien, *de la Déesse de Syrie*, c. VI; et Pindare, *Pyth.*, II, v. 27 et 28.)

Capta viri forma non jam Cythereia curat
Littora; non alto repetit Paphon æquore cinctam,
Piscosamque Cnidon gravidamque Amathunta metalli.
Abstinet et cœlo; cœlo præfertur Adonis.
Hunc tenet; huic comes est; assuetaque semper in umbra
Indulgere sibi, formamque augere colendo,
Per juga, per sylvas, dumosaque saxa vagatur
Nuda genu, vestem ritu succincta Dianæ:
Hortaturque canes; tutæque animalia prædæ,
Aut pronos lepores, aut celsum in cornua cervum,
Aut agitat damas; a fortibus abstinet apris,
Raptoresque lupos armatosque unguibus ursos
Vitat, et armenti saturatos cæde leones.
Te quoque ut hos timeas (si quid prodesse monendo
Possit), Adoni, monet. Fortisque fugacibus esto,
Inquit; in audaces non est audacia tuta.
Parce meo, juvenis, temerarius esse periclo.

La Fontaine dit de même :

Surtout de votre sang il me faut rendre compte.
Ne chassez point aux ours, aux sangliers, aux lions;
Gardez-vous d'irriter tous ces monstres félons:
Laissez les animaux qui, fiers et pleins de rage,
Ne cherchent leur salut qu'en montrant leur courage;
Les daims et les chevreuils, en fuyant devant vous,
Donneront à vos sens des plaisirs bien plus doux.
Je vous aime, et ma crainte a d'assez justes causes.

Mais ce qui n'est que dans La Fontaine, c'est la peinture des amours de la déesse et du jeune mortel. « Le poëte, dit La Harpe, habite avec eux des lieux enchantés, et il y transporte son lecteur. C'est là qu'on reconnaît l'auteur de la fable de *Tircis et Amarante.* Jamais les jardins d'Armide, ce brillant édifice de l'imagination, qu'elle a construit pour l'Amour, n'ont rien offert de plus séduisant et de plus doux. Vous croyez entendre autour de vous les chants du bonheur et les

accents de la tendresse; vous êtes environné des images de la volupté. Tout ce que les cœurs passionnés ont de jouissances intimes, tout ce que les jours qui s'écoulent entre deux amants ont de délices toujours variées et toujours les mêmes tout ce que deux âmes confondues l'une dans l'autre se communiquent de ravissements et de transports; enfin ce que l'on voudrait toujours sentir, et qu'on croit ne pouvoir jamais peindre, voilà ce que La Fontaine nous représente avec les pinceaux que l'Amour a mis dans ses mains [1]. »

La Fontaine n'a point terminé son poëme, comme le voulait la mythologie, par la métamorphose d'Adonis en anémone, fleur fragile et passagère :

> Namque male hærentem et nimia levitate caducum
> Excutiunt idem qui præstant nomina venti.

Nous n'avons point à rechercher quelles étaient les origines de ce mythe qui venait de l'Orient, ni quel symbole il exprimait; La Fontaine, non plus que ses précurseurs, n'y a vu qu'une histoire d'amour.

Ce sujet avait dû une grande vogue au poëme italien du chevalier Marini, l'*Adone*. Ce poëte avait développé la fable si simple en quarante-cinq mille vers. On trouvait dans son ouvrage des peintures étincelantes, des scènes voluptueuses, une qualité prodigieuse d'épisodes, de poëmes dans le poëme. Le style est merveilleux de molle harmonie et de grâce efféminée, mais le poëte perd sans cesse son sujet de vue; il s'arrête un temps infini à toutes les distractions qu'il rencontre sur son chemin. Il fuit plutôt qu'il ne recherche le naturel et la vraisemblance; il remplace le sentiment par le bel esprit. Écoutez-le définir l'Amour : « Lynx privé de la lumière, Argus aux yeux bandés, vieillard à la mamelle, antique enfant, ignorant érudit, guerrier sans armes, parleur

1. *Cours de littérature*, t. VI, p. 37.

muet, riche mendiant, erreur agréable, douleur désirée, cruelle blessure faite par un ami compatissant, paix guerrière et calme orageux; le cœur le sent, et l'âme ne le comprend pas. Volontaire folie, mal chéri, repos fatigant, utilité nuisible, espérance sans espoir, mort vivante, crainte téméraire, rire douloureux, verre dur, diamant fragile, embrasement glacé, glace ardente, abîme éternel de discordes en plein accord, paradis infernal, enfer céleste! »

C'est ce cliquetis d'antithèses qui provoqua en Italie et en France un enthousiasme bruyant. Marini fit école. Les poëtes italiens subirent presque tous son influence. Chez nous, il eut aussi des admirateurs. L'*Adone* fut imprimé à Paris, en 1623, avec une lettre-préface de Chapelain, lettre extrêmement louangeuse. Quelques versificateurs, notamment un président nommé Nicolle, essayèrent d'en traduire une partie. La Fontaine se garda bien de suivre un aussi mauvais modèle. Nos grands écrivains du XVIIe siècle ne firent pas preuve de bon goût, par ignorance, par simplicité de nature, comme on semble le croire parfois. Ils avaient eu et ils avaient encore sous les yeux beaucoup d'exemples pernicieux, et ils réagirent contre eux avec intention et fermeté.

Le roman de *Psyché* avait peut-être, avons-nous dit, suggéré à Molière l'idée de la fameuse tragi-comédie-ballet représentée au mois de janvier 1671. *Adonis* fut moins heureux : il n'inspira que Donneau de Visé. *Les Amours de Vénus et d'Adonis*, par cet auteur, parurent en 1670 sur le théâtre du Marais et obtinrent, du reste, un brillant succès.

Le poëme d'*Adonis* fut offert au surintendant Fouquet en un magnifique manuscrit sur vélin, à la fin duquel on lit : *Jarry, Paris, scribebat 1658*. Ce manuscrit a été acquis, à la vente de La Bédoyère, par le duc d'Aumale, dans la bibliothèque duquel il se trouve à présent. La reliure, en maroquin rouge, orné de compartiments à petits fers, est d'une exécution parfaite et d'une conservation admirable. Le premier feuillet est occupé par un titre, en lettres d'or, entouré d'une

guirlande de fleurs et de feuillage où se jouent des écureuils rappelant les armes de Fouquet. Sur le feuillet suivant se trouve un grand chiffre formé de deux L et de deux N et surmonté d'une couronne de baron; la dédicace[1], en trois feuillets, vient ensuite; puis un dessin à l'encre de Chine, de Chauveau, représentant la mort d'Adonis; enfin le poëme remplit trente-huit pages numérotées. Le tout est terminé par un dernier feuillet portant un chiffre formé de deux C, de deux L et d'un M, et surmonté d'une couronne de roses.

Un second manuscrit, copie fort corecte du premier, achetée par Walkenaer, en 1823, à la vente de Chardin, et faite « par le célèbre Palissot », si l'on en croit le catalogue, donne exactement le même texte, que le savant biographe de La Fontaine publia en 1825, édition qui ne fut tirée qu'à cinquante exemplaires.

La Fontaine ne fit imprimer son poëme d'*Adonis* qu'à la suite du roman de *Psyché*, en 1669, chez Barbin, dans la double édition de ce roman, in-8° et in-12. Il l'avait considérablement retouché; il avait ajouté des vers, il en avait retranché d'autres. Tout ce travail, qui ressort du tableau des variantes, montre assez avec quelle persévérance le poëte polissait ses ouvrages.

Dans l'avertissement de cette première édition[2]. La Fontaine dit que, lorsqu'il conçut le dessein de ce poëme, il s'était toute sa vie exercé en ce genre de poésie que nous nommons *héroïque*. Grosley, s'en tenant à la date de l'impression et constatant que La Fontaine avait à cette date publié des fables et surtout des contes, supposa que celui-ci appliquait à ses compositions l'adjectif *héroïque*, dont il ignorait la valeur, et que Racine, par malice, lui avait suggéré le mot *héroïque* au lieu du mot *érotique*. C'est ainsi qu'à force d'enchérir les uns sur les autres, les anecdotiers, s'efforçant de faire de l'esprit aux

1. Voyez p. 197.
2. Voyez p. 201.

dépens du *bonhomme*, tendaient à le présenter comme un simple idiot, dès sa jeunesse.

Un M. de Saint-Georges, lieutenant des maréchaux de France, arrière-petit-fils de Pintrel, parent et ami de La Fontaine, crut devoir écrire au rédacteur du *Mercure* pour répondre à la lettre de Grosley. Il en appelle sérieusement à toute la famille du poëte, et à toutes les personnes qui ont connu ses anciens amis, pour prouver qu'il n'était ni aussi simple ni aussi ignorant que le prétend Grosley; mais cependant il ne trouve lui-même d'autre moyen de justifier le mot *héroïque* qu'en supposant une faute d'impression ; et, comme Grosley, il propose d'y substituer le mot *érotique*[1].

Cette singulière querelle, fondée sur une erreur de chronologie, nous montre jusqu'où fut porté le parti pris à l'égard de La Fontaine, et combien l'idée fausse, l'on peut dire ridicule, qu'on s'était formée de lui, était devenue presque indiscutable.

La Fontaine réimprima son poëme en 1671, dans le recueil des *Fables nouvelles et autres Poësies.* Dans cette deuxième édition, il fit quelques changements à l'Avertissement, dont il conserva toutefois le commencement et la fin[2]. C'est le texte de 1671 que nous reproduisons, en donnant les variantes de l'édition de 1669 et du manuscrit antérieur.

FRAGMENTS [illegible] SONG[illegible]UX.

De ces fragments, le premier paru [illegible]uvième et dernier, qui avait été inséré à la suite de la première partie des *Contes*, dans le recueil de 1665.

L'Avertissement et les fragments I, II et III se trouvent dans le volume intitulé *Fables nouvelles et autres Poësies de M. de La Fontaine,* Paris, Denys Thierry, 1671. Ces fragments sont

1. Voyez *Mercure de France,* 1785, n° 47, 19 novembre, p. 137.
2. Voyez p. 203.

signalés, à une date antérieure, dans le *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes.* Cologne, 1667, in-12.

Enfin les fragments IV, V, VI, VII et VIII, n'ont été imprimés qu'en 1729, dans les *Œuvres diverses.*

La Fontaine dit, dans l'Avertissement du recueil de 1671, que le *Songe de Vaux* fut entrepris par lui, il y a environ douze ans, ce qui nous reporte en 1659 au plus tard; il y consacra près de trois années, c'est-à-dire qu'il ne fut empêché de continuer que par la chute de Fouquet (5 septembre 1661). Il y parle, comme dans la préface du poëme d'*Adonis,* de la poésie lyrique et héroïque, qui règne dans ces fragments et qu'il a délaissée depuis lors.

Il nous apprend ailleurs[1] que les architectes, les sculpteurs et les peintres qui avaient contribué aux constructions et aux ornements de Vaux, lui remirent des mémoires sur chacune des parties qu'ils avaient exécutées, pour l'aider dans la composition de son ouvrage. L'architecte Le Vau avait construit le château, l'on peut dire le palais; Le Nostre avait dessiné les jardins; Le Brun et les meilleurs artistes du temps avaient exécuté les peintures. Ce furent là les guides que le poëte dut interroger.

Comme termes de comparaison, on n'a pas seulement les *Lettres* de Félibien, signalées dans la note de la page 262; on peut consulter encore la *Clélie,* où se trouve, au tome X, une description de Vaux-le-Vicomte.

Le père Bouhours, dont les décisions avaient de l'autorité en son temps, dit que ces fragments brillent d'esprit depuis le commencement jusqu'à la fin. Il est vrai, mais c'est l'esprit de Voiture et de Sarrasin, plutôt que l'esprit de La Fontaine. Il y a de la manière dans ses inventions, et de la recherche dans ses traits. Toutefois le génie de l'auteur s'y marque en plus d'un endroit. On n'a pas besoin d'aller à Vaux regarder la peinture de la *Nuit;* la voici, et digne de Corrége

1. Cinquième lettre à Mlle de La Fontaine.

Voyez l'autre plafond où la Nuit est tracée :
Cette divinité, digne de vos autels
Et qui, même en dormant, fait du bien aux mortels,
Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
Laisse tomber des fleurs et ne les répand pas.

Puis il ajoute :

Avec tous ses appas, l'aimable enchanteresse
Laisse souvent veiller les peuples du Permesse;
Cent doctes nourrissons surmontent son effort.
Hélas! dis-je, pour moi, je n'ai rien fait encor;
Je ne suis qu'écoutant parmi tant de merveilles.
Me sera-t-il permis d'y joindre aussi mes veilles?
Quand aurai-je ma part d'un si doux entretien?

Remarquez ces retours sur lui-même; ce flot de poésie intime qui s'épanche en toute occasion circulera également dans ses contes et dans ses fables.

POËME DE LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC.

Une légende racontée par La Fontaine très-simplement et comme on aurait pu le faire au moyen âge, voilà qui est assez curieux sans doute. Et ce n'est pas à la fin de sa carrière, après sa conversion, qu'il entreprit cette tâche, c'est dans sa cinquante-deuxième année, l'année qui précéda l'impression de la quatrième partie des contes. Il avait suffi, pour le déterminer à composer cette *pieta*, que MM. de Port-Royal eussent mis la main sur lui, à propos du *Recueil de poésies diverses et chrétiennes* paru en 1671. Arnauld d'Andilly avait traduit l'épître de saint Jérôme où est racontée la vie de Malc, moine esclave[1]. Cette traduction figure dans le recueil de ses Œuvres

1. *Epistola divi Hieronymi de Vita Malchi captivi monachi.*

diverses mis au jour deux ans plus tard[1]. Ce fut lui vraisemblablement qui recommanda ce sujet à La Fontaine avec l'autorité que lui donnait son grand âge (il avait alors quatre-vingt-deux ans).

Le poëte s'exécuta de bonne grâce. Il commence par une invocation à la sainte Vierge :

Mère des bienheureux, Vierge, enfin, je t'implore ;
Fais que dans mes chansons aujourd'hui je t'honore;
Bannis-en ces vains traits, criminelles douceurs
Que j'allois mendier jadis chez les neuf sœurs.

Il suit fidèlement le récit du Père de l'Église. On a cru que c'était le fabuliste qui, revenant à son naturel, avait introduit dans ce récit la description de la fourmilière :

Il vit auprès d'un tronc des légions nombreuses
De fourmis qui sortoient de leurs cavernes creuses.
L'une poussoit un faix; l'autre prêtoit son dos.
L'amour du bien public empêchoit le repos.
Les chefs encourageoient chacun par son exemple.
Un du peuple étant mort, notre saint le contemple
En forme de convoi soigneusement porté
Hors les toits fourmillants de l'avare cité.

Mais cette description est dans saint Jérôme; chez celui-ci la fourmilière est même mieux amenée, moins brusquement, et se rapporte plus naturellement aux idées du solitaire, à qui elle rappelle l'image du cénobitisme.

Le poëme parut en 1673, à Paris, chez Claude Barbin, in-12. Il semble bien qu'il soit arrivé quelque accident à cette édition, car elle est d'une rareté extrême, et elle n'a ni privilége ni permission. Chardon de la Rochette[2] assure que

1. *Vie des saints Pères des déserts et de quelques saints...* (Œuvres diverses de M. Arnauld d'Andilly, 1675, in-fol., t. II, p. 188-195.)

2. Dans une note de l'*Histoire de la Vie et des Ouvrages de La Fontaine,* par Matthieu Marais.

La Fontaine aurait été obligé de la supprimer, parce que, dans l'épître dédicatoire, il avait indûment donné au cardinal de Bouillon le titre d'*Altesse sérénissime*[1]. M. Marty Laveaux fait observer que, sur l'exemplaire de la Bibliothèque nationale *sérénissime* a été effacé, puis remplacé par le mot *éminentissime* qui semble écrit de la main même de La Fontaine.

Selon Adry, La Fontaine aurait préparé une autre édition in-4°, mais n'aurait pas donné suite à ce projet.

POËME DU QUINQUINA.

Voici les explications que donne Walkenaer sur la naissance de ce poëme, que La Fontaine composa à la sollicitation de la duchesse de Bouillon.

L'écorce de l'arbre du Pérou qu'on nomme quinquina était restée pendant un siècle et demi inconnue aux Espagnols, qui avaient découvert l'Amérique. Les indigènes du nouveau monde, qui en connaissaient les vertus médicales, les avaient, par haine, soigneusement cachées aux féroces conquérants de leur patrie. Cependant l'un d'eux, en 1638, sensible aux services qu'il avait reçus d'un Espagnol, gouverneur de Loxa, pour en témoigner sa reconnaissance, lui fit présent du quinquina et lui en révéla les propriétés. Par le moyen de cette écorce, cet Espagnol fut assez heureux pour guérir d'une fièvre opiniâtre la comtesse de Cinchon, épouse du vice-roi du Pérou : de là le nom de *Cinchona*, que les botanistes ont donné à ce végétal, et de *poudre de la comtesse*, par lequel on désigna le quinquina réduit en poudre.

Le procurateur général des jésuites de l'Amérique, s'étant rendu à Rome en 1649, apporta le quinquina, qu'on nomma *poudre des pères* et *poudre des jésuites*, puis *poudre du cardinal*

1. Voyez p. 296.

de Lugo[1]. Mais les médecins s'élevèrent contre ce remède, et il ne réussit pas en Europe. A la vérité, les jésuites le vendaient au poids de l'or; par cette raison, il n'était administré qu'à petite dose, et il ne faisait aucun bien ou faisait du mal. Cependant, s'il eut ses détracteurs, il eut aussi ses partisans: divers médecins écrivirent en sa faveur; mais ce ne fut qu'en 1679 qu'un Anglais, nommé le chevalier de Talbot, en l'administrant infusé dans du vin, fit des cures si répétées qu'enfin le quinquina attira l'attention de tous les gens de l'art, et fut préconisé comme un remède souverain contre la fièvre. Il fut d'abord connu en France sous le nom de *remède anglais*. Lorsque Colbert et plusieurs seigneurs de la cour eurent été guéris par ce moyen, Louis XIV donna au chevalier de Talbot deux mille louis d'or et une pension annuelle de deux mille francs, pour obtenir de lui la manière de préparer et de prendre le quinquina, et il fit en même temps acheter à Cadix et à Lisbonne une très-grande quantité de ce spécifique pour les hôpitaux de son royaume.

Mallement de Mésange a composé sur ce sujet un sonnet adressé au roi, auquel il dit :

Ton bras armé d'un foudre a-t-il semé l'effroi,
D'un mot tu calmes tout, et ta bonté préfère
Le favorable nom de protecteur, de père,
Aux titres glorieux de conquérant, de roi.

1. *Les Admirables Qualités du quinquina confirmées par plusieurs expériences*, Paris, 1694, in-12, p. 1. La 1re édit. est de 1689. Conférez Blegny, *De la Découverte de l'admirable remède anglois*, 1680 : conférez encore Le Pays, lettre au révérend père C..., théologien de la compagnie de Jésus. L'auteur le supplie de lui envoyer du *kina-kina*, pour le guérir de la fièvre quarte. Voyez Le Pays, *Amitiés et Amourettes*, nouvelle édit., 1685, p. 58. Le Pays dit : « C'est à vous que j'ai recours pour recouvrer un certain bois qu'on appelle, si je ne me trompe, du *kina-kina :* il s'en trouve en plusieurs lieux de falsifié, mais on m'a dit que le véritable n'étoit que chez vous, et que vos pères en étoient les seuls dépositaires. » Cette lettre doit être de 1664. En 1663, les médecins administrèrent le quinquina à Anne d'Autriche, mais seulement après quarante jours de fièvre. (Mme de Motteville, *Mémoires*.)

C'est peu pour ta vertu qu'une gloire si belle
Brave des temps jaloux l'atteinte criminelle,
Et se voie en tous lieux ériger des autels;
Déjà vainqueur du Styx et du sombre monarque,
Tu viens pour nous encore anéantir la parque,
Et tu veux qu'avec toi nous soyons immortels.

C'est dans ces circonstances que Mme la duchesse de Bouillon, qui avait épousé avec chaleur la cause du quinquina, crut qu'un des moyens les plus efficaces d'en propager l'usage était de faire célébrer ses vertus par la muse de La Fontaine, chérie du public, et devenue en quelque sorte populaire.

Le *Poëme du Quinquina* retraçait fidèlement, en vers faciles et élégants, tout ce qui se trouvait de plus essentiel dans les traités en prose que François de Monginot et Blegny avaient publiés sur le même sujet. Blegny était un charlatan qui ne savait que s'approprier le travail des autres; mais Monginot était un homme de mérite, intime ami de La Fontaine. Le premier il avait fait connaître la manière de préparer et d'administrer le quinquina, que plusieurs de ses confrères cachaient encore comme un secret, et c'est à son traité intitulé *De la Guérison des fièvres par le quinquina*, qui avait paru en 1679, et qui avait eu un très-grand succès[1], que notre poëte fait allusion quand il dit :

Ce détail est écrit; il en court un traité.
Je louerois l'auteur et l'ouvrage :
L'amitié le défend et retient mon suffrage;
C'est assez à l'auteur de l'avoir mérité.
Je lui dois seulement rendre cette justice
Qu'en nous découvrant l'art il laisse l'artifice,
Le mystère, et tous ces chemins
Que suivent aujourd'hui la plupart des humains.

1. Il s'en fit successivement cinq éditions : une à Lyon en 1679, et quatre à Paris en 1680, 1681, 1683 et 1688. Ce traité fut traduit en latin par Théophile Bonet dans le *Zodiacus medico-gallicus*, annus 2, 1680, Genevæ, 1682, in-4°, p. 161.

Monginot n'était pas seulement un médecin habile, c'était un homme de bon ton et de bonne compagnie, recherché dans le monde pour les agréments de son esprit. La marquise de Périne, sa fille, lui ressembla sous ce rapport, et c'est à elle que Saint-Évremond adressa les derniers vers échappés à sa muse octogénaire [1].

Il est un passage de ce poëme qui mérite d'être remarqué, parce qu'il nous prouve que La Fontaine, reconnaissant envers ses bienfaiteurs, était juste même envers ceux dont il n'avait pas à se louer. Colbert, qui n'avait jamais pu oublier que La Fontaine était l'ami et le panégyriste de Fouquet, ne l'avait point compris au nombre des gens de lettres auxquels il fit distribuer, de la part du roi, des gratifications et des pensions. La Fontaine, qui, dans ce poëme, avait célébré la guérison du ministre comme un exemple connu et remarquable des effets du remède qu'il préconisait, saisit cette occasion de le louer des encouragements qu'il donnait aux lettres.

Et toi que le quina guérit si promptement,
Colbert, je ne dois point te taire ;
. . . .
D'autres que moi diront ton zèle et ta conduite,

1. Saint-Évremond, *OEuvres*, 1753, in-12, t. VI, p. 273. Nous avons aussi d'un Monginot un *Traité sur l'art de conserver la santé*, imprimé en 1635 et dédié au cardinal de Richelieu. Ce médecin devait être plus que septuagénaire lorsque La Fontaine écrivait des vers à sa louange et se félicitait d'être son ami. Mais le poëte était lui-même plus que sexagénaire quand son poëme parut ; et la disproportion des âges, quoique grande, n'était pas cependant telle qu'elle dût mettre un obstacle à leur amitié. Il me semble pourtant plus probable que l'ami de La Fontaine était le fils de l'auteur du *Traité* (sic) *de la conservation et prolongation de la santé*, et de la *Description d'un rein monstrueux trouvé à l'ouverture d'un corps le 9 octobre 1677*, publié dans le *Journal des Savants*. Une belle maison, bâtie en 1680, dans la rue du Bouloi, appartenait à M. de Monginot. Était-ce le nôtre ? Voyez *Description de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*, 1685, p. 107. (W.)

Monument éternel aux ministres suivants;
Ce sujet est trop vaste, et ma muse est réduite
A dire les faveurs que tu fais aux savants.

Le *Poëme du Quinquina* parut en un volume in-12, chez Denys Thierry et Claude Barbin en 1682. Il était suivi de *la Matrone d'Éphèse, Belphégor, Daphné* et *Galatée.*

Il fut réimprimé dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine,* en 1685.

ÉLÉGIES.

La première de ces élégies est la plus célèbre, parce qu'elle est à la fois un acte de reconnaissance et de courage du poëte. Fouquet, dans le moment de sa plus grande fortune, et, à ce qu'il croyait, de sa plus haute faveur, avait été arrêté à Nantes le 5 septembre 1661, c'est-à-dire dix-neuf jours après avoir donné à Louis XIV et à toute sa cour une fête splendide dans son superbe château de Vaux. Les rigueurs du roi à son égard firent craindre qu'on n'eût le dessein de le faire périr. La Fontaine s'adresse dans cette élégie aux nymphes de Vaux; il les supplie de fléchir le roi en faveur de celui qui a embelli leurs demeures avec tant de magnificence.

C'est le cri du cœur, le gémissement d'une âme attristée à la vue d'une si grande ruine; puis un retour amer sur les caprices de la fortune, un contraste poétique entre les trompeuses grandeurs de la cour et le calme du bonheur que Fouquet eût pu goûter dans cet asile de Vaux; enfin un appel à la clémence.

Les élégies suivantes appartiennent à des époques diverses. L'élégie II fait allusion à des aventures de jeunesse, et il ne serait pas difficile d'y rattacher les anecdotes de Tallemant des Réaux. Lorsqu'il écrivit la quatrième, son talent était déjà assez éprouvé pour qu'il pût dire en parlant de ses amours :

Que si j'eusse voulu leur donner de la gloire,
Phébus m'aimoit assez pour avoir lieu de croire
Qu'il n'eût en ce moment osé me démentir.

Pour chacune de ces pièces, nous indiquons en note où le texte a été puisé.

ODES.

Dans les trois premières odes, c'est le rimeur de cour qu'on voit en fonctions; le surintendant avait momentanément imposé ce rôle à son pensionnaire.

L'ode IV contient un nouvel appel fait par le poëte à la clémence royale en faveur de celui qui avait été son protecteur et son Mécène.

L'ode VI figure pour la première fois dans les œuvres complètes de l'auteur.

Les odes V, VII et VIII sont des compositions pieuses, les deux dernières appartenant aux dernières années de La Fontaine converti.

POÉSIES DIVERSES.

1. Le livre de Martial d'Auvergne, *les Arrests d'Amours*, est de la fin du XVe siècle; il est en prose avec un court prologue en vers. *Les Arrests d'Amours* constituent un jeu d'esprit tel que pouvait l'imaginer un procureur galant de cette époque. Ce sont des sentences rendues, avec les formes du style judiciaire alors usitées au Parlement de Paris, sur des causes fictives. On peut les rattacher de loin, mais de très-loin, au souvenir des Cours d'amour provençales du XIIe siècle.

La dernière édition des *Arrests d'Amours* est celle donnée par Lenglet-Dufresnoy, Amsterdam et Paris, 1731, deux tomes en un vol. in-12.

L'arrêt que La Fontaine paroît avoir en vue est le quinzième, dont voici le texte :

« Par devant le réformateur général sur le faict des abus d'Amours, s'est assis ung procès entre ung amoureux demandeur, d'une part, et une sienne dame et amie deffenderesse, d'aultre part. Et disoit ledict demandeur que pour accointance privée, familiarité de ladicte deffenderesse, il se estoit plusieurs foys tyré par devers elle, et luy avoit compté tout son cas, qu'elle le voulsit aymer. Disoit oultre qu'il estoit vray que, pour l'entretenir en amour, et affin qu'il luy souvinst de luy, il luy avoit baillé plusieurs bagues et joyaulx. Et mesmement, quand il parla à elle dernièrement, luy bailla six aulnes de damas pour faire une cotte simple, deux petites verges d'or, quatre aulnes d'escarlate, une turquoyse et ung *agnus Dei* d'or bien gent, avecque plusieurs aultres menues choses. Or disoit que, depuis qu'elle a eu lesdits dons, elle a tenu de luy moins compte que devant, en commectant vice d'ingratitude, et luy tient les plus estranges termes que jamais. Car, quand elle le veoit, ne s'en faict que mocquer : qui est mal considéré le plaisir et poine qu'il a eu pour servir et acquérir sa grâce. Et pource qu'il scet bien qu'il ne la sçauroit jamais contraindre à l'aimer, c'elle ne vouloit, requeroit que condamnement lui fust faist pour déclairer s'elle l'aimeroit. Et au cas qu'elle en seroit refusant, qu'elle fust condamnée à luy rendre et restituer lesdicts dons qu'il luy avoit baillés, et ne demandoit point les despens pour ce que il disoit qu'il l'aimoit trop.

« De la partie de la deffenderesse fut deffendu au contraire, disant qu'en matière d'amour n'y a point de réception et que yceulx qui demandent ce qu'ils ont donné doibvent estre réputés infâmes et privés de tous biens d'amours. Or disoit que cest amoureux estoit jeune et estourdi, qui n'entendoit point son cas, car il luy sembloit pour ses beaulx yeux qu'on luy debvoit octroyer ce que il demandoit dès la première foys, sans ce qu'on l'eust essaié ne sans sçavoir qu'il a au ventre.

« Disoit oultre qu'elle luy a dit souventes foys que, quand elle le rencontroit en la rue, qu'elle ne luy faisoit point de chère affin que les gens ne s'en apparceussent; mais il s'en courrouce, et voulsist bien qu'elle luy rist à plaine gorge, ou qu'on s'arrestast de pied quoy pour parler à luy et tenir langaige; qui n'est pas la manière.

« Disoit oultre à ce que ledit amant requéroit qu'elle déclarast c'elle l'aimeroit ou non : que il ne estoit à ce recepvable. Car en telles choses on n'a pas accoustumé de marchander avant la main. Ains fault cognoistre avant que aymer, et sçavoir s'il est digne d'aymer, et quels biens il a en luy; et qu'il se doibt expérimenter. Et quand elle le trouvera seul, elle le porra prendre ou luy donner congé. Et ne peult on trop acheter amour de dame.

« Touchant des bagues, disoit qu'elle ne luy demanda oncques riens, et n'en vouloit riens prendre, s'il n'eust juré et contrainct les prendre à force. Et despuis avoit emploié le drap en robbe qu'elle avoit vestue pour l'amour de luy. Disoit qu'elle s'en repentoit de bon couraige, et qu'elle ne vouloit riens de l'autruy, ne avoir rien de luy. Affin qu'il ne luy peust rien reproucher, luy offroit de bailler tout ce qu'il luy avoit donné, pourveu que ledit amant ne l'eust point entre ses mains, et que les draps, robbes, bagues, et aultres choses par elle receues, excepté l'*agnus Dei*, fussent en sa présence et devant ses yeulx ars et bruslez, sans ce qu'il en fust jamais nouvelles, et affin qu'il ne se peust vanter ne dire qu'il eust bien besogné, comme plusieurs font aujourdhui quand ils peuvent retenir leurs bagues. Et disoit que ainsi le debvoit faire pour la seurté d'elle et obvier aux aultres inconveniens qui s'en porroient ensuivir comme de s'en moquer, et dire : Telle chose qui fut à telle que j'ay eue, et recouvert par divers moyens. A ces fins concluoit d'absolution, requerand despens.

« Le demandeur disoit pour ses réplicques que, quand une chose est donnée, espérance et condition non advenue ou qui n'est point accomply, qu'elle doibt estre rebaillée à celuy

qui l'a donnée. Aultrement seroit frustré de son intention. Au moins, quoy qu'il en soit, il n'en doibt point avoir de dommaige. Or disoit-il que, devant lesditz dons par luy faicts, il avoit assez bel accueil de sa dicte dame, mais depuis que elle les avoit eu, elle ne le daignoit à peu regarder, ains sembloit qu'il lui fist mal, et qu'elle prit desplaisir à le veoir. Et ne vouloit point avoir les bagues; mais il luy faisoit trop grand mal qu'elle eust le sien et que elle se mocquast encore de luy. Disoit oultre qu'il estoit content et offroit en jugement, s'elle le vouloit aymer, de luy en donner plus la moytié qu'elle n'avoit eu, et de plus grands choses cents foys.

« Sur ce point, le procureur d'Amours disoit que telles choses ne se povoient vendre, marchander par argent, bagues et joyaulx, et qu'il est deffendu d'en user. Et pour ce que cest amoureux par argent et tels moyens illicites en vouloit avoir, disoit qu'il estoit amendable, et requeroit à ceste fin qu'il fust condamné envers Amours en une très-grosse amende. Et au regard des biens dont estoit question, s'en rapportoit à justice.

« Et audit amant qui estoit feru d'amours, ne luy chault qu'il face mais qu'il ait allegement, et deubt il vendre jusques à acheter lesditz biens, car bien sçavoit qu'ils ne se vendent point, mais seulement qu'elle cogneut la bonne volonté qu'il avoit envers elle. Mais ceste deffenderesse disoit qu'elle n'avoit cure de luy ne de ses biens; et que jamais par contrainete de personne ne esperance de dons ne de biens elle n'aimeroit personne, veu qu'il en prent mal à celles qui le font. Et au regard d'elle disoit qu'elle aymoit mieulx en aymer ung où fust son plaisir que avoir tous les biens temporelz et joyaulx du monde que on luy porroit donner. Ledit amant requeroit doncques que les aultres biens qu'elle avoit eu luy fussent rendu. Et disoit qu'il se pourvoyroit ailleurs et s'aideroit à oster de l'amour d'elle au mieux qu'il porroit, en maudissant l'heure qu'il l'avoit jamais veue.

« Ouyes lesquelles parties, furent appointées en droit. Et despuis ledit reformateur général par sa sentence dist et déclare, en tant que touchoit le drap de damas et l'escarlate qui estoit emploiée en robbes : que icelle dame deffenderesse ne seroit tenue d'en rien restituer. Mais au regard des verges et *agnus Dei* et aultres bagues qui estoient encores en nature, il la condamne à les rendre et restituer audit amant demandeur, pour en faire à son bon plaisir. Et au surplus pour ce que ledit amant, en démonstrant son affection désordonnée, avoit ainsi offert en jugement argent pour estre aymé et pour avoir des biens d'amours aultrement qu'à point, ledit reformateur le condamne en amende envers Amours et au double de ses biens, par luy offerts. Et compense les despens d'ung costé et d'aultre.

« De laquelle sentence ledit amant, en tant qu'elle faisoit contre luy, en appella. Et pareillement en appella la dicte dame en la court de céans où le procès a esté receu pour juger, joinct un grief que ledict aymant disoit estre hors ledict procès, en tant que ledict réformateur avoit donné sa sentence au jour de feste, c'est assavoir le premier jour de may et l'aulbespine nouvelle.

« Si a la court veu ledict procès, à grande et meure deliberation, avecques tout ce qu'il falloit veoir en ceste matière, et tout bien veu et considéré, la court dict en tant que ledict aymant est appellant, il a esté bien jugé par ledict reformateur général et mal appellé. Et en tant que ladicte deffenderesse a appellé a esté mal jugé, et, en amandant le jugement, ladicte court dict que ledict aymant ne fait à recepvoir à demander lesditz dons et bagues qu'il avoit donné à ladicte dame. Et que trestout lui demoureroit comme sien pour en faire ce qu'elle voudra sans ce qu'elle en soit tenue de luy en rendre et restituer aulcune chose. Et si le condamne aux despens de la cause principale et de la cause d'appel où il estoit appellant seullement, la tauxation réservée par devers elle. »

Vous voyez que La Fontaine n'a pris que la substance de ce long procès-verbal, et qu'il l'a modifié sur plus d'un point.

II. Le *Différend de Beaux-Yeux et de Belle-Bouche.* Walkenaer a signalé dans le *Recueil de pièces en prose les plus agréables de ce temps,* 1658, petit in-12, chez Charles de Sercy, p. 263, une pièce intitulée *Dialogue des yeux et de la bouche,* qui est indubitablement celle que La Fontaine a imitée. Il l'a sans doute fort embellie : on y trouve cependant des pensées ingénieuses qu'il n'a pas employées.

III. *Virelai sur les Hollandois.* La lettre de Mme de Montmorency, datée de Bagnolet le 1er mai 1672, dans la *Correspondance de Bussy-Rabutin,* lettre CLXVIII, se termine ainsi : « N'aurai-je point aussi de vos rondeaux et de vos bouts-rimés? Votre diable m'a permis de lui en demander ; il dit que les injures en vers n'offensent point. Je ne sais si les Hollandois penseront de même du virelai qu'on apporta hier à Mme de Nemours contre eux : on dit qu'il est de La Fontaine. »

Il est évident que cette pièce est un jeu de société, et n'était pas destinée à l'impression.

IV. *Janot et Catin,* stances. Guillaume Alexis, moine de Lyre, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît dans le diocèse d'Évreux, qui vivait encore en 1500, a fait le poëme intitulé le *Blason des fausses amours* dont La Fontaine a reproduit le rhythme. Le *Blason des fausses amours* est une satire dirigée contre les femmes. En voici quelques vers :

Plus sentiront (les femmes)
Qu'aymez seront
Pour leur beauté,
Plus jureront
Qu'el garderont
Fidélité;
Mais c'est traité
Sans sûreté,
Car autant à tous en diront.

L'auteur leur fait un crime de ce qu'elles aiment à gouverner, et se récrie sur les désordres où elles engagent ceux qu'elles dominent :

Femme désire
Et toujours tire
D'estre maistresse ;
Tout veult conduire,
Tout faire et dire.
Jamais ne cesse;...
Quand elle sent
Que l'on consent
D'estre asservy,
Fort bien s'y prent...
Lors le beny[1]
Gist endormy,
Qui ne voit, ne ouit, ne entend:
Car il est du tout esbahy
Parce qu'il s'est asubjecty ;
Mais encore en est-il content.

Il les accuse aussi d'être peu sensibles aux bonnes qualités et de s'attacher beaucoup plus à la fortune qu'au mérite :

Soit un amant
Frais et plaisant
Et diligent;...
Soit plus prudent
Que Buridant,
Parlant aussi beau qu'un rommant[2];
S'il n'a de l'or et de l'argent,
Et ne cognoist son entregent,
On lui dit : A Dieu vous comment[3].

1. Le benoit, le bonhomme.
2. Roman.
3. Je vous recommande à Dieu, c'est-à-dire allez-vous-en.

L'imitation de La Fontaine n'est donc qu'une imitation de forme. Il est certainement intéressant de constater qu'il connut notre vieille littérature jusque dans ces productions qui ne sont pas même de l'époque de la Renaissance ; qui appartiennent encore au moyen âge. Il y avait peu d'écrivains qui eussent, de son temps, cette érudition spéciale.

V. *Prédictions pour un almanach*. C'est à cet amanach donné par Mme de Fontanges à Mme de Montespan que la marquise de Sévigné fait allusion quand elle dit, dans sa lettre en date du 5 janvier 1680 : « Pour la personne qu'on ne voit point, elle paroît quelquefois comme une divinité ; elle a donné des étrennes magnifiques à sa devancière et à tous ses enfants. »

VI. *Le Songe*. La jeune douairière de Conti, à qui ces vers sont adressés, fut une des plus belles personnes de ce temps. Sa taille svelte, élancée, majestueuse, l'avait fait surnommer à la cour la grande princesse. Aux grâces de Mme La Vallière, sa mère, elle réunissoit le port et l'air de Louis XIV, son père; et le bruit de sa beauté s'était tellement répandu que, quelques années après l'époque dont nous parlons, l'empereur de Maroc, ce Muley-Ismaïl si fameux par sa férocité, fit demander son portrait au roi, qui le lui envoya, et sur ce portrait et le rapport que lui fit son ambassadeur à Paris, Abdala ben Aïssa, il la fit demander en mariage, demande qui amusa beaucoup la cour, et fut la matière de plusieurs pièces de vers[1]. Ce fut aussi un portrait de cette princesse qui, trouvé en Amérique au bras d'un armateur français, par don Joseph

1. Il y en eut de J.-B. Rousseau, du duc de Nevers, de Périgny. On fit sur ce sujet un roman assez insipide, intitulé *Relation historique de l'amour de l'empereur de Maroc pour madame la princesse douairière de Conty, écrite en forme de lettres à une personne de qualité*, par M. le comte D***. Cologne, 1700. Voyez aussi Thomassy, *Histoire de la politique maritime de la France sous Louis XIV, et de la demande adressée à ce monarque par Muley-Ismaïl, empereur de Maroc, pour obtenir en mariage la princesse de Conti*. Paris, 1841, p. 17.

Valeto, fils du vice-roi du Pérou, lui inspira une passion violente qui divertit longtemps Paris et la cour. Auprès de cette princesse, dit Mme de Caylus, les plus belles et les mieux faites n'étaient pas regardées. Elle dansait surtout avec une étonnante perfection.

Le marquis de Sourches dit qu'elle surpassait les meilleures danseuses de l'Opéra et de Paris, entre autres une demoiselle de la Fontaine qui, au théâtre, attirait la foule, et Mlle Rolland, qui était considérée dans le monde comme la plus brillante de toutes les danseuses.

Mme de Sévigné, qui voulait absolument que sa fille eût, sur ce point, la prééminence sur toutes les femmes, se fâche un peu de ce que Mme de Grignan lui parle avec trop d'enthousiasme de la princesse de Conti, qu'elle avait vue à un bal. Suivant elle, ce n'est point pour la danse qu'on l'admire, « c'est en faveur de cette taille divine, qui emporte l'admiration,

Et fait voir à la cour
Que du maître des dieux elle a reçu le jour. »

Toute la première partie de cette pièce est d'une poésie exquise. On y sent cet enthousiasme pour la beauté, qui n'abandonna jamais le poëte : La Fontaine avait alors soixante-huit ans.

VII. *Épithalame* (l'Hyménée et l'Amour). Cette pièce a figuré longtemps parmi les fables. Walkenaer a eu raison de la retirer d'une place que La Fontaine ne lui avait pas assignée. La Fontaine ne l'avait pas recueillie dans ses œuvres. Elle parut dans les *Œuvres posthumes* un an après sa mort.

Voici quelques détails extraits d'une relation faite par un témoin oculaire de la cérémonie des fiançailles et de celle du mariage du prince de Conti avec Mlle de Bourbon. Tous deux se rendirent à quatre heures après midi dans le cabinet du roi, à Versailles, le 28 juin 1688. Leur contrat y fut signé

par le roi, le dauphin, la dauphine, Monsieur et Madame, le duc de Chartres, et toute la maison royale; après toutefois que le marquis de Seignelay, qui avait la maison du roi dans son département, en eut fait la lecture. Ensuite l'évêque d'Orléans, premier aumônier du roi, fit la cérémonie des fiançailles... Le lendemain, à la messe du roi, ce prélat fit la cérémonie des épousailles... L'après-dînée, le prince de Conti reçut ses visites dans l'appartement de M. le Prince (de Condé) Après le souper le roi descendit dans cet appartement, où tout était magnifique; le dauphin, la dauphine, Monsieur, Madame et toute la cour suivirent le roi. On examina les toilettes et tous les présents de noce. « La robe de chambre du prince étoit d'un brocart d'or mêlé de couleurs de feu et de vert. Le roi fit l'honneur à ce prince de lui donner sa chemise, et Mme la dauphine la donna à Mme la princesse de Conti. Après que Mme la princesse de Conti eut été mise au lit, le roi y conduisit M. le prince de Conti. Le lendemain le roi et Mme la dauphine les allèrent visiter dans le même lieu. Le jour suivant ils se rendirent à Paris, à l'hôtel de Conti, où Monseigneur (le dauphin) les vint voir ce jour-là. Il fut reçu, à la descente de son carrosse, par M. le Prince (de Condé), M. le Duc (fils du prince de Condé) et M. le prince de Conti; et il y eut très-belle fête. »

VIII. *Idylle. L'Amour vengé.* Walkenaer a éprouvé de longues incertitudes au sujet de ce morceau.

Il l'inséra dans les œuvres, puis le supprima; il l'attribua à La Fontaine, puis à Charles Perrault ou à Vergier. Nous croyons qu'il doit rester définitivement à La Fontaine.

Les trois dernières pièces de cette section, IX, X et XI, sont, dans le texte, accompagnées des notes qui suffisent à leur éclaircissement. Ajoutons seulement quelques renseignements sur le poëte Louis de Neufgermain, que La Fontaine s'avisa un jour d'imiter.

Ce Louis de Neufgermain, qui servait en quelque sorte de jouet au duc Gaston d'Orléans, au cardinal de Richelieu

et aux beaux esprits de la cour de Louis XIII, vivait encore en 1652; Ménage lui donne à cette date l'épithète de *vieux badin*. Il se qualifiait lui-même de « poëte hétéroclite de monseigneur le frère unique de Sa Majesté » et tirait vanité de ce titre bizarre. « Sa méthode favorite, dit Bayle, étoit de faire des vers qui finissoient par les syllabes du nom de ceux qu'il louoit. C'étoit une gêne qui lui faisoit débiter mille impertinences et un galimatias si ridicule qu'il ne faut pas s'étonner qu'on se divertît à lui proposer des noms qui lui donnassent un peu d'exercice. » Voici, par exemple, le chef-d'œuvre dont il accoucha en l'honneur de Godeau, l'évêque de Grasse et de Vence.

La belle et gentille Mar*go*
Trouvée naguère au bord *d'eau*
Puisant, puisant un escar*go*
Dont elle fit si bon chau*deau*
Qu'il n'en resta point à *Godeau*.

Dedans son lict, en son *gogo*
Encourtinée d'un *rideau*,
Remuant la gigue ou gi*go*,
Chantoit un air en *go*, en *deau*
En faveur de monsieur *Godeau*.

Vénus lui donna son ma*go*,
Atlas lui offrit son far*deau*,
Diane : Taïol et Ba*go*,
Et le beau Phébus, ce blon*deau*,
Donna ses cheveux à *Godeau*.

Le recueil de Neufgermain est intitulé *Poésies extraordinaires et irrégulières Conceptions*. Paris, Jacques Jacquin, 1630-1637, deux vol. in-4°.

TRADUCTIONS EN VERS.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous disons dans les notes des deux premiers morceaux de cette section. Il n'en est pas de même des *Inscriptions historiques de la galerie du château de Glatigny,* qui sont jointes ici pour la première fois aux œuvres complètes de La Fontaine. Ces vers ont été d'abord imprimés, d'après un manuscrit du temps, dans le tome XIV des *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai,* année 1833, par M. Le Glay. Ils ont été réimprimés par M. P. Lacroix dans le volume des *Œuvres inédites* en 1863. Il faut en indiquer l'origine :

Le baron Michel-Ange de Vuoerden, bailli des états de Lille, s'était constitué le panégyriste, en style lapidaire, de tous les hauts faits militaires de Louis XIV. Les inscriptions latines, qu'il composait avec un talent incontestable, il les faisait imprimer et les adressait aux grands personnages de la cour de France. De tous ceux qui recevaient ainsi les productions épigraphiques du baron flamand, le marquis de Louvois fut peut-être le plus soigneux à encourager l'auteur. Le premier commis de ce ministre, le sieur Du Fresnoy, à l'exemple de son maître, avait en grande estime les inscriptions de Vuoerden. Possesseur d'une maison de campagne à Glatigny, il imagina d'y faire construire une galerie où devaient être représentées en peinture les Conquêtes de Louis XIV. Il fallait joindre à chaque tableau une inscription explicative. Il s'adressa pour le texte latin au baron de Vuoerden, et il pria La Fontaine, qui était son ami, de se charger des inscriptions françaises.

La galerie se composait de vingt-deux tableaux : La Fontaine n'avait composé que seize inscriptions, quand il mourut en 1695. Ces détails sont consignés dans les Mémoires inédits du baron de Vuoerden, que possède la bibliothèque de Cambrai. Outre les vers de La Fontaine, on y trouve deux

lettres de Du Fresnoy, qui y ont rapport, et qui offrent des particularités curieuses sur ce dernier travail poétique de La Fontaine.

Voici seulement un extrait de la première de ces lettres au baron de Vuoerden.

« A Versailles, le 9 juin 1697.

« Monsieur,

« Je n'ai pas oublié que vous m'avez demandé copie de ce que le pauvre feu M. de La Fontaine a fait pour ma galerie, en suite des belles inscriptions que vous avez eu la bonté de me donner; mais il m'a été impossible d'y satisfaire jusqu'ici : ce pauvre homme ayant voulu y retoucher, je n'ai pu recouvrer ce qu'il avoit fait, que depuis son décès, par l'entremise d'un de ses amis, qui a bien voulu prendre ce soin pour moi. Vous trouverez ci joint, monsieur, copie de ce qui m'est revenu, qui ne vous paroîtra ni de la force de *Fatiscebat sub bellorum pondere*, etc., ni des autres inscriptions qui sont sorties de votre étude. Ce n'est pas que ce bon homme ne m'ait dit plusieurs fois que vos inscriptions lui avoient beaucoup servi à échauffer son génie, sans quoi il auroit eu peine de venir à bout de ce qu'il a fait...

« Du Fresnoy. »

C'est donc là tout à fait un travail de la dernière heure. On peut voir, par les termes de commisération dont se sert le premier commis, en quel triste état devait se trouver La Fontaine, lorsqu'il tirait de sa veine épuisée ces épigraphes rimées que la mort l'empêcha de finir.

LES

AMOURS DE PSYCHÉ

ET

DE CUPIDON

1669

A MADAME

LA DUCHESSE DE BOUILLON[1].

MADAME,

C'est avec quelque sorte de confiance que je vous dédie cet ouvrage, non qu'il n'ait assurément des défauts, et que le présent que je vous fais soit d'un tel mérite qu'il ne me donne sujet de craindre ; mais comme Votre Altesse est équitable, elle agréera du moins mon intention. Ce qui doit toucher les grands, ce n'est pas le prix des dons qu'on leur fait, c'est le zèle qui accompagne ces mêmes dons, et qui, pour en mieux parler, fait leur véritable prix auprès d'une âme comme la vôtre. Mais, MADAME, j'ai tort d'appeler présent ce qui n'est qu'une simple reconnoissance.

Il y a longtemps que monseigneur le duc de Bouillon me comble de grâces, d'autant plus grandes que je les mérite moins. Je ne suis pas né pour le suivre dans les dangers ; cet honneur est réservé à des destinées plus illustres que la mienne. Ce que je puis, est de faire des

1. Marie-Anne Mancini, une des sept nièces du cardinal de Mazarin, née à Rome, en 1649, épousa le duc de Bouillon le 20 avril 1662. Elle mourut le 20 juin 1714.

vœux pour sa gloire, et d'y prendre part en mon cabinet, pendant qu'il remplit les provinces les plus éloignées des témoignages de sa valeur[1], et qu'il suit les traces de son oncle[2] et de ses ancêtres sur ce théâtre où ils ont paru avec tant d'éclat, et qui retentira longtemps de leur nom et de leurs exploits. Je me figure l'héritier de tous ces héros, cherchant les périls dans le même temps que je jouis d'une oisiveté que les seules Muses interrompent. Certes c'est un bonheur extraordinaire pour moi, qu'un prince qui a tant de passion pour la guerre, tellement ennemi du repos et de la mollesse, me voie d'un œil aussi favorable, et me donne autant de marques de bienveillance que si j'avais exposé ma vie pour son service. J'avoue, MADAME, que je suis sensible à ces choses : heureux que Sa Majesté m'ait donné un maître qu'on ne sauroit trop aimer, malheureux de lui être si inutile.

J'ai cru que Votre Altesse seroit bien aise que je la fisse entrer en société de louanges avec un époux qui lui est si cher. L'union vous rend vos avantages communs, et en multiplie la gloire, pour ainsi dire. Pendant que vous écoutez avec transport le récit de ses belles actions, il n'a pas moins de ravissement d'entendre ce que toute la France publie de la beauté de votre âme, de la vivacité de votre esprit, de votre humeur bienfaisante, de l'amitié que vous avez contractée avec les Grâces ; elle est telle qu'on ne croit pas que

1. Godefroi-Maurice de La Tour, duc de Bouillon, après avoir fait quelques campagnes en France, alla rejoindre Montécuculli pour combattre les Turcs, et fut présent à la victoire qu'on remporta contre eux le 1er août 1664. Après son retour en France, le duc de Bouillon se trouva à la prise de Tournai, à celle de Douai et à celle de Lille. Lorsque La Fontaine écrivait cette épître en 1668, le duc de Bouillon accompagnait le roi à la conquête de la Franche-Comté. Il était né le 21 juin 1641, et mourut le 25 juillet 1721.

2. Turenne.

vous puissiez jamais vous séparer. Ce n'est là qu'une partie des louanges que l'on vous donne. Je voudrois avoir un amas de paroles assez précieuses pour achever cet éloge, et pour vous témoigner, plus parfaitement que je n'ai fait jusqu'ici, avec combien de passion et de zèle je suis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE.

PRÉFACE.

J'ai trouvé de plus grandes difficultés dans cet ouvrage qu'en aucun autre qui soit sorti de ma plume. Cela surprendra sans doute ceux qui le liront : on ne s'imaginera jamais qu'une fable contée en prose m'ait tant emporté de loisir; car pour le principal point, qui est la conduite, j'avois mon guide : il m'étoit impossible de m'égarer. Apulée me fournissoit la matière ; il ne restoit que la forme, c'est-à-dire les paroles : et d'amener de la prose à quelque point de perfection, il ne semble pas que ce soit une chose fort malaisée ; c'est la langue naturelle de tous les hommes. Avec cela, je confesse qu'elle me coûte autant que les vers ; que si jamais elle m'a coûté, c'est dans cet ouvrage. Je ne savois quel caractère choisir : celui de l'histoire est trop simple; celui du roman n'est pas encore assez orné ; et celui du poëme l'est plus qu'il ne faut. Mes personnages me demandoient quelque chose de galant : leurs aventures, étant pleines de merveilleux en beaucoup d'endroits, me demandoient quelque chose d'héroïque et de relevé. D'employer l'un en un endroit, et l'autre en un autre, il n'est pas permis : l'uniformité de style est la règle la plus étroite que nous ayons.

J'avois donc besoin d'un caractère nouveau, et qui fût mêlé de tous ceux-là; il me le falloit réduire dans un juste tempérament. J'ai cherché ce tempérament avec un grand soin : que je l'aie ou non rencontré, c'est ce que le public m'apprendra.

Mon principal but est toujours de plaire : pour en venir là, je considère le goût du siècle. Or, après plusieurs expériences, il m'a semblé que ce goût se porte au galant et à la plaisanterie : non que l'on méprise les passions ; bien loin de cela, quand on ne les trouve pas dans un roman, dans un poëme, dans une pièce de théâtre, on se plaint de leur absence ; mais dans un conte comme celui-ci, qui est plein de merveilleux à la vérité, mais d'un merveilleux accompagné de badineries, et propre à amuser des enfants, il a fallu badiner depuis le commencement jusqu'à la fin ; il a fallu chercher du galant et de la plaisanterie. Quand il ne l'auroit pas fallu, mon inclination m'y portoit, et peut-être y suis-je tombé en beaucoup d'endroits contre la raison et la bienséance.

Voilà assez raisonné sur le genre d'écrire que j'ai choisi : venons aux inventions. Presque toutes sont d'Apulée, j'entends les principales et les meilleures. Il y a quelques épisodes de moi, comme l'aventure de la grotte, le vieillard et les deux bergères, le temple de Vénus et son origine, la description des enfers, et tout ce qui arrive à Psyché pendant le voyage qu'elle y fait, et à son retour jusqu'à la conclusion de l'ouvrage. La manière de conter est aussi de moi, et les circonstances, et ce que disent les personnages. Enfin ce que j'ai pris de mon auteur est la conduite et la fable ; et c'est en effet le principal, le plus ingénieux, et le meilleur de beaucoup. Avec cela, j'y ai changé quantité d'endroits, selon la liberté ordinaire que

je me donne. Apulée fait servir Psyché par des voix dans un lieu où rien ne doit manquer à ses plaisirs, c'est-à-dire qu'il lui fait goûter ces plaisirs sans que personne paroisse. Premièrement, cette solitude est ennuyeuse ; outre cela elle est effroyable. Où est l'aventurier et le brave qui toucheroit à des viandes lesquelles viendroient d'elles-mêmes se présenter ? Si un luth jouoit tout seul, il me feroit fuir, moi qui aime extrêmément la musique. Je fais donc servir Psyché par des nymphes qui ont soin de l'habiller, qui l'entretiennent de choses agréables, qui lui donnent des comédies et des divertissements de toutes les sortes.

Il seroit long, et même inutile, d'examiner les endroits où j'ai quitté mon original, et pourquoi je l'ai quitté. Ce n'est pas à force de raisonnement qu'on fait entrer le plaisir dans l'âme de ceux qui lisent : leur sentiment me justifiera, quelque téméraire que j'aie été, ou me rendra condamnable, quelque raison qui me justifie. Pour bien faire, il faut considérer mon ouvrage sans relation à ce qu'a fait Apulée, et ce qu'a fait Apulée sans relation à mon livre, et là-dessus s'abandonner à son goût.

Au reste, j'avoue qu'au lieu de rectifier l'oracle dont il se sert au commencement des aventures de Psyché, et qui fait en partie le nœud de la fable, j'en ai augmenté l'inconvénient, faute d'avoir rendu cet oracle ambigu et court, qui sont les deux qualités que les réponses des dieux doivent avoir, et qu'il m'a été impossible de bien observer. Je me suis assez mal tiré de la dernière, en disant que cet oracle contenoit aussi la glose des prêtres : car les prêtres n'entendent pas ce que le dieu leur fait dire ; toutefois il peut leur avoir inspiré la paraphrase aussi bien qu'il leur a inspiré le texte, et je me sauverai encore par là. Mais sans que je cherche ces petites subtilités, quiconque fera

réflexion sur la chose trouvera que ni Apulée ni moi n'avons failli.

Je conviens qu'il faut tenir l'esprit en suspens dans ces sortes de narrations, comme dans les pièces de théâtre : on ne doit jamais découvrir la fin des événements ; on doit bien les préparer, mais on ne doit pas les prévenir. Je conviens encore qu'il faut que Psyché appréhende que son mari ne soit un monstre. Tout cela est apparemment contraire à l'oracle dont il s'agit, et ne l'est pas en effet : car premièrement la suspension des esprits et l'artifice de cette fable ne consistent pas à empêcher que le lecteur ne s'aperçoive de la véritable qualité du mari qu'on donne à Psyché; il suffit que Psyché ignore qui est celui qu'elle a épousé, et que l'on soit en attente de savoir si elle verra cet époux, par quels moyens elle le verra, et quelles seront les agitations de son âme après qu'elle l'aura vu. En un mot, le plaisir que doit donner cette fable à ceux qui la lisent, ce n'est pas leur incertitude à l'égard de la qualité de ce mari, c'est l'incertitude de Psyché seule : il ne faut pas que l'on croie un seul moment qu'une si aimable personne ait été livrée à la passion d'un monstre, ni même qu'elle s'en tienne assurée; ce seroit un trop grand sujet d'indignation au lecteur. Cette belle doit trouver de la douceur dans la conversation et dans les caresses de son mari, et de fois à autres appréhender que ce ne soit un démon ou un enchanteur ; mais le moins de temps que cette pensée lui peut durer jusqu'à ce qu'il soit besoin de préparer la catastrophe, c'est assurément le plus à propos. Qu'on ne dise point que l'oracle l'empêche bien de l'avoir. Je confesse que cet oracle est très-clair pour nous ; mais il pouvoit ne l'être pas pour Psyché : elle vivoit dans un siècle si innocent, que les gens d'alors pouvoient ne pas

connoître l'Amour sous toutes les formes que l'on lui donne. C'est à quoi on doit prendre garde ; et par ce moyen il n'y aura plus d'objection à me faire pour ce point-là.

Assez d'autres fautes me seront reprochées sans doute; j'en demeurerai d'accord, et ne prétends pas que mon ouvrage soit accompli : j'ai tâché seulement de faire en sorte qu'il plût, et que même on y trouvât du solide aussi bien que de l'agréable.

C'est pour cela que j'y ai enchâssé des vers en beaucoup d'endroits, et quelques autres enrichissements, comme le voyage des quatre amis, leur dialogue touchant la compassion et le rire, la description des enfers, celle d'une partie de Versailles. Cette dernière n'est pas tout à fait conforme à l'état présent des lieux : je les ai décrits en celui où dans deux ans on les pourra voir. Il se peut faire que mon ouvrage ne vivra pas si longtemps ; mais quelque peu d'assurance qu'ait un auteur qu'il entretiendra un jour la postérité, il doit toujours se la proposer autant qu'il lui est possible, et essayer de faire les choses pour son usage.

PSYCHÉ

LIVRE PREMIER.

Quatre amis, dont la connoissance avoit commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société que j'appellerois académie si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvoient ensemble et qu'ils avoient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisoit tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitoient de l'occasion : c'étoit toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autre, comme des abeilles qui rencontreroient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité, ni la cabale, n'avoient de voix parmi eux. Ils adoroient les ouvrages des anciens, ne refusoient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parloient des leurs avec modestie, et se donnoient des avis sincères lorsque quelqu'un d'eux tomboit dans

la maladie du siècle, et faisoit un livre, ce qui arrivoit rarement.

Polyphile y étoit le plus sujet (c'est le nom que je donnerai à l'un de ces quatre amis). Les aventures de Psyché lui avoient semblé fort propres pour être contées agréablement. Il y travailla longtemps sans en parler à personne; enfin il communiqua son dessein à ses trois amis, non pas pour leur demander s'il continueroit, mais comment ils trouvoient à propos qu'il continuât. L'un lui donna un avis, l'autre un autre : de tout cela il ne prit que ce qu'il lui plut. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour et rendez-vous pour le lire.

Acanthe ne manqua pas, selon sa coutume, de proposer une promenade en quelque lieu, hors la ville, qui fût éloigné, et où peu de gens entrassent : on ne les viendroit point interrompre; ils écouteroient cette lecture avec moins de bruit et plus de plaisir. Il aimoit extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile lui ressembloit en cela; mais on peut dire que celui-ci aimoit toutes choses. Ces passions, qui leur remplissoient le cœur d'une certaine tendresse, se répandoient jusqu'en leurs écrits, et en formoient le principal caractère. Ils penchoient tous deux vers le lyrique, avec cette différence qu'Acanthe avoit quelque chose de plus touchant, Polyphile de plus fleuri. Des deux autres amis, que j'appellerai Ariste et Gelaste, le premier étoit sérieux sans être incommode, l'autre étoit fort gai.

La proposition d'Acanthe fut approuvée. Ariste dit qu'il y avoit de nouveaux embellissements à Versailles : il falloit les aller voir, et partir matin afin d'avoir le loisir de se promener après qu'ils auroient entendu les aventures de Psyché. La partie fut incontinent conclue : dès le lende-

main ils l'exécutèrent. Les jours étoient encore assez longs, et la saison belle : c'étoit pendant le dernier automne.

Nos quatre amis, étant arrivés à Versailles de fort bonne heure, voulurent voir, avant le dîner, la ménagerie : c'est un lieu rempli de plusieurs sortes de volatiles et de quadrupèdes, la plupart très-rares et de pays éloignés. Ils admirèrent en combien d'espèces une seule espèce d'oiseaux se multiplioit, et louèrent l'artifice et les diverses imaginations de la nature, qui se joue dans les animaux comme elle fait dans les fleurs. Ce qui leur plut davantage, ce furent les demoiselles de Numidie[1], et certains oiseaux pêcheurs qui ont un bec extrêmement long, avec une peau au-dessous qui leur sert de poche. Leur plumage est blanc, mais d'un blanc plus clair que celui des cygnes ; même de près il paroît carné, et tire sur le[2] couleur de rose vers la racine. On ne peut rien voir de plus beau. Ce sont espèce de cormorans[3].

Comme nos gens avoient encore du loisir, ils firent un tour à l'orangerie[4]. La beauté et le nombre des orangers et des autres plantes qu'on y conserve ne se sauroit expri-

1. La demoiselle de Numidie est l'*ardea virgo* des naturalistes, remarquable par sa taille svelte, son cou noir, et deux touffes de plumes blanches effilées qui lui tombent des deux côtés de la tête. Ces oiseaux ressemblent à nos grues; mais on en a formé un genre à part, sous le nom d'*Anthropoïdes*, parce qu'ils imitent les gestes de l'homme, et aiment à se donner en spectacle. Ils se trouvent en Afrique; mais ils sont rares; et les seules observations que nous ayons sur ce qui les concerne ont été faites sur ces mêmes individus amenés sous Louis XIV à la ménagerie de Versailles, et dont La Fontaine parle ici.

2. *Le*, et non *la*, dans les éditions originales.

3. C'étaient des pélicans, et la description que La Fontaine en donne est fort exacte ; il est assez étonnant qu'il n'ait pas connu leur nom, plus ancien que lui dans la langue française, et qui se trouve dans Belon.

4. Depuis l'époque à laquelle La Fontaine écrivit, l'orangerie de Versailles a été fort embellie par la construction d'une magnifique serre en souterrain, faite sur les dessins de J.-H. Mansard, en 1685 et 1686.

mer. Il y a tel de ces arbres qui a résisté aux attaques de cent hivers.

Acanthe, ne voyant personne autour de lui que ses trois amis (celui qui les conduisoit étoit éloigné), Acanthe, dis-je, ne se put tenir de réciter certains couplets de poésie que les autres se souvinrent d'avoir vus dans un ouvrage de sa façon.

Sommes-nous, dit-il, en Provence?
Quel amas d'arbres toujours verts
Triomphe ici de l'inclémence
Des aquilons et des hivers!

Jasmins dont un air doux s'exhale,
Fleurs que les vents n'ont pu ternir,
Aminte en blancheur vous égale ;
Et vous m'en faites souvenir.

Orangers, arbres que j'adore,
Que vos parfums me semblent doux!
Est-il dans l'empire de Flore
Rien d'agréable comme vous?

Vos fruits aux écorces solides
Sont un véritable trésor;
Et le jardin des Hespérides
N'avoit point d'autres pommes d'or.

Lorsque votre automne s'avance,
On voit encor votre printemps;
L'espoir avec la jouissance
Logent chez vous en même temps.

Vos fleurs ont embaumé tout l'air que je respire :
Toujours un aimable zéphyre
Autour de vous se va jouant.
Vous êtes nains; mais tel arbre géant,

Qui déclare au soleil la guerre,
Ne vous vaut pas,
Bien qu'il couvre un arpent de terre
Avec ses bras.

La nécessité de manger fit sortir nos gens de ce lieu si délicieux. Tout leur dîner se passa à s'entretenir des choses qu'ils avoient vues, et à parler du monarque pour qui on a assemblé tant de beaux objets. Après avoir loué ses principales vertus, les lumières de son esprit, ses qualités héroïques, la science de commander; après, dis-je, l'avoir loué fort longtemps, ils revinrent à leur premier entretien, et dirent que Jupiter seul peut continuellement s'appliquer à la conduite de l'univers. Les hommes ont besoin de quelque relâche. Alexandre faisoit la débauche; Auguste jouoit; Scipion et Lælius s'amusoient souvent à jeter des pierres plates sur l'eau : notre monarque se divertit à faire bâtir des palais, cela est digne d'un roi. Il y a même une utilité générale : car, par ce moyen, les sujets peuvent prendre part aux plaisirs du prince, et voir avec admiration ce qui n'est pas fait pour eux. Tant de beaux jardins et de somptueux édifices sont la gloire de leur pays. Et que ne disent point les étrangers? Que ne dira point la postérité quand elle verra ces chefs-d'œuvre de tous les arts!

Les réflexions de nos quatre amis finirent avec leur repas. Ils retournèrent au château; virent les dedans, que je ne décrirai point, ce seroit une œuvre infinie. Entre autres beautés, ils s'arrêtèrent longtemps à considérer le lit, la tapisserie et les siéges dont on a meublé la chambre et le cabinet du roi. C'est un tissu de la Chine, plein de figures qui contiennent tout la religion de ce pays-là. Faute de brachmane, nos quatre amis n'y comprirent rien.

Du château ils passèrent dans les jardins, et prièrent celui qui les conduisoit de les laisser dans la grotte[1] jusqu'à ce que la chaleur fût adoucie ; ils avoient fait apporter des siéges. Leur billet venoit de si bonne part, qu'on leur accorda ce qu'ils demandoient : même afin de rendre le lieu plus frais, on en fit jouer les eaux. La face de cette grotte est composée en dehors, de trois arcades, qui font autant de portes grillées[2]. Au milieu d'une des arcades est un soleil, de qui les rayons servent de barreaux aux portes[3] : il ne s'est jamais rien inventé de si à propos, ni de si plein d'art. Au-dessus sont trois bas-reliefs.

Dans l'un, le dieu du jour achève sa carrière.
Le sculpteur a marqué ces longs traits de lumière,
Ces rayons dont l'éclat, dans les airs s'épanchant,
Peint d'un si riche émail les portes du couchant[4].
On voit aux deux côtés le peuple d'Amathonte
Préparer le chemin sur des dauphins qu'il monte[5].
Chaque Amour à l'envi semble se réjouir
De l'approche du dieu dont Thétis va jouir.
Des troupes de zéphyrs dans les airs se promènent;

1. Il s'agit ici de la grotte de Thétis, qui depuis a été détruite, mais dont il existe une description qui est le meilleur commentaire de celle de notre poëte. Voyez *Description de la grotte de Versailles; à Paris, de l'Imprimerie royale,* 1679, in-folio. Le texte, qui est de Félibien, a onze pages, et le nombre des planches est de vingt.

2. Ces trois portes étaient en fer : elles ont été gravées par Le Pautre, en 1672. Voyez planche II de la *Description.*

3. Ces rayons étaient dorés, et comme ils étaient tournés au couchant, quand le soleil frappait dessus, ils faisaient un effet magique, et paraissaient de véritables traits de lumière.

4. Ce bas-relief du soleil, qui se couche dans la mer, était de Girard Vanopstal, de Bruxelles. Voyez la planche III de la *Description,* gravée par Le Pautre en 1673.

5. Ces petits Amours, qui se jouent avec les dauphins, formaient quatre médaillons ronds sur la plinthe au-dessus, et étaient du même sculpteur que les bas-reliefs. Voyez les planches V et VI de la *Description.*

Les tritons empressés sur les flots vont et viennent[1].
Le dedans de la grotte est tel que les regards,
Incertains de leur choix, courent de toutes parts[2].
Tant d'ornements divers, tous capables de plaire,
Font accorder le prix tantôt au statuaire,
Et tantôt à celui dont l'art industrieux
Des trésors d'Amphitrite a revêtu ces lieux.
La voûte et le pavé sont d'un rare assemblage :
Ces cailloux que la mer pousse sur son rivage,
Ou qu'enferme en son sein le terrestre élément,
Différents en couleur, font maint compartiment[3]
Au haut de six piliers d'une égale structure,
Six masques de rocaille, à grotesque figure,
Songes de l'art, démons bizarrement forgés,
Au-dessus d'une niche en face sont rangés[4].
De mille raretés la niche est toute pleine :
Un triton d'un côté, de l'autre une sirène,
Ont chacun une conque en leurs mains de rocher ;
Leur souffle pousse un jet qui va loin s'épancher[5].
Au haut de chaque niche un bassin répand l'onde :

1. Ces troupes de tritons et de néréides étaient deux grands bas-reliefs carrés sur la plinthe en haut et de chaque côté du soleil qui, sur son char, se précipitait dans la mer. Ils étaient du même sculpteur que les précédents. Voyez planche IV de la *Description,* gravée aussi par Le Pautre, en 1673.

2. Vis-à-vis des trois portes il y avait des enfoncements séparés par deux gros massifs ou piliers isolés. Apollon était dans l'enfoncement du milieu, et les chevaux dans les deux autres.

Voyez la planche VII de la *Description* dont l'intitulé est *Vue du fond de la grotte ornée de trois groupes de marbre blanc, qui représentent le soleil au milieu des nymphes de Thétis, et ses chevaux pansés par les tritons;* gravés par Le Pautre en 1676.

3. Ces coquilles étaient séparées par des bandes de différents marbres.

4. Voyez, dans la *Description,* la planche XV, gravée par Chauveau en 1675. Elle représente ces masques de coquillages et de rocailles.

5. C'est-à-dire un jet d'eau qui tombait dans une coquille de marbre. Voyez Félibien, page 5 de la *Description,* et les planches VIII, IX, X, XI, XII et XIII, gravées par Le Pautre en 1673. Elles représentent les piliers ornés de coquillages et de rocailles, avec un bassin de marbre blanc en forme de coquille.

Le masque la vomit de sa gorge profonde[1];
Elle retombe en nappe, et compose un tissu
Qu'un autre bassin rend sitôt qu'il l'a reçu.
Le bruit, l'éclat de l'eau, sa blancheur transparente,
D'un voile de cristal alors peu différente,
Font goûter un plaisir de cent plaisirs mêlé.
Quand l'eau cesse, et qu'on voit son cristal écoulé,
La nacre et le corail en réparent l'absence :
Morceaux pétrifiés, coquillages, croissance,
Caprices infinis du hasard et des eaux,
Reparoissent aux yeux, plus brillants et plus beaux.
Dans le fond de la grotte, une arcade est remplie
De marbres à qui l'art a donné de la vie.
Le dieu de ces rochers, sur une urne penché,
Goûte un morne repos, en son antre couché.
L'urne verse un torrent, tout l'antre s'en abreuve;
L'eau retombe en glacis, et fait un large fleuve[2].
J'ai pu jusqu'à présent exprimer quelques traits
De ceux que l'on admire en ce moite palais :
Le reste est au-dessus de mon foible génie.
Toi qui lui peux donner une force infinie,
Dieu des vers et du jour, Phébus, inspire-moi :
Aussi bien désormais faut-il parler de toi.
Quand le soleil est las et qu'il a fait sa tâche,
Il descend chez Thétis, et prend quelque relâche :
C'est ainsi que Louis s'en va se délasser
D'un soin que tous les jours il faut recommencer.
Si j'étois plus savant en l'art de bien écrire,
Je peindrois ce monarque étendant son empire :
Il lanceroit la foudre ; on verroit à ses pieds
Des peuples abattus, d'autres humiliés.

1. Ce masque, au moyen d'un lien de fleur, était soutenu d'une main par le triton et la sirène. Dans un cadre était le chiffre du roi surmonté de la couronne de France.

2. On ne voit que dans la planche VII de la *Description* cette figure de fleuve. Elle était placée dans une arcade au-dessus de l'enfoncement du milieu et du groupe où est Apollon. Félibien (pages 6 et 7) dit que l'aviron tenu par le dieu-fleuve était en nacre.

Je laisse ces sujets aux maîtres du Parnasse;
Et pendant que Louis, peint en dieu de la Thrace,
Fera bruire en leurs vers tout le sacré vallon,
Je le célébrerai sous le nom d'Apollon[1].
Ce dieu, se reposant sous ces voûtes humides,
Est assis au milieu d'un chœur de néréides[2].
Toutes sont des Vénus, de qui l'air gracieux
N'entre point dans son cœur, et s'arrête à ses yeux.
Il n'aime que Thétis, et Thétis les surpasse.
Chacune, en le servant, fait office de Grâce.
Doris verse de l'eau sur la main qu'il lui tend.
Chloé dans un bassin reçoit l'eau qu'il répand[3].
A lui laver les pieds Mélicerte s'applique[4].
Delphire entre ses bras tient un vase à l'antique.
Climène auprès du dieu pousse en vain des soupirs[5] :
Hélas! c'est un tribut qu'elle envoie aux zéphyrs :
Elle rougit parfois, parfois baisse la vue
(Rougit, autant que peut rougir une statue :
Ce sont des mouvements qu'au défaut du sculpteur
Je veux faire passer dans l'esprit du lecteur.)
Parmi tant de beautés, Apollon est sans flamme :
Celle qu'il s'en va voir seule occupe son âme.
Il songe au doux moment où, libre et sans témoins,
Il reverra l'objet qui dissipe ses soins.
Oh! qui pourroit décrire en langue du Parnasse

1. Apollon était le dieu-soleil, et l'on doit se rappeler que Louis XIV avait pris pour emblème un soleil.

2. Ce groupe, dans la *Description*, fait le sujet de la planche XVI, belle estampe qui a été dessinée par Pierre Monier, et gravée par Édelinck en 1678. L'intitulé porte : *Le Soleil, après avoir achevé son cours, descend chez Thétis où six des nymphes sont occupées à le servir et à lui offrir toutes sortes de rafraîchissements.* La figure d'Apollon est de Girardon.

3. Ce sont les figures marquées n° IV dans la planche ; elles sont de Girardon.

4. Cette figure est celle du n° III sur la planche. Elle est aussi de Girardon.

5. Ce sont les figures à la droite d'Apollon et à gauche de la gravure. Les trois femmes en arrière sont du sculpteur Thomas Regnaudin, de Moulins.

La majesté du dieu, son port si plein de grâce,
Cet air que l'on n'a point chez nous autres mortels,
Et pour qui l'âge d'or inventa les autels!
Les coursiers de Phébus, aux flambantes narines,
Respirent l'ambrosie en des grottes voisines.
Les tritons en ont soin : l'ouvrage est si parfait
Qu'ils semblent panteler du chemin qu'ils ont fait[1].
Aux deux bouts de la grotte, et dans deux enfonçures,
Le sculpteur a placé deux charmantes figures :
L'une est le jeune Acis[2], aussi beau que le jour.
Les accords de sa flûte inspirent de l'amour :
Debout contre le roc, une jambe croisée,
Il semble par ses sons attirer Galatée[3] ;
Par ses sons, et peut-être aussi par sa beauté.
Le long de ces lambris un doux charme est porté.
Les oiseaux, envieux d'une telle harmonie,
Épuisent ce qu'ils ont et d'art et de génie.
Philomèle, à son tour, veut s'entendre louer.
Et chante par ressorts que l'onde fait jouer[4].
Écho même répond ; Écho, toujours hôtesse
D'une voûte ou d'un roc témoin de sa tristesse.
L'onde tient sa partie. Il se forme un concert
Où Philomèle, l'eau, la flûte, enfin tout sert.
Deux lustres de rocher de ces voûtes descendent,
En liquide cristal leurs branches se répandent :

1. Voyez les planches XVII et XVIII de la *Description :* la première, gravée en 1675 par Bernard Picart ; la seconde, en 1676, par Étienne Baudet. Elles sont intitulées *Groupe de marbre blanc, représentant deux chevaux du soleil et deux tritons qui les pansent.* Le groupe de la planche XVII, qui était dans l'enfoncement, à droite du spectateur, a été fait par les sculpteurs Gaspar et Balthazar de Marcy, de Cambrai; celui de gauche, ou de la planche XVIII, par Jules Guérin, Parisien.

2. Sujet de la planche XIX dans la *Description.* Cette planche a été gravée par Édelinck. L'intitulé est *Statue d'Acis.* Cette statue est de Baptiste Tubi, Romain.

3. Sujet de la planche XX, gravée par Édelinck, intitulée *Statue de Galatée.* Elle a été faite par Baptiste Tubi, Romain.

4. Il est question ici de l'orgue que l'eau par sa chute faisait jouer, et dont l'emplacement est marqué sur la planche de la *Description.*

L'onde sert de flambeaux[1] : usage tout nouveau.
L'art en mille façons a su prodiguer l'eau :
D'une table de jaspe un jet part en fusée ;
Puis en perles retombe, en vapeur, en rosée.
L'effort impétueux dont il va s'élançant
Fait frapper le lambris au cristal jaillissant.
Telle et moins violente est la balle enflammée.
L'onde, malgré son poids, dans le plomb renfermée,
Sort avec un fracas qui marque son dépit
Et plaît aux écoutants, plus il les étourdit.
Mille jets, dont la pluie à l'entour se partage,
Mouillent également l'imprudent et le sage.
Craindre ou ne craindre pas à chacun est égal :
Chacun se trouve en butte au liquide cristal.
Plus les jets sont confus, plus leur beauté se montre.
L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
Se rompt, se précipite à travers les rochers,
Et fait, comme alambics, distiller leurs planchers[2].
Niches, enfoncements, rien ne sert de refuge.
Ma muse est impuissante à peindre ce déluge.
Quand d'une voix de fer je frapperois les cieux,
Je ne pourrois nombrer les charmes de ces lieux[3].

1. Voyez, dans la *Description*, la planche XIV, intitulée *Chandeliers de coquillages et de rocaille*, gravée par Chauveau, en 1676. On voit l'eau qui jaillit de chaque bobèche.

2. Ces quatre derniers vers se retrouvent dans le *Songe de Vaux*.

3. La description de La Fontaine est si exacte que celle de Félibien, en onze pages in-folio, n'en apprend pas plus. Cette description de Félibien a été réimprimée dans l'ouvrage intitulé *Recueil des descriptions de peintures et d'autres ouvrages faits pour le roi*. Paris, 1689, in-12, pages 339 à 387. Ce volume est sans gravures ; mais il y a à la page 334 un plan du château et du petit parc qui nous indique bien où la grotte était située. Cette grotte n'existe plus depuis longtemps. Quoiqu'elle fût une des plus grandes merveilles de Versailles, Louis XIV la fit détruire ; l'agrandissement du château rendit ce sacrifice nécessaire. Elle fit place à l'aile neuve du nord, dans laquelle on pratiqua une chapelle, qui est devenue le vaste salon d'Hercule, lorsqu'en 1711 la chapelle qu'on voit actuellement eut été achevée. Le beau groupe d'Apollon, avec ses coursiers et ses nymphes, ouvrage de Girardon, de Regnaudin, de Guérin et de Marcy, qui ornait cette grotte,

Les quatre amis ne voulurent point être mouillés; ils prièrent celui qui leur faisoit voir la grotte de réserver ce plaisir pour le bourgeois ou pour l'Allemand, et de les placer en quelque coin où ils fussent à couvert de l'eau. Ils furent traités comme ils souhaitoient. Quand leur conducteur les eut quittés, ils s'assirent à l'entour de Polyphile, qui prit son cahier; et, ayant toussé pour se nettoyer la voix, il commença par ces vers :

Le dieu qu'on nomme Amour n'est pas exempt d'aimer :
A son flambeau quelquefois il se brûle;
Et si ses traits ont eu la force d'entamer
Les cœurs de Pluton et d'Hercule,
Il n'est pas inconvénient
Qu'étant aveugle, étourdi, téméraire,
Il se blesse en les maniant ;
Je n'y vois rien qui ne se puisse faire :
Témoin Psyché, dont je vous veux conter
La gloire et les malheurs, chantés par Apulée.
Cela vaut bien la peine d'écouter ;
L'aventure en est signalée.

Polyphile toussa encore une fois après cet exorde; puis, chacun s'étant préparé de nouveau pour lui donner plus d'attention, il commença ainsi son histoire :

Lorsque les villes de la Grèce étoient encore soumises

fut transporté dans le bosquet des dômes; mais ensuite, et toujours du temps de Louis XIV, il fut rapproché du château, dans un petit bosquet simple et triste, et tourné vers le levant, ce qui faisait un contre-sens avec l'allégorie qu'il représente. Enfin, en 1778, M. d'Angivillers fit retourner tout ce groupe à l'exposition du couchant, et le fit placer sur un rocher artificiel, exécuté d'après les dessins du peintre Robert. Ce groupe forme encore aujourd'hui tout l'ornement du bosquet connu sous le nom du *Rocher* ou des *Bains d'Apollon*. (W.)

à des rois, il y en eut un qui, régnant avec beaucoup de bonheur, se vit non-seulement aimé de son peuple, mais aussi recherché de tous ses voisins. C'étoit à qui gagneroit son amitié; c'étoit à qui vivroit avec lui dans une parfaite correspondance; et cela, parce qu'il avoit trois filles à marier. Toutes trois étoient plus considérables par leurs attraits que par les états de leur père. Les deux aînées eussent pu passer pour les plus belles filles du monde, si elles n'eussent point eu de cadette; mais véritablement cette cadette leur nuisoit fort. Elles n'avoient que ce défaut-là : défaut qui étoit grand, à n'en point mentir; car Psyché (c'est ainsi que leur jeune sœur s'appeloit), Psyché, dis-je, possédoit tous les appas que l'imagination peut se figurer, et ceux où l'imagination même ne peut atteindre. Je ne m'amuserai point à chercher des comparaisons jusque dans les astres pour vous la représenter assez dignement : c'étoit quelque chose au-dessus de tout cela, et qui ne se sauroit exprimer par les lis, les roses, l'ivoire, ni le corail. Elle étoit telle enfin que le meilleur poëte auroit de la peine à en faire une pareille. En cet état, il ne se faut pas étonner si la reine de Cythère en devint jalouse. Cette déesse appréhendoit, et non sans raison, qu'il ne lui fallût renoncer à l'empire de la beauté, et que Psyché ne la détrônât : car, comme on est toujours amoureux des choses nouvelles, chacun couroit à cette nouvelle Vénus. Cythérée se voyoit réduite aux seules îles de son domaine; encore une bonne partie des Amours, anciens habitants de ces îles bienheureuses, la quittoient-ils pour se mettre au service de sa rivale. L'herbe croissoit dans ses temples, qu'elle avoit vus naguère si fréquentés : plus d'offrandes, plus de dévots, plus de pèlerinages pour l'honorer. Enfin la chose passa

si avant, qu'elle en fit ses plaintes à son fils, et lui représenta que le désordre iroit jusqu'à lui.

Mon fils, dit-elle en lui baisant les yeux,
La fille d'un mortel en veut à ma puissance ;
Elle a juré de me chasser des lieux
Où l'on me rend obéissance :
Et qui sait si son insolence
N'ira pas jusqu'au point de me vouloir ôter
Le rang que dans les cieux je pense mériter ?

Paphos n'est plus qu'un séjour importun :
Des Grâces et des Ris la troupe m'abandonne ;
Tous les Amours, sans en excepter un,
S'en vont servir cette personne.
Si Psyché veut notre couronne,
Il faut la lui donner ; elle seule aussi bien
Fait en Grèce à présent votre office et le mien.

L'un de ces jours je lui vois pour époux
Le plus beau, le mieux fait de tout l'humain lignage,
Sans le tenir de vos traits ni de vous,
Sans vous en rendre aucun hommage.
Il naîtra de leur mariage
Un autre Cupidon, qui d'un de ses regards
Fera plus mille fois que vous avec vos dards.

Prenez-y garde ; il vous y faut songer :
Rendez-la malheureuse ; et que cette cadette,
Malgré les siens, épouse un étranger
Qui ne sache où trouver retraite,
Qui soit laid, et qui la maltraite,
La fasse consumer en regrets superflus,
Tant que ni vous ni moi nous ne la craignions plus.

Ces extrémités où s'emporta la déesse marquent merveilleusement bien le naturel et l'esprit des femmes : rarement se pardonnent-elles l'avantage de la beauté. Et je

dirai en passant que l'offense la plus irrémissible parmi ce sexe, c'est quand l'une d'elles en défait une autre en pleine assemblée; cela se venge ordinairement comme les assassinats et les trahisons. Pour revenir à Vénus, son fils lui promit qu'il la vengeroit. Sur cette assurance, elle s'en alla à Cythère en équipage de triomphante. Au lieu de passer par les airs, et de se servir de son char et de ses pigeons, elle entra dans une conque de nacre, attelée de deux dauphins. La cour de Neptune l'accompagna. Ceci est proprement matière de poésie : il ne siéroit guère bien à la prose de décrire une cavalcade de dieux marins; d'ailleurs, je ne pense pas qu'on pût exprimer avec le langage ordinaire ce que la déesse parut alors.

C'est pourquoi nous dirons en langage rimé
Que l'empire flottant en demeura charmé.
Cent tritons, la suivant jusqu'au port de Cythère,
Par leurs divers emplois s'efforcent de lui plaire,
L'un nage à l'entour d'elle, et l'autre au fond des eaux
Lui cherche du corail et des trésors nouveaux.
L'un lui tient un miroir fait de cristal de roche ;
Aux rayons du soleil l'autre en défend l'approche.
Palémon, qui la guide, évite les rochers ;
Glauque de son cornet fait retentir les mers;
Thétis lui fait ouïr un concert de sirènes.
Tous les vents attentifs retiennent leurs haleines.
Le seul Zéphyre est libre, et d'un souffle amoureux
Il caresse Vénus, se joue à ses cheveux ;
Contre ses vêtements parfois il se courrouce.
L'onde, pour la toucher, à longs flots s'entre-pousse;
Et d'une égale ardeur chaque flot à son tour
S'en vient baiser les pieds de la mère d'Amour.

Cela devoit être beau, dit Gelaste; mais j'aimerois mieux avoir vu votre déesse au milieu d'un bois, habillée

comme elle étoit quand elle plaida sa cause devant un berger. Chacun sourit de ce qu'avoit dit Gelaste; puis Polyphile continua en ces termes :

A peine Vénus eut fait un mois de séjour à Cythère qu'elle sut que les sœurs de son ennemie étoient mariées; que leurs maris, qui étoient deux rois leurs voisins, les traitoient avec beaucoup de douceur et de témoignages d'affection; enfin qu'elles avoient sujet de se croire heureuses. Quant à leur cadette, il ne lui étoit resté pas un seul amant, elle qui en avoit eu une telle foule que l'on en savoit à peine le nombre : ils s'étoient retirés comme par miracle, soit que ce fût le vouloir des dieux, soit par une vengeance particulière de Cupidon. On avoit encore de la vénération, du respect, de l'admiration pour elle, si vous voulez; mais on n'avoit plus de ce qu'on appelle amour : cependant c'est la véritable pierre de touche à quoi l'on juge ordinairement des charmes de ce beau sexe.

Cette solitude de soupirants, près d'une personne du mérite de Psyché, fut regardée comme un prodige, et fit craindre aux peuples de la Grèce qu'il ne leur arrivât quelque chose de fort sinistre. En effet, il y avoit de quoi s'étonner. De tout temps l'empire de Cupidon, aussi bien que celui des flots, a été sujet à des changements; mais jamais il n'en étoit arrivé de semblable : au moins n'y en avoit-il point d'exemples dans ces pays. Si Psyché n'eût été que belle, on ne l'eût pas trouvé si étrange, mais, comme j'ai dit, outre la beauté qu'elle possédoit en un souverain degré de perfection, il ne lui manquoit aucune des grâces nécessaires pour se faire aimer : on lui voyoit un million d'amours, et pas un amant.

Après que chacun eut bien raisonné sur ce miracle,

Vénus déclara qu'elle en étoit cause; qu'elle s'étoit ainsi vengée par le moyen de son fils; que les parents de Psyché n'avoient qu'à se préparer à d'autres malheurs, parce que son indignation dureroit autant que la vie, ou du moins autant que la beauté de leur fille; qu'ils auroient beau s'humilier devant ses autels, et que les sacrifices qu'ils lui feroient seroient inutiles, à moins que de lui sacrifier Psyché même.

C'est ce qu'on n'étoit pas résolu de faire : loin de cela, quelques personnes dirent à la belle que la jalousie de Vénus lui étoit un témoignage bien glorieux, et que ce n'étoit pas être trop malheureuse que de donner de l'envie à une déesse, et à une déesse telle que celle-là.

Psyché eût voulu que ces fleurettes lui eussent été dites par un amant. Bien que sa fierté l'empêchât de témoigner aucun déplaisir, elle ne laissoit pas de verser des pleurs en secret. « Qu'ai-je fait au fils de Vénus, disoit-elle souvent en soi-même, et que lui ont fait mes sœurs, qui sont si contentes? Elles ont eu des amants de reste; moi, qui croyois être la plus aimable, je n'en ai plus. De quoi me sert ma beauté? Les dieux, en me la donnant, ne m'ont pas fait un si grand présent que l'on s'imagine : je leur en rends la meilleure part; qu'ils me laissent au moins un amant, il n'y a fille si misérable qui n'en ait un : la seule Psyché ne sauroit rendre personne heureux; les cœurs que le hasard lui a donnés, son peu de mérite les lui fait perdre. Comment me puis-je montrer après cet affront? Va, Psyché, va te cacher au fond de quelque désert : les dieux ne t'ont pas faite pour être vue, puisqu'ils ne t'ont pas faite pour être aimée. »

Tandis qu'elle se plaignoit ainsi, ses parents ne s'affligeoient pas moins de leur part; et, ne pouvant se résoudre

à la laisser sans mari, ils furent contraints de recourir à l'oracle. Voici la réponse qui leur fut faite, avec la glose que les prêtres y ajoutèrent :

L'époux que les destins gardent à votre fille
Est un monstre cruel qui déchire les cœurs,
Qui trouble maint État, détruit mainte famille,
Se nourrit de soupirs, se baigne dans les pleurs.

A l'univers entier il déclare la guerre,
Courant de bout en bout un flambeau dans la main :
On le craint dans les cieux, on le craint sur la terre ;
Le Styx n'a pu borner son pouvoir souverain.

C'est un empoisonneur, c'est un incendiaire,
Un tyran qui de fers charge jeunes et vieux.
Qu'on lui livre Psyché ; qu'elle tâche à lui plaire :
Tel est l'arrêt du Sort, de l'Amour et des dieux.

Menez-la sur un roc, au haut d'une montagne,
En des lieux où l'attend le monstre son époux ;
Qu'une pompe funèbre en ces lieux l'accompagne,
Car elle doit mourir pour ses sœurs et pour vous.

Je laisse à juger l'étonnement et l'affliction que cette réponse causa. Livrer Psyché aux désirs d'un monstre ! y avoit-il de la justice à cela? Aussi les parents de la belle doutèrent longtemps s'ils obéiroient. D'ailleurs, le lieu où il la falloit conduire n'avoit point été spécifié par l'oracle. De quel mont les dieux vouloient-ils parler? Étoit-il voisin de la Grèce ou de la Scythie? Étoit-il situé sous l'Ourse, ou dans les climats brûlants de l'Afrique? Car on dit que dans cette terre il y a toutes sortes de monstres. Le moyen de se résoudre à laisser une beauté délicate sur un rocher, entre des montagnes et des précipices, à la merci

de tout ce qu'il y a de plus épouvantable dans la nature? Enfin, comment rencontrer cet endroit fatal? C'est ainsi que les bonnes gens cherchoient des raisons pour garder leur fille; mais elle-même leur représenta la nécessité de suivre l'oracle.

« Je dois mourir, dit-elle à son père, et il n'est pas juste qu'une simple mortelle, comme je suis, entre en parallèle avec la mère de Cupidon : que gagneriez-vous à lui résister? Votre désobéissance vous attireroit une peine encore plus grande. Quelle que puisse être mon aventure, j'aurai lieu de me consoler quand je ne vous serai plus un sujet de larmes. Défaites-vous de cette Psyché sans qui votre vieillesse seroit heureuse : souffrez que le ciel punisse une ingrate pour qui vous n'avez eu que trop de tendresse, et qui vous récompense si mal des inquiétudes et des soins que son enfance vous a donnés. »

Tandis que Psyché parloit à son père de cette sorte, le vieillard la regardoit en pleurant, et ne lui répondoit que par des soupirs; mais ce n'étoit rien en comparaison du désespoir où étoit la mère. Quelquefois elle couroit par les temples tout échevelée; d'autres fois elle s'emportoit en blasphèmes contre Vénus; puis, tenant sa fille embrassée, protestoit de mourir plutôt que de souffrir qu'on la lui ôtât pour l'abandonner à un monstre. Il fallut pourtant obéir.

En ce temps-là les oracles étoient maîtres de toutes choses : on couroit au-devant de son malheur propre, de crainte qu'ils ne fussent trouvés menteurs; tant la superstition avoit de pouvoir sur les premiers hommes! La difficulté n'étoit donc plus que de savoir sur quelle montagne il falloit conduire Psyché.

L'infortunée fille éclaircit encore ce doute.

« Qu'on me mette, dit-elle, sur un chariot, sans cocher ni guide, et qu'on laisse aller les chevaux à leur fantaisie : le sort les guidera infailliblement au lieu ordonné. »

Je ne veux pas dire que cette belle, trouvant à tout des expédients, fût de l'humeur de beaucoup de filles, qui aiment mieux avoir un méchant mari que de n'en avoir point du tout. Il y a de l'apparence que le désespoir, plutôt qu'autre chose, lui faisoit chercher ces facilités.

Quoi que ce soit, on se résout à partir : on fait dresser un appareil de pompe funèbre, pour satisfaire à chaque point de l'oracle. On part enfin ; et Psyché se met en chemin sous la conduite de ses parents. La voilà sur un char d'ébène, une urne auprès d'elle, la tête penchée sur sa mère, son père marchant à côté du char, et faisant autant de soupirs qu'il faisoit de pas : force gens à la suite, vêtus de deuil ; force ministres de funérailles ; force sacrificateurs portant de longs vases et de longs cornets dont ils entonnoient des sons fort lugubres. Les peuples voisins, étonnés de la nouveauté d'un tel appareil, ne savoient que conjecturer. Ceux chez qui le convoi passoit l'accompagnoient par honneur jusqu'aux limites de leur territoire, chantant des hymnes à la louange de Psyché leur jeune déesse, et jonchant de roses tout le chemin, bien que les maîtres des cérémonies leur criassent que c'étoit offenser Vénus ; mais quoi ! les bonnes gens ne pouvoient retenir leur zèle.

Apres une traite de plusieurs jours, lorsque l'on commençoit à douter de la vérité de l'oracle, on fut étonné qu'en côtoyant une montagne fort élevée, les chevaux, bien qu'ils fussent frais et nouveau repus, s'arrêtèrent court ; et quoi qu'on pût faire, ils ne voulurent point pas-

ser outre. Ce fut là que se renouvelèrent les cris : car on jugea bien que c'étoit le mont qu'entendoit l'oracle.

Psyché descendit du char ; et, s'étant mise entre l'un et l'autre de ses parents, suivie de la troupe, elle passa par dedans un bois assez agréable, mais qui n'étoit pas de longue étendue. A peine eurent-ils fait quelque mille pas, toujours en montant, qu'ils se trouvèrent entre des rochers habités par des dragons de toutes espèces. A ces hôtes près, le lieu se pouvoit bien dire une solitude, et la plus effroyable qu'on pût trouver : pas un seul arbre, pas un brin d'herbe, point d'autre couvert que ces rocs, dont quelques-uns avoient des pointes qui avançoient en forme de voûte, et qui, ne tenant presque à rien, faisoient appréhender à nos voyageurs qu'elles ne tombassent sur eux. D'autres se trouvoient creusés en beaucoup d'endroits par la chute des torrents ; ceux-ci servoient de retraite aux hydres, animal fort familier en cette contrée.

Chacun demeura si surpris d'horreur que, sans la nécessité d'obéir au Sort, on s'en fût retourné tout court. Il fallut donc gagner le sommet, malgré qu'on en eût : plus on alloit en avant, plus le chemin étoit escarpé. Enfin, après beaucoup de détours, on se trouva au pied d'un rocher d'énorme grandeur, lequel étoit au faîte de la montagne, et où l'on jugea qu'il falloit laisser l'infortunée fille.

De représenter à quel point l'affliction se trouva montée, c'est ce qui surpasse mes forces :

L'éloquence elle-même, impuissante à le dire,
Confesse que ceci n'est point de son empire ;
C'est au silence seul d'exprimer les adieux
Des parents de la belle, au partir de ces lieux.
Je ne décrirai point ni leur douleur amère,

Ni les pleurs de Psyché, ni les cris de sa mère
Qui, du fond des rochers renvoyés dans les airs,
Firent de bout en bout retentir ces déserts.
Elle plaint de son sang la cruelle aventure,
Implore le soleil, les astres, la nature ;
Croit fléchir par ces cris les auteurs du destin :
Il lui faut arracher sa fille de son sein.
Après mille sanglots enfin on les sépare :
Le soleil, las de voir ce spectale barbare,
Précipite sa course ; et, passant sous les eaux,
Va porter la clarté chez des peuples nouveaux.
L'horreur de ces déserts s'accroît par son absence :
La Nuit vient sur un char conduit par le Silence ;
Il amène avec lui la crainte en l'univers.

La part qu'en eut Psyché ne fut pas des moindres. Représentez-vous une fille qu'on a laissée seule en des déserts effroyables, et pendant la nuit. Il n'y a point de conte d'apparitions et d'esprits qui ne lui revienne dans la mémoire : à peine ose-t-elle ouvrir la bouche afin de se plaindre. En cet état, et mourant presque d'appréhension, elle se sentit enlever dans l'air. D'abord elle se tint pour perdue, et crut qu'un démon l'alloit emporter en des lieux d'où jamais on ne la verroit revenir. Cependant c'étoit le Zéphyre qui incontinent la tira de peine, et lui dit l'ordre qu'il avoit de l'enlever de la sorte, et de la mener à cet époux dont parloit l'oracle, et au service duquel il étoit. Psyché se laissa flatter à ce que lui dit le Zéphyre : car c'est un dieu des plus agréables. Ce ministre, aussi fidèle que diligent, des volontés de son maître la porta au haut du rocher. Après qu'il lui eut fait traverser les airs avec un plaisir qu'elle auroit mieux goûté dans un autre temps, elle se trouva dans la cour d'un palais superbe. Notre héroïne, qui commençoit à s'accoutumer

aux aventures extraordinaires, eut bien l'assurance de contempler ce palais à la clarté des flambeaux qui l'environnoient; toutes les fenêtres en étoient bordées. Le firmament, qui est la demeure des dieux, ne parut jamais si bien élairé.

Tandis que Psyché considéroit ces merveilles, une troupe de nymphes la vint recevoir jusque par delà le perron; et, après une inclination très-profonde, la plus apparente lui fit une espèce de compliment, à quoi la belle ne s'étoit nullement attendue. Elle s'en tira pourtant assez bien. La première chose fut de s'enquérir du nom de celui à qui appartenoient des lieux si charmants : et il est à croire qu'elle demanda de le voir. On ne lui répondit là-dessus que confusément ; puis ces nymphes la conduisirent en un vestibule d'où l'on pouvoit découvrir, d'un côté les cours, et de l'autre côté les jardins. Psyché le trouva proportionné à la richesse de l'édifice. De ce vestibule on la fit passer en des salles que la magnificence elle-même avoit pris la peine d'orner, et dont la dernière enchérissoit toujours sur la précédente. Enfin cette belle entra dans un cabinet, où on lui avoit préparé un bain. Aussitôt ces nymphes se mirent en devoir de la déshabiller et de la servir. Elle fit d'abord quelque résistance, et puis leur abandonna toute sa personne. Au sortir du bain, on la revêtit d'habits nuptiaux : je laisse à penser quels ils pouvoient être, et si l'on y avoit épargné les diamants et les pierreries; il est vrai que c'étoit ouvrage de fée, lequel d'ordinaire ne coûte rien. Ce ne fut pas une petite joie pour Psyché de se voir si brave, et de se regarder dans les miroirs dont le cabinet étoit plein.

Cependant on avoit mis le couvert dans la salle la plus prochaine. Il y fut servi de l'ambroisie en toutes les sortes.

Quant au nectar, les Amours en furent les échansons. Psyché mangea peu. Après le repas, une musique de luths et de voix se fit entendre à l'un des coins du plafond, sans qu'on vît ni chantres ni instruments : musique aussi douce et aussi charmante que si Orphée et Amphion en eussent été les conducteurs. Parmi les airs qui furent chantés, il y en eut un qui plut particulièrement à Psyché. Je vais vous en dire les paroles, que j'ai mises en notre langue au mieux que j'ai pu.

Tout l'univers obéit à l'Amour ;
Belle Psyché, soumettez-lui votre âme.
Les autres dieux à ce dieu font la cour,
Et leur pouvoir est moins doux que sa flamme.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
Aimez, aimez ; tout le reste n'est rien.

Sans cet amour, tant d'objets ravissants,
Lambris dorés, bois, jardins, et fontaines,
N'ont point d'appas qui ne soient languissants,
Et leurs plaisirs sont moins doux que ses peines.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
Aimez, aimez ; tout le reste n'est rien.

Dès que la musique eut cessé, on dit à Psyché qu'il étoit temps de se reposer. Il lui prit alors une petite inquiétude, accompagnée de crainte, et telle que les filles l'ont d'ordinaire le jour de leurs noces, sans savoir pourquoi. La belle fit toutefois ce que l'on voulut. On la met au lit, et on se retire. Un moment après, celui qui en devoit être le possesseur arriva, et s'approcha d'elle. On n'a jamais su ce qu'ils se dirent, ni même d'autres circonstances bien plus importantes que celle-là : seulement a-t-on remarqué que le lendemain les nymphes rioient

entre elles, et que Psyché rougissoit en les voyant rire. La belle ne s'en mit pas fort en peine, et n'en parut pas plus triste qu'à l'ordinaire.

Pour revenir à la première nuit de ses noces, la seule chose qui l'embarrassoit étoit que son mari l'avoit quittée devant qu'il fût jour, et lui avoit dit que pour beaucoup de raisons il ne vouloit pas être connu d'elle, et qu'il la prioit de renoncer à la curiosité de le voir. Ce fut ce qui lui en donna davantage. « Quelles peuvent être ces raisons? disoit en soi-même la jeune épouse; et pourquoi se cache-t-il avec tant de soin? Assurément l'oracle nous a dit vrai quand il nous l'a peint comme quelque chose de fort terrible : si est-ce qu'au toucher et au son de voix il ne m'a semblé nullement que ce fût un monstre. Toutefois les dieux ne sont pas menteurs; il faut que mon mari ait quelque défaut remarquable : si cela étoit, je serois bien malheureuse. »

Ces réflexions tempérèrent pour quelques moments la joie de Psyché. Enfin elle trouva à propos de n'y plus penser, et de ne point corrompre elle-même les douceurs de son mariage. Dès que son époux l'eut quittée, elle tira les rideaux : à peine le jour commençoit à poindre. En l'attendant, notre héroïne se mit à rêver à ses aventures, particulièrement à celles de la nuit. Ce n'étoient pas véritablement les plus étranges qu'elle eût courues; mais elle en revenoit toujours à ce mari qui ne vouloit point être vu. Psyché s'enfonça si avant en ces rêveries qu'elle en oublia ses ennuis passés, les frayeurs du jour précédent, les adieux de ses parents, et ses parents mêmes; et là-dessus elle s'endormit. Aussitôt le songe lui représente son mari sous la forme d'un jouvenceau de quinze à seize ans, beau comme l'Amour, et qui avoit toute l'apparence d'un dieu.

Transportée de joie, la belle l'embrasse : il veut s'échapper, elle crie ; mais personne n'accourt au bruit. « Qui que vous soyez, dit-elle, et vous ne sauriez être qu'un dieu, je vous tiens, ô charmant époux ! et je vous verrai tant qu'il me plaira. » L'émotion l'ayant éveillée, il ne lui demeura que le souvenir d'une illusion agréable ; et, au lieu d'un jeune mari, la pauvre Psyché ne voyant en cette chambre que des dorures, ce qui n'étoit pas ce qu'elle cherchoit, ses inquiétudes recommencèrent. Le sommeil eut encore une fois pitié d'elle ; il la replongea dans les charmes de ses pavots, et la belle acheva ainsi la première nuit de ses noces.

Comme il étoit déjà tard, les nymphes entrèrent et la trouvèrent encore tout endormie. Pas une ne lui en demanda la raison, ni comment elle avoit passé la nuit, mais bien si elle se vouloit lever, et de quelle façon elle vouloit qu'on l'habillât. En disant cela, on lui montre cent sortes d'habits, la plupart très-riches. Elle choisit le plus simple, se lève, se fait habiller avec précipitation, et témoigne aux nymphes une impatience de voir les raretés de ce beau séjour. On la mène donc en toutes les chambres : il n'y a point de cabinet ni d'arrière-cabinet qu'elle ne visite, et où elle ne trouve un nouveau sujet d'admiration. De là elle passe sur des balcons, et de ces balcons les nymphes lui font remarquer l'architecture de l'édifice, autant qu'une fille est capable de la concevoir. Elle se souvient qu'elle n'a pas assez regardé de certaines tapisseries. Elle rentre donc, comme une jeune personne qui voudroit tout voir à la fois, et qui ne sait à quoi s'attacher. Les nymphes avoient assez de peine à la suivre, l'avidité de ses yeux la faisant courir sans cesse de chambre en chambre, et considérer à la hâte les merveilles de ce palais, où, par un enchantement prophétique, ce qui n'étoit

pas encore et ce qui ne devoit jamais être se rencontroit.

On fit ses murs d'un marbre aussi blanc que l'albâtre.
Les dedans sont ornés d'un porphyre luisant.
Ces ordres dont les Grecs nous ont fait un présent,
Le dorique sans fard, l'élégant ionique,
Et le corinthien superbe et magnifique,
L'un sur l'autre placés, élèvent jusqu'aux cieux
Ce pompeux édifice où tout charme les yeux.
Pour servir d'ornement à ses divers étages,
L'architecte y posa les vivantes images
De ces objets divins, Cléopâtres, Phrynés,
Par qui sont les héros en triomphe menés.
Ces fameuses beautés dont la Grèce se vante,
Celles que le Parnasse en ses fables nous chante,
Ou de qui nos romans font de si beaux portraits,
A l'envi, sur le marbre étaloient leurs attraits.
L'enchanteresse Armide, héroïne du Tasse,
A côté d'Angélique avoit trouvé sa place.
On y voyoit surtout Hélène au cœur léger,
Qui causa tant de maux pour un prince berger.
Psyché dans le milieu voit aussi sa statue,
De ces reines des cœurs pour reine reconnue ;
La belle à cet aspect s'applaudit en secret,
Et n'en peut détacher ses beaux yeux qu'à regret.
Mais on lui montre encor d'autres marques de gloire :
Là ses traits sont de marbre, ailleurs ils sont d'ivoire.
Les disciples d'Arachne, à l'envi des pinceaux,
En ont aussi formé de différents tableaux.
Dans l'un on voit les Ris divertir cette belle ;
Dans l'autre, les Amours dansent à l'entour d'elle :
Et, sur cette autre toile, Euphrosine et ses sœurs
Ornent ses blonds cheveux de guirlandes de fleurs.
Enfin, soit aux couleurs, ou bien dans la sculpture
Psyché dans mille endroits rencontre sa figure ;
Sans parler des miroirs et du cristal des eaux,
Que ses traits imprimés font paroître plus beaux

Les endroits où la belle s'arrêta le plus, ce furent les galeries. Là les raretés, les tableaux, les bustes, non de la main des Apelles et des Phidias, mais de la main même des fées, qui ont été les maîtresses de ces grands hommes, composoient un amas d'objets qui éblouissoit la vue, et qui ne laissoit pas de lui plaire, de la charmer, de lui causer des ravissements, des extases; en sorte que Psyché, passant d'une extrémité en une autre, demeura longtemps immobile, et parut la plus belle statue de ces lieux.

Des galeries elle repasse encore dans les chambres, afin d'en considérer les richesses, les précieux meubles, les tapisseries de toutes les sortes, et d'autres ouvrages conduits par la fille de Jupiter. Surtout on voyoit une grande variété dans ces choses, et dans l'ordonnance de chaque chambre : colonnes de porphyre aux alcôves (ne vous étonnez pas de ce mot d'alcôve : c'est une invention moderne, je vous l'avoue; mais ne pouvoit-elle pas être dès lors en l'esprit des fées; et ne seroit-ce point de quelque description de ce palais que les Espagnols, les Arabes, si vous voulez, l'auroient prise[1] ?); les chapiteaux de ces colonnes étoient d'airain de Corinthe pour la plupart. Ajoutez à cela les balustres d'or. Quant aux lits, ou c'étoit broderies de perles, ou c'étoit un travail si beau, que l'étoffe n'en devoit pas être considérée. Je n'oublierai pas, comme on peut penser, les cabinets et les tables de

1. La Fontaine se trompe : les Espagnols et les Arabes n'avaient pas besoin de recourir aux fées pour imaginer les alcôves. Les anciens les connaissaient : on en pratiquait presque toujours dans les chambres à coucher de l'*hibernaculum,* ou appartement d'hiver. Le nom d'une alcôve était *zotheca;* on les construisait en bois de citron, et on les ornait de bronze et d'écailles de tortue. On a trouvé des alcôves antiques à la villa Adriani et à la villa Pompeii. (Voyez Plin. jun., lib. II, epist. XVII. — Plin. *Hist. nat.,* lib. XVI, cap. XXIII. — Félibien des Avaux, *les Plans et les Descriptions de deux des plus belles maisons de campagne de Pline le*

pierreries; vases singuliers et par leur matière, et par l'artifice de leur gravure; enfin de quoi surpasser en prix l'univers entier. Si j'entreprenois de décrire seulement la quatrième partie de ces merveilles, je me rendrois sans doute importun : car à la fin on s'ennuie de tout, et des belles choses comme du reste.

Je me contenterai donc de parler d'une tapisserie relevée d'or, laquelle on fit remarquer principalement à Psyché, non tant pour l'ouvrage, quoiqu'il fût rare, que pour le sujet. La tenture étoit composée de six pièces.

Dans la première on voyoit un chaos,
Masse confuse, et de qui l'assemblage
Faisoit lutter contre l'orgueil des flots
Des tourbillons d'une flamme volage.

Non loin de là, dans un même monceau,
L'air gémissoit sous le poids de la terre :
Ainsi le feu, l'air, la terre, avec l'eau,
Entretenoient une cruelle guerre.

Que fait l'Amour ? volant de bout en bout,
Ce jeune enfant, sans beaucoup de mystère,
En badinant vous débrouille le tout,
Mille fois mieux qu'un sage n'eût su faire.

consul, 1699, in-12, Paris, p. 22 et 112. — Le *Palais de Scaurus*, 1819, in-8°, p. 176). Ce qui a trompé La Fontaine, c'est que l'usage des alcôves en France paraît être peu ancien. J'ai lu dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux que la célèbre Mme de Rambouillet fut la première qui construisit dans son hôtel une alcôve à Paris. J'ignore jusqu'à quel point ce fait est exact. Cet usage nous est venu d'Espagne. Le mot *alcôve* vient du mot espagnol *alcoba*, lui-même dérivé du mot arabe *al-cobba*, qui signifie un dôme, ou toute construction en forme de voûte. (W.)

Dans la seconde, un cyclope amoureux,
Pour plaire aux yeux d'une nymphe jolie,
Se démêloit la barbe et les cheveux;
Ce qu'il n'avoit encor fait de sa vie.

En se moquant la nymphe s'enfuyoit :
Amour l'atteint; et l'on voyoit la belle
Qui, dans un bois, le cyclope prioit
Qu'il l'excusât d'avoir été rebelle.

Dans la troisième, Cupidon paroissoit assis sur un char tiré par des tigres. Derrière ce char un petit Amour menoit en laisse quatre grands dieux : Jupiter, Hercule, Mars et Pluton; tandis que d'autres enfants les chassoient, et les faisoient marcher à leur fantaisie. La quatrième et la cinquième représentoient en d'autres manières la puissance de Cupidon. Et dans la sixième ce dieu, quoiqu'il eût sujet d'être fier des dépouilles de l'univers, s'inclinoit devant une personne de taille parfaitement belle, et qui témoignoit à son air une très-grande jeunesse. C'est tout ce qu'on en pouvoit juger, car on ne lui voyoit point le visage; et elle avoit alors la tête tournée, comme si elle eût voulu se débarrasser d'un nombre infini d'Amours qui l'environnoient. L'ouvrier avoit peint le dieu dans un grand respect, tandis que les Jeux et les Ris, qu'il avoit amenés à sa suite, se moquoient de lui en cachette, et se faisoient signe du doigt que leur maître étoit attrapé. Les bordures de cette tapisserie étoient toutes pleines d'enfants qui se jouoient avec des massues, des foudres et des tridents; et l'on voyoit en beaucoup d'endroits pendre pour trophées force bracelets et autres ornements de femmes.

Parmi cette diversité d'objets, rien ne plut tant à la belle que de rencontrer partout son portrait, ou bien sa statue, ou quelque autre ouvrage de cette nature. Il sem-

bloit que ce palais fût un temple, et Psyché la déesse à qui il étoit consacré. Mais de peur que le même objet, se présentant si souvent à elle, ne lui devînt ennuyeux, les fées l'avoient diversifié, comme vous savez que leur imagination est féconde. Dans une chambre elle étoit représentée en amazone; dans une autre, en nymphe, en bergère, en chasseresse, en grecque, en persane, en mille façons différentes et si agréables que cette belle eut la curiosité de les éprouver, un jour l'une, un autre jour l'autre, plus par divertissement et par jeu que pour en tirer aucun avantage, sa beauté se soutenant assez d'elle-même. Cela se passoit toujours avec beaucoup de satisfaction de sa part, force louanges de la part des nymphes, un plaisir extrême de la part du monstre, c'est-à-dire de son époux, qui avoit mille moyens de la contempler sans qu'il se montrât. Psyché se fit donc impératrice, simple bergère, ce qu'il lui plut. Ce ne fut pas sans que les nymphes lui dissent qu'elle étoit belle en toutes sortes d'habits, et sans qu'elle-même se le dît aussi. « Ah ! si mon mari me voyoit parée de la sorte ! » s'écrioit-elle souvent étant seule. En ce moment-là son mari la voyoit peut-être de quelque endroi, d'où il ne pouvoit êire vu; et, outre le plaisir de la voirt il avoit celui d'apprendre ses plus secrètes pensées, et de lui entendre faire un souhait où l'amour avoit pour le moins autant de part que la bonne opinion de soi-même. Enfin il ne se passa presque point de jour que Psyché ne changeât d'ajustement.

Changer d'ajustement tous les jours ! s'écria Acanthe; je ne voudrois point d'autre paradis pour nos dames. On avoua qu'll avoit raison, et il n'y en eut pas un dans la compagnie qui ne souhaitât un pareil bonheur à quelque

femme de sa connoissance. Cette réflexion étant faite, Polyphile reprit ainsi :

Notre héroïne passa presque tout ce premier jour à voir le logis ; sur le soir, elle s'alla promener dans les cours et dans les jardins, d'où elle considéra quelque temps les diverses faces de l'édifice, sa majesté, ses enrichissements, et ses grâces, la proportion, le bel ordre, et la correspondance de ses parties. Je vous en ferois la description si j'étois plus savant dans l'architecture que je ne suis. A ce défaut, vous aurez recours au palais d'Apollidon [1], ou bien à celui d'Armide : ce m'est tout un. Quant aux jardins, voyez ceux de Falerine ; ils vous pourront donner quelque idée des lieux que j'ai à décrire.

Assemblez, sans aller si loin,
Vaux [2], Liancourt [3], et leurs naïades,
Y joignant, en cas de besoin,
Ruel [4] avecque ses cascades.
Cela fait, de tous les côtés,
Placez en ces lieux enchantés
Force jets affrontant la nue,
Des canaux à perte de vue ;

1. Château magique construit par l'enchanteur Apollidon, et décrit au chapitre I du second livre de l'*Amadis des Gaules*.

2. Vaux-le-Vicomte, situé à dix lieues de Paris, près Melun, et sur les bords de la Seine, demeure célèbre du surintendant Fouquet, qui y dépensa dix-huit millions. Voyez ci-après le *Songe de Vaux*.

3. Le château de Liancourt était remarquable par ses belles eaux et les belles cascades de ses jardins ; il est situé près de Clermont en Beauvaisis, dans une contrée délicieuse sur la petite rivière d'Arc. Lorsque La Fontaine écrivait sa *Psyché*, ce beau domaine avait passé dans la maison de La-Rochefoucauld, par suite du mariage célébré le 13 novembre 1659 entre le prince de Marcillac, fils aîné du duc de La Rochefoucauld, et Charlotte du Plessis, héritière de Liancourt et de La Roche-Guyon.

4. A Ruel se trouvait la célèbre maison de plaisance du cardinal de Richelieu, dont les jardins, dans le goût italien, étaient magnifiques.

Bordez-les d'orangers, de myrtes, de jasmins,
Qui soient aussi géants que les nôtres sont nains :
Entassez-en des pépinières ;
Plantez-en des forêts entieres ;
Des forêts, où chante en tout temps
Philomèle, honneur des bocages,
De qui le règne, en nos ombrages,
Naît et meurt avec le printemps ;
Mêlez-y les sons éclatants
De tout ce que les bois ont d'agréables chantres,
Chassez de ces forêts les sinistres oiseaux ;
Que les fleurs bordent leurs ruisseaux ;
Que l'Amour habite leurs antres.
N'y laissez entrer toutefois
Aucune hôtesse de ces bois
Qu'avec un paisible zéphyre,
Et jamais avec un satyre.
Point de tels amants dans ces lieux;
Psyché s'en tiendroit offensée :
Ne les offrez point à ses yeux;
Et moins encore à sa pensée.
Qu'en ce canton délicieux
Flore et Pomone, à qui mieux mieux,
Fassent montre de leurs richesses ;
Et que ce couple de déesses
Y renouvelle ses présents
Quatre fois au moins tous les ans.
Que tout y naisse sans culture ;
Toujours fraîcheur, toujours verdure,
Toujours l'haleine et les soupirs
D'une brigade de zéphyrs.

Psyché ne se promenoit au commencement que dans les jardins, n'osant se fier aux bois, bien qu'on l'assurât qu'elle n'y rencontreroit que des dryades et pas un seul faune. Avec le temps elle devint plus hardie.

Un jour que la beauté d'un ruisseau l'avoit attirée, elle

se laissa conduire insensiblement aux replis de l'onde. Après bien des tours, elle parvint à sa source. C'étoit une grotte assez spacieuse, où, dans un bassin taillé par les seules mains de la nature, couloit le long d'un rocher une eau argentée, et qui, par son bruit, invitoit à un doux sommeil. Psyché ne se put tenir d'entrer dans la grotte. Comme elle en visitoit les recoins, la clarté, qui alloit toujours en diminuant, lui faillit enfin tout à coup. Il y avoit certainement de quoi avoir peur ; mais elle n'en eut pas le loisir. Une voix qui lui étoit familière l'assura d'abord : c'étoit celle de son époux. Il s'approcha d'elle, la fit asseoir sur un siége couvert de mousse, se mit à ses pieds ; et, après lui avoir baisé la main, il lui dit en soupirant : « Faut-il que je doive à la beauté d'un ruisseau une si agréable rencontre ? Pourquoi n'est-ce pas à l'amour ? Ah ! Psyché ! Psyché ! je vois bien que cette passion et vos jeunes ans n'ont encore guère de commerce ensemble. Si vous aimiez, vous chercheriez le silence et la solitude avec plus de soin que vous ne les évitez maintenant. Vous chercheriez les antres sauvages, et auriez bientôt appris que de tous les lieux où on sacrifie au dieu des amants, ceux qui lui plaisent le plus ce sont ceux où on peut lui sacrifier en secret ; mais vous n'aimez point.

— Que voulez-vous que j'aime ? répondit Psyché.

— Un mari, dit-il, que vous vous figurerez à votre mode, et à qui vous donnerez telle sorte de beauté qu'il vous plaira.

— Oui ; mais, repartit la belle, je ne me rencontrerai peut-être pas avec la nature : car il y a bien de la fantaisie en cela. J'ai ouï dire que non-seulement chaque nation avoit son goût, mais chaque personne aussi. Une Amazone se proposeroit un mari dont les grâces feroient trembler, un mari ressemblant à Mars : moi, je m'en proposerai un

semblable à l'Amour. Une personne mélancolique ne manqueroit pas de donner à ce mari un air sérieux; moi, qui suis gaie, je lui en donnerai un enjoué. Enfin je croirai vous faire plaisir en vous attribuant une beauté délicate, et peut-être vous ferai-je tort.

— Quoi que c'en soit, dit le mari, vous n'avez pas attendu jusqu'à présent à vous forger une image de votre époux : je vous prie de me dire quelle elle est.

— Vous avez dans mon esprit, poursuivit la belle, une mine aussi douce que trompeuse; tous les traits fins; l'œil riant et fort éveillé; de l'embonpoint et de la jeunesse, on ne sauroit se tromper à ces deux points-là; mais je ne sais si vous êtes Éthiopien ou Grec; et quand je me suis fait une idée de vous, la plus belle qu'il m'est possible, votre qualité de monstre vient tout gâter. C'est pourquoi le plus court et le meilleur, selon mon avis, c'est de permettre que je vous voie. »

Son mari lui serra la main, et lui dit avec beaucoup de douceur: « C'est une chose qui ne se peut, pour des raisons que je ne saurois même vous dire. — Je ne saurois donc vous aimer, » reprit-elle assez brusquement. Elle en eut regret, d'autant plus qu'elle avoit dit cela contre sa pensée; mais quoi! la faute étoit faite. En vain elle voulut la réparer par quelques caresses : son mari avoit le cœur si serré, qu'il fut un temps assez long sans pouvoir parler. Il rompit à la fin son silence par un soupir, que Psyché n'eut pas plus tôt entendu qu'elle y répondit, bien qu'avec quelque sorte de défiance. Les paroles de l'oracle lui revenoient en l'esprit. Le moyen de les accorder avec cette douceur passionnée que son époux lui faisoit paroître? Celui qui empoisonnoit, qui brûloit, qui faisoit ses jeux des tortures, soupirer pour un simple mot! Cela sembloit tout à fait

étrange à notre héroïne; et, à dire vrai, tant de tendresse en un monstre étoit une chose assez nouvelle. Des soupirs il en vint aux pleurs, et des pleurs aux plaintes. Tout cela plut extrêmement à la belle; mais comme il disoit des choses trop pitoyables[1], elle ne put souffrir qu'il continuât, et lui mit premièrement la main sur la bouche, puis la bouche même; et par un baiser, bien mieux qu'elle n'auroit fait avec toutes les paroles du monde, elle l'assura que, tout invisible et tout monstre qu'il vouloit être, elle ne laissoit pas de l'aimer. Ainsi se passa l'aventure de la grotte. Il leur en arriva beaucoup de pareilles.

Notre héroïne ne perdit pas la mémoire de ce que lui avoit dit son époux. Ses rêveries la menoient souvent jusqu'aux lieux les plus écartés de ce beau séjour, et faisoient si bien que la nuit la surprenoit devant qu'elle pût gagner le logis. Aussitôt son mari la venoit trouver sur un char environné de ténèbres; et, plaçant à côté de lui notre jeune épouse, ils se promenoient au bruit des fontaines. Je laisse à penser si les protestations, les serments, les entretiens pleins de passion, se renouveloient, et de fois à autres aussi les baisers; non point de mari à femme, il n'y a rien de plus insipide, mais de maîtresse à amant, et, pour ainsi dire, de gens qui n'en seroient encore qu'à l'espérance.

Quelque chose manquoit pourtant à la satisfaction de Psyché. Vous voyez bien que j'entends parler de la fantaisie de son mari, c'est-à-dire de cette opiniâtreté à demeurer invisible. Toute la postérité s'en est étonnée. Pourquoi

1. Qui excitaient une pitié ou une compassion trop forte. Aujourd'hui on n'emploie plus en ce sens le mot *pitoyable*, et il se prend presque toujours en mauvaise part.

une résolution si extravagante ? Il se peut trouver des personnes laides qui affectent de se montrer ; la rencontre n'en est pas rare ; mais que ceux qui sont beaux se cachent, c'est un prodige dans la nature ; et peut-être n'y avoit-il que cela de monstrueux en la personne de notre époux. Après en avoir cherché la raison, voici ce que j'ai trouvé dans un manuscrit qui est venu depuis peu à ma connoissance.

Nos amants s'entretenoient à leur ordinaire, et la jeune épouse, qui ne songeoit qu'aux moyens de voir son mari, ne perdoit pas une seule occasion de lui en parler. De discours en autre ils vinrent aux merveilles de ce séjour. Après que la belle eut fait une longue énumération des plaisirs qu'elle y rencontroit, disoit-elle, de tous côtés, il se trouva qu'à son compte le principal point y manquoit. Son mari ne voyoit que trop où elle avoit dessein d'en venir ; mais, comme entre amants les contestations sont quelquefois bonnes à plus d'une chose, il voulut qu'elle s'expliquât, et lui demanda ce que ce pouvoit être que ce point d'une si grande importance, vu qu'il avoit donné ordre aux fées que rien ne manquât. « Je n'ai que faire des fées pour cela, repartit la belle ; voulez-vous me rendre tout à fait heureuse ? Je vous en enseignerai un moyen bien court : il ne faut... Mais je vous l'ai dit tant de fois inutilement que je n'oserois plus vous le dire.

— Non, non, reprit le mari, n'appréhendez pas de m'être importune ; je veux bien que vous me traitiez comme on fait les dieux : ils prennent plaisir à se faire demander cent fois une même chose ; qui vous a dit que je ne suis pas de leur naturel ? »

Notre héroïne, encouragée par ses paroles, lui repartit : « Puisque vous me le permettez, je vous dirai franchement

que tous vos palais, tous vos meubles, tous vos jardins, ne sauroient me récompenser d'un moment de votre présence, et vous voulez que j'en sois tout à fait privée : car je ne puis appeler présence un bien où les yeux n'ont aucune part.

— Quoi ! je ne suis pas maintenant de corps auprès de vous, reprit le mari, et vous ne me touchez pas ?

— Je vous touche, repartit-elle, et sens bien que vous avez une bouche, un nez, des yeux, un visage, tout cela proportionné comme il faut, et, selon que je m'imagine, assorti de traits qui n'ont pas leurs pareils au monde ; mais jusqu'à ce que j'en sois assurée, cette présence de corps dont vous me parlez est présence d'esprit pour moi.

— Présence d'esprit ! » repartit l'époux. Psyché l'empêcha de continuer, et lui dit en l'interrompant : « Apprenez-moi du moins les raisons qui vous rendent si opiniâtre.

— Je ne vous les dirai pas toutes, reprit l'époux ; mais afin de vous contenter en quelque façon, examinez la chose en vous-même : vous serez contrainte de m'avouer qu'il est à propos pour l'un et pour l'autre de demeurer en l'état où nous nous trouvons. Premièrement, tenez-vous certaine que du moment que vous n'aurez plus rien à souhaiter, vous vous ennuierez ; et comment ne vous ennuieriez-vous pas ? les dieux s'ennuient bien : ils sont contraints de se faire de temps en temps des sujets de désir et d'inquiétude ; tant il est vrai que l'entière satisfaction et le dégoût se tiennent la main ! Pour ce qui me touche, je prends un plaisir extrême à vous voir en peine ; d'autant plus que votre imagination ne se forme guère de monstres, j'entends d'images de ma personne, qui ne soient très-agréables. Et pour vous dire une raison plus particulière, vous ne doutez pas qu'il n'y ait quelque chose en moi de

surnaturel. Nécessairement je suis dieu, ou je suis démon, ou bien enchanteur. Si vous trouvez que je sois démon, vous me haïrez ; et si je suis dieu, vous cesserez de m'aimer, ou du moins vous ne m'aimerez plus avec tant d'ardeur : car il s'en faut bien qu'on aime les dieux aussi violemment que les hommes. Quant au troisième, il y a des enchanteurs agréables : je puis être de ceux-là ; et possible suis-je tous les trois ensemble. Ainsi le meilleur pour vous est l'incertitude, et qu'après la possession vous ayez toujours de quoi désirer : c'est un secret dont on ne s'étoit pas encore avisé. Demeurons-en là, si vous m'en croyez : je sais ce que c'est d'amour, et le dois savoir. »

Psyché se paya de ces raisons, ou, si elle ne s'en paya, elle fit semblant de s'en payer. Cependant elle inventoit mille jeux pour se divertir. Les parterres étoient dépouillés, l'herbe des prairies foulée : ce n'étoient que danses et combats de nymphes, qui se séparoient souvent en deux troupes, et, distinguées par des écharpes de fleurs, comme par des ordres de chevalerie, se jetoient ensuite tout ce que Flore leur présentoit ; puis le parti victorieux dressoit un trophée, et dansoit autour, couronné d'œillets et de roses. D'autres fois Psyché se divertissoit à entendre un défi de rossignols, ou à voir un combat naval de cygnes, des tournois et des joutes de poissons. Son plus grand plaisir étoit de présenter un appât à ces animaux, et, après les avoir pris, de les rendre à leur élément. Les nymphes suivoient en cela son exemple. Il y avoit tous les soirs gageure à qui en prendroit davantage. La plus heureuse en sa pêche obtenoit quelque faveur de notre héroïne ; la plus malheureuse étoit condamnée à quelque peine, comme de faire un bouquet ou une guirlande à chacune de ses

compagnes. Ces spectacles se terminoient par le coucher du soleil.

Il étoit témoin de la fête,
Paré d'un magnifique atour ;
Et, caché le reste du jour,
Sur le soir il montroit sa tête.

Mais comment la montroit-il? environnée d'un diadème d'or et de pourpre, et avec toute la magnificence et la pompe qu'un roi des astres peut étaler.

Le logis fournissoit pareillement ses plaisirs, qui n'étoient tantôt que de simples jeux, et tantôt des divertissements plus solides. Psyché commençoit à ne plus agir en enfant. On lui racontoit les amours des dieux, et les changements de forme qu'a causés cette passion, source de bien et de mal. Le savoir des fées avoit mis en tapisseries les malheurs de Troie, bien qu'ils ne fussent pas encore arrivés. Psyché se les faisoit expliquer. Mais voici un merveilleux effet de l'enchantement. Les hommes, comme vous savez, ignoroient alors ce bel art que nous appelons comédie ; il n'étoit pas même encore dans son enfance ; cependant on le fit voir à la belle dans sa plus grande perfection, et tel que Ménandre et Sophocle nous l'ont laissé. Jugez si on y épargnoit les machines, les musiques, les beaux habits, les ballets des anciens, et les nôtres. Psyché ne se contenta pas de la fable, il fallut y joindre l'histoire, et l'entretenir des diverses façons d'aimer qui sont en usage chez chaque peuple ; quelles sont les beautés des Scythes ; quelles celles des Indiens, et tout ce qui est contenu sur ce point dans les archives de l'univers, soit pour le passé, soit pour l'avenir, à l'exception de son aventure, qu'on lui cacha, quelque prière qu'elle fît aux nymphes de la lui apprendre. Enfin, sans

qu'elle bougeât de son palais, toutes les affaires qu'Amour a dans les quatre parties du monde lui passèrent devant les yeux.

Que vous dirai-je davantage ? On lui enseigna jusqu'aux secrets de la poésie. Cette corruptrice des cœurs acheva de gâter celui de notre héroïne, et la fit tomber dans un mal que les médecins appellent glucomorie[1], qui lui pervertit tous les sens, et la ravit comme à elle-même. Elle parloit, étant seule,

> Ainsi qu'en usent les amants
> Dans les vers et dans les romans;

alloit rêver au bord des fontaines, se plaindre aux rochers, consulter les antres sauvages : c'étoit où son mari l'attendoit. Il n'y eut chose dans la nature qu'elle n'entretînt de sa passion. « Hélas ! disoit-elle aux arbres, je ne saurois graver sur votre écorce que mon nom seul, car je ne sais pas celui de la personne que j'aime. » Après les arbres, elle s'adressoit aux ruisseaux : ceux-ci étoient ses principaux confidents, à cause de l'aventure que je vous ai dite. S'imaginant que leur rencontre lui étoit heureuse, il n'y en eut pas un auquel elle ne s'arrêtât, jusqu'à espérer qu'elle attraperoit sur leurs bords son mari dormant, et qu'après il seroit inutile au monstre de se cacher.

Dans cette pensée, elle leur disoit à peu près les choses que je vais vous dire, et les leur disoit en vers aussi bien que moi.

> Ruisseaux, enseignez-moi l'objet de mon amour ;
> Guidez vers lui mes pas, vous dont l'onde est si pure.

1. Ce mot, d'après son étymologie grecque, signifie une douce folie, un tendre délire; mais nous n'avons pu découvrir un autre exemple de son emploi, même parmi les auteurs qui ont écrit sur la médecine.

Ne dormiroit-il point en ce sombre séjour,
Payant un doux tribut à votre doux murmure ?

En vain pour le savoir, Psyché vous fait la cour,
En vain elle vous vient conter son aventure.
Vous n'osez déceler cet ennemi du jour,
Qui rit en quelque coin du tourment que j'endure.

Il s'envole avec l'ombre, et me laisse appeler.
Hélas ! j'use au hasard de ce mot d'envoler :
Car je ne sais pas même encor s'il a des ailes.

J'ai beau suivre vos bords, et chercher en tous lieux
Les antres seulement m'en disent des nouvelles,
Et ce que je chéris n'est pas fait pour mes yeux.

Ne doutez point que ces peines dont parloit Psyché n'eussent leurs plaisirs : elle les passoit souvent sans s'apercevoir de la durée, je ne dirai pas des heures, mais des soleils, de sorte que l'on peut dire que ce qui manquoit à sa joie faisoit une partie des douceurs qu'elle goûtoit en aimant ; mille fois heureuse si elle eût suivi les conseils de son époux, et qu'elle eût compris l'avantage et le bien que c'est de ne pas atteindre à la suprême félicité ! car, sitôt que l'on en est là, il est force que l'on descende, la fortune n'étant pas d'humeur à laisser reposer sa roue. Elle est femme, et Psyché l'étoit aussi, c'est-à-dire incapable de demeurer en un même état. Notre héroïne le fit bien voir par la suite.

Son mari, qui sentoit approcher ce moment fatal, ne la venoit plus visiter avec sa gaieté ordinaire. Cela fit craindre à la jeune épouse quelque refroidissement. Pour s'en éclaircir, comme nous voulons tout savoir, jusqu'aux choses qui nous déplaisent, elle dit à son époux : « D'où vient la tristesse que je remarque depuis quelque temps dans

tous vos discours? Rien ne vous manque, et vous soupirez! que feriez-vous donc si vous étiez en ma place? N'est-ce point que vous commencez à vous dégoûter? En vérité, je le crains, non pas que je sois devenue moins belle; mais, comme vous dites vous-même, je suis plus vôtre que je n'étois. Seroit-il possible, après tant de cajoleries et de serments, que j'eusse perdu votre amour? Si ce malheur-là m'est arrivé, je ne veux plus vivre. »

A peine eut-elle achevé ces paroles que le monstre fit un soupir, soit qu'il fût touché des choses qu'elle avoit dites, soit qu'il eût un pressentiment de ce qui devoit arriver. Il se mit ensuite à pleurer, mais fort tendrement; puis, cédant à la douleur, il se laissa mollement aller sur le sein de sa jeune épouse, qui, de son côté, pour mêler ses larmes avec celles de son mari, pencha doucement la tête; de sorte que leurs bouches se rencontrèrent, et nos amants, n'ayant pas le courage de les séparer, demeurèrent longtemps sans rien dire.

Toutes ces circonstances sont déduites au long dans le manuscrit dont je vous ai parlé tantôt. Il faut que je vous l'avoue; je ne lis jamais cet endroit que je ne me sente ému. — En effet, dit alors Gelaste, qui n'auroit pitié de ces pauvres gens? Perdre la parole! Il faut croire que leurs bouches s'étoient bien malheureusement rencontrées : cela me semble tout à fait digne de compassion. — Vous en rirez tant qu'il vous plaira, reprit Polyphile; mais, pour moi, je plains deux amants de qui les caresses sont mêlées de crainte et d'inquiétude. Si, dans une ville assiégée ou dans un vaisseau menacé de la tempête, deux personnes s'embrassoient ainsi, les tiendriez-vous heureuses? — Oui vraiment, repartit Gelaste; car en tout ce que vous dites

là le péril est encore bien éloigné. Mais, vu l'intérêt que vous prenez à la satisfaction de ces deux époux, et la pitié que vous avez d'eux, vous ne vous hâtez guère de les tirer de ce misérable état où vous les avez laissés : ils mourront si vous ne leur rendez la parole. — Rendons-la-leur donc, continua Polyphile.

Au sortir de cette extase, la première chose que fit Psyché, ce fut de passer sa main sur les yeux de son époux, afin de sentir s'ils étoient humides ; car elle craignoit que ce ne fût feinte. Les ayant trouvés en bon état, et comme elle les demandoit, c'est-à-dire mouillés de larmes, elle condamna ses soupçons, et fit scrupule de démentir un témoignage de passion beaucoup plus certain que toutes les assurances de bouche, serments, et autres. Cela lui fit attribuer le chagrin de son mari à quelque défaut de tempérament, ou bien à des choses qui ne la regardoient point. Quant à elle, après tant de preuves, la puissance de ses appas lui sembla trop bien établie, et le monstre trop amoureux, pour faire qu'elle craignît aucun changement.

Lui, au contraire, auroit souhaité qu'elle appréhendât : car c'étoit l'unique moyen de la rendre sage, et de mettre un frein à sa curiosité. Il lui dit beaucoup de choses sur ce sujet, moitié sérieusement, et moitié avec raillerie ; à quoi Psyché repartoit fort bien, et le mari déclamoit toujours contre les femmes trop curieuses.

« Que vous êtes étrange avec votre curiosité ! lui dit son épouse. Est-ce vous désobliger que de souhaiter de vous voir, puisque vous dites vous-même que vous êtes si agréable ? Hé bien ! quand j'aurai tâché de me satisfaire, qu'en sera-t-il ? — Je vous quitterai, dit le mari. — Et moi, je vous retiendrai, repartit la belle. — Mais si j'ai juré par

le Styx? continua son époux. — Qui est-il ce Styx? dit notre héroïne. Je vous demanderois volontiers s'il est plus puissant que ce qu'on appelle beauté. Quand il le seroit, pourriez-vous souffrir que j'errasse par l'univers, et que Psyché se plaignît d'être abandonnée de son mari sur un prétexte de curiosité, et pour ne pas manquer de parole au Styx? Je ne vous puis croire si déraisonnable. Et le scandale, et la honte?...

— Il paroît bien que vous ne me connoissez pas, repartit l'époux, de m'alléguer le scandale et la honte : ce sont choses dont je ne me mets guère en peine. Quant à vos plaintes, qui vous écoutera? et que direz-vous? Je voudrois bien que quelqu'un des dieux fût si téméraire que de vous accorder sa protection. Voyez-vous, Psyché, ceci n'est point une raillerie : je vous aime autant que l'on peut aimer; mais ne me comptez plus pour ami dès le moment que vous m'aurez vu. Je sais bien que vous n'en parlez que par raillerie, et non pas avec un véritable dessein de me causer un tel déplaisir : cependant j'ai sujet de craindre qu'on ne vous conseille de l'entreprendre. Ce ne seront pas les nymphes : elles n'ont garde de me trahir, ni de vous rendre ce mauvais office. Leur qualité de demi-déesses les empêche d'être envieuses; puis, je les tiens toutes par des engagements trop particuliers. Défiez-vous du dehors. Il y a déjà deux personnes au pied de ce mont qui vous viennent rendre visite. Vous et moi nous nous passerions fort bien de ce témoignage de bienveillance. Je les chasserois, car elles me choquent, si le destin, qui est maître de toutes choses, me le permettoit. Je ne vous nommerai point ces personnes : elles vous appellent de tous côtés. S'il arrive que le destin porte leurs voix jusqu'à vous, ce que je ne saurois empêcher, ne des-

cendez pas, laissez-les crier, et qu'elles viennent comme elles pourront. »

Là-dessus il la quitta, sans vouloir lui dire quelles personnes c'étoient, quoique la belle promît avec grands serments de ne pas les aller trouver, et encore moins de les croire.

Voilà Psyché fort embarrassée, comme vous voyez. Deux curiosités à la fois ! Y a-t-il femme qui y résistât ? Elle épuisa sur ce dernier point tout ce qu'elle avoit de lumières et de conjectures. « Cette visite m'étonne, disoit-elle en se promenant un peu loin des nymphes. Ne seroit-ce point mes parents ? Hélas ! mon mari est bien cruel d'envier à deux personnes qui n'en peuvent plus la satisfaction de me voir. Si les bonnes gens vivent encore, ils ne sauroient être fort éloignés du dernier moment de leur course. Quelle consolation pour eux que d'apprendre combien je suis pourvue richement, et si, avant que d'entrer dans la tombe, ils voyoient au moins un échantillon des douceurs et des avantages dont je jouis, afin d'en emporter quelque souvenir chez les morts ! Mais si ce sont eux, pourquoi mon mari se met-il en peine ? Ils ne m'ont jamais inspiré que l'obéissance. Vous verrez que ce sont mes sœurs. Il ne doit pas non plus les appréhender. Les pauvres femmes n'ont autre soin que de contenter leurs maris. O dieux ! je serois ravie de les mener en tous les endroits de ce beau séjour, et surtout de leur faire voir la comédie et ma garde-robe. Elles doivent avoir des enfants, si la mort ne les a privées, depuis mon départ, de ces doux fruits de leur mariage : qu'elles seroient aises de leur rapporter mille menus affiquets et joyaux de prix dont je ne tiens compte, et que les nymphes et moi nous foulons aux pieds, tant ce logis en est plein ! »

Ainsi raisonnoit Psyché, sans qu'il lui fût possible d'asseoir aucun jugement certain sur ces deux personnes : il y avoit même des intervalles où elle croyoit que ce pouvoient être quelques-uns de ses amants. Dans cette pensée, elle disoit quelque peu plus bas : « Ne va point en prendre l'alarme, charmant époux ! laisse-les venir : je te les sacrifierai de la plus cruelle manière dont jamais femme se soit avisée ; et tu en auras le plaisir, fussent-ils enfants de roi. »

Ces réflexions furent interrompues par le Zéphyre, qu'elle vit venir à grands pas et fort échauffé. Il s'approcha d'elle avec le respect ordinaire, lui dit que ses sœurs étoient au pied de cette montagne ; qu'elles avoient plusieurs fois traversé le petit bois sans qu'il leur eût été possible de passer outre, les dragons les arrêtant avec grand'frayeur ; qu'au reste c'étoit pitié que de les ouïr appeler ; qu'elles n'avoient tantôt plus de voix, et que les échos n'étoient occupés qu'à répéter le nom de Psyché. Le pauvre Zéphyre pensoit bien faire : son maître, qui avoit défendu aux nymphes de donner ce funeste avis, ne s'étoit pas souvenu de lui en parler.

Psyché le remercia agréablement, et lui dit qu'on auroit peut-être besoin de son ministère. Il ne fut pas sitôt retiré, que la belle, mettant à part les menaces de son époux, ne songea plus qu'aux moyens d'obtenir de lui que ses sœurs seroient enlevées comme elle à la cime de ce rocher. Elle médita une harangue pour ce sujet, ne manqua pas de s'en servir, de bien prendre son temps, et d'entremêler le tout de caresses : faites votre compte qu'elle n'omit rien de ce qui pouvoit contribuer à sa perte. Je voudrois m'être souvenu des termes de cette harangue ; vous y trouveriez une éloquence, non pas véritablement

d'orateur, ni aussi d'une personne qui n'auroit fait toute sa vie qu'écouter.

La belle représenta, entre autres choses, que son bonheur seroit imparfait tant qu'il demeureroit inconnu. A quoi bon tant d'habits superbes? Il savoit très-bien qu'elle avoit de quoi s'en passer : s'il avoit cru à propos de lui en faire un présent, ce devoit être plutôt pour la montre que pour le besoin. Pourquoi les raretés de ce séjour, si on ne lui permettoit de s'en faire honneur? car à son égard ce n'étoient plus raretés : l'émail des parterres, celui des prés, et celui des pierreries, commençoient à lui être égaux; leur différence ne dépendoit plus que des yeux d'autrui. Il ne falloit pas blâmer une ambition dont elle avoit pour exemple tout ce qu'il y a de plus grand au monde. Les rois se plaisent à étaler leurs richesses, et à se montrer quelquefois avec l'éclat et la gloire dont ils jouissent. Il n'est pas jusqu'à Jupiter qui n'en fasse autant. Quant à elle, cela lui étoit interdit, bien qu'elle en eût plus de besoin qu'aucun autre : car, après les paroles de l'oracle, quelle croyance pouvoit-on avoir de l'état de sa fortune? point d'autre, sinon qu'elle vivoit enfermée dans quelque repaire, où elle se nourrissoit de la proie que lui apportoit son mari, devenue compagne des ours : pourvu qu'encore ce même mari eût attendu jusque-là à la dévorer. Qu'il avoit intérêt, pour son propre honneur, de détruire cette croyance, et qu'elle lui en parloit beaucoup plus pour lui que pour elle; quoique, à dire la vérité, il lui fût fâcheux de passer pour un objet de pitié, après avoir été un objet d'envie. Et que savoit-elle si ses parents n'en étoient point morts, ou n'en mourroient point de douleur? Si ses sœurs l'aimoient, pourquoi leur laisser ce déplaisir? Et si elles avoient d'autres sentiments, y

avoit-il un meilleur moyen de les punir que de les rendre témoins de sa gloire? C'est en substance ce que dit Psyché.

Son époux lui repartit : « Voilà les meilleures raisons du monde; mais elles ne me persuaderoient pas, s'il m'étoit libre d'y résister. Vous êtes tombée justement dans les trois défauts qui ont le plus accoutumé de nuire aux personnes de votre sexe, la curiosité, la vanité, et le trop d'esprit. Je ne réponds pas à vos arguments, ils sont trop subtils; et puisque vous voulez votre perte, et que le destin la veut aussi, je vais y mettre ordre, et commander au Zéphyre de vous apporter vos sœurs. Plût au Sort qu'il les laissât tomber en chemin! — Non, non, reprit Psyché quelque peu piquée, puisque leur visite vous déplaît tant, ne vous en mettez plus en peine : je vous aime trop pour vous vouloir obliger à ces complaisances. — Vous m'aimez trop, repartit l'époux; vous, Psyché, vous m'aimez trop? et comment voulez-vous que je le croie! Sachez que les vrais amants ne se soucient que de leur amour. Que le monde parle, raisonne, croie ce qu'il voudra; qu'on les plaigne, qu'on les envie, tout leur est égal, c'est-à-dire indifférent. »

Psyché l'assura qu'elle étoit dans ces sentiments; mais il falloit pardonner quelque chose à sa jeunesse, outre l'amitié qu'elle avoit toujours eue pour ses sœurs; non qu'elle insistât davantage sur la nécessité de les voir. En disant qu'elle ne la demandoit pas, ses caresses la demandoient, et l'obtinrent enfin. Son époux lui dit qu'elle possédât à son aise ces sœurs si chéries; qu'afin de lui en donner le loisir, il demeureroit quelques jours sans la venir voir. Et sur ce que notre héroïne lui demanda s'il trouveroit bon qu'elle les régalât de quelques présents : « Non-seulement elles, lui dit l'époux, mais leur famille, leur parenté. Divertissez-les comme il vous plaira; don-

nez-leur diamants et perles; donnez-leur tout, puisque tout vous appartient. C'est assez pour moi que vous vous gardiez de les croire. » Psyché le promit, et ne le tint pas.

Le monstre partit, et quitta sa femme plus matin que de coutume : si bien qu'y ayant encore beaucoup de chemin à faire jusqu'à l'aurore, notre héroïne en acheva une partie en rêvant à la visite qu'elle étoit prête de recevoir, une autre partie en dormant. Et à son lever elle fut tout étonnée que les nymphes lui amenèrent ses sœurs. La joie de Psyché ne fut pas moindre que sa surprise : elle en donna mille marques, mille baisers, que ses sœurs reçurent au moins mal qu'il leur fut possible, et avec toute la dissimulation dont elles se trouvèrent capables. Déjà l'envie s'étoit emparée du cœur de ces deux personnes. Comment! on les avoit fait attendre que leur sœur fût éveillée! Étoit-elle d'un autre sang? avoit-elle plus de mérite que ses aînées? Leur cadette être une déesse, et elles de chétives reines! La moindre chambre de ce palais valoit dix royaumes comme ceux de leurs maris! Passe encore pour des richesses, mais de la divinité, c'étoit trop. Hé quoi! les mortelles n'étoient pas dignes de la servir! on voyoit une douzaine de nymphes à l'entour d'une toilette, à l'entour d'un brodequin; mais quel brodequin! qui valoit autant que tout ce qu'elles avoient coûté en habits depuis qu'elles étoient au monde. C'est ce qui rouloit au cœur de ces femmes, ou pour mieux dire de ces furies : je ne devrois plus les appeler autrement.

Cette première entrevue se passa pourtant comme il faut, grâce à la franchise de Psyché et à la dissimulation de ses sœurs. Leur cadette ne s'habilla qu'à demi, tant il tardoit à la belle de leur montrer sa béatitude! Elle commença par le point le plus important, c'est-à-dire par les

habits, et par l'attirail que le sexe traîne après lui. Il étoit rangé dans des magasins dont à peine on voyoit le bout; vous savez que cet attirail est une chose infinie. Là se rencontroit avec abondance ce qui contribue non-seulement à la propreté, mais à la délicatesse : équipage de jour et de nuit, vases et baignoires d'or ciselé, instruments du luxe, laboratoires, non pour les fards : de quoi eussent-ils servi à Psyché? puis, l'usage en étoit alors inconnu. L'artifice et le mensonge ne régnoient pas comme ils font en ce siècle-ci. On n'avoit point encore vu de ces femmes qui ont trouvé le secret de devenir vieilles à vingt ans et de paroître jeunes à soixante, et qui, moyennant trois ou quatre boîtes, l'une d'embonpoint, l'autre de fraîcheur, et la troisième de vermillon, font subsister leurs charmes comme elles peuvent. Certainement l'Amour leur est obligé de la peine qu'elles se donnent. Les laboratoires dont il s'agit n'étoient donc que pour les parfums : il y en avoit en eaux, en essences, en poudres, en pastilles, et en mille espèces dont je ne sais pas les noms, et qui n'en eurent possible jamais. Quand tout l'empire de Flore, avec les deux Arabies, et les lieux où naît le baume, seroient distillés, on n'en feroit pas un assortiment de senteurs comme celui-là. Dans un autre endroit étoient des piles de joyaux, ornements et chaînes de pierreries, bracelets, colliers, et autres machines qui se fabriquent à Cythère. On étala les filets de perles ; on déploya les habits chamarrés de diamants : il y avoit de quoi armer un million de belles de toutes pièces. Non que Psyché ne se pût passer de ces choses, comme je l'ai déjà dit : elle n'étoit pas de ces conquérantes à qui il faut un peu d'aide; mais, pour la grandeur et pour la forme, son mari le vouloit ainsi.

Ses sœurs soupiroient à la vue de ces objets: c'étoient autant de serpents qui leur rongeoient l'âme. Au sortir de cet arsenal, elles furent menées dans les chambres, puis dans les jardins: et partout elles avaloient un nouveau poison. Une des choses qui leur causa le plus de dépit fut qu'en leur présence notre héroïne ordonna aux zéphyrs de redoubler la fraîcheur ordinaire de ce séjour, de pénétrer jusqu'au fond des bois, d'avertir les rossignols qu'ils se tinssent prêts, et que ses sœurs se promèneroient sur le soir en un tel endroit. « Il ne lui reste, se dirent les sœurs à l'oreille, que de commander aux saisons et aux éléments. »

Cependant les nymphes n'étoient pas inutiles; elles préparoient les autres plaisirs, chacune selon son office; celles-là les collations, celles-ci la symphonie; d'autres les divertissements de théâtre. Psyché trouva bon que ces dernières missent son aventure en comédie. On y joua les plus considérables de ses amants, à l'exception du mari, qui ne parut point sur la scène : les nymphes étoient trop bien averties pour le donner à connoître. Mais, comme il falloit une conclusion à la pièce, et que cette conclusion ne pouvoit être autre qu'un mariage, on fit épouser la belle par ambassadeurs; et ces ambassadeurs furent les Jeux et les Ris, mais on ne nomma point le mari.

Ce fut le premier sujet qu'eurent les deux sœurs de douter des charmes de cet époux. Elles s'étoient malicieusement informées de ses qualités, s'imaginant que ce seroit un vieux roi, qui, ne pouvant mieux, amusoit sa femme avec des bijoux. Mais Psyché leur en avoit dit des merveilles; qu'il n'étoit guère plus âgé que la plus jeune d'entre elles deux; qu'il avoit la mine d'un Mars, et pourtant beaucoup de douceur en son procédé; les traits du

visage agréables ; galant surtout. Elles en seroient juges elles-mêmes : non de ce voyage, il étoit absent ; les affaires de son état le retenoient en une province dont elle avoit oublié le nom : au reste, qu'elles se gardassent bien d'interpréter l'oracle à la lettre : ces qualités d'incendiaire et d'empoisonneur n'étoient autre chose qu'une énigme qu'elle leur expliqueroit quelque jour, quand les affaires de son époux le lui permettroient.

Les deux sœurs écoutoient ces choses avec un chagrin qui alloit jusqu'au désespoir. Il fallut pourtant se contraindre pour leur honneur, et aussi pour se conserver quelque créance en l'esprit de leur cadette : cela leur étoit nécessaire dans le dessein qu'elles avoient. Les maudites femmes s'étoient proposé de tenter toutes sortes de moyens pour engager leur sœur à se perdre, soit en lui donnant de mauvaises impressions de son mari, soit en renouvelant dans son âme le souvenir d'un de ses amants.

Huit jours se passèrent en divertissements continuels, à toujours changer : nos envieuses se gardoient bien de demander deux fois une même chose ; c'eût été faire plaisir à leur sœur, qui, de son côté, les accabloit de caresses. Moins elles avoient lieu de s'ennuyer, et plus elles s'ennuyoient. Elles auroient pris congé dès le second jour, sans la curiosité de voir ce mari, qu'elles ne croyoient ni si beau ni si aimable que disoit Psyché. Beaucoup de raisons le leur faisoient juger de la sorte : premièrement, les paroles de l'oracle ; cette prétendue absence, qui se rencontroit justement dans le temps de leur visite ; cette province dont Psyché avoit oublié le nom ; l'embarras où elle étoit en parlant de son mari : elle n'en parloit qu'en hésitant, étant trop bien née et trop jeune pour pouvoir mentir avec assurance. Ses sœurs faisoient leur profit de

tout. L'envie leur ouvroit les yeux : c'est un démon qui ne laisse rien échapper, et qui tire conséquence de toutes choses, aussi bien que la jalousie.

Au bout des huit jours, Psyché congédia ses aînées avec force dons et prières de revenir : qu'on ne les feroit plus attendre comme on avoit fait : qu'elle tâcheroit d'obtenir de son mari que les dragons fussent enchaînés ; qu'aussitôt qu'elles seroient arrivées au pied du rocher on les enlèveroit au sommet, soit le Zéphyre en personne, soit son haleine : elles n'auroient qu'à s'abandonner dans les airs. Les présents que leur fit Psyché furent des essences et des pierreries, force raretés à leurs maris, toutes sortes de jouets à leurs enfants; quant aux personnes dont la belle tenoit le jour, deux fioles d'un élixir capable de rajeunir la vieillesse même.

Les deux sœurs parties, et le mari revenu, Psyché lui conta tout ce qui s'étoit passé, et le reçut avec les caresses que l'absence a coutume de produire entre nouveaux mariés ; si bien que le monstre, ne trouvant point l'amour de sa femme diminué ni sa curiosité accrue, se mit en l'esprit qu'en vain il craignoit ces sœurs, et se laissa tellement persuader qu'il agréa leurs visites, et donna les mains à tout ce que voulut sa femme sur ce sujet.

Les sœurs ne trouvèrent pas à propos de révéler ces merveilles : c'eût été contribuer elles-mêmes à la gloire de leur cadette. Elles dirent que leur voyage avoit été inutile, qu'elles n'avoient point vu Psyché, mais qu'elles espéroient la voir par le moyen d'un jeune homme appelé Zéphyre, qui tournoit sans cesse à l'entour du roc, et qu'elles gagneroient infailliblement, pourvu qu'elles s'en voulussent donner la peine.

Quand elles étoient seules, et qu'on ne pouvoit les

entendre, elles se plaignoient l'une à l'autre de la félicité de leur sœur. « Si son mari, disoit l'une, est aussi bien fait qu'il est riche, notre cadette se peut vanter que l'épouse de Jupiter n'est pas si heureuse qu'elle. Pourquoi le Sort lui a-t-il donné tant d'avantages sur nous? Méritions-nous moins que cette jeune étourdie ? et n'avions-nous pas autant de beauté et plus d'esprit qu'elle? — Je voudrois que vous sussiez, disoit l'autre, quelle sorte de mari j'ai épousé : il a toujours une douzaine de médecins à l'entour de sa personne. Je ne sais comme il ne les fait point coucher avec lui : car, pour me faire cet honneur, cela ne lui arrive que rarement, et par des considérations d'État ; encore faut-il qu'Esculape le lui conseille. — Ma condition, continuoit la première, est pire que tout cela; car non-seulement mon mari me prive des caresses qui me sont dues ; mais il en fait part à d'autres personnes. Si votre époux a une douzaine de médecins à l'entour de lui, je puis dire que le mien a deux fois autant de maîtresses, qui toutes, grâces à Lucine, ont le don de fécondité. La famille royale est tantôt si ample qu'il y auroit de quoi faire une colonie très-considérable. » C'est ainsi que nos envieuses se confirmoient dans leur mécontentement et dans leur dessein. Un mois étoit à peine écoulé qu'elles proposèrent un second voyage. Les parents l'approuvèrent fort; les maris ne le désapprouvèrent pas: c'étoit autant de temps passé sans leurs femmes. Elles partent donc, laissent leur train à l'entrée du bois, arrivent au pied du rocher sans obstacle et sans dragons. Le Zéphyre ne parut point, et ne laissa pas de les enlever.

Ce méchant couple amenoit avec lui
La curieuse et misérable Envie.

Pâle démon, que le bonheur d'autrui
Nourrit de fiel et de mélancolie.

Cela ne les rendit pas plus pesantes; au contraire, la maigreur étant inséparable de l'envie, la charge n'en fut que moindre, et elles se trouvèrent en peu d'heures dans le palais de leur sœur. On les y reçut si bien que leur déplaisir en augmenta de moitié.

Psyché, s'entretenant avec elles, ne se souvint pas de la manière dont elle leur avoit peint son mari la première fois; et, par un défaut de mémoire où tombent ordinairement ceux qui ne disent pas la vérité, elle le fit de moitié plus jeune, d'une beauté délicate, et non plus un Mars, mais un Adonis qui ne feroit que sortir de page.

Les sœurs, étonnées de ces contradictions, ne surent d'abord qu'en juger. Tantôt elles soupçonnoient leur sœur de se railler d'elles, tantôt de leur déguiser les défauts de son mari. A la fin elles la tournèrent de tant de côtés que la pauvre épouse avoua la chose comme elle étoit. Ce fut aussitôt de lui glisser leur venin, mais d'une manière que Psyché ne s'en pût apercevoir. « Toute honnête femme, lui dirent-elles, se doit contenter du mari que les dieux lui ont donné, quel qu'il puisse être, et ne pas pénétrer plus avant qu'il ne plaît à ce mari. Si c'étoit toutefois un monstre que vous eussiez épousé, nous vous plaindrions; d'autant plus que vous pouvez en devenir grosse: et quel déplaisir de mettre au jour des enfants que le jour n'éclaire qu'avec horreur, et qui vous font rougir, vous et la nature! — Hélas! dit la belle avec un soupir, je n'avois pas encore fait de réflexion là-dessus. » Ses sœurs lui ayant allégué de méchantes raisons pour ne s'en pas soucier, se séparèrent un peu d'elle, afin de laisser agir leur venin.

Quand elle fut seule, toutes ses craintes, tous ses soupçons, lui revinrent dans la pensée. « Ah ! mes sœurs, s'écria-t-elle, en quelle peine vous m'avez mise! Les personnes riches souhaitent d'avoir des enfants ; moi, qui ne suis entourée que de pierreries, il faut que je fasse des vœux au contraire. C'est être bien malheureuse que de posséder tant de trésors et appréhender la fécondité ! » Elle demeura quelque temps comme ensevelie dans cette pensée, puis recommença avec plus de véhémence qu'auparavant. « Quoi ! Psyché peuplera de monstres tout l'univers ! Psyché, à qui l'on a dit tant de fois qu'elle le peupleroit d'Amours et de Grâces ! Non, non ; je mourrai plutôt que de m'exposer davantage à un tel hasard. En arrive ce qui pourra, je veux m'éclaircir ; et si je trouve que mon mari soit tel que je l'appréhende, il peut bien se pourvoir de femme ; je ne voudrois pas l'être un seul moment du plus riche monstre de la nature. »

Nos deux furies, qui ne s'étoient pas tant éloignées qu'elles ne pussent voir l'effet du poison, entendirent plus d'à demi ces paroles, et se rapprochèrent. Psyché leur déclara naïvement la résolution qu'elle avoit prise. Pour fortifier ce sentiment, les deux sœurs le combattirent ; et, non contentes de le combattre, elles firent encore mille façons propres à augmenter la curiosité et l'inquiétude : elles se parloient à l'oreille, haussoient les épaules, jetoient des regards de pitié sur leur sœur.

La pauvre épouse ne put résister à tout cela. Elle les pressa à la fin d'une telle sorte qu'après un nombre infini de précautions, elles lui dirent tout bas : « Nous voulons bien vous avertir que nous avons vu sur le point du jour un dragon dans l'air. Il voloit avec assez de peine, appuyé sur le Zéphyre, qui voloit aussi à côté de lui. Le

Zéphyre l'a soutenu jusqu'à l'entrée d'une caverne effroyable : là, le dragon l'a congédié, et s'est étendu sur le sable. Comme nous n'étions pas loin, nous l'avons vu se repaître de toutes sortes d'insectes : vous savez que les avenues de ce palais en fourmillent. Après ce repas et un sifflement, il s'est traîné sur le ventre dans la caverne. Nous, qui étions étonnées et toutes tremblantes, nous nous sommes éloignées de cet endroit avec le moins de bruit que nous avons pu, et avons fait le tour du rocher, de peur que le dragon ne nous entendît lorsque nous vous appellerions. Nous vous avons même appelée moins haut que nous n'avions fait à la précédente visite. Aux premiers accents de notre voix, une douce haleine est venue nous enlever sans que le Zéphyre ait paru. »

C'étoit mensonge que tout cela ; cependant Psyché y ajouta foi : les personnes qui sont en peine croient volontiers ce qu'elles appréhendent. De ce moment-là notre héroïne cessa de goûter sa béatitude, et n'eut en l'esprit qu'un dragon imaginaire dont la pensée ne la quitta point. C'étoit, à son compte, ce digne époux que les dieux lui avoient donné, avec qui elle avoit eu des conversations si touchantes, passé des heures si agréables, goûté de si doux plaisirs. Elle ne trouvoit plus étrange qu'il appréhendât d'être vu : c'étoit judicieusement fait à lui. Il y avoit pourtant des moments où notre héroïne doutoit. Les paroles de l'oracle ne lui sembloient nullement convenir à la peinture de ce dragon. Mais voici comme elle accordoit l'un et l'autre. « Mon mari est un démon ou bien un magicien qui se fait tantôt dragon, tantôt loup, tantôt empoisonneur et incendiaire, mais toujours monstre. Il me fascine les yeux, et me fait accroire que je suis dans un palais, servie par des nymphes, environnée de

magnificence, que j'entends des musiques, que je vois des comédies; et tout cela, songe: il n'y a rien de réel, sinon que je couche aux côtés d'un monstre ou de quelque magicien; l'un ne vaut pas mieux que l'autre. »

Le désespoir de Psyché passa si avant que ses sœurs eurent tout sujet d'en être contentes : ce que ces misérables femmes se gardèrent bien de témoigner. Au contraire, elles firent les affligées : elles prirent même à tâche de consoler leur cadette, c'est-à-dire de l'attrister encore davantage, et lui faire voir que, puisqu'elle avoit besoin qu'on la consolât, elle étoit véritablement malheureuse. Notre héroïne, ingénieuse à se tourmenter, fit ce qu'elle put pour les satisfaire. Mille pensées lui vinrent en l'esprit, et autant de résolutions différentes, dont la moins funeste étoit d'avancer ses jours, sans essayer de voir son mari. « Je m'en irai, disoit-elle, parmi les morts, avec cette satisfaction que de m'être fait violence pour lui complaire. » La curiosité fut toutefois la plus forte, outre le dépit d'avoir servi aux plaisirs d'un monstre. Comment se montrer après cela? Il falloit sortir du monde, mais il en falloit sortir par une voie honorable: c'étoit de tuer celui qui se trouveroit avoir abusé de sa beauté, et se tuer elle-même après.

Psyché ne se put rien imaginer de plus à propos ni de plus expédient; elle en demeura donc là. Il ne restoit plus que de trouver les moyens de l'exécuter; c'est où la difficulté consistoit : car, premièrement, de voir son mari, il ne se pouvoit; on emportoit les flambeaux dès qu'elle étoit dans le lit; de le tuer, encore moins; il n'y avoit en ce séjour bienheureux ni poison, ni poignard, ni autre instrument de vengeance et de désespoir. Nos envieuses y pourvurent, et promirent à la pauvre épouse de lui ap-

porter au plus tôt une lampe et un poignard : elle cacheroit l'un et l'autre jusqu'à l'heure que le sommeil se rendoit maître de ce palais, et tenoit charmés le monstre et les nymphes ; car c'étoit un des plaisirs de ce beau séjour, que de bien dormir. Dans ce dessein les deux sœurs partirent.

Pendant leur absence, Psyché eut grand soin de s'affliger, et encore plus grand soin de dissimuler son affliction. Tous les artifices dont les femmes ont coutume de se servir quand elles veulent tromper leurs maris furent employés par la belle : ce n'étoient qu'embrassements et caresses, complaisances perpétuelles, protestations et serments de ne point aller contre le vouloir de son cher époux ; on n'y omit rien, non-seulement envers le mari, mais envers les nymphes : les plus clairvoyantes y furent trompées. Que si elle se trouvoit seule, l'inquiétude la reprenoit. Tantôt elle avoit peine à s'imaginer qu'un mari qu'à toutes sortes de marques elle avoit sujet de croire jeune et bien fait, qui avoit la peau et l'humeur si douces, le ton de voix si agréable, la conversation si charmante ; qu'un mari qui aimoit sa femme et qui la traitoit comme une maîtresse ; qu'un mari, dis-je, qui étoit servi par des nymphes, et qui traînoit à sa suite tous les plaisirs, fût quelque magicien ou quelque dragon. Ce que la belle avoit trouvé si délicieux au toucher, et si digne de ses baisers, étoit donc la peau d'un serpent ! Jamais femme s'étoit-elle trompée de la sorte ? D'autres fois, elle se remettoit en mémoire la pompe funèbre qui avoit servi de cérémonie à son mariage, les horribles hôtes de ce rocher, surtout le dragon qu'avoient vu ses sœurs, et qui, étant soutenu par le Zéphyre, ne pouvoit être autre que son mari. Cette dernière pensée l'emportoit toujours sur les

autres, soit par une fatalité particulière, soit à cause que c'étoit la pire, et que notre esprit va naturellement là.

Au bout de cinq ou six jours, les deux sœurs revinrent. Elles s'étoient abandonnées dans les airs comme si elles eussent voulu se laisser tomber. Un souffle agréable les avoit incontinent enlevées et portées au sommet du roc. Psyché leur demanda dès l'abord où étoit la lampe et le poignard.

« Les voici, dit ce couple ; et nous vous assurons
De la clarté que fait la lampe.
Pour le poignard, il est des bons,
Bien affilé, de bonne trempe
Comme nous vous aimons et ne négligeons rien
Quand il s'agit de votre bien,
Nous avons eu le soin d'empoisonner la lame:
Tenez-vous sûre de ses coups ;
C'est fait du monstre votre époux,
Pour peu que ce poignard l'entame. »
A ces mots, un trait de pitié
Toucha le cœur de notre belle.
« Je vous rends grâce, leur dit-elle,
De tant de marques d'amitié. »

Psyché leur dit ces paroles assez froidement : ce qui leur fit craindre qu'elle n'eût changé d'avis ; mais elles reconnurent bientôt que l'esprit de leur cadette étoit toujours dans la même assiette, et que ce sentiment de pitié, dont elle n'avoit pas été la maîtresse, étoit ordinaire à ceux qui sont sur le point de faire du mal à quelqu'un.

Quand nos deux furies eurent mis leur sœur en train de se perdre, elles la quittèrent, et ne firent pas long séjour aux environs de cette montagne.

Le mari vint sur le soir, avec une mélancolie extraor-

dinaire, et qui lui devoit être un pressentiment de ce qui se préparoit contre lui ; mais les caresses de sa femme le rassurèrent. Il se coucha donc, et s'abandonna au sommeil aussitôt qu'il fut couché.

Voilà Psyché bien embarrassée. Comme on ne connoît l'importance d'une action que quand on est près de l'exécuter, elle envisagea la sienne dans ce moment-là avec ses suites les plus fâcheuses, et se trouva combattue de je ne sais combien de passions aussi contraires que violentes. L'appréhension, le dépit, la pitié, la colère et le désespoir, la curiosité principalement, tout ce qui porte à commettre quelque forfait, et tout ce qui en détourne, s'empara du cœur de notre héroïne, et en fit la scène de cent agitations différentes. Chaque passion le tiroit à soi. Il fallut pourtant se déterminer. Ce fut en faveur de la curiosité que la belle se déclara : car, pour la colère, il lui fut impossible de l'écouter, quand elle songea qu'elle alloit tuer son mari. On n'en vient jamais à une telle extrémité sans de grands scrupules, et sans avoir beaucoup à combattre. Qu'on fasse telle mine que l'on voudra, qu'on se querelle, qu'on se sépare, qu'on proteste de se haïr, il reste toujours un levain d'amour entre deux personnes qui ont été unies si étroitement.

Ces difficultés arrêtèrent la pauvre épouse quelque peu de temps. Elle les franchit à la fin, se leva sans bruit, prit le poignard et la lampe qu'elle avoit cachés, s'en alla le plus doucement qu'il lui fut possible vers l'endroit du lit où le monstre s'étoit couché, avançant un pied, puis un autre, et prenant bien garde à les poser par mesure, comme si elle eût marché sur des pointes de diamants. Elle retenoit jusqu'à son haleine, et craignoit presque que ses pensées ne la décelassent. Il s'en fallut peu qu'elle ne

priât son ombre de ne point faire de bruit en l'accompagnant.

A pas tremblants et suspendus,
Elle arrive enfin où repose
Son époux aux bras étendus,
Époux plus beau qu'aucune chose :
C'étoit aussi l'Amour : son teint par sa fraîcheur,
Par son éclat, par sa blancheur,
Rendoit le lis jaloux, faisoit honte à la rose.
Avant que de parler du teint,
Je devrois vous avoir dépeint,
Pour aller par ordre en l'affaire,
La posture du dieu. Son col étoit penché,
C'est ainsi que le Somme en sa grotte est cou
Ce qu'il ne falloit pas vous taire.
Ses bras à demi nus étaloient des appas,
Non d'un Hercule, ou d'un Atlas,
D'un Pan, d'un Sylvain, ou d'un Faune,
Ni même ceux d'une Amazone;
Mais ceux d'une Vénus à l'âge de vingt ans.
Ses cheveux, épars et flottants,
Et que les mains de la Nature
Avoient frisés à l'aventure,
Celles de Flore parfumés,
Cachoient quelques attraits dignes d'être estimés ;
Mais Psyché n'en étoit qu'à prendre plus facile :
Car, pour un qu'ils cachoient, elle en soupçonnoit mille.
Leurs anneaux, leurs boucles, leurs nœuds,
Tour à tour de Psyché reçurent tous des vœux :
Chacun eut à part son hommage.
Une chose nuisit pourtant à ces cheveux :
Ce fut la beauté du visage.
Que vous en dirai-je ? et comment
En parler assez dignement ?
Suppléez à mon impuissance :
Je ne vous aurois d'aujourd'hui

Dépeint les beautés de celui
Qui des beautés a l'intendance.
Que dirois-je des traits où les Ris sont logés ?
De ceux que les Amours ont entre eux partagés ?
Des yeux aux brillantes merveilles,
Qui sont les portes du désir ;
Et surtout des lèvres vermeilles,
Qui sont les sources du plaisir ?

Psyché demeura comme transportée à l'aspect de son époux. Dès l'abord elle jugea bien que c'étoit l'Amour : car quel autre dieu lui auroit paru si agréable ?

Ce que la beauté, la jeunesse, le divin charme qui communique à ces choses le don de plaire ; ce qu'une personne faite à plaisir peut causer aux yeux de volupté, et de ravissement à l'esprit, Cupidon en ce moment-là le fit sentir à notre héroïne. Il dormoit à la manière d'un dieu, c'est-à-dire profondément, penché nonchalamment sur un oreiller, un bras sur sa tête, l'autre bras tombant sur les bords du lit, couvert à demi d'un voile de gaze, ainsi que sa mère en use, et les nymphes aussi, et quelquefois les bergères.

La joie de Psyché fut grande, si l'on doit appeler joie ce qui est proprement extase : encore ce mot est-il foible, et n'exprime pas la moindre partie du plaisir que reçut la belle. Elle bénit mille fois le défaut du sexe, se sut très-bon gré d'être curieuse, bien fâchée de n'avoir pas contrevenu dès le premier jour aux défenses qu'on lui avoit faites, et à ses serments. Il n'y avoit pas d'apparence, selon son sens, qu'il en dût arriver du mal ; au contraire, cela étoit bien, et justifioit les caresses que jusque-là elle avoit cru faire à un monstre. La pauvre femme se repentoit de ne lui en avoir pas fait davantage ;

elle étoit honteuse de son peu d'amour, toute prête de réparer cette faute si son mari le souhaitoit, quand même il ne le souhaiteroit pas.

Ce ne fut pas à elle peu de retenue de ne point jeter et lampe et poignard pour s'abandonner à son transport. Véritablement le poignard lui tomba des mains, mais la lampe non : elle en avoit trop affaire, et n'avoit pas encore vu tout ce qu'il y avoit à voir. Une telle commodité ne se rencontreroit pas tous les jours ; il s'en falloit donc servir : c'est ce qu'elle fit, sollicitée de faire cesser son plaisir par son plaisir même. Tantôt la bouche de son mari lui demandoit un baiser, et tantôt ses yeux ; mais la crainte de l'éveiller l'arrêtoit tout court. Elle avoit de la peine à croire ce qu'elle voyoit, se passoit la main sur les yeux, craignant que ce ne fût songe et illusion ; puis recommençoit à considérer son mari. « Dieux immortels ! dit-elle en soi-même, est-ce ainsi que sont faits les monstres ? Comment donc est fait ce que l'on appelle Amour ? Que tu es heureuse, Psyché ! Ah ! divin époux ! pourquoi m'as-tu refusé si longtemps la connoissance de ce bonheur ? Craignois-tu que je n'en mourusse de joie ? Étoit-ce pour plaire à ta mère ou à quelqu'une de tes maîtresses ? car tu es trop beau pour ne faire le personnage que de mari. Quoi ! je t'ai voulu tuer ! quoi ! cette pensée m'est venue ! O dieux ! je frémis d'horreur à ce souvenir. Suffisoit-il pas, cruelle Psyché, d'exercer ta rage contre toi seule ? L'univers n'y eût rien perdu : et sans ton époux que deviendroit-il ? Folle que je suis ! mon mari est immortel : il n'a pas tenu à moi qu'il ne le fût point. »

Après ces réflexions, il lui prit envie de regarder de plus près celui qu'elle n'avoit déjà que trop vu. Elle pencha quelque peu l'instrument fatal qui l'avoit jusque-là

servie si utilement. Il en tomba sur la cuisse de son époux une goutte d'huile enflammée. La douleur éveilla le dieu. Il vit la pauvre Psyché qui, toute confuse, tenoit sa lampe; et, ce qui fut le plus malheureux, il vit aussi le poignard tombé près de lui.

Dispensez-moi de vous raconter le reste : vous seriez touchés de trop de pitié au récit que je vous ferois.

Là finit de Psyché le bonheur et la gloire :
Et là votre plaisir pourroit cesser aussi.
Ce n'est pas mon talent d'achever une histoire
Qui se termine ainsi.

Ne laissez pas de continuer, dit Acanthe, puisque vous nous l'avez promis ; peut-être aurez-vous mieux réussi que vous ne croyez. — Quand cela seroit, reprit Polyphile, quelle satisfaction aurez-vous ? Vous verrez souffrir une belle, et en pleurerez, pour peu que j'y contribue. — Eh bien, repartit Acanthe, nous pleurerons. Voilà un grand mal pour nous ! les héros de l'antiquité pleuroient bien. Que cela ne vous empêche pas de continuer. La compassion a aussi ses charmes, qui ne sont pas moindres que ceux du rire ; je tiens même qu'ils sont plus grands, et crois qu'Ariste est de mon avis. Soyez si tendre et si émouvant que vous voudrez, nous ne vous en écouterons tous deux que plus volontiers. — Et moi, dit Gelaste, que deviendrai-je ? Dieu m'a fait la grâce de me donner des oreilles aussi bien qu'à vous. Quand Polyphile les consulteroit, et qu'il ne feroit pas tant le pathétique, la chose n'en iroit que mieux, vu la manière d'écrire qu'il a choisie.

Le sentiment de Gelaste fut approuvé. Et Ariste, qui s'étoit tu jusque-là, dit en se tournant vers Polyphile : Je

voudrois que vous me pussiez attendrir le cœur par le récit des aventures de votre belle ; je lui donnerois des larmes avec le plus grand plaisir du monde. La pitié est celui des mouvements du discours qui me plaît le plus : je le préfère de bien loin aux autres. Mais ne vous contraignez point pour cela : il est bon de s'accommoder à son sujet ; mais il est encore meilleur de s'accommoder à son génie. C'est pourquoi suivez le conseil que vous a donné Gelaste.

Il faut bien que je le suive, continua Polyphile : comment ferois-je autrement ? J'ai déjà mêlé malgré moi de la gaieté parmi les endroits les plus sérieux de cette histoire ; je ne vous assure pas que tantôt je n'en mêle aussi parmi les plus tristes. C'est un défaut dont je ne me saurois corriger, quelque peine que j'y apporte.

Défaut pour défaut, dit Gelaste, j'aime beaucoup mieux qu'on me fasse rire quand je dois pleurer, que si l'on me faisoit pleurer lorsque je dois rire. C'est pourquoi, encore une fois, continuez comme vous avez commencé.

Laissons-lui reprendre haleine auparavant, dit Acanthe; le grand chaud étant passé, rien ne nous empêche de sortir d'ici, et de voir en nous promenant les endroits les plus agréables de ce jardin. Bien que nous les ayons vus plusieurs fois, je ne laisse pas d'en être touché, et crois qu'Ariste et Polyphile le sont aussi. Quant à Gelaste, il aimeroit mieux employer son temps autour de quelque Psyché que de converser avec des arbres et des fontaines. On pourra tantôt le satisfaire : nous nous assiérons sur l'herbe menue pour écouter Polyphile, et plaindrons les peines et les infortunes de son héroïne avec une tendresse d'autant plus grande que la présence de ces objets nous remplira l'âme d'une douce mélancolie. Quand le soleil

nous verra pleurer, ce ne sera pas un grand mal : il en voit bien d'autres par l'univers qui en font autant, non pour le malheur d'autrui, mais pour le leur propre.

Acanthe fut cru, et on se leva.

Au sortir de cet endroit, ils firent cinq ou six cents pas sans rien dire. Gelaste, ennuyé de ce long silence, l'interrompit, et, fronçant un peu son sourcil : Je vous ai, dit-il, tantôt laissé mettre le plaisir de rire après celui de pleurer : trouverez-vous bon que je vous guérisse de cette erreur ? Vous savez que le rire est ami de l'homme, et le mien particulier : m'avez-vous cru capable d'abandonner sa défense sans vous contredire le moins du monde ? — Hélas ! non, repartit Acanthe ; car, quand il n'y auroit que le plaisir de contredire, vous le trouverez assez grand pour nous engager en une très-longue et très-opiniâtre dispute.

Ces paroles, à quoi Gelaste ne s'attendoit point, et qui firent faire un petit éclat de risée, l'interdirent un peu. Il en revint aussitôt. Vous croyez, dit-il, vous sauver par là : c'est l'ordinaire de ceux qui ont tort, et qui connoissent leur foible, de chercher des fuites ; mais évitez tant que vous voudrez le combat, si faut-il que vous m'avouiez que votre proposition est absurde, et qu'il vaut mieux rire que pleurer.

A le prendre en général comme vous faites, poursuivit Ariste, cela est vrai ; mais vous falsifiez notre texte. Nous vous disons seulement que la pitié est celui des mouvements du discours que nous tenons le plus noble, le plus excellent si vous voulez ; je passe encore outre, et le maintiens le plus agréable : voyez la hardiesse de ce paradoxe !

O dieux immortels ! s'écria Gelaste, y a-t-il des gens assez fous au monde pour soutenir une opinion si extravagante ? Je ne dis pas que Sophocle et Euripide ne me diver-

tissent davantage que quantité de faiseurs de comédies; mais mettez les choses en pareil degré d'excellence, quitterez-vous le plaisir de voir attraper deux vieillards par un drôle comme Phormion, pour aller pleurer avec la famille du roi Priam? — Oui, encore un coup, je le quitterai, dit Ariste. — Et vous aimerez mieux, ajouta Gelaste, écouter Sylvandre[1] faisant des plaintes que d'entendre Hylas entretenant agréablement ses maîtresses? — C'est un autre point, poursuivit Ariste; mettez les choses, comme vous dites, en pareil degré d'excellence, je vous répondrai là-dessus: Sylvandre, après tout, pourroit faire de telles plaintes que vous les préféreriez vous-même aux bons mots d'Hylas[2].

Aux bons mots d'Hylas? repartit Gélaste; pensez-vous bien à ce que vous dites? Savez-vous quel homme c'est que l'Hylas de qui nous parlons? C'est le véritable héros d'Astrée; c'est un homme plus nécessaire dans le roman qu'une douzaine de Céladons. — Avec cela, dit Ariste, s'il y en avoit deux, ils vous ennuieroient; et les autres, en quelque nombre qu'ils soient, ne vous ennuient point. Mais nous ne faisons qu'insister l'un et l'autre pour notre avis, sans en apporter d'autre fondement que notre avis même. Ce n'est pas là le moyen de terminer la dispute, ni de découvrir qui a tort ou qui a raison.

Cela me fait souvenir, dit Acanthe, de certaines gens dont les disputes se passent entières à nier et à soutenir, et point d'autre preuve. Vous en allez avoir une pareille si vous ne vous y prenez d'autre sorte.

C'est à quoi il faut remédier, dit Ariste; cette matière en vaut bien la peine, et nous peut fournir beaucoup de

1 Personnage du roman d'*Astrée*. Sylvandre est d'Urfé, l'auteur même du roman.

2. Voyez l'*Astrée*, 1633, in-8°, première partie, liv. I, t. I, p. 35.

choses dignes d'être examinées. Mais, comme elles mériteroient plus de temps que nous n'en avons, je suis d'avis de ne toucher que le principal, et qu'après nous réduisions la dispute au jugement qu'on doit faire de l'ouvrage de Polyphile, afin de ne pas sortir entièrement du sujet pour lequel nous nous rencontrons ici. Voyons seulement qui établira le premier son opinion. Comme Gelaste est l'agresseur, il seroit juste que ce fût lui. Néanmoins je commencerai s'il le veut.

Non, non, dit Gelaste, je ne veux point qu'on m'accorde de privilége : vous n'êtes pas assez fort pour donner de l'avantage à votre ennemi. Je vous soutiens donc que, les choses étant égales, la plus saine partie du monde préférera toujours la comédie à la tragédie. Que dis-je, la plus saine partie du monde? Mais tout le monde. Je vous demande où le goût universel d'aujourd'hui se porte. La cour, les dames, les cavaliers, les savants, le peuple, tout demande la comédie; point de plaisir que la comédie. Aussi voyons-nous qu'on se sert indifféremment de ce mot de comédie pour qualifier tous les divertissements du théâtre: on n'a jamais dit : Les tragédiens; ni : Allons à la tragédie[1].

Vous en savez mieux que moi la véritable raison, dit Ariste, et que cela vient du mot de bourgade, en grec[2]. Comme cette érudition seroit longue, et qu'aucun de nous ne l'ignore, je la laisse à part, et m'arrêterai seulement à ce que vous dites. Parce que le mot de comédie est pris abusivement pour toutes les espèces du dramatique, la comédie est préférable à la tragédie: n'est-ce pas là bien

1. Sous ce rapport la langue a changé.

2. Comédie vient de κώμη bourgade, et ἀείδω, je chante, je récite; c'est-à-dire : ce qui est chanté, récité, de bourgade en bourgade.

conclure? Cela fait voir seulement que la comédie est plus commune; et parce qu'elle est plus commune, je pourrois dire qu'elle touche moins les esprits.

Voilà bien conclure à votre tour, répliqua Gelaste: le diamant est plus commun que certaines pierres; donc le diamant touche moins les yeux. Hé! mon ami! ne voyez-vous pas qu'on ne se lasse jamais de rire? On peut se lasser du jeu, de la bonne chère, des dames; mais de rire, point. Avez-vous entendu dire qui que ce soit: Il y a huit jours entiers que nous rions: je vous prie, pleurons aujourd'hui?

Vous sortez toujours, dit Ariste, de notre thèse, et apportez des raisons si triviales que j'en ai honte pour vous.

Voyez un peu l'homme difficile! reprit Gelaste. Et vraiment, puisque vous voulez que je discoure de la comédie et du rire en philosophe platonicien, j'y consens; faites-moi seulement la grâce de m'écouter. Le plaisir dont nous devons faire le plus de cas est toujours celui qui convient le mieux à notre nature: car c'est s'unir à soi-même que de le goûter. Or, y a-t-il rien qui nous convienne mieux que le rire? Il n'est pas moins naturel à l'homme que la raison; il lui est même particulier: vous ne trouverez aucun animal qui rie, et en rencontrerez quelques-uns qui pleurent. Je vous défie, tout sensible que vous êtes, de jeter des larmes aussi grosses que celles d'un cerf qui est aux abois, ou du cheval de ce pauvre prince dont on voit la pompe funèbre dans l'onzième livre de l'*Énéide*. Tombez d'accord de ces vérités; je vous laisserai après pleurer tant qu'il vous plaira: vous tiendrez compagnie au cheval du pauvre Pallas, et moi, je rirai avec tous les hommes.

La conclusion de Gélaste fit rire ses trois amis, Ariste comme les autres: après quoi celui-ci dit: Je vous nie vos deux propositions, aussi bien la seconde que la première.

Quelque opinion qu'ait eue l'école jusqu'à présent, je ne conviens pas avec elle que le rire appartienne à l'homme privativement au reste des animaux. Il faudroit entendre la langue de ces derniers pour connoître qu'ils ne rient point. Je les tiens sujets à toutes nos passions : il n'y a, pour ce point-là, de différence entre nous et eux que du plus au moins, et en la manière de s'exprimer. Quant à votre première proposition, tant s'en faut que nous devions toujours courir après les plaisirs qui nous sont les plus naturels, et que nous avons le plus à commandement, que ce n'est pas même un plaisir de posséder une chose très-commune. De là vient que dans Platon l'Amour est fils de la Pauvreté [1], voulant dire que nous n'avons de passion que pour les choses qui nous manquent, et dont nous sommes nécessiteux. Ainsi le rire, qui nous est, à ce que vous dites, si familier, sera dans la scène le plaisir des laquais et du menu peuple ; le pleurer, celui des honnêtes gens.

Vous poussez la chose un peu trop loin, dit Acanthe ; je ne tiens pas que le rire soit interdit aux honnêtes gens. — Je ne le tiens pas non plus, reprit Ariste. Ce que je dis n'est que pour payer Gelaste de sa monnoie. Vous savez combien nous avons ri en lisant Térence, et combien je ris en

1. « A la naissance de Vénus, il se fit un souper où tous les dieux assistèrent, et en particulier Porus, fils du Conseil et dieu de l'abondance. Le repas fini, la Pauvreté étoit venue en chercher des débris et se tenoit à la porte, d'où elle aperçut Porus, endormi dans le jardin de Jupiter après s'être rempli de nectar, parce que le vin n'étoit pas encore en usage. Pressée de son indigence, elle désira le commerce de ce dieu, et chercha les moyens de le surprendre. Elle alla donc auprès de lui ; et c'est de ces deux principes si opposés que l'Amour prit naissance. » (*Le Banquet de Platon*, traduit un tiers par feu M. Racine, de l'Académie françoise, et le reste par Mme de … A Paris, chez Pierre Gandoin, libraire, quai des Augustins, à la Belle-Image. 1732.)

voyant les Italiens : je laisse à la porte ma raison et mon argent, et je ris après tout mon soûl. Mais que les belles tragédies ne nous donnent une volupté plus grande que celle qui vient du comique, Gelaste ne le niera pas lui-même, s'il y veut faire réflexion.

Il faudroit, repartit froidement Gelaste, condamner à une très-grosse amende ceux qui font ces tragédies dont vous nous parlez. Vous allez là pour vous réjouir, et vous y trouvez un homme qui pleure auprès d'un autre homme, et cet autre auprès d'un autre, et tous ensemble avec la comédienne qui représente Andromaque, et la comédienne[1] avec le poëte : c'est une chaîne de gens qui pleurent, comme dit votre Platon[2]. Est-ce ainsi que l'on doit contenter ceux qui vont là pour se réjouir?

Ne dites point qu'ils y vont pour se réjouir, reprit Ariste ; dites qu'ils y vont pour se divertir. Or je vous soutiens, avec le même Platon, qu'il n'y a divertissement égal à la tragédie, ni qui mène plus les esprits où il plaît au poëte[3]. Le mot dont se sert Platon fait que je me figure le même poëte se rendant maître de tout un peuple, et

1. Mlle Duparc.

2. « Ce talent que vous avez de bien parler sur Homère n'est point en vous un effet de l'art, comme je disais à l'instant ; mais c'est je ne sais quelle vertu divine qui vous transporte, vertu semblable à celle de la pierre qu'Euripide a appelée magnétide, et que la plupart nomment pierre d'Héraclée. Car cette pierre, non-seulement attire les anneaux de fer, mais leur communique la vertu de produire le même effet qu'elle et d'attirer d'autres anneaux, en sorte qu'on voit quelquefois une longue chaîne de morceaux de fer et d'anneaux suspendus les uns aux autres, et tous ces anneaux tirent leur vertu de cette pierre. Pareillement la Muse inspire par elle-même les poëtes, et, ceux-ci communiquant à d'autres leur enthousiasme, il s'en forme une chaîne d'hommes inspirés. » (*L'Ion, ou de la Poésie*, traduction de Grou.)

3. Traduction de ce passage : Ἐστὶ δὲ τῆς ποιήσεως δημοτεσπεστατόν τε καὶ ψυχαγωγικώτατον ἡ τραγῳδία

faisant aller les âmes comme des troupeaux, et comme s'il avoit en ses mains la baguette du dieu Mercure. Je vous soutiens, dis-je, que les maux d'autrui nous divertissent, c'est-à-dire qu'ils nous attachent l'esprit.

Ils peuvent attacher le vôtre agréablement, poursuivit Gelaste, mais non pas le mien. En vérité, je vous trouve de mauvais goût. Il vous suffit que l'on vous attache l'esprit ; que ce soit avec des charmes agréables ou non, avec les serpents de Tisiphone, il ne vous importe. Quand vous me feriez passer l'effet de la tragédie pour une espèce d'enchantement, cela feroit-il que l'effet de la comédie n'en fût un aussi ? Ces deux choses étant égales, serez-vous si fou que de préférer la première à l'autre?

Mais vous-même, reprit Ariste, osez-vous mettre en comparaison le plaisir du rire avec la pitié ; la pitié, qui est un ravissement, une extase ? Et comment ne le seroit-elle pas, si les larmes que nous versons pour nos propres maux sont, au sentiment d'Homère, non pas tout à fait au mien ; si les larmes, dis-je, sont, au sentiment de ce divin poëte, une espèce de volupté? Car en cet endroit où il fait pleurer Achille et Priam, l'un du souvenir de Patrocle, l'autre de la mort du dernier de ses enfants, il dit qu'ils se soûlent de ce plaisir ; il les fait jouir du pleurer, comme si c'étoit quelque chose de délicieux[1].

Le ciel vous veuille envoyer beaucoup de jouissances pareilles, reprit Gelaste; je n'en serai nullement jaloux. Ces extases de la pitié n'accommodent pas un homme de mon humeur. Le rire a pour moi quelque chose de plus vif et de plus sensible : enfin le rire me rit davantage.

1. *Iliade*, XXIV, 509-512.

Toute la nature est en cela de mon avis. Allez-vous-en à la cour de Cythérée, vous y trouverez des ris, et jamais de pleurs.

Nous voici déjà retombés, dit Ariste, dans ces raisons qui n'ont aucune solidité : vous êtes le plus frivole défenseur de la comédie que j'aie vu depuis longtemps.

Et nous voici retombés dans le platonisme, répliqua Gelaste ; demeurons-y donc, puisque cela vous plaît tant. Je m'en vais vous dire quelque chose d'essentiel contre le pleurer, et veux vous convaincre par ce même endroit d'Homère dont vous avez fait votre capital. Quand Achille a pleuré son soûl (par parenthèse, je crois qu'Achille ne rioit pas de moins bon courage ; tout ce que font les héros, ils le font dans le suprême degré de perfection) ; lorsqu'Achille, dis-je, s'est rassasié de ce beau plaisir de verser des larmes, il dit à Priam : Vieillard, tu es misérable ; telle est la condition des mortels, ils passent leur vie dans les pleurs. Les dieux seuls sont exempts de mal, et vivent là-haut à leur aise, sans rien souffrir. Que répondrez-vous à cela ?

Je répondrai, dit Ariste, que les mortels sont mortels quand ils pleurent de leurs douleurs ; mais, quand ils pleurent des douleurs d'autrui, ce sont proprement des dieux.

Les dieux ne pleurent ni d'une façon ni d'une autre, reprit Gelaste ; pour le rire, c'est leur partage. Qu'il ne soit ainsi[1] : Homère dit en un autre endroit que, quand les bienheureux immortels virent Vulcain qui boitoit dans leur maison, il leur prit un rire inextinguible. Par ce mot

1. Qu'il ne soit ainsi, qu'ainsi ne soit, pour dire : A preuve qu'il en est ainsi. Voyez *OEuvres complètes de Molière,* tome IV, p. 464, et les *Remarques de Vaugelas sur la langue françoise,* p. 445.

d'inextinguible[1], vous voyez qu'on ne peut trop rire, ni trop longtemps; par celui de bienheureux, que la béatitude consiste au rire.

Par ces deux mots que vous dites, reprit Ariste, je vois qu'Homère a failli, et ne vois rien autre chose. Platon l'en reprend dans son troisième de la République. Il le blâme de donner aux dieux un rire démesuré, et qui seroit même indigne de personnes tant soit peu considérables.

Pourquoi voulez-vous qu'Homère ait plutôt failli que Platon? répliqua Gelaste. Mais laissons les autorités, et n'écoutons que la raison seule. Nous n'avons qu'à examiner sans prévention la comédie et la tragédie. Il arrive assez souvent que cette dernière ne nous touche point : car le bien ou le mal d'autrui ne nous touche que par rapport à nous-mêmes, et en tant que nous croyons que pareille chose nous peut arriver, l'amour-propre faisant sans cesse que l'on tourne les yeux sur soi. Or, comme la tragédie ne nous représente que des aventures extraordinaires, et qui vraisemblablement ne nous arriveront

1. L'abbé Grou, traducteur de la *République* de Platon (t. I, p, 134, édit. 1694, in-12), dit qu'il s'est servi de cette expression *rire inextinguible* d'après La Fontaine, qui l'emploie dans une de ses fables en traduisant le vers d'Homère dont il s'agit dans cet endroit de Platon :

Un rire inextinguible en l'Olympe éclata.

Il ne faut pas croire, d'après cette remarque de Grou, que ce mot *inextinguible* fût nouveau, même du temps de La Fontaine: car il se trouve dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie; mais cette épithète appliquée au mot *rire* formait en français une alliance de mots hardie et neuve. Ce n'était cependant que la traduction littérale du mot grec Ἀ'σβέστος, qu'Homère emploie (*Iliade*, I, 599). Toutefois Mme Dacier n'a pas osé le rendre littéralement, et s'est servie d'une périphrase, en mettant *un rire qui ne finissoit point ;* et l'auteur de la traduction latine interlinéaire n'a aussi rendu ce mot que par un équivalent, *immensus*. Depuis La Fontaine, le *rire inextinguible* est devenu une expression en quelque sorte consacrée pour rendre ce vers d'Homère.

jamais, nous n'y prenons point de part, et nous sommes froids, à moins que l'ouvrage ne soit excellent, que le poëte ne nous transforme, que nous ne devenions d'autres hommes par son adresse, et ne nous mettions en la place de quelque roi. Alors j'avoue que la tragédie nous touche, mais de crainte, mais de colère, mais de mouvements funestes qui nous renvoient au logis pleins des choses que nous avons vues, et incapables de tout plaisir. La comédie, n'employant que des aventures ordinaires et qui peuvent nous arriver, nous touche toujours plus ou moins, selon son degré de perfection. Quand elle est fort bonne, elle nous fait rire. La tragédie nous attache, si vous voulez; mais la comédie nous amuse agréablement, et mène les âmes aux Champs-Élysées, au lieu que vous les menez dans la demeure des malheureux. Pour preuve infaillible de ce que j'avance, prenez garde que, pour effacer les impressions que la tragédie avoit faites en nous, on lui fait souvent succéder un divertissement comique; mais de celui-ci à l'autre il n'y a point de retour : ce qui vous fait voir que le suprême degré du plaisir, après quoi il n'y a plus rien, c'est la comédie. Quand on vous la donne, vous vous en retournez content et de belle humeur; quand on ne vous la donne pas, vous vous en retournez chagrin et rempli de noires idées. C'est ce qu'il y a à gagner avec les Orestes et les Œdipes, tristes fantômes qu'a évoqués le poëte magicien dont nous avons parlé tantôt. Encore serions-nous heureux s'ils excitoient le terrible toutes les fois que l'on nous les fait paroître : cela vaut mieux que de s'ennuyer; mais où sont les habiles poëtes qui nous dépeignent ces choses au vif? Je ne veux pas dire que le dernier soit mort avec Euripide ou avec Sophocle; je dis seulement qu'il n'y en a guère. La difficulté n'est pas si

grande dans le comique[1]; il est plus assuré de nous toucher, en ce que ses incidents sont d'une telle nature que nous nous les appliquons à nous-mêmes plus aisément.

Cette fois-là, dit Ariste, voilà des raisons solides, et qui méritent qu'on y réponde ; il faut y tâcher. Le même ennui qui nous fait languir pendant une tragédie où nous ne trouvons que de médiocres beautés, est commun à la comédie et à tous les ouvrages de l'esprit, particulièrement aux vers : je vous le prouverois aisément si c'étoit la question ; mais, ne s'agissant que de comparer deux choses également bonnes, chacune selon son genre, et la tragédie, à ce que vous dites vous-même, devant l'être souverainement, nous ne devons considérer la comédie que dans un pareil degré. En ce degré donc vous dites qu'on peut passer de la tragédie à la comédie ; et de celle-ci à l'autre, jamais. Je vous le confesse, mais je ne tombe pas d'accord de vos conséquences ni de la raison que vous

1. Molière n'est pas de cet avis. Il fait dire à Uranie : « La tragédie sans doute est quelque chose de beau quand elle est bien touchée ; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile que l'autre. » A quoi Dorante ajoute : « Assurément madame ; et quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la fortune, accuser les destins et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance ; et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent, et vous n'avez rien fait si vous n'y faites reconnoître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites ; mais ce n'est pas assez dans les autres : il faut plaisanter, et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens. (*Critique de l'École des Femmes*, scène VII.)

apportez. Celle qui me semble la meilleure est que dans la tragédie nous faisons une grande contention d'âme ; ainsi on nous représente ensuite quelque chose qui délasse notre cœur, et nous remet en l'état où nous étions avant le spectacle, afin que nous en puissions sortir ainsi que d'un songe. Par votre propre raisonnement, vous voyez déjà que la comédie touche beaucoup moins que la tragédie. Il reste à prouver que cette dernière est beaucoup plus agréable que l'autre. Mais auparavant, de crainte que la mémoire ne m'en échappe, je vous dirai qu'il s'en faut bien que la tragédie nous renvoie chagrins et mal satisfaits, la comédie tout à fait contents et de belle humeur : car, si nous apportons à la tragédie quelque sujet de tristesse qui nous soit propre, la compassion en détourne l'effet ailleurs, et nous sommes heureux de répandre pour les maux d'autrui les larmes que nous gardions pour les nôtres. La comédie, au contraire, nous faisant laisser notre mélancolie à la porte, nous la rend lorsque nous sortons. Il ne s'agit donc que du temps que nous employons au spectacle, et que nous ne saurions mieux employer qu'à la pitié. Premièrement, niez-vous qu'elle soit plus noble que le rire ?

Il y a si longtemps que nous disputons, repartit Gelaste, que je ne vous veux plus rien nier.

Et moi, je vous veux prouver quelque chose, reprit Ariste ; je vous veux prouver que la pitié est le mouvement le plus agréable de tous. Votre erreur provient de ce que vous confondez ce mouvement avec la douleur. Je crains celle-ci encore plus que vous ne faites ; quant à l'autre, c'est un plaisir, et très-grand plaisir. En voici quelques raisons nécessaires, et qui vous prouveront par conséquent que la chose est telle que je vous dis. La pitié

est un mouvement charitable et généreux, une tendresse de cœur dont tout le monde se sait bon gré. Y a-t-il quelqu'un qui veuille passer pour un homme dur et impénétrable à ses traits? Or, qu'on ne fasse les choses louables avec un très-grand plaisir [1], je m'en rapporte à la satisfaction intérieure des gens de bien ; je m'en rapporte à vous-même, et vous demande si c'est une chose louable que de rire. Assurément ce n'en est pas une, non plus que de boire et de manger, ou de prendre quelque plaisir qui ne regarde que notre intérêt. Voilà donc déjà un plaisir qui se rencontre en la tragédie, et qui ne se rencontre pas en la comédie. Je vous en puis alléguer beaucoup d'autres. Le principal, à mon sens, c'est que nous nous mettons au-dessus des rois par la pitié que nous avons d'eux, et devenons dieux à leur égard, contemplant d'un lieu tranquille leurs embarras, leurs afflictions, leurs malheurs; ni plus ni moins que les dieux considèrent de l'Olympe les misérables mortels. La tragédie a encore cela au-dessus de la comédie, que le style dont elle se sert est sublime; et les beautés du sublime, si nous en croyons Longin et la vérité, sont bien plus grandes et ont tout un autre effet que celles du médiocre. Elles enlèvent l'âme, et se font sentir à tout le monde avec la soudaineté des éclairs. Les traits comiques, tout beaux qu'ils sont, n'ont ni la douceur de ce charme ni sa puissance. Il est de ceci comme d'une beauté excellente, et d'une autre qui a des grâces: celle-ci plaît, mais l'autre ravit. Voilà proprement la différence que l'on doit mettre entre la pitié et le rire. Je vous apporterois plus de raisons

1. Tournure de phrase à rapprocher de : « Qu'il ne soit ainsi », que nous avons vu tout à l'heure, p. 87.

que vous n'en souhaiteriez, s'il n'étoit temps de terminer la dispute. Nous sommes venus pour écouter Polyphile : c'est lui cependant qui nous écoute avec beaucoup de silence et d'attention, comme vous voyez.

Je veux bien ne pas répliquer, dit Gelaste, et avoir cette complaisance pour lui ; mais ce sera à condition que vous ne prétendrez pas m'avoir convaincu : sinon, continuons la dispute.

Vous ne me ferez point en cela de tort, reprit Polyphile ; mais vous en ferez peut-être à Acanthe, qui meurt d'envie de vous faire remarquer les merveilles de ce jardin.

Acanthe ne s'en défendit pas trop. Il répondit toutefois à l'honnêteté de Polyphile ; mais en même temps il ne laissa pas de s'écarter. Ses trois amis le suivirent. Ils s'arrêtèrent longtemps à l'endroit qu'on appelle le Fer-à-cheval, ne se pouvant lasser d'admirer cette longue suite de beautés toutes différentes qu'on découvre du haut des rampes.

Là, dans des chars dorés, le prince avec sa cour
Va goûter la fraîcheur sur le déclin du jour.
L'un et l'autre Soleil, unique en son espèce,
Étale aux regardants sa pompe et sa richesse.
Phébus brille à l'envi du monarque françois ;
On ne sait bien souvent à qui donner sa voix :
Tous deux sont pleins d'éclats et rayonnants de gloire.
Ah ! si j'étois aidé des Filles de mémoire,
De quels traits j'ornerois cette comparaison !
Versailles, ce seroit le palais d'Apollon :
Les belles de la cour passeroient pour les Heures.
Mais peignons seulement ces charmantes demeures.

En face d'un parterre au palais opposé
Est un amphithéâtre en rampes divisé.
La descente en est douce, et presque imperceptible ;

Elles vont vers leur fin d'une pente insensible.
D'arbrisseaux toujours verts les bords en sont ornés.
Le myrte, par qui sont les amants couronnés,
Y range son feuillage en globe, en pyramide;
Tel jadis le tailloient les ministres d'Armide.
Au haut de chaque rampe, un sphinx aux larges flancs
Se laisse entortiller de fleurs par des enfants.
Il se joue avec eux, leur rit à sa manière,
Et ne se souvient plus de son humeur si fière.
Au bas de ce degré, Latone et ses gémeaux
De gens durs et grossiers font de vils animaux,
Les changent avec l'eau que sur eux ils répandent[1].
Déjà les doigts de l'un en nageoires s'étendent ;
L'autre en le regardant est métamorphosé :
De l'insecte et de l'homme un autre est composé :
Son épouse le plaint d'une voix de grenouille ;
Le corps est femme encor. Tel lui-même se mouille,
Se lave, et plus il croit effacer tous ces traits,
Plus l'onde contribue à les rendre parfaits.
La scène est un bassin d'une vaste étendue.
Sur les bords, cette engeance, insecte devenue,
Tâche de lancer l'eau contre les déités.
A l'entour de ce lieu, pour comble de beautés,
Une troupe immobile et sans pieds se repose,
Nymphes, héros, et dieux de la métamorphose,
Termes, de qui le sort sembleroit ennuyeux
S'ils n'étoient enchantés par l'aspect de ces lieux.
Deux parterres ensuite entretiennent la vue.
Tous deux ont leurs fleurons d'herbe tendre et menue,

1. La Fontaine, après avoir parlé du parterre qui est en face du château de Versailles, décrit le *bassin de Latone* situé au centre de la demi-lune de ce parterre, et au milieu duquel ont été placés, sur plusieurs gradins de marbre rouge, le groupe en marbre blanc de Latone avec ses enfants, Apollon et Diane, et des grenouilles jetant de l'eau qui couvre tout le groupe. Ces grenouilles représentent les paysans de la Libye, métamorphosés par Jupiter sur la plainte que lui en fit Latone, à laquelle ils avaient refusé un peu d'eau pour se rafraîchir quand elle fuyait pour échapper aux persécutions de Junon.

Tous deux ont un bassin qui lance ses trésors,
Dans le centre en aigrette, en arcs le long des bords.
L'onde sort du gosier de différents reptiles.
Là sifflent les lézards, germains des crocodiles:
Et là mainte tortue, apportant sa maison,
Allonge en vain le col pour sortir de prison.
Enfin, par une allée aussi large que belle,
On descend vers deux mers d'une forme nouvelle.
L'une est un rond à pans[1], l'autre est un long canal,
Miroirs où l'on n'a point épargné le cristal[2].
Au milieu du premier, Phébus, sortant de l'onde,
A quitté de Thétis la demeure profonde.
En rayons infinis l'eau sort de son flambeau ;
On voit presque en vapeur se résoudre cette eau.
Telle la chaux exhale une blanche fumée.
D'atomes de cristal une nue est formée :
Et lorsque le soleil se trouve vis-à-vis,
Son éclat l'enrichit des couleurs de l'iris.
Les coursiers de ce dieu, commençant leur carrière,
A peine ont hors de l'eau la croupe tout entière :
Cependant on les voit impatients du frein ;
Ils forment la rosée en secouant leur crin.
Phébus quitte à regret ces humides demeures :
Il se plaint à Thétis de la hâte des Heures.
Elles poussent son char par leurs mains préparé,
Et disent que le Somme en sa grotte est rentré.
Cette figure à pans d'une place est suivie[3].

1. Le *bassin d'Apollon*, qui est vis-à-vis celui de Latone, à l'autre extrémité de l'*allée Verte* ou *allée Royale*.

2. Le *grand canal*, qui est immédiatement après le *bassin d'Apollon* : il a la forme d'une croix.

3. Dans le bassin d'Apollon on voit aujourd'hui ce dieu représenté en bronze, tiré par quatre coursiers, et environné de tritons, de baleines et de dauphins. Quoique ce bassin ait été refait en partie en 1737 et en 1738, cependant dès l'an 1674 ce groupe figurait les mêmes choses, ainsi que le prouve la *Description sommaire du château de Versailles* par Félibien, Paris, 1674, in-12, p. 86. Il paraît que lorsque La Fontaine écrivait, c'est-à-dire cinq ou six ans avant la publication de l'ouvrage de Félibien, ce groupe

Mainte allée en étoile, à son centre aboutie,
Mène aux extrémités de ce vaste pourpris.
De tant d'objets divers les regards sont surpris.
Par sentiers alignés l'œil va de part et d'autre
Tout chemin est allée au royaume du Nostre
Muses, n'oublions pas à parler du canal.
Cherchons des mots choisis pour peindre son cristal
Qu'il soit pur, transparent ; que cette onde argentée
Loge en son moite sein la blanche Galatée.
Jamais on n'a trouvé ses rives sans zéphyrs :
Flore s'y rafraîchit au vent de leurs soupirs.
Les nymphes d'alentour souvent dans les nuits sombres
S'y vont baigner en troupe à la faveur des ombres
Les lieux que j'ai dépeints, le canal, le rond-d'eau,
Parterres d'un dessin agréable et nouveau,
Amphithéâtres, jets, tous au palais répondent,
Sans que de tant d'objets les beautés se confondent.
Heureux ceux de qui l'art a ces traits inventés !
On ne connoissoit point autrefois ces beautés.
Tous parcs étoient vergers du temps de nos ancêtres ;
Tous vergers sont faits parcs : le savoir de ces maîtres
Change en jardins royaux ceux des simples bourgeois,
Comme en jardins de dieux il change ceux des rois.
Que ce qu'ils ont planté dure mille ans encore !
Tant qu'on aura des yeux, tant qu'on chérira Flore,
Les nymphes des jardins loueront incessamment
Cet art qui les savoit loger si richement.

était tout différent, puisque notre auteur ne parle ni de tritons, ni de baleines, ni de dauphins, mais de Thétis et des Heures, qui poussent le char du dieu. (W.)

1. André Le Nostre, contrôleur général des bâtiments du roi, arts et manufactures de France, et chevalier de Saint-Michel, était né à Paris, en 1613, d'un père qui était chargé du soin du jardin des Tuileries. André Le Nostre avait environ quarante ans lorsque Fouquet lui donna occasion de développer son génie pour les jardins d'apparat dans la construction de ceux de Vaux-le-Vicomte. Louis XIV, qui distingua son mérite, le fit travailler à Versailles, à Saint-Germain, à Trianon, à Clugny, à Marly. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans, étant mort au mois de septembre de l'an 1700.

Polyphile et ensuite ses trois amis prirent là-dessus occasion de parler de l'intelligence qui est l'âme de ces merveilles, et qui fait agir tant de mains savantes pour la satisfaction du monarque. Je ne rapporterai point les louanges qu'on lui donna ; elles furent grandes, et par conséquent ne lui plairoient pas. Les qualités sur lesquelles nos quatre amis s'étendirent furent sa fidélité et son zèle. On remarqua que c'est un génie qui s'applique à tout, et ne se relâche jamais. Ses principaux soins sont de travailler pour la gloire de son maître ; mais il ne croit pas que le reste soit indigne de l'occuper. Rien de ce qui regarde Jupiter n'est au-dessous des ministres de sa puissance.

Nos quatre amis, étant convenus de toutes ces choses, allèrent ensuite voir le salon et la galerie qui sont demeurés debout après la fête qui a été tant vantée. On a jugé à propos de les conserver, afin d'en bâtir de plus durables sur le modèle. Tout le monde a ouï parler des merveilles de cette fête, des palais devenus jardins, et des jardins devenus palais ; de la soudaineté avec laquelle on a créé, s'il faut ainsi dire, ces choses, et qui rendra les enchantements croyables à l'avenir. Il n'y a point de peuple en l'Europe que la renommée n'ait entretenu de la magnificence de ce spectacle. Quelques personnes en ont

1. « Par *soudaineté* et légèreté de changement, tantost elle dissipe, tantost elle rassemble. » (Montaigne, *Essais*, liv. II, ch. xii.)

« Nous ne nous apercevons pas de ce changement à cause de sa *soudaineté*. » (Amyot, *Plutarque, OEuvres morales*, t. XIII, p. 210.)

Delille s'est servi de ce mot, mais non sans précaution :

La grâce lui donna son facile abandon,
Cette soudaineté que nous vante Montaigne.

(L'Imagination, chant III, t. VIII, page 155, des *OEuvres de Delille*, édit. 1823, in-8°.)

fait la description avec beaucoup d'élégance et d'exactitude[1]; c'est pourquoi je ne m'arrêterai point en cet endroit : je dirai seulement que nos quatre amis s'assirent sur le gazon qui borde un ruisseau, ou plutôt une goulette[2], dont cette galerie est ornée. Les feuillages qui la couvroient, étant déjà secs et rompus en beaucoup d'endroits, laissoient entrer assez de lumière pour faire que Polyphile lût aisément : il commença donc de cette sorte le récit des malheurs de son héroïne.

1. Ces fêtes célèbres commencèrent le 7 mai 1664, et continuèrent sept jours de suite. *La Princesse d'Élide* fut composée pour cette circonstance. Voyez, dans les *OEuvres complètes de Molière*, t. III, p. 221-333, la description des *Plaisirs de l'Ile-Enchantée*. Louis XIV avait fait venir exprès d'Italie l'architecte Vigarani, quoiqu'il fût âgé de soixante-seize ans. Il dirigea ces fêtes sous les ordres du duc de Saint-Aignan, alors premier gentilhomme de la chambre.

2. Le grand *Dictionnaire des Arts* de Furetière, 1696, in-folio, explique le mot *goulette* de la manière suivante : « Petit canal taillé sur des tablettes de pierre ou de marbre que l'on pose en pente pour le jet des eaux. De petits bassins en coquille interrompent ce canal d'espace en espace, et de ces bassins l'eau sort par bouillons ou par des chutes dans des cascades et autres endroits. »

LIVRE SECOND.

La criminelle Psyché n'eut pas l'assurance de dire un mot. Elle se pouvoit jeter à genoux devant son mari ; elle lui pouvoit conter comme la chose s'étoit passée ; et si elle n'eût justifié entièrement son dessein, elle en auroit du moins rejeté la faute sur ses deux sœurs : en tout cas elle pouvoit demander pardon, prosternée aux pieds de l'Amour, les lui embrassant avec des marques de repentir, et les lui mouillant de ses larmes. Il y avoit outre cela un parti à prendre : c'étoit de relever le poignard par la pointe, et le présenter à son mari, en lui découvrant son sein, et en l'invitant de percer un cœur qui s'étoit révolté contre lui. L'étonnement et sa conscience lui ôtèrent l'usage de la parole et celui des sens : elle demeura immobile, et, baissant les yeux, elle attendit avec des transes mortelles sa destinée.

Cupidon, outré de colère, ne sentit pas la moitié du mal que la goutte d'huile lui auroit fait dans un autre temps. Il jeta quelques regards foudroyants sur la malheureuse Psyché ; puis, sans lui faire seulement la grâce de lui reprocher son crime, ce dieu s'envola, et le palais disparut. Plus de nymphes, plus de Zéphyre : la pauvre épouse se trouva seule sur le rocher, demi-morte, pâle,

tremblante, et tellement possédée de son excessive douleur qu'elle demeura longtemps les yeux attachés à terre sans se connoître, et sans prendre garde qu'elle étoit nue. Ses habits de fille étoient à ses pieds : elle avoit les yeux dessus, et ne les apercevoit pas.

Cependant l'Amour étoit demeuré dans l'air, afin de voir à quelles extrémités son épouse seroit réduite, ne voulant pas qu'elle se portât à aucune violence contre sa vie, soit que le courroux du dieu n'eût pas éteint tout à fait en lui la compassion, soit qu'il réservât Psyché à de longues peines, et à quelque chose de plus cruel que de se tuer soi-même. Il la vit tomber évanouie sur la roche dure : cela le toucha, mais non jusqu'au point de l'obliger à ne se plus souvenir de la faute de son épouse.

Psyché ne revint à soi de longtemps après. La première pensée qu'elle eut, ce fut de courir à un précipice. Là, considérant les abîmes, leur profondeur, les pointes des rocs toutes prêtes à la mettre en pièces, et levant quelquefois les yeux vers la lune, qui l'éclairoit : « Sœur du Soleil, lui dit-elle, que l'horreur du crime ne t'empêche pas de me regarder : sois témoin du désespoir d'une malheureuse, et fais-moi la grâce de raconter à celui que j'ai offensé les circonstances de mon trépas ; mais ne les raconte point aux personnes dont je tiens le jour. Tu vois dans ta course des misérables, dis-moi, y en a-t-il un de qui l'infortune ne soit légère au prix de la mienne ? Rochers élevés, qui serviez naguère de fondements à un palais dont j'étois maîtresse, qui auroit dit que la nature vous eût formés pour me servir maintenant à un usage si différent ? »

A ces mots elle regarda encore le précipice ; et en

même temps la mort se montra à elle sous la forme la plus affreuse. Plusieurs fois elle voulut s'élancer, plusieurs fois aussi un sentiment naturel l'en empêcha. « Quelles sont, dit-elle, mes destinées ? J'ai quelque beauté, je suis jeune ; il n'y a qu'un moment que je possédois le plus agréable de tous les dieux, et je vas mourir ! Je me vas moi-même donner la mort ! Faut-il que l'aurore ne se lève plus pour Psyché ! Quoi ! voilà les derniers instants qui me sont donnés par les Parques ! Encore si ma nourrice me fermoit les yeux ! si je n'étois point privée de la sépulture ! »

Ces irrésolutions et ces retours vers la vie, qui font la peine de ceux qui meurent, et dont les plus désespérés ne sont pas exempts, entretinrent un cruel combat dans le cœur de notre héroïne. « Douce lumière, s'écria-t-elle, qu'il est difficile de te quitter ! Hélas ! en quels lieux iraije quand je me serai bannie moi-même de ta présence ? Charitables filles d'enfer, aidez-moi à rompre les nœuds qui m'attachent ; venez, venez me représenter ce que j'ai perdu. »

Alors elle se recueillit en elle-même ; et l'image de son malheur, étouffant enfin ce reste d'amour pour la vie, l'obligea de s'élancer avec tant de promptitude et de violence que le Zéphyre, qui l'observoit, et qui avoit ordre de l'enlever quand le comble du désespoir l'auroit amenée à ce point, n'eut presque pas le loisir d'y apporter le remède. Psyché n'étoit plus s'il eût attendu encore un moment. Il la retira du gouffre, et lui faisant prendre un autre chemin dans les airs que celui qu'elle avoit choisi, il l'éloigna de ces lieux funestes, et l'alla poser avec ses habits sur le bord d'un fleuve dont la rive, extraordinairement haute et fort escarpée, pouvoit passer

pour un précipice encore plus horrible que le premier.

C'est l'ordinaire des malheureux d'interpréter toutes choses sinistrement. Psyché se mit en l'esprit que son époux, outré de ressentiment, ne l'avoit fait transporter sur le bord d'un fleuve qu'afin qu'elle se noyât ; ce genre de mort étant plus capable de le satisfaire que l'autre, parce qu'il étoit plus lent, et par conséquent plus cruel. Peut-être même ne falloit-il pas qu'elle souillât de sang ces rochers. Savoit-elle si son mari ne les avoit point destinés à un usage tout opposé ? Ce pouvoit être une retraite amoureuse, où l'infant de Cypre, craignant sa mère, logeoit secrètement ses maîtresses, comme il avoit logé son épouse : car le lieu étoit écarté et inaccessible ; ainsi elle auroit commis un sacrilége, si elle avoit fait servir à son désespoir ce qui ne servoit qu'aux plaisirs.

Voilà comme raisonnoit la pauvre Psyché, ingénieuse à se procurer du mal, mais bien éloignée de l'intention qu'avoit eue l'Amour, à qui cet endroit où la belle se trouvoit alors étoit venu fortuitement dans l'esprit, ou qui peut-être l'avoit laissé à la discrétion du Zéphyre. Il vouloit la faire souffrir ; tant s'en faut qu'il exigeât d'elle une mort si prompte. Dans cette pensée, il défendit au Zéphyre de la quitter, pour quelque occasion que ce fût, quand même Flore lui auroit donné un rendez-vous, tant que cette première violence eût jeté son feu.

Je me suis étonné cent fois comme le Zéphyre n'en devînt pas amoureux. Il est vrai que Flore a bien du mérite ; puis de courir sur les pas d'un maître, et d'un maître comme l'Amour, c'eût été à lui une perfidie trop grande, et même inutile.

Ayant donc l'œil incessamment sur Psyché, et lui voyant

regarder le fleuve d'une manière toute pitoyable [1], il se douta de quelque nouvelle pensée de désespoir ; et, pour n'être pas surpris encore une fois, il en avertit aussitôt le dieu de ce fleuve, qui, de bonne fortune, tenoit sa cour à deux pas de là, et qui avoit alors auprès de lui la meilleure partie de ses nymphes.

Ce dieu étoit d'un tempérament froid, et ne se soucioit pas beaucoup d'obliger la belle ni son mari. Néanmoins, la crainte qu'il eut que les poëtes ne le diffamassent si la première beauté du monde, fille de roi, et femme d'un dieu, se noyoit chez lui, et ne l'appelassent frère du Styx ; cette crainte, dis-je, l'obligea de commander à ses nymphes qu'elles recueillissent Psyché, et qu'elles la portassent vers l'autre rive, qui étoit moins haute et plus agréable que celle-là, près de quelque habitation. Les nymphes lui obéirent avec beaucoup de plaisir. Elles se rendirent toutes à l'endroit où étoit la belle, et se cachèrent sous le rivage.

Psyché faisoit alors des réflexions sur son aventure, ne sachant que conjecturer du dessein de son mari, ni à quelle mort se résoudre. A la fin, tirant de son cœur un profond soupir : « Eh bien ! dit-elle, je finirai ma vie dans les eaux : veuillent seulement les destins que ce supplice te soit agréable ! » Aussitôt elle se précipita dans le fleuve, bien étonnée de se voir incontinent entre les bras de Cymodocé et de la gentille Naïs. Ce fut la plus heureuse rencontre du monde. Ces deux nymphes ne faisoient presque que de la quitter : car l'Amour en avoit choisi de toutes les sortes et dans tous les chœurs pour servir de filles

1. D'une manière qui excitoit la compassion et la pitié. Sur l'emploi de ce mot en ce sens, voyez ci-dessus, p. 48.
VAR. *Édit, 1729 :* Trop pitoyable.

d'honneur à notre héroïne pendant le temps bienheureux où elle avoit part aux affections et à la fortune d'un dieu.

Cette rencontre, qui devoit du moins lui apporter quelque consolation, ne lui apporta au contraire que du déplaisir. Comment se résoudre sans mourir à paroître ainsi malheureuse et abandonnée devant celles qui la servoient il n'y avoit pas plus d'une heure? Telle est la folie de l'esprit humain : les personnes nouvellement déchues de quelque état florissant fuient les gens qui les connoissent, avec plus de soin qu'elles n'évitent les étrangers, et préfèrent souvent la mort au service qu'on leur peut rendre. Nous supportons le malheur, et ne saurions supporter la honte.

Je ne vous assurerai pas si ce fleuve avoit des Tritons, et ne sais pas bien si c'est la coutume des fleuves que d'en avoir. Ce que je vous puis assurer, c'est qu'aucun Triton n'approcha de notre héroïne : les seules naïades eurent cet honneur. Elles se pressoient si fort autour de la belle, que malaisément un Triton y eût trouvé place. Naïs et Cymodocé la tenoient entre leurs bras, tandis que d'abattement et de lassitude elle se laissoit aller la tête languissamment, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, arrosant leur sein tour à tour avec ses larmes.

Aussitôt qu'elle fut à bord, ces deux nymphes, qui avoient été du nombre de ses favorites, comme prudentes et discrètes entre toutes les nymphes du monde, firent signe à leurs compagnes de se retirer ; et, ne diminuant rien du respect avec lequel elles la servoient pendant sa fortune, elles prirent ses habits des mains du Zéphyre, qui se retira aussi, et demandèrent à Psyché si elle ne vouloit pas bien qu'elles eussent l'honneur de l'habiller encore une fois. Psyché se jeta à leurs pieds pour toute réponse, et les leur baisa.

Cet abaissement excessif leur causa beaucoup de confusion et de pitié. L'Amour même en fut touché plus que de pas une chose qui fût arrivée à notre héroïne depuis sa disgrâce. Il ne l'avoit point quittée de vue, recevant quelque satisfaction à l'aspect du mal qu'elle se faisoit : car cela ne pouvoit partir que d'un bon principe. Cupidon goûtoit dans les airs ce cruel plaisir. Le battement de ses ailes obligea Naïs et Cymodocé de tourner la tête : elles aperçurent le dieu, et, par considération tout au moins autant que par respect, mais principalement pour faire plaisir à la belle, elles se retirèrent à leur tour.

« Eh bien ! Psyché, dit l'Amour, que te semble de ta fortune ? Est-ce impunément que l'on veut tuer le maître des dieux ? Il te tardoit que tu te fusses détruite : te voilà contente. Tu sais comme je suis fait : tu m'as vu ; mais de quoi cela te peut-il servir? Je t'avertis que tu n'es plus mon épouse. »

Jusque-là la pauvre Psyché l'avoit écouté sans lever les yeux ; à ce mot d'épouse elle dit : « Hélas ! je suis bien éloignée de prendre cette qualité ; je n'ose seulement espérer que vous me recevrez pour esclave. — Ni mon esclave non plus, reprit l'Amour ; c'est de ma mère que tu l'es ; je te donne à elle. Et garde-toi bien d'attenter contre ta vie ; je veux que tu souffres, mais je ne veux pas que tu meures ; tu en serois trop tôt quitte. Que si tu as dessein de m'obliger, venge-moi de tes deux démons de sœurs ; n'écoute ni considération du sang ni pitié ; sacrifie-les-moi. Adieu, Psyché ; la brûlure que cette lampe m'a faite ne me permet pas de t'entretenir plus longtemps. »

Ce fut bien là que l'affliction de notre héroïne reprit des forces. « Exécrable lampe ! maudite lampe ! avoir brûlé un dieu si sensible et si délicat ! qui ne sauroit rien endu-

rer! l'Amour! Pleure, pleure, Psyché; ne te repose ni jour ni nuit : cherche sur les monts et dans les vallées quelque herbe pour le guérir, et porte-la-lui. S'il ne s'étoit point tant pressé de me dire adieu, il verroit l'extrême douleur que son mal me fait, et ce lui seroit un soulagement ; mais il est parti ! il est parti sans me laisser aucune espérance de le revoir ! »

Cependant l'aurore vint éclairer l'infortune de notre belle, et amena ce jour-là force nouveautés. Vénus, entre autres, fut avertie de ce qui étoit arrivé à Psyché. Et voyez comme les choses se rencontrent! Les médecins avoient ordonné à cette déesse de se baigner pour des chaleurs qui l'incommodoient. Elle prenoit son bain dès le point du jour, puis se recouchoit. C'étoit dans ce fleuve qu'elle se baignoit d'ordinaire, à cause de la qualité de ses eaux refroidissantes. Je pense même vous avoir dit que le dieu du fleuve en tenoit un peu. Une oie babillarde qui savoit ces choses, et qui, se trouvant cachée entre des glaïeuls, avoit vu Psyché arriver à bord, et avoit entendu ensuite les reproches de son mari, ne manqua pas d'aller redire à Vénus toute l'aventure de point en point. Vénus ne perd point de temps ; elle envoie des gens de tous les côtés, avec ordre de lui amener morte ou vive Psyché son esclave.

Il s'en fallut peu que ces gens ne la rencontrassent. Dès que son époux l'eut quittée, elle s'habilla, ou, pour mieux parler, elle jeta sur soi ses habits : c'étoient ceux qu'elle avoit quittés en se mariant, habits lugubres et commandés par l'oracle, comme vous pouvez vous en souvenir. En cet état elle résolut d'aller par le monde, cherchant quelque herbe pour la brûlure de son mari, puis de le chercher lui-même. Elle n'eut pas marché une

demi-heure qu'elle crut apercevoir un peu de fumée qui sortoit d'entre des arbres et des rochers. C'étoit l'habitation d'un pêcheur, située au penchant d'un mont où les chèvres mêmes avoient de la peine à monter. Ce mont, revêtu de chênes aussi vieux que lui, et tout plein de rocs, présentoit aux yeux quelque chose d'effroyable, mais de charmant. Le caprice de la nature ayant creusé deux ou trois de ces rochers qui étoient voisins l'un de l'autre, et leur ayant fait des passages de communication et d'issue, l'industrie humaine avoit achevé cet ouvrage, et en avoit fait la demeure d'un bon vieillard et de deux jeunes bergères. Encore que Psyché, dans ces commencements, fût timide et appréhendât la moindre rencontre, si est-ce qu'elle avoit besoin de s'enquérir en quelle contrée elle étoit, et si on ne savoit point une composition, une racine, ou une herbe, pour la brûlure de son mari. Elle dressa donc ses pas vers le lieu où elle avoit vu cette fumée, ne découvrant aucune habitation que celle-là, de quelque côté que sa vue se pût étendre. Il n'y avoit point d'autre chemin pour y aller qu'un petit sentier tout bordé de ronces. De moyen de les détourner, elle n'en avoit aucun; de façon qu'à chaque pas les épines lui déchiroient son habit, quelquefois la peau, sans que d'abord elle le sentît : l'affliction suspendoit en elle les autres douleurs. A la fin, son linge, qui étoit mouillé, le froid du matin, les épines, et la rosée, commencèrent à l'incommoder. Elle se tira d'entre ces halliers le mieux qu'elle put; puis un petit pré, dont l'herbe était encore aussi vierge que le jour qu'elle naquit, la mena jusque sur le bord d'un torrent. C'étoit un torrent et un abîme. Un nombre infini de sources s'y précipitoient par cascades du haut du mont; puis, roulant leurs eaux entre des

rochers, formoient un gazouillement à peu près semblable à celui des catadupes du Nil.

Psyché, arrêtée tout court par cette barrière, et d'ailleurs extrêmement abattue tant de la douleur que du travail, et pour avoir passé sans dormir une nuit entière, se coucha sous des arbrisseaux que l'humidité du lieu rendoit fort touffus. Ce fut ce qui la sauva.

Deux satellites de son ennemie arrivèrent un moment après en ce même endroit. La ravine les empêcha de passer outre : ils s'arrêtèrent quelque temps à la regarder avec un si grand péril pour Psyché que l'un deux marcha sur sa robe ; et, croyant la belle aussi loin de lui qu'elle en étoit près, il dit à son camarade : « Nous cherchons ici inutilement ; ce ne sauroient être que des oiseaux qui se réfugient dans ces lieux, nos compagnons seront plus heureux que nous, et je plains cette personne s'ils la rencontrent, car notre maîtresse n'est pas telle qu'on s'imagine : il semble à la voir que ce soit la douceur même ; mais je vous la donne pour une femme vindicative, et aussi cruelle qu'il y en ait. On dit que Psyché lui dispute la prééminence des charmes : c'est justement le moyen de la rendre furieuse, et d'en faire une lionne à qui on a enlevé ses petits ; sa concurrente fera fort bien de ne pas tomber entre ses mains. »

Psyché entendit ces mots fort distinctement, et rendit grâces au hasard, qui, en lui donnant des frayeurs mortelles, lui donnoit aussi un avis qui n'étoit nullement à négliger. De bonheur pour elle ces gens partirent presque aussitôt. A peine elle en étoit revenue que, sur l'autre bord de la ravine, un nouveau spectacle lui causa de l'étonnement. La vieillesse en propre personne lui apparut chargée de filets, et en habit de pêcheur : les cheveux

lui pendoient sur les épaules, et la barbe sur la ceinture. Un très-beau vieillard, et blanc comme un lis, mais non pas si frais, se disposoit à passer. Son front étoit plein de rides, dont la plus jeune étoit presque aussi ancienne que le déluge. Aussi Psyché le prit pour Deucalion ; et, se mettant à genoux : « Père des humains, lui cria-t-elle, protégez-moi contre des ennemis qui me cherchent ! »

Le vieillard ne répondit rien : la force de l'enchantement le rendit muet. Il laissa tomber ses filets, s'oubliant soi-même aussi bien que s'il eût été dans son plus bel âge, oubliant aussi le danger où il se mettoit d'être rencontré par les ennemis de la belle, s'il alloit la prendre sur l'autre bord. Il me semble que je vois les vieillards de Troie qui se préparent à la guerre en voyant Hélène. Celui-ci ne se soucioit pas de périr, pourvu qu'il contribuât à la sûreté d'une malheureuse comme la nôtre. Le besoin pressant qu'on avoit de son assistance lui fit remettre au premier loisir les exclamations ordinaires dans ces rencontres. Il passa du côté où étoit Psyché, et, l'abordant de fort bonne grâce et avec respect, comme un homme qui savoit faire autre chose que de tromper les poissons :

« Belle princesse, dit-il, car à vos habits c'est le moins que vous puissiez être, réservez vos adorations pour les dieux. Je suis un mortel qui ne possède que ces filets, et quelques petites commodités dont j'ai meublé deux ou trois rochers sur le penchant du mont. Cette retraite est à vous aussi bien qu'à moi : je ne l'ai point achetée ; c'est la nature qui l'a bâtie. Et ne craignez pas que vos ennemis vous y cherchent : s'il y a sur terre un lieu d'assurance contre les poursuites des hommes, c'est celui-là : je l'éprouve depuis longtemps. »

Psyché accepta l'asile. Le vieillard la fit descendre dans la ravine, marchant devant elle, et lui enseignant à poser le pied, tantôt sur cet endroit-là, tantôt sur cet autre : non sans péril ; mais la crainte donne du courage. Si Psyché n'eût point fui Vénus, elle n'auroit jamais osé faire ce qu'elle fit.

La difficulté fut de traverser le torrent qui couloit au fond. Il étoit large, creux, et rapide. « Où es-tu, Zéphyre ? » s'écria Psyché. Mais plus de Zéphyre : l'Amour lui avoit donné congé, sur l'assurance que notre héroïne n'oseroit attenter contre elle, puisqu'il le lui avoit défendu, ni faire chose qui lui déplût. En effet, elle n'avoit garde. Un pont portatif que le vieillard tiroit après soi sitôt qu'il étoit passé, suppléa à ce défaut, C'étoit un tronc à demi-pourri, avec deux bâtons de saule pour garde-fous. Ce tronc se posoit sur deux gros cailloux qui servoient de bordages à l'eau en cet endroit-là. Psyché passa donc, et n'eut pas plus de peine à remonter qu'elle en avoit eu à descendre.

De nouveaux obstacles se présentèrent. Il falloit encore grimper, et grimper par dedans un bois si touffu que l'ombre éternelle n'est pas plus noire. Psyché suivoit le vieillard, et le tenoit par l'habit. Après bien des peines, ils arrivèrent à une petite esplanade assez découverte et employée à divers offices : c'étoient les jardins, la cour principale, les avant-cours, et les avenues de cette demeure. Elle fournissoit des fleurs à son maître, un peu de fruits, et d'autres richesses du jardinage.

De là ils montèrent à l'habitation du vieillard par des degrés et par des perrons qui n'avoient point eu d'autre architecte que la nature : aussi tenoient-ils un peu du toscan, pour en dire la vérité. Ce palais n'avoit pour toit que cinq ou six arbres d'une prodigieuse hauteur, dont

les racines cherchoient passage entre les voûtes de ces rochers.

Là deux jeunes bergères assises voyoient paître à dix pas d'elles cinq ou six chèvres, et filoient de si bonne grâce que Psyché ne se put tenir de les admirer. Elles avoient assez de beauté pour ne se pas voir méprisées par la concurrente de Vénus. La plus jeune approchoit de quatorze ans, l'autre en avoit seize. Elles saluèrent notre héroïne d'un air naïf, et pourtant fort spirituel, quoiqu'un peu de honte l'accompagnât. Mais ce qui fit principalement que Psyché crut trouver de l'esprit en elles, ce fut l'admiration qu'elles témoignèrent en la regardant. Psyché les baisa, et leur fit un petit compliment champêtre, dans lequel elle les louoit de beauté et de gentillesse ; à quoi elles répondirent par l'incarnat qui leur monta aussitôt aux joues.

« Vous voyez mes petites-filles, dit le vieillard à Psyché ; leur mère est morte depuis six mois. Je les élève avec un aussi grand soin que si ce n'étoient pas des bergères. Le regret que j'ai, c'est que, n'ayant jamais bougé de cette montagne, elles sont incapables de vous servir. Souffrez toutefois qu'elles vous conduisent dans leur demeure : vous devez avoir besoin de repos. »

Psyché ne se fit pas presser davantage : elle s'alla mettre au lit. Les deux pucelles la déshabillèrent avec cent signes d'admiration à leur mode quand elle avoit la tête tournée, se faisant l'une à l'autre remarquer de l'œil fort innocemment les beautés qu'elles découvroient ; beautés capables de leur donner de l'amour, et d'en donner, s'il faut ainsi dire, à toutes les choses du monde. Psyché avoit pris leur lit : couchée proprement sous du linge jonché de roses, l'odeur de ces fleurs, ou la lassitude, ou

d'autres secrets dont Morphée se sert, l'assoupirent incontinent. J'ai toujours cru, et le crois encore, que le sommeil est une chose invincible. Il n'y a ni procès, ni affliction, ni amour qui tienne.

Pendant que Psyché dormoit, les bergères coururent aux fruits. On lui en fit prendre à son réveil, et un peu de lait ; il n'entroit guère d'autre nourriture en ce lieu. On y vivoit à peu près comme chez les premiers humains; plus proprement, à la vérité, mais de viandes que la seule nature assaisonnoit. Le vieillard couchoit en une enfonçure du rocher, sans autre tapis de pied qu'un peu de mousse étendue, et sur cette mousse l'équipage du dieu Morphée. Un autre rocher plus spacieux et plus richement meublé étoit l'appartement des deux jeunes filles. Mille petits ouvrages de jonc et d'écorce tendre y tenoient lieu de tapisserie, des plumes d'oiseaux, des festons, des corbeilles remplies de fleurs. La porte du roc servoit aussi de fenêtre, comme celles de nos balcons ; et, par le moyen de l'esplanade, elle découvroit un pays fort grand, diversifié, agréable : le vieillard avoit abattu les arbres qui pouvoient nuire à la vue.

Une chose m'embarrasse, c'est de vous dépeindre cette porte servant aussi de fenêtre, et semblable à celles de nos balcons, en sorte que le champêtre soit conservé. Je n'ai jamais pu savoir comment cela s'étoit fait. Il suffit de dire qu'il n'y avoit rien de sauvage en cette habitation, et que tout l'étoit à l'entour.

Psyché, ayant regardé ces choses, témoigna à notre vieillard qu'elle souhaitoit de l'entretenir, et le pria de s'asseoir près d'elle. Il s'en excusa sur sa qualité de simple mortel, puis il obéit. Les deux filles se retirèrent.

« C'est en vain, dit notre héroïne, que vous me cachez

votre véritable condition. Vous n'avez pas employé toute votre vie à pêcher, et parlez trop bien pour n'avoir jamais conversé qu'avec des poissons. Il est impossible que vous n'ayez vu le beau monde, et hanté les grands, si vous n'êtes vous-même d'une naissance au-dessus de ce qui paroît à mes yeux : votre procédé, vos discours, l'éducation de vos filles, même la propreté de cette demeure, me le font juger. Je vous prie, donnez-moi conseil. Il n'y a qu'un jour que j'étois la plus heureuse femme du monde. Mon mari étoit amoureux de moi ; il me trouvoit belle : et ce mari, c'est l'Amour. Il ne veut plus que je sois sa femme : je n'ai pu seulement obtenir de lui d'être son esclave. Vous me voyez vagabonde ; tout me fait peur ; je tremble à la moindre haleine du vent ; hier, je commandois au Zéphyre. J'eus à mon coucher une centaine de nymphes des plus jolies et des plus qualifiées, qui se tinrent heureuses d'une parole que je leur dis, et qui baisèrent en me quittant le bas de ma robe. Les adorations, les délices, la comédie, rien ne manquoit. Si j'eusse voulu qu'un plaisir fût venu des extrémités de la terre pour me trouver, j'eusse été incontinent satisfaite. Ma félicité étoit telle que le changement des habits et celui des ameublements ne me touchoit plus. J'ai perdu tous ces avantages ; et je les ai perdus par ma faute, et sans espérance de les recouvrer jamais : l'Amour me hait trop. Je ne vous demande pas si je cesserai de l'aimer, il m'est impossible ; je vous demande aussi peu si je cesserai de vivre, ce remède m'est interdit : Garde-toi, m'a dit mon mari, d'attenter contre ta vie. Voilà les termes où je suis réduite : il m'est défendu de me soustraire à la peine. C'est bien le comble du désespoir que de n'oser se désespérer. Quand je le ferai néanmoins, quelle punition y a-t-il par delà la

mort? Me conseillez-vous de traîner ma vie dans des alarmes continuelles, craignant Vénus, m'imaginant voir à tous les moments les ministres de sa fureur? Si je tombe entre ses mains, et je ne puis m'empêcher d'y tomber, elle me fera mille maux. Ne vaut-il pas mieux que j'aille en un monde où elle n'a point de pouvoir? Mon dessein n'est pas de m'enfoncer un fer dans le sein; les dieux me gardent de désobéir à l'Amour jusqu'à ce point-là! Mais si je refuse la nourriture, si je permets à un aspic de décharger sur moi sa colère; si par hasard je rencontre de l'aconit, et que j'en mette un peu sur ma langue, est-ce un si grand crime? Tout au moins me doit-il être permis de me laisser mourir de tristesse. »

Au nom de l'Amour le vieillard s'étoit levé. Quand la belle eut achevé de parler, il se prosterna; et, la traitant de déesse, il s'alloit jeter en des excuses qui n'eussent fini de longtemps si Psyché ne les eût d'abord prévenues, et ne lui eût commandé par tous les titres qu'il voudroit lui donner, soit de belle, soit de princesse, soit de déesse, de se remettre en sa place, et de dire son sentiment avec liberté; mais que pour le mieux il laissât ces qualités qui ne faisoient rien pour la consoler, et dont il étoit libéral jusques à l'excès.

Le vieillard savoit trop bien vivre pour contester de cérémonies avec l'épouse de Cupidon. S'étant donc assis: « Madame, dit-il, ou votre mari vous a communiqué l'immortalité; et, cela étant, que vous servira de vouloir mourir? ou vous êtes encore sujette à la loi commune; or cette loi veut deux choses: l'une, véritablement que nous mourions; l'autre, que nous tâchions de conserver notre vie le plus longtemps qu'il nous est possible. Nous naissons également pour l'un et pour l'autre; et l'on peut

dire que l'homme a en même temps deux mouvements opposés : il court incessamment vers la mort ; il la fuit aussi incessamment. De violer cet instinct, c'est ce qui n'est pas permis. Les animaux ne le font pas. Y a-t-il rien de plus malheureux qu'un oiseau qui, ayant eu pour demeure une forêt agréable et toute la campagne des airs, se voit renfermé dans une cage d'un pied d'espace? cependant il ne se donne pas la mort ; il chante, au contraire, et tâche à se divertir. Les hommes ne sont pas si sages : ils se désespèrent. Regardez combien de crimes un seul crime leur fait commettre. Premièrement, vous détruisez l'ouvrage du ciel ; et plus cet ouvrage est beau, plus le crime doit être grand : jugez donc quelle seroit votre faute. En second lieu, vous vous défiez de la Providence, ce qui est un autre crime. Pouvez-vous répondre de ce qui vous arrivera? Peut-être le ciel vous réserve-t-il un bonheur plus grand que celui que vous regrettez ; peut-être vous réjouirez-vous bientôt du retour de votre mari, ou, pour mieux dire, de votre amant ; car à son dépit je le juge tel. J'ai tant vu de ces amants échappés revenir incontinent, et faire satisfaction aux personnes qui leur avoient donné sujet de se plaindre ; j'ai tant vu de malheureux, d'un autre côté, changer de condition et de sentiment, que ce seroit imprudence à vous de ne pas donner à la Fortune le loisir de tourner sa roue. Outre ces raisons générales, votre mari vous a défendu d'attenter contre votre vie. Ne me proposez point pour expédient de vous laisser mourir de tristesse : c'est un détour que votre propre conscience doit condamner. J'approuverois bien plutôt que vous perçassiez le sein d'un poignard. Celui-ci est un crime d'un moment, qui a le premier transport pour excuse ; l'autre est une continuation

de crimes que rien ne peut excuser. Qu'il n'y ait point de punition par delà la mort, je ne pense pas qu'on vous ait enseigné cette doctrine. Croyez, madame, qu'il y en a, et de particulièrement ordonnées contre ceux qui jettent leur âme au vent[1], et qui ne la laissent pas envoler.

— Mon père, reprit Psyché, cette dernière considération fait que je me rends : car d'espérer le retour de mon mari, il n'y a pas d'apparence ; je serai réduite à ne faire de ma vie autre chose que le chercher.

— Je ne le crois pas, dit le vieillard. J'ose vous répondre, au contraire, qu'il vous cherchera. Quelle joie alors aurez-vous ! Attendez du moins quelques jours en cette demeure. Vous pourrez vous y appliquer à la connaissance de vous-même et à l'étude de la sagesse ; vous y mènerez la vie que j'y mène depuis longtemps, et que j'y mène avec tant de tranquillité que, si Jupiter vouloit changer de condition contre moi je le renverrois sans délibérer.

— Mais comment vous êtes-vous avisé de cette retraite? repartit Psyché; ne vous serai-je point importune, si je vous prie de m'apprendre votre aventure?

— Je vous la dirai en peu de mots, reprit le vieillard. J'étois à la cour d'un roi qui se plaisoit a m'entendre, et qui m'avait donné la charge de premier philosophe de sa maison. Outre la faveur, je ne manquois pas de biens. Ma famille ne consistoit qu'en une personne qui m'étoit fort chère ; j'avois perdu mon épouse depuis longtemps : il me restoit une fille de beauté exquise, quoique infiniment au-dessous des charmes que vous possédez. Je l'élevai dans des sentiments de vertu convenables à l'état de

1. Lucemque perosi
Projecere animas.
(VIRG., *Énéide*, liv. VI, v. 435.)

notre fortune et à la profession que je faisois. Point de coquetterie ni d'ambition ; point d'humeur austère non plus. Je voulois en faire une compagne commode pour un mari, plutôt qu'une maîtresse agréable pour des amants.

« Ses qualités la firent bientôt rechercher par tout ce qu'il y avoit d'illustre à la cour. Celui qui commandoit les armées du roi l'emporta. Le lendemain qu'il l'eut épousée, il en fut jaloux ; il lui donna des espions et des gardes : pauvre esprit qui ne voyoit pas que si la vertu ne garde une femme, en vain l'on pose des sentinelles à l'entour! Ma fille auroit été longtemps malheureuse sans les hasards de la guerre. Son mari fut tué dans un combat. Il la laissa mère d'une des filles que vous voyez, et grosse de l'autre. L'affliction fut plus forte que le souvenir des mauvais traitements du défunt, et le temps fut plus fort que l'affliction. Ma fille reprit à la fin sa gaieté, sa douce conversation, et ses charmes ; résolue pourtant de demeurer veuve, voire de mourir plutôt que de tenter un second hasard. Les amants reprirent aussi leur train ordinaire : mon logis ne désemplissoit point d'importuns ; le plus incommode de tout fut le fils du roi.

Ma fille, à qui ces choses ne plaisoient pas, me pria de demander pour récompense de mes services qu'il me fût permis de me retirer. Cela me fut accordé. Nous nous en allâmes à une maison des champs que j'avois. A peine étions-nous partis que les amants nous suivirent : ils y arrivèrent aussitôt que nous. Le peu d'espérance de s'en sauver nous obligea d'abandonner des provinces où il n'y avoit point d'asile contre l'amour, et d'en chercher un chez des peuples du voisinage. Cela fit des guerres, et ne nous délivra point des amants : ceux de la contrée étoient plus persécutants que les autres. Enfin nous nous reti-

râmes au désert, avec peu de suite, sans équipage, n'emportant que quelques livres, afin que notre fuite fût plus secrète. La retraite que nous choisîmes étoit fort cachée; mais ce n'étoit rien en comparaison de celle-ci. Nous y passâmes deux jours avec beaucoup de repos. Le troisième jour on sut où nous nous étions réfugiés : un amant vint nous demander le chemin ; un autre amant se mit à couvert de la pluie dans notre cabane. Nous voilà désespérés, et n'attendant de tranquillité qu'aux Champs Élysées.

« Je proposai à ma fille de se marier. Elle me pria d'attendre qu'on l'y eût condamnée sous peine du dernier supplice : encore préféreroit-elle la mort à l'hymen. Elle avouoit bien que l'importunité des amants étoit quelque chose de très-fâcheux ; mais la tyrannie des méchants maris alloit au delà de tous les maux qu'on étoit capable de se figurer : que je ne me misse en peine que de moi seul ; elle sauroit résister aux cajoleries que l'on lui feroit ; et si l'on venoit à la violence, ou à la nécessité du mariage, elle sauroit encore mieux mourir. Je ne la pressai pas davantage.

« Une nuit que je m'étois endormi sur cette pensée, la Philosophie m'apparut en songe. « Je veux, dit-elle, te tirer « de peine : suis-moi. » Je lui obéis. Nous traversâmes les lieux par où je vous ai conduite. Elle m'amena jusque sur le seuil de cette habitation. « Voilà, dit-elle, le seul endroit où tu trouveras du repos.» L'image du lieu, celle du chemin, demeurèrent dans ma mémoire. Je me réveillai fort content.

« Le lendemain je contai ce songe à ma fille ; et comme nous nous promenions, je remarquai que le chemin où la Philosophie m'avoit fait entrer aboutissoit à notre cabane. Qu'est-il besoin d'un plus long récit? nous fîmes

résolution d'éprouver le reste du songe. Nous congédiâmes nos domestiques, et nous nous sauvâmes avec ces deux filles, dont la plus âgée n'avoit pas six ans ; il nous fallut porter l'autre. Après les mêmes peines que vous avez eues, nous arrivâmes sous ces rochers. Ma famille s'y étant établie, je retournai prendre le peu de meubles que vous voyez, les apportant à diverses fois, et mes livres aussi. Pour ce qui nous étoit resté de bagues et d'argent, il étoit déjà en lieu d'assurance ; nous n'en avons pas encore eu besoin. Le voisinage du fleuve nous fait subsister, sinon avec luxe et délicatesse, avec beaucoup de santé tout au moins. J'y prends du poisson que je vas vendre en une ville que ce mont vous cache, et où je ne suis connu de personne. Mon poisson n'est pas sitôt sur la place qu'il est vendu. Tous les habitants sont gens riches, de bonne chère, fort paresseux. Ils ont peine à sortir de leurs murailles ; comment viendroient-ils ici m'interrompre, si ce n'est que votre mari s'en mêle à la fin, et qu'il nous envoie des amants, soit de ce lieu-là, soit d'un autre ? Les amants se font passage partout ; ce n'est pas pour rien que leur protecteur a des ailes. Ces filles, comme vous voyez, sont en âge de l'appréhender. Je ne suis pourtant pas certain qu'elles prennent la chose du même biais que l'a toujours prise leur mère. Voilà, madame, comme je suis arrivé ici. Le vieillard finit par l'exagération de son bonheur, et par les louanges de la solitude.

— Mais, mon père, reprit Psyché, est-ce un si grand bien que cette solitude dont vous parlez ? Est-il possible que vous ne vous y soyez point ennuyés, vous ni votre fille ? A quoi vous êtes-vous occupés pendant dix années ?

— A nous préparer pour une autre vie, lui répondit le vieillard : nous avons fait des réflexions sur les fautes

et sur les erreurs à quoi sont sujets les hommes; nous avons employé le temps à l'étude.

— Vous ne me persuaderez point, repartit Psyché, qu'une grandeur légitime et des plaisirs innocents ne soient préférables au train de vie.que vous menez.

— La véritable grandeur à l'égard des philosophes, lui répliqua le vieillard, est de régner sur soi-même ; et le véritable plaisir, de jouir de soi. Cela se trouve en la solitude, et ne se trouve guère autre part. Je ne vous dis pas que toutes personnes s'en accommodent; c'est un bien pour moi, ce seroit un mal pour vous. Une personne que le ciel a composée avec tant de soin et avec tant d'art doit faire honneur à son ouvrier, et régner ailleurs que dans le désert.

— Hélas! mon père, dit notre héroïne en soupirant, vous me parlez de régner, et je suis esclave de mon ennemie! Sur qui voulez-vous que je règne? Ce ne peut être ni sur mon cœur, ni sur celui de l'Amour; de régner sur d'autres, c'est une gloire que je refuse. » Là-dessus elle lui conta son histoire succinctement. Après avoir achevé : « Vous voyez, dit-elle, combien j'ai sujet de craindre Vénus. J'ai toutefois résolu de me mettre en quête de mon mari devant que le jour se passe. Sa brûlure m'inquiète trop : ne savez-vous point un secret pour le guérir sans douleur et en un moment? »

Le vieillard sourit. « J'ai, dit-il, cherché toute ma vie dans les simples, dans les compositions, dans les minéraux, et n'ai pu encore trouver de remède pour aucun mal; mais croyez-vous que les dieux en manquent? Il faut bien qu'ils en aient de bons, et de bons médecins aussi, puisque la mort ne peut rien sur eux. Ne vous mettez donc en peine que de regagner votre époux: pour

cela il vous faut attendre; laissez-le dormir sur sa colère : si vous vous présentez à lui devant que le temps l'ait adoucie, vous vous mettez au hasard d'être rebutée, ce qui vous seroit d'une très-périlleuse conséquence pour l'avenir. Quand les maris se sont fâchés une fois, et qu'ils ont fait une fois les difficiles, la mutinerie ne leur coûte plus rien après. »

Psyché se rendit à cet avis, et passa huit jours en ce lieu-là, sans y trouver le repos que son hôte lui promettoit. Ce n'est pas que l'entretien du vieillard et celui même des jeunes filles ne charmassent quelquefois son mal; mais incontinent elle retournoit aux soupirs, et le vieillard lui disoit que l'affliction diminueroit sa beauté, qui étoit le seul bien qui lui restoit, et qui feroit infailliblement revenir les autres. On n'avoit point encore allégué de raison à notre héroïne qui lui plût tant. Ce n'étoit pas seulement au vieillard qu'elle parloit de sa passion : elle demandoit quelquefois conseil aux choses inanimées; elle importunoit les arbres et les rochers. Le vieillard avoit fait une longue route dans le fond du bois. Un peu de jour y venoit d'en haut. Des deux côtés de la route étoient des réduits où une belle pouvoit s'endormir sans beaucoup de témérité ; les Sylvains ne fréquentoient pas cette forêt ; ils la trouvoient trop sauvage. La commodité du lieu obligea Psyché d'y faire des vers, et d'en rendre les hêtres participants. Elle rappela les idées de la poésie que les nymphes lui avoient données. Voici à peu près le sens de ses vers :

Que nos plaisirs passés augmentent nos supplices!
Qu'il est dur d'éprouver, après tant de délices,
Les cruautés du sort !
Falloit-il être heureuse avant qu'être coupable?

Et si de me haïr, Amour, tu fus capable,
Pourquoi m'aimer d'abord ?

Que ne punissois-tu mon crime par avance?
Il est bien temps d'ôter à mes yeux ta présence,
Quand tu luis dans mon cœur !
Encor si j'ignorois la moitié de tes charmes!
Mais je les ai tous vus ; j'ai vu toutes les armes
Qui te rendent vainqueur.

J'ai vu la beauté même et les grâces dormantes.
Un doux ressouvenir de cent choses charmantes
Me suit dans les déserts.
L'image de ces biens rend mes maux cent fois pires.
Ma mémoire me dit : Quoi ! Psyché, tu respires,
Après ce que tu perds ?

Cependant il faut vivre : Amour m'a fait défense
D'attenter sur des jours qu'il tient en sa puissance,
Tout malheureux qu'ils sont.
Le cruel veut, hélas! que mes mains soient captives.
Je n'ose me soustraire aux peines excessives
Que mes remords me font.

C'est ainsi qu'en un bois Psyché contoit aux arbres
Sa douleur, dont l'excès faisoit fendre les marbres.
Habitants de ces lieux,
Rochers, qui l'écoutiez avec quelque tendresse,
Souvenez-vous des pleurs qu'au fort de sa tristesse
Ont versés ses beaux yeux.

Elle n'avoit guère d'autre plaisir. Une fois pourtant, la curiosité de son sexe, et la sienne propre, lui fit écouter une conversation secrète des deux bergères. Le vieillard avoit permis à l'aînée de lire certaines fables amoureuses que l'on composoit alors, à peu près comme nos romans,

et l'avoit défendu à la cadette, lui trouvant l'esprit trop ouvert et trop éveillé. C'est une conduite que nos mères de maintenant suivent aussi : elles défendent à leurs filles cette lecture pour les empêcher de savoir ce que c'est qu'amour : en quoi je tiens qu'elles ont tort ; et cela est même inutile, la Nature servant d'Astrée[1]. Ce qu'elles gagnent par là n'est qu'un peu de temps : encore n'en gagnent-elles point ; une fille qui n'a rien lu croit qu'on n'a garde de la tromper, et est plus tôt prise. Il est de l'amour comme du jeu : c'est prudemment fait que d'en apprendre toutes les ruses ; non pas pour les pratiquer, mais afin de s'en garantir. Si jamais vous avez des filles, laissez-les lire.

Celles-ci s'entretenoient à l'écart. Psyché étoit assise à quatre pas d'elles sans qu'on la vît. La jeune bergère disoit à l'aînée : « Je vous prie, ma sœur, consolez-moi : je ne me trouve plus belle comme je faisois. Vous semble-t-il pas que la présence de Psyché nous ait changées l'une et l'autre ? J'avois du plaisir à me regarder devant qu'elle vînt ; je n'y en ai plus. — Et ne vous regardez pas, dit l'aînée. — Il se faut bien regarder, reprit la cadette ; comment feroit-on autrement pour s'ajuster comme il faut ? Pensez-vous qu'une fille soit comme une fleur, qui sait arranger ses feuilles sans se servir de miroir ? Si j'étois rencontrée de quelqu'un qui ne me trouvât pas à son gré !

— Rencontrée dans ce désert ! dit l'aînée ; vous me faites rire. — Je sais bien, reprit la cadette, qu'il est difficile d'y aborder ; mais cela n'est pas absolument impossible. Psyché n'a point d'ailes, ni nous non plus ; nous nous y rencontrons cependant. Mais, à propos de Psyché, que signi-

1. Allusion au roman intitulé *l'Astrée,* qui roule entièrement sur l'amour.

fient les paroles qu'elle a gravées sur nos hêtres? Pourquoi mon père l'a-t-il priée de ne me les point expliquer? D'où vient qu'elle soupire incessamment? Qui est cet Amour qu'elle dit qu'elle aime ?

— Il faut que ce soit son frère, repartit l'aînée. — Je gagerois bien que non, dit la jeune fille. Vous qui parlez, feriez-vous tant de façons pour un frère? — C'est donc son mari, répliqua la sœur. — Je vous entends bien, reprit la cadette; mais les maris viennent-ils au monde tout faits? ne sont-ils point quelque autre chose auparavant? Qu'étoit l'Amour à sa femme devant que de l'épouser? c'est ce que je vous demande. — Et ce que je ne vous dirai pas, répondit la sœur, car on me l'a défendu.

— Vous seriez bien étonnée, dit la jeune fille, si je le savois déjà. C'est un mot qui m'est venu dans l'esprit sans que personne me l'ait appris : devant que l'Amour fût le mari de Psyché, c'étoit son amant. — Qu'est-ce à dire amant? s'écria l'aînée; y a-t-il des amants au monde? — S'il y en a! reprit la cadette, votre cœur ne vous l'a-t-il point encore dit? Il y a tantôt six mois que le mien ne me parle d'autre chose. — Petite fille, reprit sa sœur, si l'on vous entend, vous serez criée[1]. — Quel mal y a-t-il à ce que je dis? lui repartit la jeune bergère. Hé! ma chère sœur, continua-t-elle en lui jetant les deux bras au cou, apprenez-moi, je vous prie, ce qu'il y a dans vos livres. — On ne le veut pas, dit l'aînée. — C'est à cause de cela, reprit la cadette, que j'ai une extrême envie de le savoir. Je me lasse d'être un enfant et une ignorante. J'ai résolu de prier mon père qu'il me mène un de ces jours à la ville; et la première fois que Psyché se parlera

1. C'est-à-dire *grondée*. Ce mot s'emploie peu dans ce sens, surtout au participe.

à elle-même, ce qui lui arrive souvent étant seule, je me cacherai pour l'entendre.

— Cela n'est pas nécessaire, » dit tout haut Psyché de l'endroit où elle étoit. Elle se leva aussitôt, et courut à nos deux bergères, qui se jetèrent à ses genoux si confuses qu'à peine purent-elles ouvrir la bouche pour lui demander pardon. Psyché les baisa, les prit par la main, et les fit asseoir à côté d'elle, puis leur parla de cette manière : « Vous n'avez rien dit qui m'offense, les belles filles. Et vous, continua-t-elle en s'adressant à la jeune sœur et en la baisant encore une fois, je vous satisferai tout à l'heure sur vos soupçons. Votre père m'avoit priée de ne le pas faire ; mais puisque ses précautions sont inutiles, et que la nature vous en a déjà tant appris, je vous dirai qu'en effet il y a au monde un certain peuple agréable, insinuant, dont les manières sont tout à fait douces, qui ne songe qu'à nous plaire, et nous plaît aussi : il n'a rien d'extraordinaire en son visage ni en sa mine ; cependant nous le trouvons beau par-dessus tous les autres peuples de l'univers. Quand on en vient là, les sœurs et les frères ne sont plus rien. Ce peuple est répandu par toute la terre sous le nom d'amants. De vous dire précisément comme il est fait, c'est une chose impossible : en certains pays il est blanc ; en d'autres pays il est noir. L'Amour ne dédaignoit pas d'en faire partie. Ce dieu étoit mon amant devant que de m'épouser : et ce qui vous étonneroit si vous saviez comme se gouverne le monde, c'est qu'il l'étoit même étant mon mari ; mais il ne l'est plus. »

Ensuite de cette déclaration, Psyché leur conta son aventure bien plus au long qu'elle ne l'avoit contée au vieillard. Son récit étant achevé : « Je vous ai, dit-elle,

conté ces choses afin que vous fassiez dessus des réflexions, et qu'elles vous servent pour la conduite de votre vie. Non que mes malheurs, provenant d'une cause extraordinaire, doivent être tirés à conséquence par des bergères, ni qu'ils doivent vous dégoûter d'une passion dont les peines mêmes sont des plaisirs : comment résisteriez-vous à la puissance de mon mari ? tout ce qui respire lui sacrifie. Il y a des cœurs qui s'en voudroient dispenser; ces cœurs y viennent à leur tour. J'ai vu le temps que le mien étoit du nombre; je dormois tranquillement, on ne m'entendoit point soupirer, je ne pleurois point : je n'étois pas plus heureuse que je le suis. Cette félicité languissante n'est pas une chose si souhaitable que votre père se l'imagine : les philosophes la cherchent avec un grand soin, les morts la trouvent sans nulle peine. Et ne vous arrêtez pas à ce que les poëtes disent de ceux qui aiment; ils leur font passer leur plus bel âge dans les ennuis : les ennuis d'amour ont cela de bon qu'ils n'ennuient jamais. Ce que vous avez à faire est de bien choisir, et de choisir une fois pour toutes : une fille qui n'aime qu'en un endroit ne sauroit être blâmée; pourvu que l'honnêteté, la discrétion, la prudence, soient conductrices de cette affaire, et pourvu qu'on garde des bornes, c'est-à-dire qu'on fasse semblant d'en garder Quand vos amours iront mal, pleurez, soupirez, désespérez-vous ; je n'ai que faire de vous le dire : faites seulement que cela ne paroisse pas ; quand elles iront bien, que cela paroisse encore moins, si vous ne voulez que l'envie s'en mêle et qu'elle corrompe de son venin toute votre béatitude, comme vous voyez qu'il est arrivé à mon égard. J'ai cru vous rendre un fort bon office en vous donnant ces avis, et ne comprends pas la pensée de votre

père. Il sait bien que vous ne demeurerez pas toujours dans cette ignorance : qu'attend-il donc? que votre propre expérience vous rende sages? Il me semble qu'il vaudroit mieux que ce fût l'expérience d'autrui, et qu'il vous permît la lecture à l'une aussi bien qu'à l'autre : je vous promets de lui en parler. »

Psyché plaidoit la cause de son époux, et peut-être sans cela n'auroit-elle pas inspiré ces sentiments aux deux jeunes filles. Les sœurs l'écoutoient comme une personne venue du ciel. Il se tint ensuite entre les trois belles un conseil secret touchant les affaires de notre héroïne.

Elle demanda aux bergères ce qu'il leur sembloit de son aventure, et quelle conduite elle avoit à tenir de là en avant. Les sœurs la prièrent de trouver bon qu'elles demeurassent dans le respect, et s'abstinssent de dire leur sentiment : il ne leur appartenoit pas, dirent-elles, de délibérer sur la fortune d'une déesse ; quel conseil pouvoit-on attendre de deux jeunes filles qui n'avoient encore vu que leur troupeau?

Notre héroïne les pressa tant, que l'aînée lui dit qu'elle approuvoit ses soumissions et son repentir ; qu'elle lui conseilloit de continuer, car cela ne pouvoit lui nuire, et pouvoit extrêmement lui profiter ; qu'assurément son mari n'avoit point discontinué de l'aimer ; ses reproches, et le soin qu'il avoit eu d'empêcher qu'elle ne mourût, sa colère même, en étoient des témoignages infaillibles : il vouloit, sans plus, lui faire acheter ses bonnes grâces, pour les lui rendre plus précieuses. C'étoit un second ragoût[1]

1. *Ragoût,* au figuré, signifie un plaisir qui réveille les sens, qui ranime le goût. Dans le comte de Bussy, on lit : « C'est un grand *ragoût* pour vous que le bruit. » Et dans Molière : « Je voudrois savoir quel *ragoût* il y a à eux. » (*L'Avare,* acte II, scène v.)

dont il s'avisoit, et qui, tout considéré, n'étoit pas à beaucoup près si étrange que le premier.

La cadette fut d'un avis tout contraire, et s'emporta fort contre l'Amour. Ce dieu étoit-il raisonnable? Avoit-il des yeux, de laisser languir à ses pieds la fille d'un roi, reine elle-même de la beauté, tout cela parce qu'on avoit eu la curiosité de le voir? La belle raison de quitter sa femme, et de faire un si grand bruit! S'il eût été laid, il eût eu sujet de se fâcher; mais étant si beau, on lui avoit fait plaisir. Bien loin que cette curiosité fût blâmable, elle méritoit d'être louée, comme ne pouvant provenir que d'excès d'amour. « Si vous m'en croyez, madame, vous attendrez que votre mari revienne au logis. Je ne connois ni le naturel des dieux ni celui des hommes; mais je juge d'autrui par moi-même, et crois que chacun est fait à peu près de la même sorte : quand nous avons quelque différend, ma sœur et moi, si je fais la froide et l'indifférente, elle me recherche; si elle se tient sur son quant à moi, je vas au-devant. »

Psyché admira l'esprit de nos deux bergères, et conjectura que la cadette avoit attrapé les livres dont la bibliothèque de sa sœur étoit composée, et les avoit lus en cachette : ajoutez aux livres l'excellence du naturel, lequel, ayant été fort heureux dans la mère de ces deux filles, revivoit en l'une et en l'autre avec avantage, et n'avoit point été abâtardi par la solitude. Psyché préféra l'avis de l'aînée à celui de la cadette : elle résolut de se mettre en quête de son mari dès le lendemain.

Cette entreprise avoit quelque chose de bien hardi et de bien étrange. La fille d'un roi aller ainsi seule! car pour être femme d'un dieu, ce n'étoit pas une qualité qui dût faire trouver de la messéance en la chose : les déesses

vont et viennent comme il leur plaît, et personne n'y trouve à dire. La difficulté étoit plus grande à l'égard de notre héroïne : non-seulement elle appréhendoit de rencontrer les satellites de son ennemie, mais tous les hommes en général. Et le moyen d'empêcher qu'on ne la reconnût d'abord? Quoique son habit fût de deuil, c'étoit aussi un habit de noces, chargé de diamants en beaucoup d'endroits, et qui avoit consumé deux années du revenu de son père. Tant de beauté en une personne, et de richesses en son vêtement, tenteroient le premier venu. Elle espéroit véritablement que son mari préserveroit la personne, et empêcheroit que l'on n'y touchât : les diamants deviendroient ce qu'il plairait au destin. Quand elle n'auroit rien espéré, je crois qu'il n'en eût été autre chose. Io courut par toute la terre : on dit qu'elle étoit piquée d'une mouche; je soupçonne fort cette mouche de ressembler à l'Amour autrement que par les ailes. Bien prit à Psyché que la mouche qui la piquoit étoit son mari : cela excusoit toutes choses.

L'aînée des deux filles lui proposa de se faire faire un autre habit dans cette ville voisine dont j'ai parlé : leur père auroit ce soin-là, si elle le jugeoit à propos. Psyché, qui voyoit que cette fille étoit d'une taille à peu près comme la sienne, aima mieux changer d'habit avec elle, et voulut que la métamorphose s'en fît sur-le-champ. C'étoit une occasion de s'acquitter envers ses hôtesses. Quelle satisfaction pour elle si le prix de ses diamants augmentoit celui de ces filles, et y faisoit mettre l'enchère par plus d'amants!

Qui se trouva empêchée? ce fut la bergère. Le respect, la honte, la répugnance de recevoir ce présent, mille choses l'embarrassoient; elle appréhendoit que son père

ne la blâmât. Toutes bergères qu'étoient ces filles, elles avoient du cœur, et se souvenoient de leur naissance quand il en étoit besoin. Il fallut cette fois-là que l'aînée se laissât persuader ; à condition, dit-elle, que cet habit lui tiendroit lieu de dépôt.

Nos deux travesties se trouvèrent en leurs nouveaux accoutrements comme si Psyché n'eût fait toute sa vie autre chose qu'être bergère, et la bergère qu'être princesse. Quand elles se présentèrent au vieillard, il eut de la peine à les reconnoître. Psyché se fit un divertissement de cette métamorphose. Elle commençait à mieux espérer, goûtant les plaisirs qu'on lui apportoit.

Le lendemain, ayant trouvé le vieillard seul, elle lui parla ainsi : « Vous ne pouvez pas toujours vivre, et êtes en un âge qui vous doit faire songer à vos filles : que deviendront-elles si vous mourez?

— Je leur laisserai le ciel pour tuteur, reprit le vieillard ; puis l'aînée a de la prudence, et toutes deux ont assez d'esprit. Si la Parque me surprend, elles n'auront qu'à se retirer dans cette ville voisine : le peuple y est bon, et aura soin d'elles. Je vous confesse que le plus sûr est de prévenir la Parque. Je les conduirai moi-même en ce lieu dès que vous serez partie. C'est un lieu de félicité pour les femmes ; elles y font tout ce qu'elles veulent, et cela leur fait vouloir tout ce qui est bien. Je ne crois pas que mes filles en usent autrement. S'il étoit bienséant à moi de les louer, je vous dirois que leurs inclinations sont bonnes, et que l'exemple et les leçons de leur mère ont trouvé en elles des sujets déjà disposés à la vertu. La cadette ne vous a-t-elle point semblé un peu libre?

— Ce n'est que gaieté et jeunesse, reprit Psyché : elle n'aime pas moins la gloire que son aînée. L'âge lui donnera

de la retenue : la lecture lui en auroit déjà donné si vous y aviez consenti. Au reste, servez-vous des diamants qui sont sur l'habit que j'ai laissé à vos filles : cela vous aidera peut-être à les marier. Non que leur beauté ne soit une dot plus que suffisante ; mais vous savez ausi bien que moi que quand la beauté est riche, elle est de moitié plus belle. »

Le vieillard eut trop de fierté pour un philosophe. Il ne se voulut charger de l'habit qu'à condition de n'y point toucher. Dès le même jour tous quatre partirent de ce désert.

Quand ils eurent passé la ravine et le petit sentier bordé de ronces, ils se séparèrent. Le vieillard, avec ses enfants, prit le chemin de la ville, Psyché, celui que la fortune lui présenta. La peine de se quitter fut égale, et les larmes bien réciproques. Psyché embrassa cent fois les deux jeunes filles, et les assura que, si elle rentroit en grâce, elle feroit tant auprès de l'Amour qu'il les combleroit de ses biens, leur départiroit à petite mesure ses maux, justement ce qu'il en faudroit pour leur faire trouver les biens meilleurs. Après le renouvellement des adieux et celui des larmes, chacun suivit son chemin : ce ne fut pas sans tourner la tête.

La famille du vieillard arriva heureusement dans le lieu où elle avoit dessein de s'établir. Je vous conterois ses aventures si je ne m'étois point prescrit des bornes plus resserrées. Peut-être qu'un jour les mémoires que j'ai recueillis tomberont entre les mains de quelqu'un qui s'exercera sur cette matière, et qui s'en acquittera mieux que moi : maintenant je n'achèverai que l'histoire de notre héroïne.

Sitôt qu'elle eut perdu de vue ces personnes, son des-

sein se représenta à elle tel qu'il étoit, avec ses inconvénients, ses dangers, ses peines, dont elle n'avoit aperçu jusque-là qu'une petite partie. Il ne lui restoit de tant de trésors qu'un simple habit de bergère. Les palais où il lui falloit coucher étoient quelquefois le tronc d'un arbre, quelquefois un antre, ou une masure. Là, pour compagnie, elle rencontroit des hiboux et force serpents. Son manger croissoit sur le bord de quelque fontaine, ou pendoit aux branches des chênes, ou se trouvoit parmi celles des palmiers. Qui l'auroit vue pendant le midi, lorsque la campagne n'est qu'un désert, contrainte de s'appuyer contre la première pierre qu'elle rencontroit, et n'en pouvant plus de chaleur, de faim, et de lassitude, priant le Soleil de modérer quelque peu l'excessive ardeur de ses rayons, puis considérant la terre, et ressuscitant avec ses larmes les herbes que la canicule avoit fait mourir; qui l'auroit vue, dis-je, en cet état, et ne se seroit pas fondu en pleurs aussi bien qu'elle, auroit été un véritable rocher.

Deux jours se passèrent à aller de côté et d'autre, puis revenir sur ses pas, aussi peu certaine du lieu par où elle vouloit commencer sa quête, que de la route qu'il falloit prendre. Le troisième, elle se souvint que l'Amour lui avoit recommandé sur toutes choses de le venger. Psyché étoit bonne: jamais elle n'auroit pu se résoudre de faire du mal à ses sœurs autrement que par un motif d'obéissance. quelque méchantes et quelque dignes de punition qu'elles fussent. Que si elle avoit voulu tuer son mari, ce n'étoit pas comme son mari, mais comme dragon. Aussi ne se proposa-t-elle point d'autre vengeance que de faire accroire à chacune de ses sœurs séparément que l'Amour vouloit l'épouser, ayant répudié leur cadette comme indigne de

l'honneur qu'il lui avoit fait : tromperie qui, dans l'apparence, n'aboutissoit qu'à les faire courir l'une et l'autre, et leur faire consumer un peu plus de temps autour d'un miroir.

Dans cette résolution elle se remet en chemin ; et, comme une personne de son sexe vint à passer (elle avoit soin de se détourner des hommes), elle la pria de lui dire par où on alloit à certains royaumes, situés en un canton qui étoit entre telle et telle contrée, enfin où régnoient les sœurs de Psyché. Le nom de Psyché étoit plus connu que celui de ces royaumes : ainsi cette femme comprit par là ce qu'on lui demandoit, et enseigna à notre bergère une partie de la route qu'il falloit suivre.

A la première croisée de chemins qu'elle rencontra, ses frayeurs se renouvelèrent. Les gens qu'avoit envoyés Vénus pour se saisir d'elle ayant rendu à leur reine un fort mauvais compte de leur recherche, cette déesse ne trouva point d'autre expédient que de faire trompeter sa rivale. Le crieur des dieux est Mercure : c'est un de ses cent métiers. Vénus le prit dans sa belle humeur ; et, après s'être laissé dérober par ce dieu deux ou trois baisers et une paire de pendants d'oreilles, elle fit marché avec lui, moyennant lequel il se chargea de crier Psyché par tous les carrefours de l'univers, et d'y faire planter des poteaux où ce placard seroit affiché :

> De par la reine de Cythère,
> Soient, dans l'un et l'autre hémisphère,
> Tous humains dûment avertis
> Qu'elle a perdu certaine esclave blonde,
> Se disant femme de son fils,
> Et qui court à présent le monde.
> Quiconque enseignera sa retraite à Vénus,

Comme c'est chose qui la touche,
Aura trois baisers de sa bouche ;
Qui la lui livrera, quelque chose de plus.

Notre bergère rencontra donc un de ces poteaux : il y en avoit à toutes les croisées de chemins un peu fréquentés. Après six jours de travail, elle arriva au royaume de son aînée. Cette malheureuse femme savoit déjà, par le moyen des placards, ce qui étoit arrivé à sa sœur. Ce jour-là elle étoit sortie afin d'en voir un. La satisfaction qu'elle en eut fut véritablement assez grande pour mériter qu'elle la goutât à loisir. Ainsi elle renvoya à la ville la meilleure partie de son train, et voulut coucher en une maison des champs où elle alloit quelquefois, située au-dessus d'une prairie fort agréable et fort étendue. Là sa joie se dilatoit, quand notre bergère passa. La maudite reine avoit voulu qu'on la laissât seule. Deux ou trois de ses officiers et autant de femmes se promenoient à cinq cents pas d'elle, et s'entretenoient possible de leur amour, plus attachés à ce qu'ils disoient qu'à ce que pensoit leur maîtresse.

Psyché la reconnut d'assez loin. L'autre étoit tellement occupée à se réjouir du placard que sa sœur se jeta à ses genoux devant qu'elle l'aperçût. Quelle témérité à une bergère! surprendre Sa Majesté ! la retirer de ses rêveries! se jeter à ses genoux sans l'en avertir ! Il falloit châtier cette audacieuse. Et qui es-tu, insolente, qui oses ainsi m'approcher?

— Hélas ! madame, je suis votre sœur, autrefois l'épouse de Cupidon, maintenant esclave, et ne sachant presque que devenir. La curiosité de voir mon mari l'a mis en telle colère, qu'il m'a chassée. Psyché, m'a-t-il dit, vous ne méritez pas d'être aimée d'un dieu : pourvoyez-vous

d'époux ou d'amant, comme vous le jugerez à propos ; car de votre vie vous n'aurez aucune part à mon cœur. Si je l'avois donné à votre aînée, elle l'auroit conservé, et ne seroit pas tombée dans la faute que vous avez faite ; je ne serois pas malade d'une brûlure qui me cause des douleurs extrêmes, et dont je ne guérirai de longtemps. Vous n'avez que de la beauté : j'avoue que cela fait naître l'amour ; mais, pour le faire durer, il faut autre chose : il faut ce qu'a votre aînée, de l'esprit, de la beauté, et de la prudence. Je vous ai dit les raisons qui m'empêchoient de me laisser voir : votre sœur s'y seroit rendue ; mais pour vous, ce n'a été que légèreté d'esprit, contradiction, opiniâtreté. Je ne m'étonne plus que ma mère ait désapprouvé notre mariage : elle voyoit vos défauts ; que je lui propose de trouver bon que j'épouse votre sœur, je suis certain qu'elle l'agréera. Si je faisois cas de vous, je prendrois le soin moi-même de vous punir : je laisse cela à ma mère ; elle s'en saura acquitter. Soyez son esclave, puisque vous ne méritez pas d'être mon épouse. Je vous répudie, et vous donne à elle. Votre emploi sera, si elle me croit, de garder certaine sorte d'oisons qu'elle fait nourrir dans sa ménagerie d'Amathonte. Allez la trouver tout incontinent, portez-lui ces lettres, et passez par le royaume de votre aînée. Vous lui direz que je l'aime, et que, si elle veut m'épouser, tous ces trésors sont à elle. Je vous ai traitée comme une étourdie et comme un enfant : je la traiterai d'une autre manière, et lui permettrai de me voir tant qu'il lui plaira. Qu'elle vienne seulement, et s'abandonne à l'haleine du Zéphyre, comme déjà elle a fait, j'aurai soin qu'elle soit enlevée dans mon palais. Oubliez entièrement notre hymen ; je ne veux pas qu'il vous en reste la moindre chose, non pas même cet habit que vous

portez maintenant ; dépouillez-le tout à l'heure, en voilà un autre. Il a fallu obéir. Voilà, madame, quel est mon sort. »

La sœur, se croyant déjà entre les bras de l'Amour, chatouillée de ce témoignage de son mérite et de mille autres pensées agréables, ne marchanda point à se résoudre en son âme à quitter mari et enfants. Elle fit pourtant la petite bouche devant Psyché ; et, regardant sa cadette avec un visage de matrone : « Ne vous avois-je pas dit aussi, lui repartit-elle, qu'une honnête femme se devoit contenter du mari que les dieux lui avoient donné, de quelque façon qu'il fût fait, et ne pas pénétrer plus avant qu'il ne plaisoit à ce mari qu'elle pénétrât? Si vous m'eussiez crue, vous ne seriez pas vagabonde comme vous êtes. Voilà ce que c'est qu'une jeunesse inconsidérée, qui veut agir à sa tête, et qui ne croit pas conseil. Encore êtes-vous heureuse d'en être quitte à si bon marché ; vous méritiez que votre mari vous fît enfermer dans une tour. Or bien ne raisonnons plus sur une faute arrivée. Ce que vous avez à faire est de vous montrer le moins qu'il sera possible, et, puisque Amour veut que vous ne bougiez d'avec les oisons, ne les point quitter. Il y a même trop de somptuosité à votre habit. Cela ne sent pas sa criminelle assez repentante. Coupez ces cheveux, et prenez un sac ; je vous en ferai donner un : vous laisserez ici cet accoutrement. »

Psyché la remercia. « Puisque vous voulez, ajouta la faiseuse de remontrances, suivre toujours votre fantaisie, je vous abandonne et vous laisse aller où il vous plaira. Quant aux propositions de l'Amour, nous ferons ce qu'il sera à propos de faire. » Là-dessus elle se tourna vers ses gens, et laissa Psyché, qui ne s'en soucioit pas trop et qui voyoit bien que son aînée avoit mordu à l'hameçon, car

à peine tenoit-elle à terre, n'en pouvant plus qu'elle ne fût seule pour donner un libre cours à sa joie.

Psyché, de ce même pas, s'en alla faire à son autre sœur la même ambassade. Cette sœur-ci n'avoit plus d'époux; il étoit allé en l'autre monde à grandes journées, et par un chemin plus court que celui que tiennent les gens du commun : les médecins le lui avoient enseigné. Quoiqu'il n'y eût pas plus d'un mois qu'elle étoit veuve, il y paroissoit déjà ; c'est-à-dire que sa personne étoit en meilleur état : peut-être l'entendiez-vous d'autre sorte. Si bien que cette puînée étant de deux ans plus jeune, plus nouvelle mariée, et moins de fois mère que l'autre, le rétablissement de ses charmes n'étoit pas une affaire de si longue haleine : elle pouvoit bien plus tôt et plus hardiment se présenter à l'Amour.

L'autre avoit des réparations à faire de tous les côtés. Le bain y fut employé, les chimistes, les atourneuses. Cela étonna le roi son mari. La galanterie croissoit à vue d'œil, les galants ne paroissoient point. Il n'y avoit ni ingrédient, ni eau, ni essence, qu'on n'éprouvât; mais tout cela n'étoit que plâtrer la chose. Les charmes de la pauvre femme étoient trop avant dans les chroniques du temps passé pour les rappeler si facilement.

Tandis qu'elle fait ses préparatifs, sa seconde sœur la prévient, s'en va droit à cette montagne dont nous avons tant parlé, arrive au sommet sans rencontrer de dragons. Cela lui plut fort : elle crut qu'Amour lui épargnoit ces frayeurs par un privilége particulier; tourna vers l'endroit où elle et sa sœur avoient coutume de se présenter; et, pour être enlevée plus aisément par le Zéphyre, elle se planta sur un roc qui commandoit aux abîmes de ces lieux-là.

« Amour, dit-elle, me voilà venue : notre étourdie de cadette m'a assurée que tu me voulois épouser. Je n'attendois autre chose, et me doutois bien que tu la répudierois pour l'amour de moi, car c'est une écervelée. Regarde comme je te suis déjà obéissante. Je ne ferai pas comme a fait ma sœur Psyché. Elle a voulu à toute force te voir ; moi je veux tout ce que l'on veut : montre-toi, ne te montre pas, je me tiendrai très-heureuse. Si tu me caresses, tu verras comme je sais y répondre ; si tu ne me caresses pas, mon défunt mari m'y a tout accoutumée. Je te ferai rire de son régime, et je t'en dirai mille choses divertissantes : tu ne t'ennuieras point avec moi. Ma sœur Psyché n'étoit qu'un enfant qui ne savoit rien ; moi, je suis un esprit fait. O dieux ! je sens déjà une douce haleine. C'est celle de ton serviteur Zéphyre. Que ne l'as-tu envoyé lui-même ? il m'auroit plus tôt enlevée : j'en serois plus tôt entre tes bras, et tu en serois plus tôt entre les miens : je prétends que tu trouves la chose égale, et, puisque tu as de l'amour, tu dois avoir aussi de l'impatience. Adieu, misérables mortelles que les hommes aiment : vous voudriez bien être aimées comme moi d'un dieu qui n'eût point de poil au menton ; ce n'est pas pour vous : qu'il vous suffise de m'invoquer, et je pourvoirai à vos nécessités amoureuses. »

Disant ces paroles, elle s'abandonna dans les airs à son ordinaire ; et, au lieu d'être enlevée dans le palais de l'Amour, elle tomba premièrement sur une pointe de rocher, et puis sur une autre, de roc en roc : chacun d'eux emporta sa pièce ; ils se la renvoyoient les uns aux autres comme un jouet, de manière qu'elle arriva le plus joliment du monde au royaume de Proserpine.

Quelques jours après, son aînée se vint planter sur le même roc : celle-ci fit sa harangue au Zéphyre. « Amant de

Flore, lui cria-t-elle, quitte tes amours, et me viens porter dans le palais de ton maître. Ne me blesse point en chemin ; je suis délicate. Que si tu ne veux envoyer que ton haleine, cela suffira ; aussi bien n'aimé-je pas qu'on me touche, principalement les hommes : pour l'Amour, tant qu'il lui plaira. Prends garde surtout à ne point gâter ma coiffure. » Ayant dit ces mots, elle tira un miroir de sa poche, et fut quelque temps à se regarder, raccommodant un cheveu en un endroit, puis un en un autre, quelquefois rien, non sans se mouiller les lèvres, et tant de façons que si l'Amour avoit été là il en auroit ri. Elle remit son miroir, accusant, le plus agréablement qu'elle put, le Zéphyre d'être un paresseux, qui ne se soucioit que de ses amours, et négligeoit celles de son maître : se moquoit-il, de la laisser au soleil ? Justement comme elle achevoit ces reproches, un petit Eurus qui s'étoit fortuitement égaré vint passer à quatre pas d'elle : jugez la joie. Notre prétendue fiancée se donne le branle à soi-même ; mais, au lieu d'aller trouver l'Amour, comme elle pensoit, elle va trouver sa sœur, droit par le chemin que l'autre lui avoit tracé, sans se détourner d'un pas.

Ce sont les échos de ces rochers qui nous ont appris la mort des deux sœurs. Ils la contèrent quelque temps après au Zéphyre. Lui, incontinent, en alla porter la nouvelle au fils de Vénus, qui le régala d'un fort beau présent.

Psyché cependant continuoit de chercher l'Amour, toujours en son habit de bergère. Il avoit une telle grâce sur elle que, si son ennemie l'eût vue avec cet habit, elle lui en auroit donné un de déesse en la place. Les afflictions, le travail, la crainte, le peu de repos et de nourriture, avoient toutefois diminué ses appas ; si bien que, sans une force de beauté extraordinaire, ce n'auroit plus

été que l'ombre de cet objet qui avoit tant fait parler de lui dans le monde. Bien lui prit d'avoir des charmes à moissonner pour le temps et pour la douleur, et encore de reste pour elle. Le plus cruel de son aventure étoit les craintes qu'on lui donnoit. Tantôt elle entendoit dire que Vénus la faisoit chercher par d'autres gens ; quelquefois même qu'elle étoit tombée entre les mains de son ennemie, qui, à force de tourments, l'avoit rendue méconnoissable.

Un jour, elle eut une telle alarme qu'elle se jeta dans une chapelle de Cérès, comme en un asile qui de bonne fortune se présentoit. Cette chapelle étoit près d'un champ dont on venoit de couper les blés. Là les laboureurs des environs offroient tous les ans les prémices de leur récolte. Il y avoit un grand monceau de javelles à l'entrée du temple. Notre bergère se prosterna devant l'image de la déesse, puis lui mit au bras un chapeau de fleurs, lesquelles elle venoit de cueillir en courant et sans aucun choix : c'étoit de ces fleurs qui croissent parmi les blés. Psyché avoit ouï dire aux sacrificateurs de son pays qu'elles plaisoient à Cérès, et qu'une personne qui vouloit obtenir des dieux quelque chose ne devoit point entrer dans leurs maisons les mains vides. Après son offrande, elle se remit à genoux, et fit ainsi sa prière :

« Divinité la plus nécessaire qui soit au monde, nourrice des hommes, protége-moi contre celle que je n'ai jamais offensée; souffre seulement que je me cache pour quelques jours entre les javelles qui sont à la porte de ton temple, et que je vive du blé qui en tombera. Cythérée se plaint de ce que son fils m'a voulu du bien ; mais puisqu'il ne m'en veut plus, n'est-ce pas assez de satisfaction pour elle, et assez de peine pour moi ? Faut-il que la colère des dieux soit si grande ? S'il est vrai que la

Justice se soit retirée parmi eux, ils doivent considérer l'innocence d'une personne qui leur a obéi en se mariant. Ai-je corrompu l'oracle ? ai-je usé d'aucun artifice pour me faire aimer ? puis-je mais si un dieu me voit[1] ? quand je m'enfermerois dans une tour, me verroit-il pas[2] ? Tant s'en faut qu'en l'épousant je crusse faire du déplaisir à sa mère ; que je croyois épouser un monstre. Il s'est trouvé que c'étoit l'Amour, et que j'avois plu à ce dieu. C'est donc un crime d'être agréable ! Hélas ! je ne le suis plus, et ne l'ai jamais été par ma faute. Il ne se trouvera point que j'aie employé ni afféterie ni paroles ensorcelantes. Vénus a encore sur le cœur l'indiscrétion des mortels qui ont quitté son culte pour m'honorer. Qu'elle se plaigne donc des mortels ; mais de moi, c'est une injustice. Je leur ai dit qu'ils me faisoient tort. Si les hommes sont imprudents, ce n'est pas à dire que je sois coupable. »

C'est ainsi que notre bergère se justifioit à Cérès. Soit que les déesses s'entendent, ou que celle-ci fût fâchée de ce qu'on l'avoit appelée nourrice, ou que le ciel veuille que nos prières soient véritablement des prières, et non des apologies, celle de Psyché ne fut nullement écoutée. Cérès lui cria de la voûte de sa chapelle qu'elle se retirât au plus vite, et laissât le tas de javelles comme il étoit ; sinon Vénus en auroit l'avis. Pourquoi rompre en faveur d'une mortelle avec une déesse de ses amies ? Vénus ne lui en avoit donné aucun sujet. Qu'on dît tout ce qu'on voudroit de sa conduite, c'étoit une bonne femme qui lui avoit obligation, à la vérité, ainsi qu'à Bacchus ; mais elle le savoit bien reconnoître, et le publioit partout.

1. Puis-je quelque chose ? puis-je l'empêcher ? (Voyez t. I, p. 119.)
2. Familièrement, pour « ne me verroit-il pas » ?

Ce fut beaucoup de déplaisir à Psyché de se voir excluse d'un asile où elle auroit cru être mieux venue qu'en pas un autre qui fût au monde. En effet, si Cérès, bienfaisante de son naturel, et qui ne se piquoit pas de beauté, lui refusoit sa protection, il n'y avoit guère d'apparence que des déesses tant soit peu galantes et d'humeur jalouse lui accordassent la leur. D'y intéresser les dieux, c'étoit s'exposer à quelque chose de pis que la persécution de Vénus : il falloit savoir auparavant quelle sorte de reconnoissance ils exigeroient de la belle. Encore le plus à propos étoit-il de ne s'adresser qu'aux divinités de son sexe, tant pour empêcher la médisance que pour ne donner aucun ombrage à son mari. Junon là-dessus lui vint en l'esprit.

Psyché crut qu'y ayant quelque sorte d'émulation entre Cythérée et cette déesse, et pour le crédit et pour la beauté, la reine des dieux seroit bien aise de trouver une occasion de nuire à sa concurrente, suivant l'usage de la cour, et le serment que font les femmes en venant au monde.

Il ne fut pas difficile à notre bergère de trouver Junon : la jalouse femme de Jupiter descend souvent sur la terre, et vient demander aux mortels des nouvelles de son mari.

Psyché l'ayant rencontrée lui chanta un hymne où il n'étoit fait mention que de la puissance de cette déesse ; en quoi elle commit une faute : il valoit bien mieux s'étendre sur sa beauté ; la louange en est tout autrement agréable. Ce sont les rois que l'on n'entretient que de leur grandeur ; pour les reines, il faut les féliciter d'autre chose, qui veut bien faire. Aussi l'épouse de Cupidon fut-elle éconduite encore une fois. La différence qu'il y eut fut que celle-ci se passa quelque peu plus mal que la

première. Car, outre les considérations de Cérès, Junon ajouta qu'il falloit punir ces mortelles à qui les dieux font l'amour, et obliger leurs galants à demeurer au logis. Que venoient-ils faire parmi les hommes ? comme s'il n'y avoit pas dans le ciel assez de beauté pour eux ! Non qu'elle en parlât pour son intérêt, se souciant peu de ces choses, et ne craignant du côté des charmes qui que ce fût.

La reine des dieux ne disoit pas tout : il y avoit encore une raison plus pressante que cela, comme on pourroit dire quelque étincelle de ce feu dont on n'avertit les voisins que le moins qu'on peut. Une femme judicieuse ne doit point désobliger le fils de Vénus : sait-elle si quelque jour elle n'aura point affaire de lui ? Apparemment le courroux du dieu duroit encore contre Psyché : ainsi le plus sûr étoit de ne point entrer dans leurs différends.

Notre bergère, rebutée de tant de côtés, ne sut plus à qui s'adresser. Il restoit véritablement Diane et Pallas ; mais l'une et l'autre, ayant fait vœu de virginité, n'auroit pas les prières d'une femme pour agréables, et croiroit souiller ses oreilles en les écoutant[1].

Toutefois, comme Diane rendoit des oracles, la bergère crut que pour le moins cette déesse ne seroit pas si farouche que de lui en refuser un, et elle ne lui demanderoit autre chose. Aussi bien s'en rendoit-il en un lieu tout proche : ce ne seroit pas pour elle un fort grand détour. Le lieu étoit à l'entrée d'une forêt extrêmement solitaire et propre à la chasse. Diane y avoit un temple dont elle faisoit une de ses maisons de plaisir. On faisoit environ deux mille pas dans le bois ; puis on rencontroit une clairière qui servoit comme de parvis au temple. Il

1. *L'une et l'autre* entraînent toujours maintenant la marque du pluriel.

étoit petit, mais d'une fort belle architecture. Au milieu de la clairière on avoit placé un obélisque de marbre blanc, à quatre faces, posé sur autant de boules, et élevé sur un piédestal ayant de hauteur moitié de celle de l'obélisque. Sur chaque côté du plinthe qui regardoit directement, aussi bien que les faces de la pyramide, le midi, le septentrion, le couchant et le levant, étoient entaillés ces mots :

Qui que tu sois, qui as sacrifié à l'Amour ou à l'Hyménée, garde-toi d'entrer dans mon sanctuaire.

Psyché, qui avoit sacrifié à l'un et à l'autre, n'osa entrer dans le temple ; elle demeura à la porte, où la prêtresse lui apporta cet oracle :

Cesse d'être errante ; ce que tu cherches a des ailes : quand tu sauras comme lui marcher dans les airs, tu seras heureuse.

Ces paroles ne démentoient point l'ambiguïté et l'obscurité ordinaire des réponses que font les dieux. Psyché se tourmenta fort pour en tirer quelque sens, et n'en put venir à bout. « Que le ciel, dit-elle, me prescrive ce qu'il voudra, il faut mourir ou trouver l'Amour. Nous ne le saurions trouver ; il faut donc mourir : allons nous livrer à notre ennemie ; c'en est le moyen. Mais l'oracle m'a assurée que je serois quelque jour heureuse : allons nous jeter aux pieds de Vénus ; nous la servirons, nous endurerons patiemment ses outrages ; cela l'émouvra à compassion ; elle nous pardonnera, nous recevra pour sa fille, fera ma paix elle-même avec son fils. »

C'étoient là les plus belles espérances du monde, et bien enchaînées, comme vous voyez : un moment de réflexion les détruisoit toutes.

Psyché se confirma toutefois dans son dessein. Elle s'informa du plus prochain temple de Cythérée, résolue, si la déesse n'y étoit présente, de s'embarquer et d'aller en Cypre. On lui dit qu'à trois ou quatre journées de là il y en avoit un fort fameux et fort fréquenté, portant pour inscription : *A la déesse des Grâces.*

Apparemment Vénus s'y plaisoit, et y tenoit souvent en personne son tribunal, vu les miracles qui s'y faisoient, et le grand concours de gens qui y accouroient de tous les côtés. Il y en avoit même qui se vantoient de l'y avoir vue plusieurs fois.

Notre bergère se met en chemin, plus heureuse, ce lui sembloit, que devant l'oracle : car elle savoit du moins ce qu'elle avoit envie de faire ; sortiroit d'irrésolution et d'incertitude, qui sont les pires de tous les maux ; pourroit voir l'Amour, n'y ayant pas d'apparence que sa mère vînt si souvent en un lieu sans l'y amener. Supposé que la pauvre épouse n'eût cette satisfaction qu'en présence d'une belle-mère qui la haïssoit, et qui, bien loin de la reconnoître pour sa bru, la traiteroit en esclave; c'étoit toujours quelque chose : les affaires pourroient changer ; la compassion, la vue de la belle, son humilité, sa douceur, le peu de liberté de l'entretenir, tout cela seroit capable de rallumer le désir du dieu. En tout cas elle le verroit, et c'étoit beaucoup : toutes peines lui seroient douces, quand elles lui pourroient procurer un quart d'heure de ce plaisir.

Psyché se flattoit ainsi : pauvre infortunée qui ne songeoit pas combien les haines des femmes sont violentes ! Hélas ! la belle ne savoit guère ce que le destin lui préparoit. Le cœur lui battit pourtant dès qu'elle approcha de la contrée où étoit le temple. Longtemps devant qu'on

y arrivât, on respiroit un air embaumé, tant à cause des personnes qui venoient offrir des parfums à la déesse, et qui étoient parfumés eux-mêmes[1], que parce que le chemin étoit bordé d'orangers, de jasmins, de myrtes, et tout le pays parsemé de fleurs.

On découvroit le temple de loin, quoiqu'il fût situé dans une vallée; mais cette vallée étoit spacieuse, plus longue que large, ceinte de coteaux merveilleusement agréables. Ils étoient mêlés de bois, de champs, de prairies, d'habitations qui se ressentoient d'un long calme. Vénus avoit obtenu de Mars une sauvegarde pour tous ces lieux. Les animaux même ne s'y faisoient point la guerre; jamais de loups; jamais d'autres piéges que ceux que l'Amour fait tendre. Dès qu'on avoit atteint l'âge de discernement, on se faisoit enregistrer dans la confrérie de ce dieu : les filles à douze ans, les garçons à quinze. Il y en avoit à qui l'amour venoit devant la raison. S'il se rencontroit une indifférente, on en purgeoit le pays; sa famille étoit séquestrée pour un certain temps : le clergé de la déesse avoit soin de purifier le canton où ce prodige étoit survenu. Voilà quant aux mœurs et au gouvernement du pays. Il abondoit en oiseaux de joli plumage. Quelques tourterelles s'y rencontroient; on en comptoit jusqu'à trois espèces : tourterelles oiseaux, tourterelles nymphes, et tourterelles bergères. La seconde espèce étoit rare.

Au milieu de la vallée couloit un canal de même longueur que la plaine, large comme un fleuve, et d'une eau si transparente qu'un atome se fût vu au fond; en

1. *Personne* était alors suivi quelquefois du masculin. Racine écrit: « Je l'avois montrée (la pièce que je vous envoie) à deux personnes seulement, dont l'un étoit fort grand poëte, et ils étoient tous deux amoureux du dessein et de la conduite de cette fable. » (Lettre à l'abbé Le Vasseur, 21 mars 1662.)

un mot, vrai cristal fondu. Force nymphes et force sirènes s'y jouoient; on les prenoit à la main Les personnes riches avoient coutume de s'embarquer sur ce canal, qui les conduisoit jusqu'aux degrés du parvis. Ils louoient je ne sais combien d'Amours; qui plus, qui moins, selon la charge qu'avoit le vaisseau; chaque Amour avoit son cygne, qu'il atteloit à la barque; et, monté dessus, il le conduisoit avec un ruban. Deux autres nacelles suivoient, l'une chargée de musique, l'autre de bijoux et d'oranges douces. Ainsi s'en alloit la barque fort gaiement.

De chaque côté du canal s'étendoit une prairie verte comme fine émeraude, et bordée d'ombrages délicieux.

Il n'y avoit point d'autres chemins : ceux-là étoient tellement fréquentés que Psyché jugea à propos de ne marcher que de nuit. Sur le point du jour elle arriva à un lieu nommé les deux sépultures. Je vous en dirai la raison, parce que l'origine du temple en dépend.

Un roi de Lydie, appelé Philocharès, pria autrefois les Grecs de lui donner femme. Il ne lui importoit de quelle naissance, pourvu que la beauté s'y trouvât : une fille est noble quand elle est belle. Ses ambassadeurs disoient que leur prince avoit le goût extrêmement délicat.

On lui envoya deux jeunes filles : l'une s'appeloit Myrtis, l'autre Megano. Celle-ci étoit fort grande, de belle taille, les traits du visage très-beaux et si bien proportionnés qu'on n'y trouvoit que reprendre ; l'esprit fort doux. Avec cela, son esprit, sa beauté, sa taille, sa personne ne touchoit point, faute de Vénus [1] qui donnât le

1. Richelet, dans son *Dictionnaire* (Genève, 1679, in-4°, p. 116), dit que le mot *vénus* se prend au figuré, et qu'en parlant du style et du langage il signifie agrément, beauté. Puis il cite cette phrase de Gilles Boileau, de l'Académie française, dans sa *Réponse à Costar*, 1659, in-4° : « Voilà, mon-

sel à ces choses. Myrtis, au contraire, excelloit en ce point-là. Elle n'avoit pas une beauté si parfaite que Megano ; même un médiocre critique y auroit trouvé matière de s'exercer. En récompense, il n'y avoit si petit endroit sur elle qui n'eût sa Vénus, et plutôt deux qu'une, outre celle qui animoit tout le corps en général. Aussi le roi la préféra-t-elle à Mégano, et voulut qu'on la nommât Aphrodisée, tant à cause de ce charme que parce que le nom de Myrtis sentoit sa bergère, ou sa nymphe au plus, et ne sonnoit pas assez pour une reine.

Les gens de sa cour, afin de plaire à leur prince, appelèrent Megano Anaphrodite. Elle en conçut un tel déplaisir qu'elle mourut peu de temps après. Le roi la fit enterrer honorablement.

Aphrodisée vécut fort longtemps, et toujours heureuse, possédant le cœur de son mari tout entier : on lui en offrit beaucoup d'autres qu'elle refusa. Comme les Grâces étoient cause de son bonheur, elle se crut obligée à quelque reconnoissance envers leur déesse, et persuada à son mari de lui faire bâtir un temple, disant que c'étoit un vœu qu'elle avoit fait.

Philocharès approuva la chose : il y consuma tout ce qu'il avoit de richesses ; puis ses sujets y contribuèrent. La dévotion fut si grande que les femmes consentirent que l'on vendît leurs colliers, et, n'en ayant plus, elles suivirent l'exemple de Rhodope [1].

sieur, cet air inimitable, cette gaieté et cette *vénus* que vous ne trouvez pas dans les écrits de Balzac. »

La Fontaine a conservé partout, dans ce passage de son texte, un grand V à Vénus.

1. Célèbre courtisane, qui avait été, dit-on, compagne d'esclavage d'Ésope. Avec les richesses qu'elle amassa en Égypte, elle fit bâtir une pyramide.

Myrtis eut la satisfaction de voir, avant que de mourir, le parachèvement de son vœu. Elle ordonna par son testament qu'on lui bâtît un tombeau le plus près du temple qui se pourroit, hors du parvis toutefois, joignant le chemin le plus fréquenté. Là ses cendres seroient enfermées, et son aventure écrite à l'endroit le plus en vue.

Philocharès, qui lui survécut, exécuta cette volonté. Il fit élever à son épouse un mausolée digne d'elle et de lui aussi : car son cœur y devoit tenir compagnie à celui d'Aphrodisée. Et, pour rendre plus célèbre la mémoire de cette chose, et la gloire de Myrtis plus grande, on transporta en ce lieu les cendres de Megano. Elles furent mises dans un tombeau presque aussi superbe que le premier, sur l'autre côté du chemin : les deux sépulcres se regardoient. On voyoit Myrtis sur le sien, entourée d'Amours qui lui accommodoient le corps et la tête sur des carreaux. Megano, de l'autre part, se voyoit couchée sur le côté, un bras sous sa tête, versant des larmes, en la posture où elle étoit morte. Sur la bordure du mausolée où reposoit la reine des Lydiens, ces mots se lisoient :

Ici repose Myrtis, qui parvint à la royauté par ses charmes, et qui en acquit le surnom d'Aphrodisée.

A l'une des faces qui regardoit le chemin, ces autres paroles étoient :

Vous qui allez visiter ce temple, arrêtez un peu et écoutez-moi. De simple bergère que j'étois née, je me suis vue reine. Ce qui m'a procuré ce bien, ce n'est pas tant la beauté que ce sont les grâces. J'ai plu, et cela suffit. C'est ce que j'avois à vous dire. Honorez ma tombe de quelques fleurs ; et, pour récompense, veuille la déesse des Grâces que vous plaisiez !

Sur la bordure de l'autre tombe étoient ces paroles :

Ici sont les cendres de Megano, qui ne put gagner le cœur qu'elle contestoit, quoiqu'elle eût une beauté accomplie.

A la face du tombeau ces autres paroles se rencontroient :

Si les rois ne m'ont aimée, ce n'est pas que je ne fusse assez belle pour mériter que les dieux m'aimassent ; mais je n'étois pas, dit-on, assez jolie. Cela se peut-il? Oui, cela se peut, et si bien qu'on me préféra ma compagne. Elle en acquit le surnom d'Aphrodisée, moi celui d'Anaphrodite. J'en suis morte de déplaisir. Adieu, passant ; je ne te retiens pas davantage. Sois plus heureux que je n'ai été, et ne te mets point en peine de donner des larmes à ma mémoire. Si je n'ai fait la joie de personne, du moins ne veux-je troubler la joie de personne aussi.

Psyché ne laissa pas de pleurer. « Megano, dit-elle, je ne comprends rien à ton aventure. Je veux que Myrtis eût des grâces : n'est-ce pas en avoir aussi que d'être belle comme tu étois ? Adieu, Megano ; ne refuse point mes larmes, je suis accoutumée d'en verser. » Elle alla ensuite jeter des fleurs sur la tombe d'Aphrodisée.

Cette cérémonie étant faite, le jour se trouva assez grand pour lui faire considérer le temple à son aise. L'architecture en étoit exquise, et avoit autant de grâce que de majesté. L'architecte s'étoit servi de l'ordre ionique à cause de son élégance. De tout cela il résultoit une Vénus que je ne saurois vous dépeindre. Le frontispice répondoit merveilleusement bien au corps. Sur le tympan du fronton se voyoit la naissance de Cythérée en figures de haut-relief.

Elle étoit assise dans une conque, en l'état d'une personne qui viendroit de se baigner, et qui ne feroit que sortir de l'eau. Une des Grâces lui épreignoit les cheveux encore tout mouillés ; une autre tenoit des habits tout prêts pour les lui vêtir dès que la troisième auroit achevé de l'essuyer. La déesse regardoit son fils, qui menaçoit déjà l'univers d'une de ses flèches. Deux sirènes tiroient la conque ; mais, comme cette machine étoit grande, le Zéphyre la poussoit un peu. Des légions de Jeux et de Ris se promenoient dans les airs, car Vénus naquit avec tout son équipage, toute grande, toute formée, toute prête à recevoir de l'amour et à en donner. Les gens de Paphos se voyoient de loin sur la rive, tendant les mains, les levant au ciel, et ravis d'admiration. Les colonnes et l'entablement étoient d'un marbre plus blanc qu'albâtre. Sur la frise une table de marbre noir portoit pour inscription du temple : *A la déesse des Grâces.*

Deux enfants à demi couchés sur l'architrave laissoient pendre à des cordons une médaille à deux têtes : c'étoient celles des fondateurs. A l'entour de la médaille on voyoit écrit :

Philocharès, et Myrtis Aphrodisée, son épouse, ont dédié ce temple à Vénus.

Sur chaque base des deux colonnes les plus proches de la porte, étoient entaillés ces mots : *Ouvrage de Lysimante ;* nom de l'architecte apparemment.

Avant que d'entrer dans le temple, je vous dirai un mot du parvis. C'étoient des portiques ou galeries basses ; et au-dessus, des appartements fort superbes, chambres dorées, cabinets et bains ; enfin mille lieux où ceux qui

apportoient de l'argent trouvoient de quoi l'employer; ceux qui n'en apportoient point, on les renvoyoit.

Psyché, voyant ces merveilles, ne se put tenir de soupirer : elle se souvint du palais dont elle avoit été la maîtresse.

Le dedans du temple était orné à proportion. Je ne m'arrêterai pas à vous le décrire: c'est assez que vous sachiez que toutes sortes de vœux, dont toutes sortes de personnes s'étoient acquittées, s'y voyoient en des chapelles particulières, pour éviter la confusion, et ne rien cacher de l'architecture du temple. Là, quelques auteurs avoient envoyé des offrandes pour reconnoissance de la Vénus [1] que leur avoit départie le ciel. Ils étoient en petit nombre. Les autres arts, comme la peinture et ses sœurs, en fournissoient beaucoup davantage. Mais la multitude venoit des belles et de leurs amants : l'un pour des faveurs secrètes, l'autre pour un mariage, celle-ci pour avoir enlevé un amant à cette autre-là. Une certaine Callinicé, qui s'étoit maintenue jusqu'à soixante ans bien avec les Grâces, et encore mieux avec les Plaisirs, avoit donné une lampe de vermeil doré, et la peinture de ses amours. Je ne vous aurois jamais spécifié ces dons : il s'en trouvoit même de capitaines, dont les exploits, comme dit le bon Amyot, avoient cette grâce de soudaineté [2] qui les rendoit encore plus agréables.

L'architecture du tabernacle n'étoit guère plus ornée que celle du temple, afin de garder la proportion, et de crainte aussi que la vue, étant dissipée par une quantité d'ornements, ne s'en arrêtât d'autant moins à considérer l'image de la déesse, laquelle étoit véritablement un chef-

1. Voyez la note de la page 147.
2. Voyez ci-dessus, p. 97

d'œuvre. Quelques envieux ont dit que Praxitèle avoit pris la sienne sur le modèle de celle-là. On l'avoit placée dans une niche de marbre noir, entre des colonnes de cette même couleur ; ce qui la rendoit plus blanche, et faisoit un bel effet à la vue.

A l'un des côtés du sanctuaire on avoit élevé un trône où Vénus, à demi couchée sur des coussins de senteurs, recevoit, quand elle venoit en ce temple, les adorations des mortels, et distribuoit ses grâces ainsi que bon lui sembloit. On ouvroit le temple assez matin afin que le peuple fût écoulé quand les peronnes qualifiées entreroient.

Cela ne servit de rien cette journée-là, car dès que Psyché parut on s'assembla autour d'elle. On crut que c'étoit Vénus qui, pour quelque dessein caché ou pour se rendre plus familière, peut-être aussi par galanterie, avoit un habit de simple bergère. Au bruit de cette merveille, les plus paresseux accoururent incontinent.

La pauvre Psyché s'alla placer dans un coin du temple, honteuse et confuse de tant d'honneurs dont elle avoit grand sujet de craindre la suite, et ne pouvoit pourtant s'empêcher d'y prendre plaisir. Elle rougissoit à chaque moment, se détournoit quelquefois le visage, témoignoit qu'elle eût bien voulu faire sa prière : tout cela en vain ; elle fut contrainte de dire qui elle étoit. Quelques-uns la crurent ; d'autres persistèrent dans l'opinion qu'ils avoient.

La foule étoit tellement grande autour d'elle que quand Vénus arriva, cette déesse eut de la peine à passer. On l'avoit déjà avertie de cette aventure ; ce qui la fit accourir le visage en feu comme une Mégère, et non plus la reine des Grâces, mais des Furies. Toutefois, de peur

de sédition, elle se contint. Ses gardes lui ayant fait faire passage, elle s'alla placer sur son trône, où elle écouta quelques suppliants avec assez de distraction.

La meilleure partie des hommes étoit demeurée auprès de Psyché avec les femmes les moins jolies, ou qui étoient sans prétention et sans intérêt. Les autres avoient pris d'abord le parti de la déesse, étant de la politique, parmi les personnes de ce sexe qui se sont mises sur le bon pied, de faire la guerre aux survenantes, comme à celles qui leur ôtent, pour ainsi dire, le pain de la main. Je ne saurois vous assurer bien précisément si elles tiennent cette coutume-là des auteurs, ou si les auteurs la tiennent d'elles.

Notre bergère n'osant approcher, la déesse la fit venir. Une foule d'hommes l'accompagna; et la chose ressembloit plutôt à un triomphe qu'à un hommage. La pauvre Psyché n'étoit nullement coupable de ces honneurs : au contraire, si on l'eût crue on ne l'auroit pas regardée : elle faisoit de sa part tout ce qu'une suppliante doit faire. La présence de Vénus lui avoit fait oublier sa harangue. Il est vrai qu'elle n'en eut pas besoin : car, dès que Vénus la vit, à peine lui donna-t-elle le loisir de se prosterner : elle descendit de son trône. « Je vous veux, dit-elle, entendre en particulier : venez à Paphos; je vous donnerai place en mon char. »

Psyché se défia de cette douceur; mais quoi! il n'étoit plus temps de délibérer; et puis c'étoit à Paphos principalement qu'elle espéroit revoir son époux.

De crainte qu'elle n'échappât, Vénus la fit sortir avec elle; les hommes donnant mille bénédictions à leurs deux déesses, et une partie des femmes disant entre elles : « C'est encore trop que d'en avoir une; établissons parmi

nous une république où les vœux, les adorations, les services, les biens d'amour, seront en commun. Si Psyché s'en vient encore une fois amuser les gens qui nous serviront à quelque chose, et qu'elle prétende réunir ainsi tous les cœurs sous une même domination, il nous la faut lapider. » On se moqua des républicaines, et on souhaita bon voyage à notre bergère.

Cythérée la fit monter effectivement sur son char; mais ce fut avec trois divinités de sa suite peu gracieuses : il y a de toutes sortes de gens à la cour. Ces divinités étoient la Colère, la Jalousie et l'Envie : monstres sortis de l'abîme, impitoyables licteurs qui ne marchoient point sans leurs fouets, et dont la vue seule étoit un supplice. Vénus s'en alla par un autre endroit.

Quand Psyché se vit dans les airs en si mauvaise compagnie que celle-là, un tremblement la saisit; ses cheveux se hérissèrent, la voix lui demeura au gosier. Elle fut longtemps sans pouvoir parler, immobile, changée en pierre, et plutôt statue que personne véritablement animée; on l'auroit crue morte, sans quelques soupirs qui lui échappèrent. Les diverses peines des condamnés lui passèrent devant les yeux; son imagination les lui figura encore plus cruelles qu'elles ne sont; il n'y en eut point que la crainte ne lui fît souffrir par avance. Enfin, se jetant aux pieds de ces trois furies : « Si quelque pitié, dit-elle, loge en vos cœurs, ne me faites pas languir davantage; dites-moi à quel tourment je suis condamnée. Ne vous auroit-on point donné ordre de me jeter dans la mer? Je vous en épargnerai la peine, si vous voulez, et m'y précipiterai moi-même. » Les trois filles de l'Achéron ne lui répondirent rien, et se contentèrent de la regarder de travers.

Elle étoit encore à leurs genoux lorsque le char

s'abattit. Il posa sa charge en un désert, dans l'arrière-cour d'un palais que Vénus avoit fait bâtir entre deux montagnes, à mi-chemin d'Amathonte et de Paphos. Quand Cythérée étoit lasse des embarras de sa cour, elle se retiroit en ce lieu avec cinq ou six de ses confidentes. Là, qui que ce soit ne l'alloit voir. Des médisants disent toutefois que quelques amis particuliers avoient la clef du jardin.

Vénus étoit déjà arrivée quand le char parut. Les trois satellites menèrent Psyché dans la chambre où la déesse se rajustoit. Cette même crainte qui avoit fait oublier à notre bergère la harangue qu'elle avoit faite lui en rafraîchit la mémoire. Bien que les grandes passions troublent l'esprit, il n'y a rien qui rende éloquent comme elles.

Notre infortunée se prosterna à quatre pas de la déesse, et lui parla de la sorte : « Reine des Amours et des Grâces, voici cette malheureuse esclave que vous cherchez. Je ne vous demande pour récompense de l'avoir livrée que la permission de vous regarder. Si ce n'est point sacrilége à une misérable mortelle comme je suis de jeter les yeux sur Vénus, et de raisonner sur les charmes d'une déesse, je trouve que l'aveuglement des hommes est bien grand d'estimer en moi de médiocres appas, après que les vôtres leur ont paru. Je me suis opposée inutilement à cette folie : ils m'ont rendu des honneurs que j'ai refusés, et que je ne méritois pas. Votre fils s'est laissé prévenir en ma faveur par les rapports fabuleux qu'on lui a faits. Les destins m'ont donnée à lui sans me demander mon consentement. En tout cela j'ai failli, puisque vous me jugez coupable. Je devois cacher des traits qui étoient cause de tant d'erreurs, je devois les défigurer ; il falloit mourir, puisque vous m'aviez en aversion : je ne l'ai pas

fait. Ordonnez-moi des punitions si sévères que vous voudrez, je les souffrirai sans murmure ; trop heureuse si je voir votre divine bouche s'ouvrir pour prononcer l'arrêt de ma destinée !

— Oui, Psyché, répartit Vénus, je vous en donnerai le plaisir. Votre feinte humilité ne me touche point. Il falloit avoir ces sentiments et dire ces choses devant que vous fussiez en ma puissance. Lorsque vous étiez à couvert des atteintes de ma colère, votre miroir vous disoit qu'il n'y avoit rien à voir après vous ; maintenant que vous me craignez, vous me trouvez belle. Nous verrons bientôt qui remportera l'avantage. Ma beauté ne sauroit périr, et la vôtre dépend de moi ; je la détruirai quand il me plaira. Commençons par ce corps d'albâtre dont mon fils a publié les merveilles, et qu'il appelle le temple de la blancheur. Prenez vos scions, filles de la Nuit, et me l'empourprez si bien que cette blancheur ne trouve pas même un asile en son propre temple. »

A cet ordre si cruel, Psyché devint pâle, et tomba aux pieds de la déesse, sans donner aucune marque de vie. Cythérée se sentit émue ; mais quelque démon s'opposa à ce mouvement de pitié, et la fit sortir.

Dès qu'elle fut hors, les ministres de sa vengeance prirent des branches de myrte, et, se bouchant les oreilles ainsi que les yeux, elles déchirèrent l'habit de notre bergère : innocent habit, hélas ! celle qui l'avoit donné lui croyoit procurer un sort que tout le monde envieroit. Psyché ne reprit ses sens qu'aux premières atteintes de la douleur. Le vallon retentit des cris qu'elle fut contrainte de faire ; jamais les échos n'avoient répété d'aussi pitoyables accents. Il n'y eut aucun endroit d'épargné dans tout ce beau corps, qui devant ces moments-là se pouvoit dire

en effet le temple de la blancheur ; elle y régnoit avec un éclat que je ne saurois vous dépeindre.

Là les lis lui servoient de trône et d'oreillers :
Des escadrons d'Amours, chez Psyché familiers,
Furent chassés de cet asile.
Le pleurer leur fut inutile :
Rien ne put attendrir les trois filles d'enfer ;
Leurs cœurs furent d'acier, leurs mains furent de fer.
La belle eut beau souffrir : il fallut que ses peines
Allassent jusqu'au point que les sœurs inhumaines
Craignirent que Clothon ne survînt à son tour.
Ah ! trop impitoyable Amour !
En quels lieux étois-tu ? dis, cruel ! dis, barbare !
C'est toi, c'est ton plaisir qui causa sa douleur :
Oui, tigre ! c'est toi seul qui t'en dois dire auteur ;
Psyché n'eût rien souffert sans ton courroux bizarre.
Le bruit de ses clameurs s'est au loin répandu ;
Et tu n'en as rien entendu !
Pendant tous ces tourments tu dormois, je le gage ;
Car ta brûlure n'étoit rien :
La belle en a souffert mille fois davantage
Sans l'avoir mérité si bien.
Tu devois venir voir empourprer cet albâtre ;
Il falloit amener une troupe de Ris :
Des souffrances d'un corps dont tu fus idolâtre
Vous vous seriez tous divertis.
Hélas ! Amour, j'ai tort : tu répandis des larmes
Quand tu sus de Psyché la peine et le tourment ;
Et tu lui fis trouver un baume pour ses charmes
Qui la guérit en un moment.

Telle fut la première peine que Psyché souffrit. Quand Cythérée fut de retour, elle la trouva étendue sur les tapis dont cette chambre étoit ornée, prête d'expirer, et n'en pouvant plus. La pauvre Psyché fit un effort pour se

lever, et tâcha de contenir ses sanglots. Cythérée lui commanda de baiser les cruelles mains qui l'avoient mise en cet état. Elle obéit sans tarder, et ne témoigna nulle répugnance. Comme le dessein de la déesse n'étoit pas de la faire mourir sitôt, elle la laissa guérir.

Parmi les servantes de Vénus, il y en avoit une qui trahissoit sa maîtresse, et alloit redire à l'Amour le traitement que l'on faisoit à Psyché, et les travaux qu'on lui imposoit. L'amour ne manquoit pas d'y pourvoir. Cette fois-là il lui envoya un baume excellent par celle qui étoit de l'intelligence, avec ordre de ne point dire de quelle part, de peur que Psyché ne crût que son mari étoit apaisé, et qu'elle n'en tirât des conséquences trop avantageuses. Le dieu n'étoit pas encore guéri de sa brûlure et tenoit le lit. L'opération de son baume irrita Vénus, à l'insu de qui la chose se conduisoit, et qui, ne sachant à quoi imputer ce miracle, résolut de se défaire de Psyché par une autre voie.

Sous l'une des deux montagnes qui couvroient à droite et à gauche cette maison, étoit une voûte aussi ancienne que l'univers. Là, sourdoit une eau qui avoit la propriété de rajeunir; c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui la fontaine de Jouvence. Dans les premiers temps du monde il étoit libre à tous les mortels d'y aller puiser. L'abus qu'ils firent de ce trésor obligea les dieux de leur en ôter l'usage. Pluton, prince des dieux souterrains, commit à la garde de cette eau un dragon énorme. Il ne dormoit point, et dévoroit ceux qui étoient si téméraires que d'en approcher. Quelques femmes se hasardoient, aimant mieux mourir que de prolonger une carrière où il n'y avait plus ni beaux jours ni amants pour elles.

Cinq ou six jours étant écoulés, Cythérée dit à son esclave : « Va-t'en tout à l'heure à la fontaine de Jouvence, et m'en rapporte une cruche d'eau. Ce n'est pas pour moi, comme tu peux croire, mais pour deux ou trois de mes amies qui en ont besoin. Si tu reviens sans apporter de cette eau, je te ferai encore souffrir le même supplice que tu as souffert. »

Cette suivante, dont j'ai parlé, qui étoit aux gages de Cupidon, l'alla avertir. Il lui commanda de dire à Psyché que le moyen d'endormir le monstre étoit de lui chanter quelques longs récits qui lui plussent premièrement, et puis l'ennuyassent; et sitôt qu'il dormiroit, qu'elle puisât de l'eau hardiment.

Psyché s'en va donc avec sa cruche. On n'osoit approcher de l'antre de plus de vingt pas. L'horrible concierge de ce palais en occupait la plupart du temps l'entrée. Il avoit l'adresse de couler sa queue entre les broussailles, en sorte qu'elle ne paraissoit point; puis, aussitôt que quelque animal venoit à passer, fût-ce un cerf, un cheval, un bœuf, le monstre la ramenoit en plusieurs retours, et en entortilloit les jambes de l'animal avec tant de soudaineté et de force qu'il le faisoit trébucher, se jetoit dessus, puis s'en repaissoit. Peu de voyageurs s'y trouvoient surpris; l'endroit étoit plus connu et plus diffamé que le voisinage de Scylle et de Charybde. Lorsque Psyché alla à cette fontaine, le monstre se réjouissoit au soleil, qui tantôt doroit ses écailles, tantôt les faisoit paroître de cent couleurs.

Psyché, qui savoit quelle distance il falloit laisser entre lui et elle, car il ne pouvoit s'étendre fort loin, le Sort l'ayant attaché avec des chaînes de diamant; Psyché, dis-je, ne s'effraya pas beaucoup; elle étoit

accoutumée à voir des dragons. Elle cacha le mieux qu'il lui fut possible sa cruche, et commença mélodieusement ce récit :

« Dragon, gentil dragon à la gorge béante,
Je suis messagère des dieux :
Ils m'ont envoyée en ces lieux
T'annoncer que bientôt une jeune serpente,
Et qui change au soleil de couleur comme toi,
Viendra partager ton emploi.
Tu te dois ennuyer à faire cette vie;
Amour t'enverra[1] compagnie.
Dragon, gentil dragon, que te dirai-je encor
Qui te chatouille et qui te plaise ?
Ton dos reluit comme fin or :
Tes yeux sont flambants comme braise.
Tu te peux rajeunir sans dépouiller ta peau.
Quelle félicité d'avoir chez toi cette eau !
Si tu veux t'enrichir, permets que l'on y puise ;
Quelque tribut qu'il faille, il te sera porté :
J'en sais qui, pour avoir cette commodité,
Donneront jusqu'à leur chemise. »

Psyché chanta beaucoup d'autres choses qui n'avoient aucune suite, et que les oiseaux de ces lieux ne purent par conséquent retenir ni nous les apprendre. Le dragon l'écouta d'abord avec un très-grand plaisir. A la fin il commença à bâiller, et puis s'endormit. Psyché prend vite l'occasion. Il falloit passer entre le dragon et l'un des bords de l'entrée ; à peine y avoit-il assez de place pour une personne. Peu s'en fallut que la belle, de frayeur qu'elle eut, ne laissât tomber sa cruche ; ce qui eût été pire que la goutte d'huile. Ce dormeur-ci n'étoit pas fait

1. *T'envoyra*, dans les éditions originales.

comme l'autre : son courroux et ses remontrances, c'étoit de mettre les gens en pièces. Notre héroïne vint à bout de son entreprise par un grand bonheur. Elle emplit sa cruche, et s'en retourna triomphante.

Vénus se douta que quelque puissance divine l'avoit assistée. De savoir laquelle, c'étoit le point. Son fils ne bougeoit du lit. Jupiter ni aucun des dieux n'auroit laissé Psyché dans cet esclavage : les déesses seroient les dernières à la secourir. « Ne t'imagine pas en être quitte, lui dit Vénus, je te ferai des commandements si difficiles que tu manqueras à quelqu'un, et pour châtiment tu endureras la mort. Va me querir de la laine de ces moutons qui paissent au delà du fleuve; je m'en veux faire faire un habit. » C'étoient les moutons du Soleil; tous avoient des cornes, furieux au dernier point, et qui poursuivoient les loups. Leur laine étoit d'un couleur de feu[1] si vif qu'il éblouissoit la vue. Ils paissoient alors de l'autre côté d'une rivière extrêmement large et profonde, qui traversoit le vallon à mille pas ou peu plus de ce château.

De bonne fortune pour notre belle, Junon et Cérès vinrent voir Vénus dans le moment qu'elle venoit de donner cet ordre. Elles lui avoient déjà rendu deux autres visites depuis la maladie de son fils, et avoient aussi vu l'Amour. Cette dernière visite empêcha Vénus de prendre garde à ce qui se passeroit, et donna une facilité à notre héroïne d'exécuter ce commandement. Sans cela il auroit été impossible, n'y ayant ni pont, ni bateau, ni gondole sur la rivière.

Cette suivante, qui étoit de l'intelligence, dit à Psyché : Nous avons ici des cygnes que les Amours ont dressés à

1. Voyez ci-devant, page 15 : « Le couleur de rose. »

nous servir de gondoles : j'en prendrai un ; nous traverserons la rivière par ce moyen. Il faut que je vous tienne compagnie, pour une raison que je vas vous dire : c'est que ces moutons sont gardés par deux jeunes enfants sylvains qui commencent déjà à courir après les nymphes. Je passerai la première, et amuserai les deux jeunes faunes, qui ne manqueront pas de me poursuivre sans autre dessein que de folâtrer : car ils me connoissent, et savent que j'appartiens à Vénus ; au pis aller, j'en serai quitte pour deux baisers ; vous passerez cependant. — Jusque-là voilà qui va bien, repartit Psyché ; mais comment approcherai-je des moutons? me connoissent-ils aussi ? savent-ils que j'appartiens à Vénus! — Vous prendrez de leur laine parmi les ronces, répliqua cette suivante ; ils y en laissent quand elle est mûre et qu'elle commence à tomber : tout ce canton-là en est plein. » Comme la chose avoit été concertée, elle réussit. Seulement, au lieu de deux baisers que l'on avoit dit il en coûta quatre.

Pendant que notre bergère et sa compagne exécutent leur entreprise, Vénus prie les deux déesses de sonder les sentiments de son fils. « Il semble, à l'entendre, leur dit-elle, qu'il soit fort en colère contre Psyché ; cependant il ne laisse pas sous main de lui donner assistance : au moins y a-t-il lieu de le croire. Vous m'êtes amies toutes deux, détournez-le de cet amour : représentez-lui le devoir d'un fils ; dites-lui qu'il se fait tort. Il s'ouvrira bien plutôt à vous qu'il ne feroit à sa mère. »

Junon et Cérès promirent de s'y employer. Elles allèrent voir le malade. Il ne les satisfit point, et leur cacha le plus qu'il put sa pensée. Toutefois, autant qu'elles purent conjecturer, cette passion lui tenoit encore au cœur. Même il se plaignit de ce qu'on prétendoit le gou-

verner ainsi qu'un enfant. Lui un enfant ! on ne considéroit donc pas qu'il terrassoit les Hercules, et qu'il n'avoit jamais eu d'autres toupies que leurs cœurs. « Après cela, disoit-il, on me tiendra encore en tutelle ! on croira me contenter de moulinets et de papillons, moi qui suis le dispensateur d'un bien près de qui la gloire et les richesses sont des poupées ! C'est bien le moins que je puisse faire que de retenir ma part de cette félicité-là. Je ne me marierai pas, moi qui en marie tant d'autres ! »

Les déesses entrèrent en ses sentiments, et retournèrent dire à Vénus comme leur légation s'étoit passée. « Nous vous conseillons, en amies, ajoutèrent-elles, de laisser agir votre fils comme il lui plaira : il est désormais en âge de se conduire. — Qu'il épouse Hébé, repartit Venus ; qu'il choisisse parmi les Muses, parmi les Grâces, parmi les Heures ; je le veux bien. — Vous moquez-vous? dit Junon. Voudriez-vous donner à votre fils une de vos suivantes pour femme ? et encore Hébé, qui nous sert à boire ? Pour les Muses, ce n'est pas le fait de l'Amour qu'une précieuse : elle le feroit enrager. La beauté des Heures est fort journalière ; il ne s'en accommodera pas non plus. — Mais enfin, répliqua Vénus, toutes ces personnes sont des déesses, et Psyché est simple mortelle. N'est-ce pas un parti bien avantageux pour mon fils que la cadette d'un roi de qui les États tourneroient dans la basse-cour de ce château ? — Ne méprisez pas tant Psyché, dit Cérès ; vous pourriez pis faire que de la prendre pour votre bru. La beauté est rare parmi les dieux ; les richesses et la puissance ne le sont pas. J'ai bien voyagé, comme vous savez ; mais je n'ai point vu de personne si accomplie. » Junon fut contrainte d'avouer qu'elle avoit raison ; et toutes deux conseillèrent Cythérée de pourvoir son fils. Quel plaisir quand elle

tiendroit entre les bras un petit Amour qui ressembleroit à son père ! Vénus demeura piquée de ce propos-là : le rouge lui monta au front. « Cela vous siéroit mieux qu'à moi, reprit-elle brusquement. Je me suis regardée tout ce matin, mais il ne m'a point semblé que j'eusse encore l'air d'une aïeule. Ces mots ne demeurèrent pas sans réponse, et les trois amies se séparèrent en se querellant.

Cérès et Junon étant montées sur leurs chars, Vénus alla faire des remontrances à son fils ; et, le regardant avec un air dédaigneux :

« Il vous sied bien, lui dit-elle, de vouloir vous marier, vous qui ne cherchez que le plaisir ! Depuis quand vous est venue, dites-moi, une si sage pensée ? Voyez, je vous prie, l'homme de bien et le personnage grave et retiré que voilà ! Sans mentir, je voudrois vous avoir vu père de famille pour un peu de temps : comment vous y prendriez-vous ? Songez, songez à vous acquitter de votre emploi, et soyez le dieu des amants : la qualité d'époux ne vous convient pas. Vous êtes accablé d'affaires de tous côtés ; l'empire d'Amour va en décadence ; tout languit ; rien ne se conclut : et vous consumez le temps en des propositions inutiles de mariage ! Il y a tantôt trois mois que vous êtes au lit, plus malade de fantaisie que d'une brûlure. Certes, vous avez été blessé dans une occasion bien glorieuse pour vous ! Le bel honneur, lorsque l'on dira que votre femme aura été cause de cet accident ! Si c'étoit une maîtresse, je ne dis pas. Quoi ! vous m'amènerez ici une matrone qui sera neuf mois de l'année à toujours se plaindre ! je la traînerai au bal avec moi ! Savez-vous ce qu'il y a ? ou renoncez à Psyché, ou je ne veux plus que vous passiez pour mon fils. Vous croyez peut-être que je ne puis faire un autre Amour, et que j'ai oublié la manière dont on les

fait : je veux bien que vous sachiez que j'en ferai un quand il me plaira. Oui, j'en ferai un, plus joli que vous mille fois, et lui remettrai entre les mains votre empire. Qu'on me donne tout à l'heure cet arc et ces flèches, et tout l'attirail dont je vous ai équipé ; aussi bien vous est-il inutile désormais : je vous le rendrai quand vous serez sage. »

L'amour se mit à pleurer, et, prenant les mains de sa mère, il les lui baisa. Ce n'étoit pas encore parler comme il faut. Elle fit tout son possible pour l'obliger à donner parole qu'il renonceroit à Psyché : ce qu'il ne voulut jamais faire. Cythérée sortit en le menaçant.

Pour achever le chagrin de cette déesse, Psyché arriva avec un paquet de laine aussi pesant qu'elle. Les choses s'étoient passées de ce côté-là avec beaucoup de succès. Le cygne avoit merveilleusement bien fait son devoir, et les deux sylvains le leur : devoir de courir, et rien davantage ; hormis qu'ils dansèrent quelques chansons avec la suivante, lui dérobèrent quelques baisers, lui donnèrent quelques brins de thym et de marjolaine, et peut-être la cotte verte ; le tout avec la plus grande honnêteté du monde. Psyché cependant faisoit sa main. Pas un des moutons ne s'écarta du troupeau pour venir à elle. Les ronces se laissèrent ôter leurs belles robes sans la piquer une seule fois. Psyché repassa la première.

A son retour, Cythérée lui demanda comment elle avoit fait pour traverser la rivière. Psyché répondit qu'il n'en avoit pas été besoin, et que le vent avait envoyé des flocons de laine de son côté. « Je ne croyois pas, reprit Cythérée, que la chose fût si facile : je me suis trompée dans mes mesures, je le vois bien ; la nuit nous suggérera quelque chose de meilleur. »

Le fils de Vénus, qui ne songeait à autre chose qu'à

tirer Psyché de tous ces dangers, et qui n'attendoit peut-être pour se raccommoder avec elle que sa guérison et le retour de ses forces, avoit remandé premièrement le Zéphyre, et fait venir dans le voisinage une fée qui faisoit parler les pierres. Rien ne lui étoit impossible : elle se moquoit du destin, disposoit des vents et des astres, et faisoit aller le monde à sa fantaisie.

Cythérée ne savoit pas qu'elle fût venue. Quant au Zéphyre, elle l'aperçut, et ne douta nullement que ce ne fût lui qui eût assisté Psyché. Mais, s'étant la nuit avisée d'un commandement qu'elle croyait hors de toute possibilité, elle dit le lendemain à son fils : « L'agent général de vos affaires n'est pas loin de ce château ; vous lui avez défendu de s'écarter : je vous défie tous tant que vous êtes. Vous serez habiles gens l'un et l'autre si vous empêchez que votre belle ne succombe au commandement que je lui ferai aujourd'hui. »

En disant ces mots elle fit venir Psyché, lui ordonna de la suivre, et la mena dans la basse-cour du château. Là, sous une espèce de halle, étoient entassés pêle-mêle quatre différentes sortes de grains, lesquels on avoit donnés à la déesse pour la nourriture de ses pigeons. Ce n'étoit pas proprement un tas, mais une montagne. Il occupoit toute la largeur du magasin, et touchoit le faîte. Cythérée dit à Psyché : « Je ne veux dorénavant nourrir mes pigeons que de mil ou de froment pur : c'est pourquoi sépare ces quatre sortes de grains ; fais-en quatre tas aux quatre coins du monceau, un tas de chaque espèce. Je m'en vais à Amathonte pour quelques affaires de plaisir : je reviendrai sur le soir. Si à mon retour je ne trouve la tâche faite, et qu'il y ait seulement un grain de mêlé, je t'abandonnerai aux ministres de ma vengeance. » A ces

mots elle monte sur son char, et laisse Psyché désespérée. En effet, ce commandement étoit un travail, non pas d'Hercule, mais de démon.

Sitôt que l'Amour le sut, il en envoya avertir la fée, qui, par ses suffumigations, par ses cercles, par ses paroles, contraignit tout ce qu'il y avoit de fourmis au monde d'accourir à l'entour du tas, autant celles qui habitaient aux extrémités de la terre que celles du voisinage. Il y eut telle fourmi qui fit ce jour-là quatre mille lieues. C'étoit un plaisir que d'en voir des hordes et des caravanes arriver de tous les côtés.

Il en vient des climats où commande l'Aurore,
De ceux que ceint Thétis, et l'Océan encore ;
L'Indien dégarnit toutes ses régions ;
Le Garamante envoie aussi ses légions ;
Il en part du couchant des nations entières ;
Le nord ni le midi n'ont plus de fourmilières ;
Il semble qu'on en ait épuisé l'univers :
Les chemins en sont noirs, les champs en sont couverts ;
Maint vieux chêne en fournit des cohortes nombreuses ;
Il n'est arbre mangé qui sous ses voûtes creuses
Souffre que de ce peuple il reste un seul essaim :
Tout déloge ; et la terre en tire de son sein.

L'éthiopique gent arrive, et se partage.
On crée en chaque troupe un maître de l'ouvrage.
Il a l'œil sur sa bande ; aucun n'ose faillir.
On entend un bruit sourd ; le mont semble bouillir.
Déjà son tour décroît, sa hauteur diminue.
A la soudaineté l'ordre aussi contribue.
Chacun a son emploi parmi les travailleurs :
L'un sépare le grain que l'autre emporte ailleurs.

Le monceau disparoît ainsi que par machine.
Quatre tas différents réparent sa ruine

De blé, riche présent qu'à l'homme ont fait les cieux;
De mil, pour les pigeons manger délicieux :
De seigle, au goût aigret ; d'orge rafraîchissante,
Qui donne aux gens du nord la cervoise engraissante.
Telles l'on démolit les maisons quelquefois :
La pierre est mise à part ; à part se met le bois ;
On voit comme fourmis gens autour de l'ouvrage.
En son être premier retourne l'assemblage :
Là sont des tas confus de marbres non gravés,
Et là les ornements qui se sont conservés.

Les fourmis s'en retournèrent aussi vite qu'elles étoient venues, et n'attendirent pas le remerciement. « Vivez heureuses, leur dit Psyché ; je vous souhaite des magasins qui ne désemplissent jamais. Si c'est un plaisir de se tourmenter pour les biens du monde, tourmentez-vous, et vivez heureuses. »

Quand Vénus fut de retour, et qu'elle aperçut les quatre monceaux, son étonnement ne fut pas petit ; son chagrin fut encore plus grand. On n'osoit approcher d'elle, ni seulement la regarder. Il n'y eut ni Amours ni Grâces qui ne s'enfuissent. « Quoi ! dit Cythérée en elle-même, une esclave me résistera ! Je lui fournirai tous les jours une nouvelle matière de triompher ! Et qui craindra désormais Vénus ? qui adorera sa puissance ? car, pour la beauté, je n'en parle plus : c'est Psyché qui en est déesse. O destins, que vous ai-je fait ? Junon s'est vengée d'Io et de beaucoup d'autres ; il n'est femme qui ne se venge ; Cythérée seule se voit privée de ce doux plaisir ! si [1] faut-il que j'en vienne à bout. Vous n'êtes pas encore à la fin, Psyché ; mon fils vous fait tort : plus il s'opiniâtre à vous protéger, plus je m'opiniâtrerai à vous perdre. »

1. *Pourtant il faut,* etc. Cet emploi de la particule *si* est bien fréquent dans La Fontaine.

Cette résolution n'eut pas tout l'effet que Vénus s'étoit promis. A deux jours de là elle fit appeler Psyché; et, dissimulant son dépit : « Puisque rien ne vous est impossible, lui dit-elle, vous irez bien au royaume de Proserpine. Et n'espérez pas m'échapper quand vous serez hors d'ici : en quelque lieu de la terre que vous soyez, je vous trouverai. Si vous voulez toutefois ne point revenir des enfers, j'en suis très-contente. Vous ferez mes compliments à la reine de ces lieux-là, et vous lui direz que je la prie de me donner une boîte de son fard ; j'en ai besoin, comme vous voyez : la maladie de mon fils m'a toute changée. Rapportez-moi, sans tarder, ce que l'on vous aura donné, et n'y touchez point. »

Psyché partit tout à l'heure. On ne la laissa parler à qui que ce soit. Elle alla trouver la fée que son mari avoit fait venir : cette fée étoit dans le voisinage, sans que personne en sût rien. De peur de soupçon, elle ne tint pas long discours à notre héroïne. Seulement elle lui dit : « Vous voyez d'ici une vieille tour; allez-y tout droit, et entrez dedans : vous y apprendrez ce qu'il vous faut faire. N'appréhendez point les ronces qui bouchent la porte ; elles se détourneront d'elles-mêmes. »

Psyché remercie la fée, et s'en va au vieux bâtiment. Entrée qu'elle fut, la tour lui parla : « Bonjour, Psyché, lui dit-elle ; que votre voyage vous soit heureux ! Ce m'est un très-grand honneur de vous recevoir en mes murs : jamais rien de si charmant n'y étoit entré. Je sais le sujet qui vous amène. Plusieurs chemins conduisent aux enfers ; n'en prenez aucun de ceux qu'on prend d'ordinaire. Descendez dans cette cave que vous voyez, et garnissez-vous auparavant de ce qui est à vos pieds : ce panier à anse vous aidera à le porter. »

Psyché baissa aussitôt la vue ; et, comme le faîte de la tour étoit découvert, elle vit à terre une lampe, six boules de cire, un gros paquet de ficelle, un panier, avec deux deniers.

« Vous avez besoin de toutes ces choses, poursuivit la tour. Que la profondeur de cette cave ne vous effraye point, quoique vous ayez près de mille marches à descendre : cette lampe vous aidera. Vous suivrez à sa lueur un chemin voûté qui est dans le fond, et qui vous conduira jusqu'au bord du Styx. Il vous faudra donner à Caron un de ces deniers pour le passage, aussi bien en revenant qu'en allant. C'est un vieillard qui n'a aucune considération pour les belles, et qui ne vous laissera pas monter dans sa barque sans payer le droit. Le fleuve passé, vous rencontrerez un âne boîteux et n'en pouvant plus de vieillesse, avec un misérable qui le chassera. Celui-ci vous priera de lui donner, par pitié, un peu de ficelle, si vous en avez dans votre panier, afin de lier certains paquets dont son âne sera chargé. Gardez-vous de lui accorder ce qu'il vous demandera. C'est un piége que vous tend Vénus. Vous avez besoin de votre ficelle à une autre chose : car vous entrerez incontinent dans un labyrinthe dont les routes sont fort aisées à tenir en allant ; mais, quand on en revient, il est impossible de les démêler : ce que vous ferez toutefois par le moyen de cette ficelle. La porte de deçà du labyrinthe n'a point de portier ; celle de delà en a un : c'est un chien qui a trois gueules, plus grand qu'un ours. Il discerne, à l'odorat, les morts d'avec les vivants ; car il se rencontre des personnes qui ont affaire aussi bien que vous en ces lieux. Le portier laisse passer les premiers, et étrangle les autres devant qu'ils passent. Vous lui empâterez ses trois gueules en lui jetant dans chacune une de vos

boules de cire, autant au retour. Elles auront aussi la force de l'endormir. Dès que vous serez sortie du labyrinthe, deux démons des Champs Élysées viendront au-devant de vous, et vous conduiront jusqu'au trône de Proserpine. Adieu, charmante Psyché : que votre voyage vous soit heureux ! »

Psyché remercie la tour, prend le panier avec l'équipage, descend dans la cave ; et, pour abréger, elle arrive saine et sauve au delà du labyrinthe, malgré les spectres qui se présentèrent sur son passage.

Il ne sera pas hors de propos de vous dire qu'elle vit sur les bords du Styx gens de tous états arrivant de tous les côtés. Il y avoit dans la barque, lorsque la belle passa, un roi, un philosophe, un général d'armée, je ne sais combien de soldats, avec quelques femmes. Le roi se mit à pleurer de ce qu'il lui falloit quitter un séjour où étoient de si beaux objets. Le philosophe, au contraire, loua les dieux de ce qu'il en étoit sorti avant que de voir un objet si capable de le séduire, et dont il pouvoit alors approcher sans aucun péril. Les soldats disputèrent entre eux à qui s'assoiroit le plus près d'elle, sans aucun respect du roi, ni aucune crainte du général, qui n'avoit pas son bâton de commandement. La chose alloit à se battre, et à renverser la nacelle, si Caron n'eût mis le holà à coups d'aviron. Les femmes environnèrent Psyché, et se consolèrent des avantages qu'elles avoient perdus, voyant que notre héroïne en perdoit bien d'autres : car elle ne dit à personne qu'elle fût vivante. Son habit étonna pourtant la compagnie, tous les autres n'ayant qu'un drap.

Aussitôt qu'elle fut sortie du labyrinthe, les deux démons l'abordèrent, et lui firent voir les singularités de ces lieux. Elles sont tellement étranges que j'ai besoin d'un style extraordinaire pour vous les décrire.

Polyphile se tut à ces mots ; et, après quelques moments de silence, il reprit d'un ton moins familier :

Le royaume des morts a plus d'une avenue :
Il n'est route qui soit aux humains si connue.
Des quatre coins du monde on se rend aux enfers ;
Tisiphone les tient incessamment ouverts.
La faim, le désespoir, les douleurs, le long âge,
Mènent par tous endroits à ce triste passage ;
Et quand il est franchi, les filles du Destin
Filent aux habitants une nuit sans matin.
Orphée a toutefois mérité par sa lyre
De voir impunément le ténébreux empire.
Psyché par ses appas obtint même faveur :
Pluton sentit pour elle un moment de ferveur ;
Proserpine craignit de se voir détrônée,
Et la boîte de fard à l'instant fut donnée.
L'esclave de Vénus, sans guide et sans secours,
Arriva dans les lieux où le Styx fait son cours.
Sa cruelle ennemie eut soin que le Cerbère
Lui lançât des regards enflammés de colère.
Par les monstres d'enfer rien ne fut épargné.
Elle vit ce qu'en ont tant d'auteurs enseigné.
Mille spectres hideux, les hydres, les harpyes,
Les triples Géryons, les mânes des Tityes,
Présentoient à ses yeux maint fantôme trompeur
Dont le corps retournoit aussitôt en vapeur.
Les cantons destinés aux ombres criminelles,
Leurs cris, leur désespoir, leurs douleurs éternelles,
Tout l'attirail qui suit tôt ou tard les méchants,
La remplirent de crainte et d'horreur pour ces champs.
Là, sur un pont d'airain, l'orgueilleux Salmonée,
Triste chef d'une troupe aux tourments condamnée,
S'efforçoit de passer en des lieux moins cruels,
Et partout rencontroit des feux continuels.
Tantale aux eaux du Styx portoit en vain sa bouche,
Toujours proche d'un bien que jamais il ne touche :

Et Sisyphe en sueur essayoit vainement
D'arrêter son rocher pour le moins un moment.
Là les sœurs de Psyché, dans l'importune glace
D'un miroir que sans cesse elles avoient en face,
Revoyoient leur cadette heureuse, et dans les bras,
Non d'un monstre effrayant, mais d'un dieu plein d'appas.
En quelque lieu qu'allât cette engeance maudite,
Le miroir se plaçoit toujours à l'opposite.
Pour les tirer d'erreur, leur cadette accourut ;
Mais ce couple s'enfuit sitôt qu'elle parut.
Non loin d'elles Psyché vit l'immortelle tâche
Où les cinquante sœurs s'exercent sans relâche.
La belle les plaignit, et ne put sans frémir
Voir tant de malheureux occupés à gémir.
Chacun trouvoit sa peine au plus haut point montée :
Ixion souhaitoit le sort de Prométhée ;
Tantale eût consenti, pour assouvir sa faim,
Que Pluton le livrât à des flammes sans fin.
En un lieu séparé l'on voit ceux de qui l'âme
A violé les droits de l'amoureuse flamme,
Offensé Cupidon, méprisé ses autels,
Refusé le tribut qu'il impose aux mortels.
Là souffre un monde entier d'ingrates, de coquettes :
Là Mégère punit les langues indiscrètes,
Surtout ceux qui, tachés du plus noir des forfaits,
Se sont vantés d'un bien qu'on ne leur fit jamais.
Par de cruels vautours l'inhumaine est rongée ;
Dans un fleuve glacé la volage est plongée ;
Et l'insensible expie en des lieux embrasés,
Aux yeux de ses amants, les maux qu'elle a causés.
Ministres, confidents, domestiques perfides,
Y lassent sous les fouets les bras des Euménides.
Près d'eux sont les auteurs de maint hymen forcé,
L'amant chiche, et la dame au cœur intéressé ;
La troupe des censeurs, peuple à l'amour rebelle;
Ceux enfin dont les vers ont noirci quelque belle.

Vénus avoit obligé Mercure, par ses caresses, de prier,

de la part de cette déesse, toutes les puissances d'enfer d'effrayer tellement son ennemie par la vue de ces fantômes et de ces supplices qu'elle en mourût d'appréhension, et mourût si bien que la chose fût sans retour, et qu'il ne restât plus de cette beauté qu'une ombre légère. « Après quoi, disoit Cythérée, je permets à mon fils d'en être amoureux, et de l'aller trouver aux enfers pour lui renouveler ses caresses. »

Cupidon ne manqua pas d'y pourvoir ; et, dès que Psyché eut passé le labyrinthe, il la fit conduire, comme je crois vous l'avoir dit, par deux démons des Champs Élysées : ceux-là ne sont pas méchants. Ils la rassurèrent, et lui apprirent quels étoient les crimes de ceux qu'elle voyoit tourmentés. La belle en demeura toute consolée, n'y trouvant rien qui eût du rapport à son aventure. Après tout, la faute qu'elle avoit commise ne méritoit pas une telle punition. Si la curiosité rendoit les gens malheureux jusqu'en l'autre monde, il n'y auroit pas d'avantage à être femme.

En passant auprès des Champs Élysées, comme le nombre des bienheureux a de tout temps été fort petit, Psyché n'eut pas de peine à y remarquer ceux qui jusqu'alors avoient fait valoir la puissance de son époux, gens du Parnasse pour la plupart. Ils étoient sous de beaux ombrages, se récitant les uns aux autres leurs poésies, et se donnant des louanges continuelles sans se lasser.

Enfin la belle fut amenée devant le tribunal de Pluton. Toute la cour de ce dieu demeura surprise. Depuis Proserpine ils ne se souvenoient point d'avoir vu d'objet qui leur eût touché le cœur, que celui-là seul. Proserpine même en eut de la jalousie : car son mari regardoit déjà la belle d'une autre sorte qu'il n'a coutume de faire ceux

qui approchent de son tribunal, et il ne tenoit pas à lui qu'il ne se défît de cet air terrible qui fait partie de son apanage. Surtout il y avoit du plaisir à voir Rhadamante se radoucir.

Pluton fit cesser pour quelques moments les souffrances et les plaintes des malheureux, afin que Psyché eût une audience plus favorable.

Voici à peu près comme elle parla, adressant sa voix tantôt à Pluton et à Proserpine conjointement, tantôt à cette déesse seule :

« Vous sous qui tout fléchit, déités dont les lois
Traitent également les bergers et les rois ;
Ni le désir de voir, ni celui d'être vue,
Ne me font visiter une cour inconnue :
J'ai trop appris, hélas! par mes propres malheurs,
Combien de tels plaisirs engendrent de douleurs.
Vous voyez devant vous l'esclave infortunée
Qu'à des larmes sans fin Vénus a condamnée.
C'est peu pour son courroux des maux que j'ai soufferts :
Il faut chercher encore un fard jusqu'aux enfers.
Reine de ces climats, faites qu'on me le donne.
Il porte votre nom ; et c'est ce qui m'étonne.
Ne vous offensez point, déesse aux traits si doux ;
On s'aperçoit assez qu'il n'est pas fait pour vous.
Plaire sans fard est chose aux déesses facile :
A qui ne peut vieillir cet art est inutile.
C'est moi qui dois tâcher, en l'état où je suis,
A réparer le tort que m'ont fait les ennuis.
Mais j'ai quitté le soin d'une beauté fatale.
La nature souvent n'est que trop libérale.
Plût au sort que mes traits, à présent sans éclat,
N'eussent jamais paru que dans ce triste état !
Mes sœurs les envioient : que mes sœurs étoient folles !
D'abord je me repus d'espérances frivoles.
Enfin l'Amour m'aima : je l'aimai sans le voir.

Je le vis, il s'enfuit, rien ne put l'émouvoir;
Il me précipita du comble de la gloire.
Souvenirs de ces temps, sortez de ma mémoire.
Chacun sait ce qui suit. Maintenant dans ces lieux
Je viens pour obtenir un fard si précieux.
Je n'en mérite pas la faveur singulière;
Mais le nom de l'Amour se joint à ma prière.
Vous connoissez ce dieu : qui ne le connoît pas?
S'il descend pour vous plaire au fond de ces climats,
D'une boîte de fard récompensez sa femme :
Ainsi durent chez vous les douceurs de sa flamme!
Ainsi votre bonheur puisse rendre envieux
Celui qui pour sa part eut l'empire des cieux! »

Cette harangue eut tout le succès que Psyché pouvoit souhaiter. Il n'y eut ni démon ni ombre qui ne compatît au malheur de cette affligée, et qui ne blâmât Vénus. La pitié entra, pour la première fois, au cœur des Furies; et ceux qui avoient tant de sujets de se plaindre eux-mêmes mirent à part le sentiment de leurs propres maux, pour plaindre l'épouse de Cupidon. Pluton fut sur le point de lui offrir une retraite dans ses États : mais c'est un asile où les malheureux n'ont recours que le plus tard qu'il leur est possible. Proserpine empêcha ce coup : la jalousie la possédoit tellement que, sans considérer qu'une ombre seroit incapable de lui nuire, elle recommanda instamment aux Parques de ne pas trancher à l'étourdie les jours de cette personne, et de prendre si bien leurs mesures qu'on ne la revît aux enfers que vieille et ridée. Puis, sans tarder davantage, elle mit entre les mains de Psyché une boîte bien fermée, avec défense de l'ouvrir, et avec charge d'assurer Vénus de son amitié. Pour Pluton, il ne put voir sans déplaisir le départ de notre héroïne et le présent qu'on lui faisoit. « Souvenez-vous, lui dit-il,

de ce qu'il vous a coûté d'être curieuse. Allez, et n'accusez pas Pluton de votre destin. »

Tant que le pays des morts continua, la boîte fut en assurance, Psyché n'avoit garde d'y toucher : elle appréhendoit que, parmi un si grand nombre de gens qui n'avoient que faire, il n'y en eût qui observassent ses actions.

Aussitôt qu'elle eut atteint notre monde, et que, se trouvant sous ce conduit souterrain, elle crut n'avoir pour témoins que les pierres qui le soutenoient, la voilà tentée à son ordinaire. Elle eut envie de savoir quel étoit ce fard dont Proserpine l'avoit chargée. Le moyen de s'en empêcher ? Elle seroit femme, et laisseroit échapper une telle occasion de se satisfaire ! A qui le diroient ces pierres? Possible personne qu'elle n'étoit descendu sous cette voûte depuis qu'on l'avoit bâtie. Puis ce n'étoit pas une simple curiosité qui la poussoit : c'étoit un désir naturel et bien innocent de remédier au déchet où étoient tombés ses appas. Les ennuis, le hâle, mille autres choses l'avoient tellement changée qu'elle ne se connoissoit plus elle-même. Il falloit abandonner les prétentions qui lui restoient sur le cœur de son mari, ou bien réparer ces pertes par quelque moyen. Où en trouveroit-elle un meilleur que celui qu'elle avoit en sa puissance, que de s'appliquer un peu de ce fard qu'elle portoit à Vénus? Non qu'elle eût dessein d'en abuser, ni de plaire à d'autres qu'à son mari ; les dieux le savoient : pourvu seulement qu'elle imposât à l'Amour, cela suffiroit. Tout artifice est permis quand il s'agit de regagner un époux. Si Vénus l'avoit crue si simple que de n'oser toucher à ce fard, elle s'étoit fort trompée ; mais, qu'elle y touchât ou non, Cythérée l'en soupçonneroit toujours ; ainsi il lui seroit inutile de s'abstenir.

Psyché raisonna si bien qu'elle s'attira un nouveau malheur. Une certaine appréhension toutefois la retenoit : elle regardoit la boîte, y portoit la main, puis l'en retiroit, et l'y reportoit aussitôt. Après un combat qui fut assez long, la victoire demeura, selon sa coutume, à cette malheureuse curiosité. Psyché ouvrit la boîte en tremblant, et à peine l'eut-elle ouverte qu'il en sortit une vapeur fuligineuse, une fumée noire et pénétrante qui se répandit en moins d'un moment par tout le visage de notre héroïne, et sur une partie de son sein. L'impression qu'elle y fit fut si violente que Psyché soupçonna d'abord quelque sinistre accident, d'autant plus qu'il ne restoit dans la boîte qu'une noirceur qui la teignoit toute.

Psyché, alarmée, et se doutant presque de ce qui lui étoit arrivé, se hâta de sortir de cette cave, impatiente de rencontrer quelque fontaine, dans laquelle elle pût apprendre l'état où cette vapeur l'avoit mise. Quand elle fut dans la tour, et qu'elle se présenta à la porte, les épines qui la bouchoient, et qui s'étoient d'elles-mêmes détournées pour laisser passer Psyché la première fois, ne la reconnoissant plus, l'arrêtèrent. La tour fut contrainte de lui demander son nom. Notre infortunée le lui dit en soupirant. « Quoi! c'est vous, Psyché! Qui vous a teint le visage de cette sorte? Allez vite vous laver, et gardez bien de vous présenter en cet état à votre mari. » Psyché court à un ruisseau qui n'étoit pas loin, le cœur lui battant de telle manière que l'haleine lui manquoit à chaque pas. Enfin elle arriva sur le bord de ce ruisseau, et, s'étant penchée, elle y aperçut la plus belle More du monde. Elle n'avoit ni le nez ni la bouche comme l'ont celles que nous voyons, mais enfin c'était une More. Psyché, étonnée, tourna la tête pour voir si quelque Africaine ne se regar-

doit point derrière elle. N'ayant vu personne, et certaine de son malheur, ses genoux commencèrent à lui faillir, les bras lui tombèrent. Elle essaya toutefois inutilement d'effacer cette noirceur avec l'onde.

Après s'être lavée longtemps sans rien avancer : « O destins ! s'écria-t-elle, me condamnerez-vous aussi à perdre la beauté ? Cythérée, Cythérée, quelle satisfaction vous attend ! Quand je me présenterai parmi vos esclaves, elles me rebuteront ; je serai le déshonneur de votre cour. Qu'ai-je fait qui méritât une telle honte ? Ne vous suffisoit-il pas que j'eusse perdu mes parents, mon mari, les richesses, la liberté, sans perdre encore l'unique bien avec lequel les femmes se consolent de tous malheurs ? Quoi ! ne pouviez-vous attendre que les années vous vengeassent ? C'est une chose sitôt passée que la beauté des mortelles ! La mélancolie seroit venue au secours du temps. Mais j'ai tort de vous accuser : c'est moi seule qui suis la cause de mon infortune ; c'est cette curiosité incorrigible qui, non contente de m'avoir ôté les bonnes grâces de votre fils, m'ôte aussi le moyen de les regagner. Hélas ! ce sera ce fils le premier qui me regardera avec horreur et qui me fuira. Je l'ai cherché par tout l'univers, et j'appréhende de le trouver. Quoi ! mon mari me fuira ! mon mari qui me trouvoit si charmante ! Non, non, Vénus, vous n'aurez pas ce plaisir ; et, puisqu'il m'est défendu d'avancer mes jours, je me retirerai dans quelque désert où personne ne me verra ! j'achèverai mes destins parmi les serpents et parmi les loups : il s'en trouvera quelqu'un d'assez pitoyable [1] pour me dévorer.

1. *Assez sensible à la pitié.* Le mot *pitoyable* s'emploie actuellement rarement dans ce sens, qui est cependant le sens propre.

Dans ce dessein elle court à une forêt voisine, s'enfonce dans le plus profond, choisit pour principale retraite un antre effroyable. Là son occupation est de soupirer et de répandre des larmes : ses joues s'aplatissent, ses yeux se cavent; ce n'étoit plus celle de qui Vénus étoit devenue jalouse : il y avoit au monde telle mortelle qui l'auroit regardée sans envie.

L'Amour commençoit alors à sortir ; et, comme il étoit guéri de sa colère aussi bien que de sa brûlure, il ne songeoit plus qu'à Psyché. Psyché devoit faire son unique joie ; il devoit quitter ses temples pour servir Psyché : résolutions d'un nouvel amant. Les maris ont de ces retours, mais ils les font peu durer. Ce mari-ci ne se proposoit plus de fin dans sa passion, ni dans le bon traitement qu'il avoit résolu de faire à sa femme. Son dessein étoit de se jeter à ses pieds, de lui demander pardon, de lui protester qu'il ne retomberoit jamais en de telles bizarreries. Tant que la journée duroit, il s'entretenoit de ces choses ; la nuit venue, il continuoit, et continuoit encore pendant son sommeil. Aussitôt que l'aurore commençoit à poindre, il la prioit de lui ramener Psyché : car la fée l'avoit assuré qu'elle reviendroit des enfers. Dès que le soleil étoit levé, notre époux quittoit le lit afin d'éviter les visites de sa mère, et s'alloit promener dans le bois où la belle Éthiopienne avoit choisi sa retraite : il le trouvoit propre à entretenir les rêveries d'un amant.

Un jour, Psyché s'était endormie à l'entrée de sa caverne. Elle étoit couchée sur le côté, le visage tourné vers la terre, son mouchoir dessus, et encore un bras sur le mouchoir pour plus grande précaution, et pour s'empêcher plus assurément d'être vue. Si elle eût pu s'envelopper de ténèbres, elle l'auroit fait. L'autre bras étoit

couché le long de la cuisse; il n'avoit pas la même rondeur qu'autrefois : le moyen qu'une personne qui ne vivoit que de fruits sauvages, et laquelle ne mangeoit rien qui ne fût mouillé de ses pleurs, eût de l'embonpoint? la délicatesse et la blancheur y étoient toujours.

L'Amour l'aperçut de loin : il sentit un tressaillement qui lui dit que cette personne étoit Psyché. Plus il approchoit, et plus il se confirmoit dans ce sentiment : car quelle autre qu'elle auroit eu une taille si bien formée? Quand il se trouva assez près pour considérer le bras et la main, il n'en douta plus : non que la maigreur ne l'arrêtât : mais il jugeoit bien qu'une personne affligée ne pouvoit être en meilleur état. La surprise de ce dieu ne fut pas petite; pour sa joie, je vous la laisse à imaginer. Un amant que nos romanciers auroient fait seroit demeuré deux heures à considérer l'objet de sa passion sans l'oser toucher, ni seulement interrompre son sommeil : l'Amour s'y prit d'une autre manière. Il s'agenouilla d'abord auprès de Psyché, et lui souleva une main, laquelle il étendit sur la sienne; puis, usant de l'autorité d'un dieu et de celle d'un mari, il y imprima deux baisers.

Psyché étoit si fort abattue qu'elle s'éveilla seulement au second baiser. Dès qu'elle aperçut l'Amour, elle se leva, s'enfuit dans son antre, s'alla cacher à l'endroit le plus profond, tellement émue qu'elle ne savoit à quoi se résoudre. L'état où elle avoit laissé le dieu, cette posture de suppliant, ce baiser dont la chaleur lui faisoit connoître que c'étoit un véritable baiser d'amour, et non un baiser de simple galanterie, tout cela l'enhardissoit; mais de se montrer ainsi noire et défigurée à celui dont elle vouloit regagner le cœur, il n'y avoit pas d'apparence.

Cependant l'Amour s'étoit approché de la caverne; et,

repensant à l'ébène de la personne qu'il avoit vue, il croyoit s'être trompé, et se voulait quelque mal d'avoir pris une Éthiopienne pour son épouse. Quand il fut dans l'antre : « Belle More, lui cria-t-il, vous ne savez guère ce que je suis, de fuir ainsi; ma rencontre ne fait pas peur. Dites-moi ce que vous cherchez dans ces provinces ; peu de gens y viennent que pour aimer : si c'est là ce qui vous amène, j'ai de quoi vous satisfaire. Avez-vous besoin d'un amant? je suis le dieu qui les fais. Quoi! vous dédaignez de me répondre! vous me fuyez! — Hélas, dit Psyché, je ne vous fuis point; j'ôte seulement de devant vos yeux un objet que j'appréhende que vous ne fuyiez vous-même. »

Cette voix si douce, si agréable, et autrefois familière au fils de Vénus, fut aussitôt reconnue de lui. Il courut au coin où s'étoit réfugiée son épouse. « Quoi! c'est vous! dit-il, quoi ! ma chère Psyché, c'est vous ! » Aussitôt il se jeta aux pieds de la belle. « J'ai failli, continua-t-il en les embrassant : mon caprice est cause qu'une personne innocente, qu'une personne qui étoit née pour ne connoître que les plaisirs, a souffert des peines que les coupables ne souffrent point : et je n'ai point renversé le ciel et la terre pour l'empêcher! je n'ai pas ramené le chaos au monde! je ne me suis point donné la mort, tout dieu que je suis! Ah ! Psyché, que vous avez de sujets de me détester ! Il faut que je meure et que j'en trouve les moyens, quelque impossible que soit la chose. »

Psyché chercha une de ses mains pour la lui baiser. L'Amour s'en douta; et, se relevant : « Ah ! s'écria-t-il, que vous ajoutez de douceur à vos autres charmes! Je sais les sentiments que vous avez eus ; toute la nature me les a dits : il ne vous est pas échappé un seul mot de plainte

contre ce monstre qui étoit indigne de votre amour. « Et comme elle lui avoit trouvé la main : « Non, poursuivit-il, ne m'accordez point de telles faveurs ; je ne demande pour toute grâce que quelque punition que vous m'imposiez vous-même. Ma Psyché, ma chère Psyché, dites-moi, à quoi me condamnez-vous ? — Je vous condamne à être aimé de votre Psyché éternellement, dit notre héroïne ; car que vous l'aimiez, elle auroit tort de vous en prier : elle n'est plus belle. » Ces paroles furent prononcées avec un ton de voix si touchant que l'Amour ne put retenir ses larmes. Il noya de pleurs l'une des mains de Psyché, et, pressant cette main entre les siennes, il se tut longtemps, et par ce silence il s'exprima mieux que s'il eût parlé : les torrents de larmes firent ce que ceux de paroles n'auroient su faire. Psyché, charmée de cette éloquence, y répondit comme une personne qui en savoit tous les traits. Et considérez, je vous prie, ce que c'est d'aimer : le couple d'amants le mieux d'accord et le plus passionné qu'il y eût au monde employoit l'occasion à verser des pleurs et à pousser des soupirs. Amants heureux, il n'y a que vous qui connoissiez le plaisir !

A cette exclamation, Polyphile, tout transporté, laissa tomber l'écrit qu'il tenoit, et Acanthe, se souvenant de quelque chose, fit un soupir. Gelaste leur dit avec un souris moqueur : Courage, messieurs les amants ! voilà qui est bien, et vous faites votre devoir. Oh ! les gens heureux, et trois fois heureux que vous êtes ! Moi, misérable, je ne saurois soupirer après le plaisir de verser des pleurs. Puis, ramassant le papier de Polyphile : Tenez, lui dit-il, voilà votre écrit ; achevez Psyché, et remettez-vous.

Polyphile reprit son cahier, et continua ainsi :

Cette conversation de larmes devint à la fin conversation de baisers : je passe légèrement cet endroit. L'Amour pria son épouse de sortir de l'antre, afin qu'il apprît le changement qui étoit survenu en son visage, et pour y apporter remède s'il se pouvoit. Psyché lui dit en riant : « Vous m'avez refusé, s'il vous en souvient, la satisfaction de vous voir lorsque je vous l'ai demandée : je vous pourrois rendre la pareille à bien meilleur droit, et avec bien plus de raison que vous n'en aviez ; mais j'aime mieux me détruire dans votre esprit que de ne pas vous complaire. Aussi bien faut-il que vous cherchiez un remède à la passion qui vous occupe : elle vous met mal avec votre mère, et vous fait abandonner le soin des mortels et la conduite de votre empire. » En disant ces mots, elle lui donna la main pour le mener hors de l'antre.

L'Amour se plaignit de la pensée qu'elle avoit, et lui jura par le Styx qu'il l'aimeroit éternellement, blanche ou noire, belle ou non belle : car ce n'étoit pas seulement son corps qui le rendoit amoureux, c'étoit son esprit et son âme par-dessus tout.

Quand ils furent sortis de l'antre, et que l'Amour eut jeté les yeux sur son épouse, il recula trois ou quatre pas, tout surpris et tout étonné. « Je vous l'avois bien promis, lui dit-elle, que cette vue seroit un remède pour votre amour : je ne m'en plains pas, et n'y trouve point d'injustice. La plupart des femmes prennent le ciel à témoin quand cela arrive : elles disent qu'on doit les aimer pour elles, et non pas pour le plaisir de les voir ; qu'elles n'ont point d'obligation à ceux qui cherchent seulement à se satisfaire ; que cette sorte de passion qui n'a pour objet que ce qui touche les sens ne doit point entrer dans une belle âme, et est indigne qu'on y réponde ; c'est aimer

comme aiment les animaux, au lieu qu'il faudroit aimer comme les esprits détachés des corps. Les vrais amants, les amants qui méritent que l'on les aime, se mettent le plus qu'ils peuvent dans cet état : ils s'affranchissent de la tyrannie du temps ; ils se rendent indépendants du hasard et de la malignité des astres ; tandis que les autres sont toujours en transe, soit pour le caprice de la fortune, soit pour celui des saisons. Quand ils n'auroient rien à craindre de ce côté-là, les années leur font une guerre continuelle ; il n'y a pas un moment au jour qui ne détruise quelque chose de leur plaisir ; c'est une nécessité qu'il aille toujours en diminuant ; et d'autres raisons très-belles et très-peu persuasives. Je n'en veux opposer qu'une à ces femmes. Leur beauté et leur jeunesse ont fait naître la passion que l'on a pour elles ; il est naturel que le contraire l'anéantisse. Je ne vous demande donc plus d'amour ; ayez seulement de l'amitié, ou, si je n'en suis pas digne, quelque peu de compassion. Il est de la qualité d'un dieu comme vous d'avoir pour esclaves des personnes de mon sexe : faites-moi la grâce que j'en sois une. »

L'Amour trouva sa femme plus belle après ce discours qu'il ne l'avoit encore trouvée. Il se jeta à son cou. « Vous ne m'avez, lui repartit-il, demandé que de l'amitié ; je vous promets de l'amour. Et consolez-vous : il vous reste plus de beauté que n'en ont toutes les mortelles ensemble. Il est vrai que votre visage a changé de teint, mais il n'a nullement changé de traits : et ne comptez-vous pour rien le reste du corps ? Qu'avez-vous perdu de lis et d'albâtre en comparaison de ce qui vous en est demeuré ? Allons voir Vénus. Cet avantage qu'elle vient de remporter, quoiqu'il soit petit, la rendra contente, et nous réconciliera les uns et les autres : sinon j'aurai recours à Jupiter, et je

le prierai de vous rendre votre vrai teint. Si cela dépendoit de moi, vous seriez déjà ce que vous étiez lorsque vous me rendîtes amoureux : ce seroit ici le plus beau moment de vos jours; mais un dieu ne sauroit défaire ce qu'un autre dieu a fait; il n'y a que Jupiter à qui ce privilége soit accordé. S'il ne vous rend tous vos lis, sans qu'il y en ait un seul de perdu, je ferai périr la race des animaux et des hommes. Que feront les dieux après cela? Pour les roses, c'est mon affaire; et pour l'embonpoint, la joie le ramènera. Ce n'est pas encore assez, je veux que l'Olympe vous reconnoisse pour mon épouse. »

Psyché se fût jetée à ses pieds, si elle n'eût su comme on doit agir avec l'Amour. Elle se contenta donc de lui dire en rougissant : « Si je pouvois être votre femme sans être blanche, cela seroit bien plus court et bien plus certain.

— Ce point-là vous est assuré, repartit l'Amour : je l'ai juré par le Styx : mais je veux que vous soyez blanche. Allons nous présenter à Vénus. »

Psyché se laissa conduire, bien qu'elle eût beaucoup de répugnance à se montrer, et peu d'espérance de réussir. La soumission aux volontés de son époux lui fermoit les yeux : elle se seroit résolue, pour lui complaire, à des choses plus difficiles. Pendant le chemin elle lui conta les principales aventures de son voyage, la merveille de cette tour qui lui avoit donné des adresses ; l'Achéron, le Styx, l'âne boiteux, le labyrinthe, et les trois gueules de son portier ; les fantômes qu'elle avoit vus, la cour de Pluton et de Proserpine ; enfin son retour, et sa curiosité, qu'elle-même jugeoit très-digne d'être punie.

Elle achevoit son récit quand ils arrivèrent à ce château qui étoit à mi-chemin de Paphos et d'Amatonthe. Vénus se promenoit dans le parc. On lui alla dire de la

part de l'Amour qu'il avoit une Africaine assez bien faite à lui présenter : elle en pourroit faire une quatrième Grâce, non-seulement brune comme les autres, mais toute noire.

Cythérée rêvoit alors à sa jalousie ; à la passion dont son fils étoit malade, et qui, tout considéré, n'étoit pas un crime ; aux peines à quoi elle avoit condamné la pauvre Psyché, peines très-cruelles, et qui lui faisoient à elle-même pitié. Outre cela, l'absence de son ennemie avoit laissé refroidir sa colère, de façon que rien ne l'empêchoit plus de se rendre à la raison. Elle étoit dans le moment le plus favorable qu'on eût pu choisir pour accommoder les choses.

Cependant toute la cour de Vénus étoit accourue pour voir ce miracle, cette nouvelle façon de More : c'étoit à qui la regarderoit de plus près. Quelque étonnement que sa vue causât, on y prenoit du plaisir; et on auroit bien donné une demi-douzaine de blanches pour cette noire. Au reste, soit que la couleur eût changé son air, soit qu'il y eût de l'enchantement, personne ne se souvint d'avoir rien vu qui lui ressemblât. Les Jeux et les Ris firent connoissance avec elle d'abord, sans se la remettre, admirant les grâces de sa personne, sa taille, ses traits, et disant tout haut que la couleur n'y faisoit rien. Néanmoins ce visage d'Éthiopienne enté sur un corps de Grecque sembloit quelque chose de fort étrange. Toute cette cour la considéroit comme un très-beau monstre, et très-digne d'être aimé. Les uns assuroient qu'elle étoit fille d'un blanc et d'une noire ; les autres, d'un noir et d'une blanche.

Quand elle fut à quatre pas de Vénus, elle mit un genou en terre. « Charmante reine de la beauté, lui dit-elle, c'est votre esclave qui revient des lieux où vous l'avez envoyée. »

Tout le monde la reconnut aussitôt. On demeura fort surpris. Les Jeux et les Ris, qui sont un peuple assez étourdi, eurent de la discrétion cette fois-là, et dissimulèrent leur joie de peur d'irriter Vénus contre leur nouvelle maîtresse. Vous ne sauriez croire combien elle étoit aimée dans cette cour. La plupart des gens avoient résolu de se cantonner, à moins que Cythérée ne la traitât mieux.

Psyché remarqua fort bien les mouvements que sa présence excitoit dans le fond des cœurs, et qui paroissoient même sur les visages ; mais elle n'en témoigna rien, et continua de cette sorte : « Proserpine m'a donné charge de vous faire ses compliments, et de vous assurer de la continuation de son amitié. Elle m'a mis entre les mains une boîte que j'ai ouverte, bien que vous m'eussiez défendu de l'ouvrir. Je n'oserois vous prier de me pardonner, et je me viens soumettre à la peine que ma curiosité a méritée. »

Vénus, jetant les yeux sur Psyché, ne sentit pas tout le plaisir et la joie que sa jalousie lui avoit promis. Un mouvement de compassion l'empêcha de jouir de sa vengeance et de la victoire qu'elle remportoit, si bien que, passant d'une extrémité à une autre, à la manière des femmes, elle se mit à pleurer, releva elle-même notre héroïne, puis l'embrassa. « Je me rends, dit-elle, Psyché; oubliez le mal que je vous ai fait. Si c'est effacer les sujets de haine que vous avez contre moi, et vous faire une satisfaction assez grande que de vous recevoir pour ma fille, je veux bien que vous la soyez. Montrez-vous meilleure que Vénus, aussi bien que vous êtes déjà plus belle; ne soyez pas si vindicative que je l'ai été, et allez changer d'habit. Toutefois, ajouta-t-elle, vous avez besoin de repos. » Puis, se tournant vers les Grâces : « Mettez-la au bain qu'on a préparé

pour moi, et faites-la reposer ensuite ; je l'irai voir en son lit. »

La déesse n'y manqua pas, et voulut que notre héroïne couchât avec elle cette nuit-là : non pour l'ôter à son fils ; mais on résolut de célébrer un nouvel hymen, et d'attendre que notre belle eût repris son teint. Vénus consentit qu'il lui fût rendu ; même qu'un brevet de déesse lui fût donné, si tout cela se pouvoit obtenir de Jupiter.

L'Amour ne perd point de temps, et, pendant que sa mère étoit en belle humeur, s'en va trouver le roi des dieux. Jupiter, qui avoit appris l'histoire de ses amours, lui en demanda des nouvelles ; comme il se portoit de sa brûlure ; pourquoi il abandonnoit les affaires de son état. L'Amour répondit succinctement à ces questions, et vint au sujet qui l'amenoit.

« Mon fils, lui dit Jupiter en l'embrassant, vous ne trouverez plus d'Éthiopienne chez votre mère : le teint de Psyché est aussi blanc que jamais il fut : j'ai fait ce miracle dès le moment que vous m'avez témoigné le souhaiter. Quant à l'autre point, le rang que vous demandez pour votre épouse n'est pas une chose si aisée à accorder qu'il vous semble. Nous n'avons parmi nous que trop de déesses. C'est une nécessité qu'il y ait du bruit où il y a tant de femmes. La beauté de votre épouse étant telle que vous dites, ce sera des sujets de jalousie et de querelles, lesquelles je ne viendrai jamais à bout d'apaiser. Il ne faudra plus que je songe à mon office de foudroyant ; j'en aurai assez de celui de médiateur pour le reste de mes jours. Mais ce n'est pas ce qui m'arrête le plus. Dès que Psyché sera déesse, il lui faudra des temples aussi bien qu'aux autres. L'augmentation de ce culte nous diminuera notre portion. Déjà nous nous morfondons sur nos autels, tant ils

sont froids et malencensés. Cette qualité de dieu deviendra à la fin si commune que les mortels ne se mettront plus en peine de l'honorer.

— Que vous importe? reprit l'Amour : votre félicité dépend-elle du culte des hommes? Qu'ils vous négligent, qu'ils vous oublient, ne vivez-vous pas ici heureux et tranquille, dormant les trois quarts du temps, laissant aller les choses du monde comme elles peuvent, tonnant et grêlant lorsque la fantaisie vous en vient ? Vous savez combien quelquefois nous nous ennuyons : jamais la compagnie n'est bonne s'il n'y a des femmes qui soient aimables. Cybèle est vieille ; Junon, de mauvaise humeur ; Cérès sent sa divinité de province, et n'a nullement l'air de la cour ; Minerve est toujours armée ; Diane nous rompt la tête avec sa trompe : on pourroit faire quelque chose d'assez bon de ces deux dernières ; mais elles sont si farouches qu'on ne leur oseroit dire un mot de galanterie. Pomone est ennemie de l'oisiveté, et a toujours les mains rudes. Flore est agréable, je le confesse : mais son soin l'attache plus à la terre qu'à ces demeures. L'Aurore se lève de trop grand matin, on ne sait ce qu'elle devient tout le reste de la journée. Il n'y a que ma mère qui nous réjouisse ; encore a-t-elle toujours quelque affaire qui la détourne, et demeure une partie de l'année à Paphos, Cythère, ou Amathonte. Comme Psyché n'a aucun domaine, elle ne bougera de l'Olympe. Vous verrez que sa beauté ne sera pas un petit ornement pour votre cour. Ne craignez point que les autres lui portent envie : il y a trop d'inégalité entre ses charmes et les leurs. La plus intéressée, c'est ma mère, qui y consent. »

Jupiter se rendit à ces raisons, et accorda à l'Amour ce qu'il demandoit. Il témoigna qu'il apportoit son consentement à l'apothéose, par une petite inclination de tête

qui ébranla légèrement l'univers, et le fit trembler seulement une demi-heure.

Aussitôt l'Amour fit mettre les cygnes à son char, descendit en terre, et trouva sa mère qui elle-même faisoit office de Grâce autour de Psyché, non sans lui donner mille louanges et presque autant de baisers. Toute cette cour prit le chemin de l'Olympe, les Grâces se promettant bien de danser aux noces.

Je n'en décrirai point la cérémonie, non plus que celle de l'apothéose : je décrirai encore moins les plaisirs de nos époux ; il n'y a qu'eux seuls qui pussent être capables de les exprimer. Ces plaisirs leur eurent bientôt donné un doux gage de leur amour, une fille qui attira les dieux et les hommes dès qu'on la vit. On lui a bâti des temples sous le nom de la Volupté.

O douve Volupté, sans qui, dès notre enfance,
Le vivre et le mourir nous deviendroient égaux;
Aimant universel de tous les animaux,
Que tu sais attirer avecque violence!
Par toi tout se meut ici-bas.
C'est pour toi, c'est pour tes appas,
Que nous courons après la peine ;
Il n'est soldat ni capitaine,
Ni ministre d'État, ni prince, ni sujet,
Qui ne t'ait pour unique objet.
Nous autres nourrissons, si, pour fruit de nos veilles,
Un bruit délicieux ne charmoit nos oreilles,
Si nous ne nous sentions chatouillés de ce son,
Ferions-nous un mot de chanson?
Ce qu'on appelle gloire en termes magnifiques,
Ce qui servoit de prix dans les jeux Olympiques,
N'est que toi proprement, divine Volupté.
Et le plaisir des sens n'est-il de rien compté?
Pourquoi sont faits les dons de Flore,

Le Soleil couchant et l'Aurore,
Pomone et ses mets délicats,
Bacchus, l'âme des bons repas,
Les forêts, les eaux, les prairies,
Mères des douces rêveries?
Pourquoi tant de beaux-arts, qui tous sont tes enfants?
Mais pourquoi les Chloris aux appas triomphants,
Que pour maintenir ton commerce?
J'entends innocemment : sur son propre désir
Quelque rigueur que l'on exerce,
Encore y prend-on du plaisir.

Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas, viens-t'en loger chez moi;
Tu n'y seras pas sans emploi :
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
Viens donc; et de ce bien, ô douce Volupté,
Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine?
Il m'en faut tout au moins un siècle bien compté:
Car trente ans ce n'est pas la peine.

Polyphile cessa de lire. Il n'avoit pas cru pouvoir mieux finir que par l'hymne de la Volupté, dont le dessein ne déplut pas tout à fait à ses trois amis.

Après quelques courtes réflexions sur les principaux endroits de l'ouvrage : Ne voyez-vous pas, dit Ariste, que ce qui vous a donné le plus de plaisir, ce sont les endroits où Polyphile a tâché d'exciter en vous la compassion ?

— Ce que vous dites est fort vrai, repartit Acanthe; mais je vous prie de considérer ce gris de lin, ce couleur d'aurore, cet orangé, et surtout ce pourpre, qui environnent le roi des astres. En effet, il y avoit très-longtemps que

le soir ne s'étoit trouvé si beau. Le Soleil avoit pris son char le plus éclatant et ses habits les plus magnifiques.

Il sembloit qu'il se fût paré
Pour plaire aux filles de Nérée;
Dans un nuage bigarré
Il se coucha cette soirée.
L'air étoit peint de cent couleurs :
Jamais parterre plein de fleurs
N'eut tant de sortes de muances [1].
Aucune vapeur ne gâtoit,
Par ses malignes influences,
Le plaisir qu'Acanthe goûtoit.

On lui donna le loisir de considérer les dernières beautés du jour; puis, la lune étant en son plein, nos voyageurs et le cocher qui les conduisoit la voulurent bien pour leur guide.

1. *Muances*, changements, et non *nuances*, comme on le voit dans beaucoup d'éditions.

FIN DES AMOURS DE PSYCHÉ ET DE CUPIDON.

ADONIS

POÈME

1669

A MONSEIGNEUR FOUQUET

MINISTRE D'ÉTAT,
SURINTENDANT DES FINANCES, ET PROCUREUR GÉNÉRAL
AU PARLEMENT DE PARIS[1].

MONSEIGNEUR,

Je n'ai pas assez de vanité pour espérer que ces fruits de ma solitude vous puissent plaire : les plus beaux vergers du Parnasse en produisent peu qui méritent de vous être offerts. Votre esprit est doué de tant de lumières, et fait voir un goût si exquis et si délicat pour tous nos ouvrages, particulièrement pour le bel art de célébrer les hommes qui vous ressemblent avec le langage des dieux, que peu de personnes seroient capables de vous satisfaire. Je ne suis pas de ce petit nombre, et je me serois contenté, monseigneur, de vous révérer au fond de mon âme, si le zèle que j'ai pour vous eût pu souffrir des bornes si étroites et garder un silence respectueux. Certes votre mérite nous réduit tous à la nécessité d'un choix bien difficile ; il est malaisé de s'en taire, et l'on ne sauroit en parler assez dignement. Car, quand je dirai que l'État ne

1. Cette dédicace ne se trouve pas dans les éditions originales de ce poëme. Elle est placée en tête du manuscrit de Jarry et de la copie dont nous avons parlé dans l'introduction.

se peut passer de vos soins, et que les ministres de plus d'un règne n'ont point acquis une expérience si consommée que la vôtre ; quand je dirai que vous estimez nos veilles, et que c'est une marque à laquelle on a toujours reconnu les grands hommes ; quand je parlerai de votre générosité sans exemple, de la grandeur de tous vos sentiments, de cette modestie qui nous charme ; enfin quand j'avouerai que votre esprit est infiniment élevé, et qu'avec cela j'avouerai encore que votre âme l'est davantage que votre esprit, ce seront quelques traits de vous à la vérité, mais ce ne sera point ce grand nombre de rares qualités qui vous fait admirer de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens dans la France. Et non-seulement, monseigneur, vous attirez leur admiration, vous les contraignez même par une douce violence de vous aimer. On ne l'a que trop remarqué pendant cet extrême péril dont vous ne faites que de sortir : vous savez bien qu'ils vous regardent comme le héros destiné pour vaincre la dureté de notre siècle et le mépris de tous les beaux-arts. Les muses, qui commençoient à se consoler de la mort d'Armand par l'estime que vous faites d'elles, en vous voyant malade, se voyoient sur le point de perdre encore une fois leurs amours ; elles se condamnoient déjà à une solitude perpétuelle ; et la gloire, avec tous ses charmes, alloit devenir une chose indifférente à ceux d'entre nous qui en ont toujours été les plus amoureux.

Le ciel nous a garantis du malheur qui nous menaçoit : agréez, monseigneur, que je vous en témoigne ma joie en vous offrant mon dernier ouvrage. Ce sont les amours de Vénus et d'Adonis, c'est la fin malheureuse de ce beau chasseur, sur le tombeau duquel on a vu toutes les dames grecques pleurer, et que la divine mère d'Amour

a regretté pendant tout le temps du paganisme, elle qui n'avoit pas accoutumé de jeter des larmes pour la perte de ses amants. Si la matière vous en semble assez belle, et que je sois assez heureux pour obtenir quelques moments de votre loisir, ne jugez pas de moi par le mérite de mon ouvrage, mais par le respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE.

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE 1669.

Il y a longtemps que cet ouvrage est composé ; et peut-être n'en est-il pas moins digne de voir la lumière. Quand j'en conçus le dessein, j'avois plus d'imagination que je n'en ai aujourd'hui. Je m'étois toute ma vie exercé en ce genre de poésie que nous nommons héroïque : c'est assurément le plus beau de tous, le plus fleuri, le plus susceptible d'ornements, et de ces figures nobles et hardies qui font une langue à part, une langue assez charmante pour mériter qu'on l'appelle la langue des dieux. Le fonds que j'en avois fait, soit par la lecture des anciens, soit par celle de quelques-uns de nos modernes, s'est presque entièrement consumé dans l'embellissement de ce poëme, bien que l'ouvrage soit court, et qu'à proprement parler, il ne mérite que le nom d'idylle. En quelque rang qu'on le mette, il m'a semblé à propos de ne le point séparer de Psyché. Je joins aux amours du fils celles de la mère, et j'ose espérer que mon présent sera bien reçu. Nous sommes en un siècle où on écoute assez favo-

rablement tout ce qui regarde cette famille. Pour moi, qui lui dois les plus doux moments que j'aie passés jusqu'ici, j'ai cru ne pouvoir moins faire que de célébrer ses aventures de la façon la plus agréable qu'il m'est possible.

AVERTISSEMENT

DE LA SECONDE ÉDITION EN 1671.

Il y a longtemps que cet ouvrage est composé; et peut-être n'en est-il pas moins digne de voir la lumière. Quand j'en conçus le dessein, j'avois plus d'imagination que je n'en ai aujourd'hui. Je m'étois toute ma vie exercé à ce genre de poésie que nous nommons héroïque : c'est assurément le plus beau de tous, le plus fleuri, le plus susceptible d'ornements, et de ces figures nobles et hardies qui font une langue à part, une langue assez charmante pour mériter qu'on l'appelle la langue des dieux. Le fonds que j'en avois fait, soit par la lecture des anciens, soit par celle de quelques-uns de nos modernes, s'est presque entièrement consumé dans l'embellissement de ce poëme, bien que l'ouvrage soit court, et qu'à proprement parler il ne mérite que le nom d'idylle. Je l'avois fait marcher à la suite de Psyché, croyant qu'il étoit à propos de joindre aux amours du fils celles de la mère. Beaucoup de personnes m'ont dit que je faisois tort à l'Adonis. Les raisons qu'ils en apportent sont bonnes; mais je m'imagine que le public se soucie très-peu d'en être informé; ainsi je les laisse à part. On est tellement rebuté des poëmes à pré-

sent, que j'ai toujours craint que celui-ci ne reçût un mauvais accueil et ne fût enveloppé dans la commune disgrâce : il est vrai que la matière n'y est pas sujette. Si d'un côté le goût du temps m'est contraire, de l'autre il m'est favorable. Combien y a-t-il de gens aujourd'hui qui ferment l'entrée de leur cabinet aux divinités que j'ai coutume de célébrer? Il n'est pas besoin que je les nomme, on sait assez que c'est l'Amour et Vénus ; ces puissances ont moins d'ennemis qu'elles n'en ont jamais eu. Nous sommes en un siècle où on écoute assez favorablement tout ce qui regarde cette famille ; pour moi, qui lui dois les plus doux moments que j'aie passés jusqu'ici, j'ai cru ne pouvoir moins faire que de raconter ses aventures de la façon la plus agréable qu'il m'est possible.

ADONIS

Je n'ai pas entrepris de chanter dans ces vers[1]
Rome ni ses enfants vainqueurs de l'univers,
Ni les fameuses tours qu'Hector ne put défendre,
Ni les combats des dieux aux rives du Scamandre[2] :
Ces sujets sont trop hauts, et je manque de voix ;
Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Écho, les zéphyrs, et leurs molles haleines,
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.
C'est parmi les forêts qu'a vécu mon héros
C'est dans les bois qu'Amour a troublé son repos.
Ma muse en sa faveur de myrte s'est parée ;
J'ai voulu célébrer l'amant de Cythérée,
Adonis, dont la vie eut des termes si courts[3],
Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours.

1. Var. Manuscrit de 1658 :

Que l'on n'attende pas que je chante en ces vers.

2. Var. Manuscrit :

Ni ses membres épars sur les bords du Scamandre.

3. Var. Dans le manuscrit, les cinq vers qu'on vient de lire sont différents :

Cependant aujourd'hui ma voix veut s'élever :
Dans un plus noble champ je me vais éprouver ;
D'ornements précieux ma muse s'est parée ;
J'entreprends de chanter l'amant de Cythérée,
Adonis, dont la vie eut des charmes si courts.

Aminte, c'est à vous que j'offre cet ouvrage :
Mes chansons et mes vœux, tout vous doit rendre hommage :
Trop heureux si j'osois conter à l'univers
Les tourments infinis que pour vous j'ai soufferts !
Quand vous me permettrez de chanter votre gloire,
Quand vos yeux, renommés par plus d'une victoire,
Me laisseront vanter le pouvoir de leurs traits,
Et l'empire d'Amour accru par vos attraits,
Je vous peindrai si belle et si pleine de charmes,
Que chacun bénira le sujet de mes larmes.
Voilà l'unique but où tendent mes souhaits.
Cependant recevez le don que je vous fais :
Ne le dédaignez pas : lisez cette aventure,
Dont, pour vous divertir, j'ai tracé la peinture [1].

Aux monts idaliens un bois délicieux
De ses arbres chenus semble toucher les cieux.
Sous ces ombrages verts loge la Solitude [2].

1. Var. Dans le manuscrit de 1658, on lit les vers suivants au lieu des quatorze qui précèdent :

Fouquet, l'unique but des faveurs d'Uranie,
Digne objet de nos chants, vaste et noble génie,
Qui seul peux embrasser tant de soins à la fois,
Honneur du nom public, défenseur de nos lois,
Toi, dont l'âme s'élève au-dessus du vulgaire,
Qui connois les beaux-arts, qui sais ce qui doit plaire,
Et de qui le pouvoir, quoique peu limité,
Par le rare mérite est encor surmonté,
Vois de bon œil cet œuvre, et consens pour ma gloire
Qu'avec toi l'on le place au temple de Mémoire.
Par toi je me promets un éternel renom ;
Mes vers ne mourront point, assistés de ton nom.
Ne les dédaigne pas et lis cette aventure,
Dont, pour te divertir, j'ai tracé la peinture.

2. Var. Manuscrit :

Sous leurs ombrages verts...

Là le jeune Adonis, exempt d'inquiétude,
Loin du bruit des cités, s'exerçoit à chasser,
Ne croyant pas qu'Amour pût jamais l'y blesser[1].
A peine son menton d'un mol duvet s'ombrage,
Qu'aux plus fiers animaux il montre son courage[2].
Ce n'est pas le seul don qu'il ait reçu des cieux :
Il semble être formé pour le plaisir des yeux[3].
Qu'on ne nous vante point le ravisseur d'Hélène,
Ni celui qui jadis aimoit une ombre vaine,
Ni tant d'autres héros fameux par leurs appas :
Tous ont cédé le prix au fils de Cyniras.
Déjà la Renommée, en naissant inconnue,
Nymphe qui cache enfin sa tête dans la nue[4],
Par un charmant récit amusant l'univers,
Va parler d'Adonis à cent peuples divers,
A ceux qui sont sous l'Ourse, aux voisins de l'Aurore,
Aux filles du Sarmate, aux pucelles du More.
Paphos sur ses autels le voit presque élever,

1. Var. Manuscrit de 1658 :

Ne croyant pas qu'Amour l'y pût venir blesser.

2. Var. Manuscrit :

. il fait voir son courage.

3. Ce vers et les quatre qui suivent dans le manuscrit sont différents. On y lit :

Et bien qu'enfant du crime il plaît à tous les yeux.
Cupidon prend chez lui ses plus certaines armes.
Ce que Narcisse aimoit n'eut jamais tant de charmes.
Aussi sait-il ranger mille cœurs sous ses lois.
Le bruit de sa beauté sort bientôt de ces bois.

4. Var. Manuscrit :

Déjà la Renommée à courir toujours prête,
Monstre qui jusqu'au ciel enfin porte sa tête.

Et le cœur de Vénus ne sait où se sauver.
L'image du héros, qu'elle a toujours présente,
Verse au fond de son âme une ardeur violente :
Elle invoque son fils, elle implore ses traits,
Et tâche d'assembler tout ce qu'elle a d'attraits.
Jamais on ne lui vit un tel dessein de plaire ;
Rien ne lui semble bien, les Grâces ont beau faire[1].
Enfin, s'accompagnant des plus discrets Amours,
Aux monts idaliens elle dresse son cours.
Son char, qui trace en l'air de longs traits de lumière,
A bientôt achevé l'amoureuse carrière.
Elle trouve Adonis près des bords d'un ruisseau ;
Couché sur des gazons, il rêve, au bruit de l'eau[2].
Il ne voit presque pas l'onde qu'il considère :
Mais l'éclat des beaux yeux qu'on adore en Cythère
L'a bientôt retiré d'un penser si profond.
Cet objet le surprend, l'étonne, et le confond[3] ;
Il admire les traits de la fille de l'onde.
Un long tissu de fleurs, ornant sa tresse blonde,
Avoit abandonné ses cheveux aux zéphyrs ;
Son écharpe, qui vole au gré de leurs soupirs,
Laisse voir les trésors de sa gorge d'albâtre.
Jadis en cet état Mars en fut idolâtre.

1. Var. Au lieu des six vers qui précèdent, dans le manuscrit de 1658 on ne lit que les deux derniers :

Jamais on ne lui vit un tel dessein de plaire ;
Rien ne lui semble bien, les Grâces ont beau faire.

2. Var. Manuscrit

Elle trouve Adonis qui rêve au bruit de l'eau.
Couché négligemment sur les bords d'un ruisseau.

3. Les seize vers qui suivent, et qui sont au nombre des plus beaux de tout le poëme, ne se trouvent pas dans le manuscrit de 1658.

Quand aux champs de l'Olympe on célébra des jeux
Pour les Titans défaits par son bras valeureux.
Rien ne manque à Vénus, ni les lis, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Ni la grâce, plus belle encor que la beauté.
Telle on vous voit, Aminte : une glace fidèle
Vous peut de tous ces traits présenter un modèle;
Et, s'il falloit juger de l'objet le plus doux,
Le sort seroit douteux entre Vénus et vous.

Tandis que le héros admire Cythérée,
Elle rend par ces mots son âme rassurée[1] :
« Trop aimable mortel, ne crains point mon aspect;
Que de la part d'Amour rien ne te soit suspect :
En ces lieux écartés c'est lui seul qui m'amène.
Le ciel est ma patrie, et Paphos mon domaine[2].
Je les quitte pour toi; vois si tu veux m'aimer. »
Le transport d'Adonis ne se peut exprimer[3].

1. Var. Manuscrit de 1658 :

La charmante Vénus, d'éclat environnée,
Rend par ces mots le calme à son âme étonnée.

2. Var. Manuscrit :

Dans ces sombres forêts c'est lui seul qui m'amène.
Encor qu'il soit mon fils, c'est l'auteur de ma peine.

3. Au lieu de ces deux vers, dans le manuscrit on trouve les suivants :

Il m'oblige à quitter les cieux où je ne voi
Rien de si grand que lui, ni de si beau que moi.
Pour toi je viens chercher un séjour solitaire,
Et renonce aux autels à moins que de te plaire.
Je pourrois employer mon fils et tous ses traits;
Mais je ne veux devoir ton cœur qu'à mes attraits;
Tu ne le peux du moins refuser à ma flamme.

« O dieux! s'écria-t-il, n'est-ce point quelque songe?
Puis-je embrasser l'erreur où ce discours me plonge?
Charmante déité, vous dois-je ajouter foi?
Quoi! vous quittez les cieux, et les quittez pour moi!
Il me seroit permis d'aimer une immortelle!
— Amour rend ses sujets tous égaux, lui dit-elle;
La beauté, dont les traits même aux dieux sont si doux,
Est quelque chose encor de plus divin que nous.
Nous aimons, nous aimons, ainsi que toute chose :
Le pouvoir de mon fils de moi-même dispose :
Tout est né pour aimer. » Ainsi parle Vénus;
Et ses yeux éloquents en disent beaucoup plus;
Ils persuadent mieux que ce qu'a dit sa bouche.
Ses regards, truchements de l'ardeur qui la touche,
Sa beauté souveraine, et les traits de son fils,
Ont contraint Mars d'aimer : que peut faire Adonis?
Il aime, il sent couler un brasier dans ses veines;
Les plaisirs qu'il attend sont accrus par ses peines :
Il désire, il espère, il craint, il sent un mal
A qui les plus grands biens n'ont rien qui soit égal.
Vénus s'en aperçoit, et feint qu'elle l'ignore :
Tous deux de leur amour semblent douter encore;
Et, pour s'en assurer, chacun de ces amants
Mille fois en un jour fait les mêmes serments[1].

1. Var. A la place de ces vingt-quatre derniers vers, on lit ceux-ci dans le manuscrit de 1658 :

« Déesse, répond-il, que j'adore en mon âme,
Regardez quels honneurs votre divinité
Peut exiger de moi dans un bois écarté.
Je sais votre puissance à Paphos souveraine,
Celle de votre fils sans vous eût été vaine,
Et si je n'eusse vu vos célestes attraits,
J'eusse empêché mon cœur d'être en butte à ses traits,
Mais nous est-il permis d'aimer une immortelle?

Quelles sont les douceurs qu'en ces bois ils goûtèrent!
O vous de qui les voix jusqu'aux astres montèrent,
Lorsque par vos chansons tout l'univers charmé
Vous ouït célébrer ce couple bien-aimé,
Grands et nobles esprits, chantres incomparables,
Mêlez parmi ces sons vos accords admirables[1].
Écho, qui ne tait rien, vous conta ces amours;
Vous les vîtes gravés au fond des antres sourds :
Faites que j'en retrouve au temple de Mémoire
Les monuments sacrés, source de votre gloire[2],
Et que, m'étant formé sur vos savantes mains,
Ces vers puissent passer aux derniers des humains[3]!
Tout ce qui naît de doux en l'amoureux empire,
Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soupire,
Et que, de la contrainte ayant banni les lois,
On se peut assurer au silence des bois,

— Tous les sujets d'Amour sont égaux, lui dit-elle;
Et même la beauté, dont les traits sont si doux,
Est quelque chose encor de plus divin que nous.»
Cependant que Vénus par ces mots l'encourage,
Il admire son port, sa taille et son visage :
Leurs yeux, qui pour témoins n'ont que les yeux du jour,
Ne se rencontrent pas sans se parler d'amour.
Quelles sont, etc...

1. Var. Au lieu des quatre vers qui précèdent, on lit ceux qui suivent dans le manuscrit de 1658 :

Quand, par vous-même instruits de tels ravissements,
Vous chantez les plaisirs goûtés par nos amants,
Si jamais j'eus besoin des faveurs du Parnasse,
Faites que je réponde à vos chants pleins de grâce.

2. Var. Manuscrit :

Les monuments sacrés, auteurs de votre gloire.

3. Var Manuscrit :

Ceci puisse passer...

Jours devenus moments, moments filés de soie,
Agréables soupirs, pleurs enfants de la joie,
Vœux, serments et regards, transports, ravissements,
Mélange dont se fait le bonheur des amants;
Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.
Tantôt ils choisissoient l'épaisseur d'un ombrage;
Là, sous des chênes vieux où leurs chiffres gravés
Se sont avec les troncs accrus et conservés,
Mollement étendus ils consumoient les heures,
Sans avoir pour témoins, en ces sombres demeures,
Que les chantres des bois, pour confidents qu'Amour,
Qui seul guidoit leurs pas en cet heureux séjour[1].
Tantôt sur des tapis d'herbe tendre et sacrée[2]
Adonis s'endormoit auprès de Cythérée,
Dont les yeux, enivrés par des charmes puissants,
Attachoient au héros leurs regards languissants[3].
Bien souvent ils chantoient les douceurs de leurs peines;
Et quelquefois assis sur le bord des fontaines,
Tandis que cent cailloux, luttant[4] à chaque bond,
Suivoient les longs replis du cristal vagabond :

1. Au lieu des quatre vers qui précèdent, on lit dans le manuscrit :

> Mollement étendus ils consommoient les heures,
> Tandis que Philomène, en ces sombres demeures,
> Se plaignoit aux échos, et d'une triste voix
> Accusoit de son sort le silence des bois.

2. Var. Manuscrit :

> ...sur des gazons...

3. Var. Manuscrit :

> Qui repaissoit ses yeux des beautés du héros,
> Pendant qu'il jouissoit d'un paisible repos.

4. *Luitans*, dans le manuscrit et dans les éditions de 1669 et de 1671 : c'est l'ancienne orthographe de ce mot.

« Voyez, disoit Vénus, ces ruisseaux et leur course ;
Ainsi jamais le temps ne remonte à sa source :
Vainement pour les dieux il fuit d'un pas léger[1] ;
Mais vous autres mortels le devez ménager.
Consacrant à l'Amour la saison la plus belle[2]. »
Souvent, pour divertir leur ardeur mutuelle,
Ils dansoient aux chansons, de nymphes entourés.
Combien de fois la lune a leurs pas éclairés,
Et, couvrant de ses rais[3] l'émail d'une prairie[4],
Les a vus à l'envi fouler l'herbe fleurie !
Combien de fois le jour a vu les antres creux
Complice des larcins de ce couple amoureux[5] ?
Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile sombre
De ces plaisirs amis du silence et de l'ombre.

Il est temps de passer au funeste moment
Où la triste Vénus doit quitter son amant.
Du bruit de ses amours Paphos est alarmée ;

1. Var. Manuscrit de 1658 :

En vain à notre égard...

2. Var. Manuscrit :

Et pendant vos beaux jours employer votre zèle.

3. Rayons :

Et, regardant le soleil, elle va
Dire ces mots : Par la lumière sainte,
Des luisants *raiz* environnée et ceinte.
Marot, *Métamorphoses d'Ovide*, liv. I.

4. Var. Manuscrit :

Et sur le tendre émail d'une verte prairie.

5. Var. Manuscrit :

Combien de fois le jour a vu les antres sourds
Complices des larcins qu'ont produits leurs amours !

On dit qu'au fond d'un bois la déesse charmée,
Inutile aux mortels, et sans soin de leurs vœux,
Renonce au culte vain de ses temples fameux.
Pour dissiper ce bruit, la reine de Cythère
Veut quitter pour un temps ce séjour solitaire.
Que ce cruel dessein lui donne de douleurs[1] !
Un jour que son amant la voyoit toute en pleurs :
« Déesse, lui dit-il, qui causez mes alarmes[2],
Quel ennui si profond vous oblige à ces larmes?
Vous aurois-je offensée, ou ne m'aimez-vous plus?
— Ah ! dit-elle, quittez ces soupçons superflus ;
Adonis tâcheroit en vain de me déplaire[3] :
Ces pleurs naissent d'amour, et non pas de colère.
D'un déplaisir secret mon cœur se sent atteint :
Il faut que je vous quitte, et le sort m'y contraint ;
Il le faut. Vous pleurez ! Du moins, en mon absence,
Conservez-moi toujours un cœur plein de constance[4] ;
Ne pensez qu'à moi seule, et qu'un indigne choix
Ne vous attache[5] point aux nymphes de ces bois :

1. Var. Édit. de 1669 :

Que ce cruel dessein lui causa de douleurs !

2. Dans le manuscrit, au lieu de ces trois derniers vers, on lit ceux-ci :

Et faire qu'Adonis souhaite ses faveurs.
Un jour que le héros, la voyant tout en pleurs,
Lui dit : « Objet divin, dont j'adore les charmes. »

3. Var. Manuscrit :

Vous vous efforceriez en vain de me déplaire.

4. Var. Manuscrit :

Il le faut. Vous pleurez ! est-ce de mon absence ?
Au moins soyez fidèle, ayez de la constance.

5. Var. Manuscrit :

Ne vous soumette...

Leurs fers après les miens ont pour vous de la honte[1].
Surtout de votre sang il faut me rendre compte.
Ne chassez point aux ours, aux sangliers, aux lions:
Gardez-vous d'irriter tous ces monstres félons :
Laissez les animaux qui, fiers et pleins de rage[2],
Ne cherchent leur salut qu'en montrant leur courage;
Les daims et les chevreuils, en fuyant devant vous,
Donneront à vos sens des plaisirs bien plus doux[3].
Je vous aime, et ma crainte a d'assez justes causes.
Il sied bien en amour de craindre toutes choses.
Que deviendrois-je, hélas ! si le sort rigoureux
Me privoit pour jamais de l'objet de mes vœux[4] !...»
Là, se fondant en pleurs, on voit croître ses charmes[5].
Adonis lui répond seulement par des larmes.
Elle ne peut partir de ces aimables lieux;
Cent humides baisers achèvent ses adieux.

1. Var. Manuscrit de 1658 :

... sont pour vous pleins de honte.

2. Var. Manuscrit :

Fuyez les animaux.

3. Ces deux vers ont remplacé ceux-ci, qu'on lit dans le manuscrit:

Et coupables qu'ils sont de cent cruels repas,
Ne veulent point mourir qu'en vengeant leur trépas.
Je vous aime, etc.

4. Dans le manuscrit, ces deux vers sont différents :

Si quelque coup fatal vous forçoit à périr,
Que deviendroit Vénus en ne pouvant mourir ?

5. *Mœsta erat in vultu, mœsta decenter erat.*
Ovid. *Am.*, II, v. 44.

La Fontaine a dit depuis dans la *Matrone d'Éphèse :*

Jeune et belle elle avoit sous les pleurs de l'éclat.

Fénelon, livre Ier, a dit de Télémaque : « Les larmes qui couloient le long de ses joues donnèrent un nouveau lustre à sa beauté. »

O vous, tristes plaisirs où leur âme se noie,
Vains et derniers efforts d'une imparfaite joie,
Moments pour qui le sort rend leurs vœux superflus,
Délicieux moments, vous ne reviendrez plus !
Adonis voit un char descendre de la nue :
Cythérée y montant disparoît à sa vue[1].

C'est en vain que des yeux il la suit dans les airs[2].
Rien ne s'offre à ses sens que l'horreur des déserts[3].
Les vents, sourds à ses cris, renforcent leur haleine :
Tout ce qu'il vient de voir lui semble une ombre vaine.
Il appelle Vénus, fait retentir les bois,
Et n'entend qu'un écho qui répond à sa voix.
C'est lors que, repassant dans sa triste mémoire[4]
Ce que naguère il eut de plaisir et de gloire,
Il tâche à rappeler ce bonheur sans pareil :
Semblable à ces amants trompés par le sommeil,
Qui rappellent en vain pendant la nuit obscure
Le souvenir confus d'une douce imposture.
Tel Adonis repense à l'heur qu'il a perdu :
Il le conte aux forêts, et n'est point entendu :
Tout ce qui l'environne est privé de tendresse[5] ;

1. VAR. Manuscrit de 1658 :

Vénus, en y montant, disparoît à la vue

2. VAR. Manuscrit :

En vain d'un regard fixe il la suit dans les airs.

3. VAR. Manuscrit :

Rien ne s'offre à ses yeux..

4. VAR. Manuscrit :

...repassant en...

5. VAR. Manuscrit

..est exempt de tendresse

Et, soit que des douleurs la nuit enchanteresse
Plonge les malheureux au suc de ses pavots,
Soit que l'astre du jour ramène leurs travaux,
Adonis sans relâche aux plaintes s'abandonne,
De sanglots redoublés sa demeure résonne[1].
Cet amant toujours pleure, et toujours les zéphyrs
En volant vers Paphos sont chargés de soupirs.
La molle oisiveté, la triste solitude,
Poisons dont il nourrit sa noire inquiétude,
Le livrent tout entier au vain ressouvenir[2]
Qui le vient malgré lui sans cesse entretenir.
Enfin, pour divertir l'ennui qui le possède,
On lui dit que la chasse est un puissant remède[3].
Dans ces lieux pleins de paix, seul avecque l'amour.
Ce plaisir occupoit les héros d'alentour.
Adonis les assemble, et se plaint de l'outrage
Que ces champs ont reçu d'un sanglier[4] plein de rage.
Ce tyran des forêts porte partout l'effroi;
Il ne peut rien souffrir de sûr autour de soi :
L'avare laboureur se plaint à sa famille[5]

1. Var. Dans le manuscrit de 1658, les cinq vers qui précèdent, et le commencement de celui qui suit, sont différents :

Sous les profonds replis d'un voile ténébreux,
Cache aux yeux des mortels le sort des malheureux,
Soit que l'astre brillant qui le jour nous envoie,
De ceux qui sont heureux ressuscite la joie,
Le héros toujours pleure...

2. Var. Manuscrit :

...au cruel souvenir.

3. Var. Manuscrit :

La chasse lui semble être un souverain remède.

4. On faisait alors *sanglier* de deux syllabes.

5. Var. Manuscrit :

Maint et maint laboureur...

Que sa dent a détruit l'espoir de la faucille :
L'un craint pour ses vergers, l'autre pour ses guérets,
Il foule aux pieds les dons de Flore et de Cérès :
Monstre énorme et cruel, qui souille les fontaines,
Qui fait bruire les monts, qui désole les plaines[1],
Et, sans craindre l'effort des voisins alarmés,
S'apprête à recueillir les grains qu'ils ont semés.
Tâcher de le surprendre est tenter l'impossible ;
Il habite en un fort épais, inaccessible.
Tel on voit qu'un brigand fameux et redouté
Se cache après ses vols en un antre écarté,
Fait des champs d'alentour de vastes cimetières,
Ravage impunément des provinces entières,
Laisse gronder les lois, se rit de leur courroux,
Et ne craint point la mort, qu'il porte au sein de tous :
L'épaisseur des forêts le dérobe aux supplices.
C'est ainsi que le monstre a ces bois pour complices.
Mais le moment fatal est enfin arrivé
Où, malgré sa fureur, en son sang abreuvé,
Des dégâts qu'il a faits il va payer l'usure.
Hélas ! qu'il vendra cher sa mortelle blessure[2] !

Un matin que l'Aurore au teint frais et riant
A peine avoit ouvert les portes d'orient,
La jeunesse voisine autour du bois s'assemble ;
Jamais tant de héros ne s'étoient vus ensemble.
Anténor le premier sort des bras du sommeil,

1. Var. Manuscrit de 1658

...qui ravage les plaines.

2. Var. Manuscrit :

Hélas ! que chèrement il vendra sa blessure

Et vient au rendez-vous attendre le soleil;
La déesse des bois n'est point si matinale;
Cent fois il a surpris l'amante de Céphale;
Et sa plaintive épouse a maudit mille fois
Les veneurs et les chiens, le gibier et les bois.
Il est bientôt suivi du satrape Alcamène[1],
Dont le long attirail couvre toute la plaine.
C'est en vain que ses gens se sont chargés de rets;
Leur nombre est assez grand pour ceindre les forêts.
On y voit arriver Bronte au cœur indomptable,
Et le vieillard Capis, chasseur infatigable,
Qui, depuis son jeune âge ayant aimé les bois[2],
Rend et chiens et veneurs attentifs à sa voix.
Si le jeune Adonis l'eût aussi voulu croire,
Il n'auroit pas sitôt traversé l'onde noire.
Comment l'auroit-il cru, puisqu'en vain ses amours
L'avoient sollicité d'avoir soin de ses jours?
Par le beau Callion la troupe est augmentée.
Gilippe vient après, fils du riche Acantée.
Le premier, pour tous biens, n'a que les dons du corps,
L'autre, pour tous appas, possède des trésors.
Tous deux aiment Chloris, et Chloris n'aime qu'elle :
Ils sont pourtant parés des faveurs de la belle.
Phlègre accourt, et Mimas, Palmire aux blonds cheveux,
Le robuste Crantor aux bras durs et nerveux,
Le Lycien Télame, Agénor de Carie,
Le vaillant Triptolème, honneur de la Syrie,
Paphe expert à lutter, Mopse à lancer le dard,

1. Var. Manuscrit de 1658 :

...du pompeux Alcamène.

2. Var. Manuscrit :

...ayant suivi les bois.

Lycaste, Palémon, Glauque, Hilus, Amilcar;
Cent autres que je tais, troupe épaisse et confuse ;
Mais peut-on oublier la charmante Aréthuse,
Aréthuse au teint vif, aux yeux doux et perçants,
Qui pour le blond Palmire a des feux innocents?
On ne l'instruisit point à manier la laine;
Courir dans les forêts, suivre un cerf dans la plaine,
Ce sont tous ses plaisirs : heureuse si son cœur[1]
Eût pu se garantir[2] d'amour comme de peur!
On la voit arriver sur un cheval superbe
Dont à peine les pas sont imprimés sur l'herbe:
D'une charge si belle il semble glorieux ;
Et, comme elle, Adonis attire tous les yeux :
D'une fatale ardeur déjà son front s'allume;
Il marche avec un air plus fier que de coutume.
Tel Apollon marchoit quand l'énorme Python
L'obligea de quitter l'ombre de l'Hélicon[3].
Par l'ordre de Capis la troupe se partage.
De tant de gens épars le nombreux équipage,
Leurs cris, l'aboi des chiens, les cors mêlés de voix,
Annoncent l'épouvante aux hôtes de ces bois.
Le ciel en retentit, les échos se confondent,
De leurs palais voûtés tous ensemble ils répondent.
Les cerfs, au moindre bruit à se sauver si prompts,

1. Var. Manuscrit de 1658 :

Ce furent ses plaisirs...

2. Var. Manuscrit:

Eût pu se rendre exempt...

3. Var. Manuscrit:

Tel autrefois marchoit, de son double vallon,
Contre un vaste serpent le divin Apollon.

Les timides troupeaux des daims aux larges fronts,
Sont contraints de quitter leurs demeures secrètes :
Le bois n'a plus pour eux d'assez sombres retraites.
On court dans les sentiers, on traverse les forts;
Chacun, pour les percer, redouble ses efforts.

Au fond du bois croupit une eau dormante et sale :
Là le monstre se plaît aux vapeurs qu'elle exhale[1];
Il s'y vautre sans cesse, et chérit un séjour
Jusqu'alors ignoré des mortels et du jour.
On ne l'en peut chasser; du souci de sa vie
Bien plus à sa valeur qu'à sa fuite il se fie.
Les cors ont beau sonner, l'air a beau retentir:
Rien ne sauroit encor l'obliger à partir.
Cependant les destins hâtent sa dernière heure.
Dryope la première évente sa demeure[2] :
Les autres chiens, par elle aussitôt avertis,
Répondent à sa voix, frappent l'air de leurs cris,
Entraînent les chasseurs, abandonnent leur quête;
Toute la meute accourt et vient lancer la bête,
S'anime en la voyant, redouble son ardeur;
Mais le fier animal n'a point encor de peur.

Le coursier d'Adonis, né sur les bords du Xanthe,
Ne peut plus retenir son ardeur violente :
Une jument d'Ida l'engendra d'un des Vents:
Les forêts l'ont nourri pendant ses premiers ans.

1. Var. Manuscrit de 1658 :

Là le monstre se paît des vapeurs qu'elle exhale

2. Var. Manuscrit :

Dryope au sage nez...

Il ne craint point des monts les puissantes barrières,
Ni l'aspect étonnant des profondes rivières,
Ni le penchant affreux des rocs et des vallons;
D'haleine en le suivant manquent les aquilons.
Adonis le retient pour mieux suivre la chasse.

Enfin le monstre est joint par deux chiens dont la race
Vient du vite Lélaps, qui fut l'unique prix
Des larmes dont Céphale apaisa sa Procris :
Ces deux chiens sont Mélampe et l'ardente Sylvage.
Leur sort fut différent, mais non pas leur courage :
Par l'homicide dent Mélampe est mis à mort;
Sylvage au poil de tigre attendoit même sort,
Lorsque l'un des chasseurs se présente à la bête.
Sur lui tourne aussitôt l'effort de la tempête :
Il connoît, mais trop tard, qu'il s'est trop avancé;
Son visage pâlit, son sang devient glacé;
L'image du trépas en ses yeux est empreinte :
Sur le teint des mourants la mort n'est pas mieux peinte.
Sa peur est pourtant vaine, et, sans être blessé,
Du monstre qui le heurte il se sent terrassé[1].
Nisus, ayant cherché son salut sur un arbre,
Rit de voir ce chasseur plus froid que n'est un marbre[2];
Mais lui-même a sujet de trembler à son tour.
Le sanglier coupe l'arbre; et les lieux d'alentour
Résonnent du fracas dont sa chute est suivie :
Nisus encore en l'air fait des vœux pour sa vie.

1. Var. Manuscrit de 1658 :

. . . . . il se voit terrassé.

2. Var. Manuscrit:

Contemple ce chasseur étendu comme un marbre.

Conterai-je en détail tant de puissants efforts,
Des chiens et des chasseurs les différentes morts,
Leurs exploits avec eux cachés sous l'ombre noire?
Seules vous les savez, ô filles de Mémoire :
Venez donc m'inspirer; et, conduisant ma voix,
Faites-moi dignement célébrer ces exploits.
Deux lices d'Anténor, Lycoris et Niphale,
Veulent qu'aux yeux de tous leur ardeur se signale.
Le vieux Capis lui-même eut soin de les dresser :
Au sanglier l'une et l'autre est prête à se lancer[1].
Un mâtin les devance, et se jette en leur place;
C'est Phlégon, qui souvent aux loups donne la chasse.
Armé d'un fort collier qu'on a semé de clous[2],
A l'oreille du monstre il s'attache en courroux;
Mais il sent aussitôt le redoutable ivoire;
Ses flancs sont décousus; et, pour comble de gloire,
Il combat en mourant, et ne veut point lâcher
L'endroit où sur le monstre il vient de s'attacher.

Cependant le sanglier[3] passe à d'autres trophées :
Combien voit-on sous lui de trames étouffées!
Combien en coupe-t-il! Que d'hommes terrassés!
Que de chiens abattus, mourants, morts, et blessés!
Chevaux, arbres, chasseurs, tout éprouve sa rage.
Tel passe un tourbillon messager de l'orage;
Telle descend la foudre, et d'un soudain fracas

1. Voyez la note de la page 143.
2. Var. Manuscrit de 1658 :

.....garni de clous.

3. Var. Manuscrit :

Cependant l'animal...

Brise, brûle, détruit, met les rochers à bas.
Crantor d'un bras nerveux lance un dard à la bête :
Elle en frémit de rage, écume, et tourne tête,
Et son poil hérissé semble de toutes parts
Présenter au chasseur une forêt de dards.
Il n'en a point pourtant le cœur touché de crainte.
Par deux fois du sanglier il évite l'atteinte ;
Deux fois le monstre passe, et ne brise en passant
Que l'épieu dont Crantor se couvre en cet instant.
Il revient au chasseur : la fuite est inutile ;
Crantor aux environs n'aperçoit point d'asile[1] :
En vain du coup fatal il veut se détourner ;
Ne pouvant que mourir, il meurt sans s'étonner.
Pour punir son vainqueur[2] toute la troupe approche ;
L'un lui présente un dard, l'autre un trait lui décoche :
Le fer ou se rebouche[3], ou ne fait qu'entamer
Sa peau, que d'un poil dur le ciel voulut armer.
Il se lance aux épieux, il prévient leur atteinte ;

1. Var. Dans le manuscrit de 1658, les trois vers qui précèdent sont différents :

Que l'épieu dont Crantor arme son bras puissant;
La fuite en cet instant lui devient inutile ;
Dans les lieux d'alentour il ne voit point d'asile.

2. Var. *L'animal*, dans le manuscrit de 1658.

3. Ou s'émousse. Le mot *reboucher* a actuellement une tout autre signification ; mais celle que lui donne ici La Fontaine est la seule qui se trouve indiquée dans la première édition du *Dictionnaire de l'Académie*.

Garde-toy de décocher,
Jeune archer,
Pour à son cueur faire bresche,
Car elle feroit la flèche
Reboucher.
Marot, *Estrene* xxviii.

Trois mois entiers le brésil indompté
Fait *reboucher* le rabot et la scie.
Sénécé, dans le *Présent ruineux*, conte.

Plus le péril est grand, moins il montre de crainte.
C'est ainsi qu'un guerrier pressé de toutes parts
Ne songe qu'à périr au milieu des hasards :
De soldats entassés son bras jonche la terre ;
Il semble qu'en lui seul se termine la guerre :
Certain de succomber, il fait pourtant effort,
Non pour ne point mourir, mais pour venger sa mort.
Tel et plus valeureux le monstre se présente [1].
Plus le nombre s'accroît, plus sa fureur s'augmente :
L'un a les flancs ouverts, l'autre les reins rompus ;
Il mâche et foule aux pieds ceux qui sont abattus.
La troupe des chasseurs en devient moins hardie ;
L'ardeur qu'ils témoignoient est bientôt refroidie.

Palmire toutefois s'avance malgré tous :
Ce n'est pas du sanglier que son cœur craint les coups.
Aréthuse lui fut jadis plus redoutable ;
Jadis sourde à ses vœux, mais alors favorable,
Elle voit son amant poussé d'un beau désir,
Et le voit avec crainte autant qu'avec plaisir.
« Quoi ! mes bras, lui dit-il, sont conduits par les vôtres [2],
Et vous me verriez fuir aussi bien que les autres !
Non, non ; pour redouter le monstre et son effort,
Vos yeux m'ont trop appris à mépriser la mort. »
Il dit, et ce fut tout : l'effet suit la parole ;
Il ne va pas au monstre, il y court, il y vole,
Tourne de tous côtés, esquive en l'approchant,
Hausse le bras vengeur, et d'un glaive tranchant

1. Var. Manuscrit de 1658 :

Tel et plus fier encor l'animal se présente.

2. Var. Manuscrit :

... sont animés des vôtres.

S'efforce de punir le monstre de ses crimes.
Sa dent alloit d'un coup s'immoler deux victimes :
L'une eût senti le mal que l'autre en eût reçu,
Si son cruel espoir n'eût point été déçu.
Entre Palmire et lui l'amazone se lance :
Palmire craint pour elle, et court à sa défense [1].
Le sanglier ne sait plus sur qui d'eux se venger ;
Toutefois à Palmire il porte un coup léger ;
Léger pour le héros, profond pour son amante.
On l'emporte ; elle suit, inquiète et tremblante [2].
Le coup est sans danger ; cependant les esprits [3],
En foule avec le sang de leurs prisons sortis,
Laissent faire à Palmire un effort inutile [4].
Il devient aussitôt pâle, froid, immobile ;
Sa raison n'agit plus, son œil se sent voiler :
Heureux s'il pouvoit voir les pleurs qu'il fait couler !
La moitié des chasseurs, à le plaindre employée,
Suit la triste Aréthuse en ses larmes noyée.

Non loin de cet endroit un ruisseau fait son cours,
Adonis s'y repose après mille détours.
Les nymphes, de qui l'œil voit les choses futures,
L'avoient fait égarer en des routes obscures.
Le son des cors se perd par un charme inconnu ,

1. Var. Manuscrit de 1658 :

Palmire en est surpris...

2. Var. Manuscrit :

...elle suit, toute pâle et tremblante.

3. Var. Manuscrit :

Le coup rompt une artère, et déjà les esprits.

4. Var. Manuscrit :

..à ses sens un effort inutile.

C'est en vain que leur bruit à ses sens est venu.
Ne sachant où porter sa course vagabonde,
Il s'arrête en passant au cristal de cette onde.
Mais les nymphes ont beau s'opposer aux destins,
Contre un ordre fatal tous leurs charmes sont vains.
Adonis en ce lieu voit apporter Palmire;
Ce spectacle l'émeut, et redouble son ire[1] :
A tarder plus longtemps on ne peut l'obliger;
Il regarde la gloire, et non pas le danger.
Il part, se fait guider, rencontre le carnage.
Cependant le sanglier s'étoit fait un passage;
Et, courant vers son fort, il se lançoit parfois
Aux chiens, qui dans le ciel poussoient de vains abois.
On ne l'ose approcher; tous les traits qu'on lui lance,
Étant poussés de loin, perdent leur violence.
Le héros seul s'avance, et craint peu son courroux :
Mais Capis, l'arrêtant, s'écrie : « Où courez-vous?
Quelle bouillante ardeur au péril vous engage?
Il est besoin de ruse, et non pas de courage.
N'avancez pas, fuyez ; il vient à vous, ô dieux! »
Adonis, sans répondre, au ciel lève les yeux.
« Déesse, ce dit-il, qu'adore ma pensée,
Si je cours au péril n'en soit point offensée ;
Guide plutôt mon bras, redouble son effort;
Fais que ce trait lancé donne au monstre la mort. »
A ces mots dans les airs le trait se fait entendre :
A l'endroit où le monstre a la peau la plus tendre
Il en reçoit le coup, se sent ouvrir les flancs,
De rage et de douleur frémit, grince les dents,

1. Var. Manuscrit de 1658 :

Adonis en ce lieu voit Palmire qu'on porte ;
Sa colère en dovient plus ardente et plus forte.

Rappelle sa fureur, et court à la vengence.
Plein d'ardeur et léger, Adonis le devance.
On craint pour le héros ; mais il sait éviter
Les coups qu'à cet abord la dent lui veut porter.
Tout ce que peut l'adresse étant jointe au courage,
Ce que pour se venger tente l'aveugle rage,
Se fit lors remarquer par les chasseurs épars [1].
Tous ensemble au sanglier voudroient lancer leurs dards,
Mais peut-être Adonis en recevroit l'atteinte.
Du cruel animal ayant chassé la crainte,
En foule ils courent tous droit aux fiers assaillants.
Courez, courez, chasseurs un peu trop tard vaillants ;
Détournez de vos noms un éternel reproche :
Vos efforts sont trop lents, déjà le coup approche.
Que n'en ai-je oublié les funestes moments !
Pourquoi n'ont pas péri ces tristes monuments !
Faut-il qu'à nos neveux j'en raconte l'histoire !

Enfin de ces forêts l'ornement et la gloire,
Le plus beau des mortels, l'amour de tous les yeux,
Par le vouloir du sort ensanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferre dans ses armes,
Et d'un coup aussitôt il détruit mille charmes.
Ses derniers attentats ne sont pas impunis,
Il sent son cœur percé de l'épieu d'Adonis,
Et, lui poussant au flanc sa défense cruelle,
Meurt, et porte en mourant une atteinte mortelle.
D'un sang impur et noir il purge l'univers :
Ses yeux d'un somme dur sont pressés et couverts ;

1. Var. Manuscrit de 1658 :

Se fit lors aux chasseurs remarquer des deux parts.

Il demeure plongé dans la nuit la plus noire;
Et le vainqueur à peine a connu sa victoire,
Joui de la vengeance et goûté ses transports,
Qu'il sent un froid démon s'emparer de son corps.
De ses yeux si brillants la lumière est éteinte;
On ne voit plus l'éclat dont sa bouche étoit peinte,
On n'en voit que les traits; et l'aveugle trépas
Parcourt tous les endroits où régnoient tant d'appas.
Ainsi l'honneur des prés, les fleurs, présents de Flore,
Filles du blond Soleil et des pleurs de l'Aurore,
Si la faux les atteint, perdent en un moment
De leur vive couleur le plus rare ornement.

La troupe des chasseurs, au héros accourue,
Par des cris redoublés lui fait ouvrir la vue :
Il cherche encore un coup la lumière des cieux;
Il pousse un long soupir, il referme les yeux,
Et le dernier moment qui retient sa belle âme[1]
S'emploie au souvenir de l'objet qui l'enflamme.
On fait pour l'arrêter des efforts superflus;
Elle s'envole aux airs, le corps ne la sent plus.

Prêtez-moi des soupirs, ô vents, qui sur vos ailes
Portâtes à Vénus de si tristes nouvelles.
Elle accourt aussitôt, et, voyant son amant,
Remplit les environs d'un vain gémissement.
Telle sur un ormeau se plaint la tourterelle
Quand l'adroit giboyeur a, d'une main cruelle,
Fait mourir à ses yeux l'objet de ses amours;

1. Var. Manuscrit de 1658 :

Et le dernier moment qui tarde sa belle âme.

Elle passe à gémir et les nuits et les jours,
De moment en moment renouvelant sa plainte,
Sans que d'aucun remords la Parque soit atteinte.
Tout ce bruit, quoique juste, au vent est répandu;
L'enfer ne lui rend point le bien qu'elle a perdu :
On ne le peut fléchir; les cris dont il est cause
Ne font point qu'à nos vœux il rende quelque chose.
Vénus l'implore en vain par de tristes accents ;
Son désespoir éclate en regrets impuissants ;
Ses cheveux sont épars ; ses yeux noyés de larmes ;
Sous d'humides torrents ils resserrent leurs charmes,
Comme on voit au printemps les beautés du soleil
Cacher sous des vapeurs leur éclat sans pareil.
Après mille sanglots enfin elle s'écrie :
« Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie !
Tu me quittes, cruel ! Au moins ouvre les yeux,
Montre-toi plus sensible à mes tristes adieux ;
Vois de quelles douleurs ton amante est atteinte !
Hélas ! j'ai beau crier, il est sourd à ma plainte :
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter[1] ;
Mes pleurs ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter.
Encor si je pouvois le suivre en ces lieux sombres !
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres !
Destins, si vous vouliez le voir sitôt périr[2],

1. Var. Manuscrit de 1658 :

Le cruel ne veut pas seulement m'écouter.

2. Var. Après le vers qui précède sont, dans le manuscrit, les quatre suivants, que l'auteur a supprimés :

Mais l'enfer à mes yeux se cache vainement,
Je le trouve partout où n'est point mon amant ;
Destins, qui me l'ôtez, que vos lois sont barbares !
Avez-vous pu toucher à des trésors si rares !
Et puisque vous vouliez le voir sitôt périr ..

Falloit-il m'obliger à ne jamais mourir?
Malheureuse Vénus, que te servent ces larmes?
Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes :
Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours;
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les jours.
Je ne demandois pas que la Parque cruelle
Prît à filer leur trame une peine éternelle;
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment, et ne puis l'obtenir.
Noires divinités du ténébreux empire,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire,
Rois des peuples légers, souffrez que mon amant[1]
De son triste départ me console un moment.
Vous ne le perdrez point; le trésor que je pleure
Ornera tôt ou tard votre sombre demeure[2].
Quoi! vous me refusez un présent si léger[3]!

1. Var. Manuscrit de 1658 :

Roi des peuples légers...

2. Ceci est imité d'Ovide, dans le discours que ce poëte prête à Orphée, lorsqu'il supplie les divinités de l'enfer de lui rendre son épouse, *Métam.*, liv X, vers 29.

Per ego hæc loca plena timoris,
Per Chaos hoc ingens, vastique silentia regni,
Eurydices, oro, properata retexite fila.
Omnia debemur vobis : paulumque morati,
Serius aut citius sedem properamus ad unam.
Tendimus huc omnes, hæc est domus ultima : vosque
Humani generis longissima regna tenetis.
Hæc quoque, cum justos matura peregerit annos,
Juris erit vestri.

3. Var. Dans le manuscrit, avant ce vers sont les quatre suivants, qui ont été retranchés

Je sais que l'Achéron, de nos plaisirs jaloux,
Ne fait que nous prêter les biens qui sont à nous.
Ses eaux assez longtemps verront cette belle ombre :
Que peut faire un moment sur des siècles sans nombre?

Cruels, souvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.
Et vous, antres cachés, favorables retraites,
Où nos cœurs ont goûté des douceurs si secrètes ;
Grottes, qui tant de fois avez vu mon amant
Me raconter des yeux son fidèle tourment,
Lieux amis du repos, demeures solitaires,
Qui d'un trésor si rare étiez dépositaires,
Déserts, rendez-le moi[1] : deviez-vous avec lui
Nourrir chez vous le monstre auteur de mon ennui ?
Vous ne répondez point. Adieu donc, ô belle âme ;
Emporte chez les morts ce baiser tout de flamme :
Je ne te verrai plus ; adieu, cher Adonis ! »

Ainsi Vénus cessa. Les rochers, à ses cris,
Quittant leur dureté, répandirent des larmes :
Zéphyre en soupira : le Jour voila ses charmes ;
D'un pas précipité sous les eaux il s'enfuit,
Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.

1. Var. Manuscrit de 1658 :
Représentez-le-moi...

FIN DU POËME D'ADONIS.

FRAGMENTS

DU

SONGE DE VAUX

1671

AVERTISSEMENT[1]

Parmi les ouvrages dont ce recueil est composé, le lecteur verra trois fragments d'une description de Vaux, laquelle j'entrepris de faire il y a douze ans. J'y consumai près de trois années. Il est depuis arrivé des choses qui m'ont empêché de continuer[2]. Je reprendrois ce dessein si j'avois quelque espérance qu'il réussît, et qu'un tel ouvrage pût plaire aux gens d'aujourd'hui : car la poésie lyrique, ni l'héroïque, qui doivent y régner, ne sont plus en vogue comme elles étoient alors. J'expose donc au public trois morceaux de cette description : ce sont des échantillons de l'un et de l'autre style. Que j'aie bien fait ou non de les employer tous deux dans un même poëme, je m'en dois remettre au goût du lecteur plutôt qu'aux raisons que j'en pourrois dire. Selon le jugement qu'on

1. En tête du recueil intitulé *Fables nouvelles et autres poésies de M. de La Fontaine;* Paris, Denys Thierry, 1671, in-12.— Les pièces qui s'y trouvent sont réparties dans les divers volumes de la présente édition ; mais cet avertissement, qui concerne presque en entier les fragments du Songe de Vaux, a dû être placée ici.

2. Ces choses étaient l'arrestation et la condamnation de Fouquet, pour qui La Fontaine a composé cet ouvrage, et qui lui avait fait remettre, pour cet effet, des mémoires descriptifs par les différents artistes qu'il avait employés à l'embellissement de Vaux.

fera de ces trois morceaux, je me résoudrai. Si la chose plaît, j'ai dessein de continuer : sinon, je n'y perdrai pas de temps davantage. Le temps est chose de peu de prix quand on ne s'en sert pas mieux que je fais : mais, puisque j'ai résolu de m'en servir, je dois reconnoître qu'à mon égard la saison de le ménager est tantôt venue.

Passons à ce qu'il est nécessaire qu'on sache pour l'intelligence de ces fragments. Je ne la saurois donner au lecteur sans exposer à ses yeux presque tout le plan de l'ouvrage. C'est ce que je m'en vas faire, moins succinctement à la vérité que je ne voudrois, mais utilement pour moi ; car par ce moyen j'apprendrai le sentiment du public, aussi bien sur l'invention et sur la conduite de mon poëme en gros que sur l'exécution de chaque endroit en détail, et sur l'effet que le tout ensemble pourra produire.

Comme les jardins de Vaux étoient tout nouveau plantés[1], je les pouvois décrire en cet état, à moins que je n'en donnasse une idée peu agréable, et qui, au bout de vingt ans, auroit été sans doute peu ressemblante. Il falloit donc prévenir le temps ; cela ne se pouvoit faire que par trois moyens : l'enchantement, la prophétie, et le songe. Les deux premiers ne me plaisoient pas ; car, pour les amener avec quelque grâce, je me serois engagé dans un dessein de trop d'étendue : l'accessoire auroit été plus considérable que le principal. D'ailleurs il ne faut avoir recours au miracle que quand la nature est impuissante pour nous servir. Ce n'est pas qu'un songe soit

1. Fouquet fit commencer en 1653 les travaux du palais et des jardins de Vaux-le-Vicomte, près de Melun, et sur les bords de la Seine. Ils coûtèrent dix-huit millions.

si suivi, ni même si long que le mien sera ; mais il est permis de passer le cours ordinaire dans ces rencontres ; et j'avois pour me défendre, outre le Roman de la Rose, le Songe de Polyphile, et celui même de Scipion.

Je feins donc qu'en une nuit de printemps, m'étant endormi, je m'imagine que je vas trouver le Sommeil, et le prie que par son moyen je puisse voir Vaux en songe ; il commande aussitôt à ses ministres de me le montrer. Voilà le sujet du premier fragment.

A peine les Songes ont commencé à me représenter Vaux, que tout ce qui s'offre à mes sens me semble réel : j'oublie le dieu du Sommeil, et les démons qui l'entourent ; j'oublie enfin que je songe. Les cours du château de Vaux me paroissent jonchées de fleurs ; je découvre de tous les côtés l'appareil d'une grande cérémonie : j'en demande la raison à deux guides qui me conduisent. L'un d'eux me dit qu'en creusant les fondements de cette maison on avoit trouvé, sous des voûtes fort anciennes, une table de porphyre, et sur cette table un écrin plein de pierreries, qu'un certain sage, nommé Zirzimir, fils du soudan Zarzafiel, avoit autrefois laissé à un druide de nos provinces. Au milieu de ces pierreries, un diamant d'une beauté extraordinaire, et taillé en cœur, se faisoit d'abord remarquer ; et, sur les bords d'un compartiment qui le séparoit d'avec les autres joyaux, se lisoit en lettres d'or cette devise, que l'on n'avoit pu entendre :

Je suis constant, quoique j'en aime deux.

On avoit porté à Oronte[1] l'écrin ouvert, et au même état qu'il s'étoit trouvé. Il l'avoit laissé fermer en le ma-

1. Fouquet.

niant, sans que depuis il eût été possible de le rouvrir, tant la force de l'enchantement étoit grande. Sur le couvercle de cet écrin se voyoit le portrait du roi, et autour étoit écrit : *Soit donné à la plus savante des fées.* Sous l'écrin cette prophétie étoit gravée :

Quand celle-là qui plus vaut qu'on la prise
En fait de charme, et plus a de pouvoir,
Aux assistants, dans Vaux en mainte guise
De son bel art aura fait apparoir,
Lors s'ouvrira l'écrin de forme exquise
Que Zirzimir forgea par grand savoir,
Et l'on verra le sens de la devise
Qu'aucun mortel n'aura jamais su voir.

Pour satisfaire l'intention du mage, et pour l'accomplissement de la prophétie, mais plus encore pour attirer les maîtresses de tous les arts, et leur donner par ce moyen l'occasion d'embellir la maison de Vaux, Oronte avoit fait publier que tout ce qu'il y avoit de savantes fées dans le monde pouvoient venir contester le prix proposé ; et ce prix était le portrait du roi, qui seroit donné par des juges, sur les raisons que chacune apporteroit pour prouver les charmes et l'excellence de son art. Plusieurs étoient accourues ; mais la plupart ne pouvant contribuer aux beautés de Vaux, et, par conséquent, le prix n'étant pas pour elles apparemment ; la plupart, dis-je, persuadées que la prophétie ne les regardoit en aucune sorte, s'étoient retirées. Il n'en étoit demeuré que quatre : l'architecture, la peinture, l'intendante du jardinage et la poésie : je les appelle Palatiane, Apellanire, Hortésie et Calliopée. Le lendemain ce grand différend se devoit juger en la présence d'Oronte et de force demi-

dieux. Voilà ce que l'un de mes deux guides me dit, et le sujet du second fragment : il contient les harangues des quatre fées.

Et, pour égayer mon poëme et le rendre plus agréable (car une longue suite de descriptions historiques seroit une chose fort ennuyeuse), je les voulois entremêler d'épisodes d'un caractère galant. Il y en a trois d'achevés : l'aventure d'un écureuil, celle d'un cygne prêt à mourir, celle d'un saumon et d'un esturgon qui avoient été présentés vifs à Oronte. Cette dernière aventure fait le sujet de mon troisième fragment.

Le reste de ce recueil[1] contient des ouvrages que j'ai composés en divers temps sur divers sujets. S'ils ne plaisent par leur bonté, leur variété suppléera peut-être à ce qui leur manque d'ailleurs.

1. Il y avait en effet beaucoup de variété dans ce recueil, puisque, outre ces fragments du Songe de Vaux, il contenait des fables, des épîtres, des odes, des épigrammes, des madrigaux, une ballade, un rondeau, des élégies, et enfin le poëme d'Adonis.

AVANT-PROPOS

QUI PRÉCÈDE IMMÉDIATEMENT LE SONGE DE VAUX DANS LE RECUEIL DE 1671.

Des pièces suivantes, les trois premières sont des fragments de la description de Vaux, laquelle j'ai fait venir en un songe, à l'exemple d'autres sujets que l'on a ainsi traités. Ce n'est pas ici le lieu ni l'occasion de faire savoir les raisons que j'en ai eues. L'avertissement les contient : il est nécessaire de le lire pour bien entendre ces trois morceaux, et pour pouvoir tirer de leur lecture quelque sorte de plaisir. Le premier est le commencement de l'ouvrage. Le lecteur, si bon lui semble, peut croire que l'Aminte dont j'y parle représente une personne particulière ; si bon lui semble, que c'est la beauté des femmes en général ; s'il lui plaît même, que c'est celle de toutes sortes d'objets. Ces trois explications sont libres. Ceux qui cherchent en tout du mystère, et qui veulent que cette sorte de poëme ait un sens allégorique, ne manqueront pas de recourir aux deux dernières. Quant à moi, je ne trouverai pas mauvais qu'on s'imagine que cette Aminte est telle ou telle personne : cela rend la chose plus passionnée, et ne la rend pas moins héroïque.

LE

SONGE DE VAUX

I[1].

Acanthe, s'étant endormi une nuit du printemps, songea qu'il étoit allé trouver le Sommeil pour le prier que, par son moyen, il pût voir le palais de Vaux avec ses jardins : ce que le Sommeil lui accorda, commandant aux Songes de le lui montrer.

Lorsque l'an se renouvelle,
En cette aimable saison
Où Flore amène avec elle
Les Zéphyrs sur l'horizon;
Une nuit que le Silence
Charmoit tout par sa présence,
Je conjurai le Sommeil
De suspendre mon réveil
Bien loin par delà l'aurore.
Le Sommeil n'y manqua pas;
Et je dormirois encore,
Sans Aminte et ses appas.

1. La Fontaine, dans son recueil de 1671, a mis en tête de ce fragment *chapitre premier;* mais comme dans les fragments qui suivent il ne fait plus mention de chapitre, nous avons supprimé ce titre.

Cette fière beauté, qui s'érige un trophée
Du cruel souvenir de mes vœux impuissants,
Souffrit que cette nuit les charmes de Morphée
Aussi bien que les siens régnassent sur mes sens.
Il me fit voir en songe un palais magnifique,
Des grottes, des canaux, un superbe portique,
Des lieux que pour leurs beautés
J'aurois pu croire enchantés,
Si Vaux n'étoit point au monde :
Ils étoient tels qu'au soleil
Ne s'offre au sortir de l'onde
Rien que Vaux qui soit pareil.

C'étoit aussi cette maison magnifique, avec ses accompagnements et ses jardins, lesquels Sylvestre m'avoit montrés[1], et que ma mémoire conservoit avec un grand soin, comme étant les plus précieuses pièces de son trésor. Ce fut sur ce fondement que le Songe éleva son frêle édifice, et tâcha de me faire voir les choses en leur plus grande perfection. Il choisit pour cela tout ce qu'il y avoit de plus beau dans ses magasins ; et, afin que mon plaisir durât davantage, il voulut que cette apparition fût mêlée d'aventures très-remarquables. Je vis des plantes, je vis des marbres, je vis des cristaux liquides, je vis des animaux, et des hommes. Au commencement de mon songe il m'arriva une chose qui m'étoit arrivée plusieurs autres fois, et qui arrive souvent à chacun : c'est qu'une partie des objets sur la pensée desquels je venois de m'endormir me repassa d'abord en l'esprit. Je m'imaginai que j'étois allé trouver le Sommeil pour le prier de me montrer Vaux,

1. On connaît quatorze vues de Vaux d'Israël Sylvestre, décrites par M. L.-E. Faucheux, sous le n° 311 dans le catalogue de ce graveur, qu'il a publié à Nancy en 1857. (M.-L.)

dont on m'avoit dit des choses presque incroyables. Le logis du lieu est au fond d'un bois où le Silence et la Solitude font leur séjour : c'est un antre que la Nature a taillé de ses propres mains, et dont elle a fortifié toutes les avenues contre la clarté et le bruit.

Sous les lambris moussus de ce sombre palais,
Écho ne répond point, et semble être assoupie :
La molle Oisiveté, sur le seuil accroupie,
N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs, ni le bruit des clairons,
Ne viennent au travail inviter la nature ;
Un ruisseau coule auprès, et forme un doux murmure.
Les simples dédiés au dieu de ce séjour
Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour :
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée.
Il a presque toujours la paupière fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots ;
Les Songes l'entouroient sans troubler son repos ;
De fantômes divers une cour mensongère,
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du dieu, voloit autour de lui.
Là, cent figures d'air en leurs moules gardées,
Là, des biens et des maux les légères idées,
Prévenant nos destins, trompant notre désir,
Formoient des magasins de peine ou de plaisir.
Je regardois sortir et rentrer ces merveilles :
Telles vont au butin les nombreuses abeilles ;
Et tel, dans un État de fourmis composé,
Le peuple rentre et sort en cent parts divisé.
Confus, je m'écriai : « Toi que chacun réclame,
Sommeil, je ne viens pas t'implorer dans ma flamme,
Conte à d'autres que moi ces mensonges charmants
Dont tu flattes les vœux des crédules amants ;
Les merveilles de Vaux me tiendront lieu d'Aminte ;

Fais que par ces démons[1] leur beauté me soit peinte.
Tu sais que j'ai toujours honoré tes autels;
Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels :
Doux Sommeil, rends-toi donc à ma juste prière. »
A ces mots, je lui vis entr'ouvrir la paupière;
Et, refermant les yeux presque au même moment :
« Contentez ce mortel, » dit-il languissamment.
Tout ce peuple obéit sans tarder davantage :
Des merveilles de Vaux ils m'offrirent l'image;
Comme marbres taillés leur troupe s'entassa;
En colonne aussitôt celui-ci se plaça;
Celui-là chapiteau vint s'offrir à ma vue;
L'un se fit piédestal, l'autre se fit statue :
Artisans qui peu chers, mais qui prompts et subtils,
N'ont besoin pour bâtir de marbre ni d'outils,
Font croître en un moment des fleurs et des ombrages,
Et, sans l'aide du temps, composent leurs ouvrages.

II.

Les vers suivants ne sont pas de la description de Vaux : je les envoyai à une personne qui en vouloit voir de moi, et lui envoyai en même temps le fragment qui suit. Comme ces vers y peuvent servir d'argument en quelque façon, j'ai cru qu'il ne seroit pas hors de propos de les mettre en tête.

Ariste[2], vous voulez voir des vers de ma main,
Vous qui du chantre grec, ainsi que du romain,
Pourriez nous étaler les beautés et les grâces,

1. Par ces génies. Le mot démons est pris ici dans l'acception que les anciens donnaient à ce mot.

2. Sous ce nom, je crois que La Fontaine désigne Pellisson, qui faisait de très-bons vers. (W.)

Et qui nous invitez à marcher sur leurs traces.
Vous ne trouverez point chez moi cet heureux art
Qui cache ce qu'il est, et ressemble au hasard[1];
Je n'ai point ce beau tour, ce charme inexprimable
Qui rend le dieu des vers sur tous autres aimable :
C'est ce qu'il faut avoir si l'on veut être admis
Parmi ceux qu'Apollon compte entre ses amis.
Homère épand toujours ses dons avec largesse;
Virgile à ses trésors sait joindre la sagesse :
Mes vers vous pourroient-ils donner quelque plaisir,
Lorsque l'antiquité vous en offre à choisir?
Je ne l'espère pas; et cependant ma muse
N'aura jamais pour vous de secret ni d'excuse;
Ce que vous souhaitez, il faut vous l'accorder;
C'est à moi d'obéir, à vous de commander.
Je vous présente donc quelques traits de ma lyre;
Elle les a dans Vaux répétés au Zéphyre.
J'y fais parler quatre arts fameux dans l'univers,
Les palais, les tableaux, les jardins et les vers.
Ces arts vantent ici tour à tour leurs merveilles.
Je soupire en songeant au sujet de mes veilles.
Vous m'entendez, Ariste, et d'un cœur généreux
Vous plaignez comme moi le sort d'un malheureux.
Il déplut à son roi; ses amis disparurent :
Mille vœux contre lui dans l'abord concoururent.
Malgré tout ce torrent je lui donnai des pleurs;
J'accoutumai chacun à plaindre ses malheurs[2].
Jadis en sa faveur j'assemblai quatre fées;
Il voulut que ma main leur dressât des trophées :
Œuvre long, et qu'alors jeune encor j'entrepris[3].
Écoutez ces quatre arts, et décidez du prix.

1. Nul n'a au contraire mieux possédé cet art que La Fontaine, et ce vers exprime admirablement bien le caractère de son talent.

2. La Fontaine fait ici allusion à Fouquet et à l'élégie adressée aux nymphes de Vaux.

3. Les travaux que Fouquet fit exécuter à Vaux-le-Vicomte n'ayant commencé qu'en 1653, La Fontaine avait au moins trente-quatre ans lorsqu'il entreprit cet ouvrage.

L'Architecture, la Peinture, le Jardinage, et la Poésie, haranguent leurs juges, et contestent le prix proposé.

. . . .

. . . .

Un riche balustre faisoit la séparation de la chambre d'avec l'alcôve; l'estrade en étoit au moins élevée d'un pied, ce qui donnoit encore plus d'éclat à cette action. Là, sur des tapis de Perse, on avoit placé les siéges des demi-dieux; ceux des juges y étoient aussi, mais à part, et un peu éloignés de la compagnie. Hors de l'alcôve étoient assises l'une près de l'autre les quatre fées. Ariste, Gelaste, et moi, nous étions debout vis-à-vis d'elles. On tira au sort pour savoir en quel rang elles parleroient. Ce fut à Palatiane de haranguer la première : elle se leva donc; et, après s'être approchée du balustre, elle se retourna à demi vers ses rivales, et, leur adressant la voix, elle commença de cette sorte :

« Quoi! par vous ces honneurs sont aussi contestés?
Vous prétendez le prix qu'on doit à mes beautés!
Ingrates, deviez-vous en avoir la pensée? »

A ces mots d'ingrates toutes se levèrent, et témoignèrent avoir quelque chose à dire; mais les juges, pour éviter la confusion, ayant ordonné qu'elles ne s'interrompoient point, Palatiane continua en ces termes :

« Juges, pardonnez-moi cette plainte forcée,
Je sais qu'en suppliante il falloit commencer;
C'est à vous que ma voix se devoit adresser;
Mais le dépit m'emporte, et puisqu'il faut tout dire,
Enfin voilà le fruit, trop vaine Apellanire,
Dont vous reconnoissez mes bienfaits aujourd'hui.
Contre les aquilons mon art vous sert d'appui :

N'en ayez point de honte; en sauvant votre ouvrage,
J'oblige aussi les dieux dont vous tracez l'image.
Hé bien! vous la tracez, mais imparfaitement;
Et moi, je leur bâtis un second firmament.
Ce que je dis pour vous, je le dis pour les autres;
Tout ce qu'ont fait dans Vaux les Le Bruns, les Le Nôtres,
Jets, cascades, canaux, et plafonds si charmants,
Tout cela tient de moi ses plus beaux ornements.
Contempler les efforts de quelque main savante,
Juger d'une peinture, ou muette, ou parlante,
Admirer d'Apollon les pinceaux ou la voix,
Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine,
Écouter en rêvant le bruit d'une fontaine,
Ou celui d'un ruisseau roulant sur des cailloux,
Tout cela, je l'avoue, a des charmes bien doux,
Mais enfin on s'en passe, et je suis nécessaire.
Ce fut le seul besoin qui d'abord me fit plaire.
Les antres se trouvoient des humains habités;
Avec les animaux ils formoient des cités.
Je bâtis des maisons, je composai des villes.
On ne vouloit alors que de simples asiles;
Sur la nécessité se régloient les souhaits.
Aujourd'hui, que l'on veut de superbes palais,
Je contente chacun en plus d'une manière :
Des cinq ordres divers la grâce singulière
Fait voir comme il me plait l'éclat, la majesté,
Ou les charmes divins de la simplicité.
Je ne doute donc point qu'en présence d'Oronte
Je n'obtienne le prix, vous n'emportiez la honte :
Confuses, vous allez recevoir cette loi,
Si c'est honte pour vous d'être moindres que moi.
Tant d'œuvres, dont je rends les savants idolâtres,
Colosses, monuments, cirques, amphithéâtres,
Mille temples par moi bâtis en mille lieux,
Les demeures des rois, celles même des dieux,
Rome, et tout l'univers, pour mon art sollicite.
Juges, accordez-moi le prix que je mérite;

Car on auroit pas droit d'y vouloir parvenir,
Si de la faveur seule il falloit l'obtenir. »

Peu de temps après qu'elle eut cessé de parler, elle retourna s'asseoir. Sa fierté et le caractère de sa harangue n'avoient pas déplu : je le remarquai au visage des assistants. Les seules fées témoignoient beaucoup d'indignation, et secouoient la tête à chacune de ses raisons ; je vis même l'heure qu'Apellanire l'interromproit. Pour moi, ce qui me toucha le plus de tout son discours. ce fut l'épilogue. Apellanire, qui devoit parler la seconde, prit la place que l'autre venoit de quitter, et puis elle commença ainsi sa harangue :

« Juges, si j'ai souffert des reproches frivoles,
Ce n'est point pour manquer de droit ni de paroles :
Le respect seulement a retenu ma voix.
Palatiane veut vous imposer des lois ;
Les honneurs ne sont faits que pour ses mains savantes ;
Ce seroit trop pour nous que d'être ses suivantes :
Elle m'appelle ingrate, et pense m'ébranler ;
Mais qui l'est de nous deux, puisqu'il en faut parler?
Sans tous ses ornements serois-je pas la même?
Et quant à sa beauté, qui lui semble suprême,
Bien souvent sans la mienne on n'y penseroit pas ;
Seule je sais donner du lustre à ses appas.
Contre les aquilons elle m'est nécessaire ;
Il n'est point de couvert qui n'en pût autant faire.
Où va-t-elle chercher le premier des humains?
Quels chefs-d'œuvres alors sont sortis de ses mains?
Qu'importe qu'elle serve aux dieux mêmes d'asile?
Car il ne s'agit pas d'être la plus utile ;
C'est assez de causer le plaisir seulement,
Pour satisfaire aux lois de cet enchantement ;
En termes assez clairs la chose est exprimée :
Soit donné, dit le mage, à la plus grande fée.

En est-il de plus grande, ayant tout bien pesé,
Que celle par qui l'œil est sans cesse abusé?
A de simples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'âme, et de la vie :
Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps;
J'évoque, quand je veux, les absents et les morts :
Quand je veux, avec l'art je confonds la nature.
De deux peintres fameux qui ne sait l'imposture?
Pour preuve du savoir dont se vantoient leurs mains,
L'un trompa les oiseaux, et l'autre les humains [1].
Je transporte les yeux aux confins de la terre :
Il n'est événement ni d'amour, ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les mystères profonds des enfers et des cieux
Sont par moi révélés, par moi l'œil les découvre :
Que la porte du jour se ferme, ou qu'elle s'ouvre,
Que le soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir,
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
J'en sais représenter les images brillantes :
Mon art s'étend sur tout; c'est par mes mains savantes
Que les champs, les déserts, les bois, et les cités,
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages :
Tout y rit, tout y charme; on y voit sans horreur
Le pâle désespoir, la sanglante fureur,
L'inhumaine Cloton qui marche sur leurs traces :

1. « On dit que Parrhasius présenta le collet, en fait de peinture, à Zeuxis; auquel combat Zeuxis produisit sur l'eschaffault un tableau de raisins peintz si au vif que les oiseaux les venoient becquer sur l'eschaffault mesme. Au contraire, Parrhasius apporta un linceul peint si au naturel que Zeuxis, se glorifiant des becquades que les oiseaux avoient donné à ses raisins, dist tout hault, comme par mocquerie, qu'il étoit temps d'oster le linceul pour voir quelle pièce Parrhasius avoit apportée. Mais cognoissant par après que ce n'estoit que peinture, et se trouvant confus, usa néanmoins d'une grande honnesteté à céder le prix à Parrhasius, disant qu'il avoit bien eu le moyen de tromper les oiseaux, mais que Parrhasius avoit fait davantage de l'avoir trompé lui-mesme, qui s'estimoit consommé en l'art de peinture.» (*L'Histoire du Monde*, de C. Pline, traduction d'Ant. du Pinet, Lyon, 1562.)

Jugez avec quels traits je sais peindre les Grâces.
Dans les maux de l'absence on cherche mon secours
Je console un amant privé de ses amours,
Chacun par mon moyen possède sa cruelle.
Si vous avez jamais adoré quelque belle
(Et je n'en doute point, les sages ont aimé),
Vous savez ce que peut un portrait animé :
Dans les cœurs les plus froids il entretient des flammes.
Je pourrois vous prier par celui de vos dames ;
En faveur de ses traits, qui n'obtiendrait le prix?
Mais c'est assez de Vaux pour toucher vos esprits :
Voyez, et puis jugez ; je ne veux autre grâce. »

Les raisons de cette seconde me semblèrent encore plus pressantes que celles de la première ; surtout ce qu'elle dit de l'intention du mage fit beaucoup d'effet. Il s'éleva là-dessus un secret murmure, qui lui donna quelque espérance de la victoire ; et le chagrin qu'en ce moment-là témoignèrent les autres fées fit une partie de sa joie, aussi bien que la satisfaction qui parut sur le visage des écoutants. Palatiane, ne jugeant pas à propos de laisser plus longtemps dans les esprits une impression si favorable pour sa rivale, se leva encore une fois et, de la place où elle étoit, elle représenta aux juges que si l'art de la peinture trompoit les yeux, celui de l'architecture leur faisoit voir des merveilles bien plus étonnantes. Tel pouvoit-on appeler le puissant effort des machines qu'elle inventoit ; telle, la pesanteur des colosses élevés comme par enchantement ; tels, tous ces ouvrages hardis dont l'imagination se trouve effrayée ; tels, enfin, ces amas de pierres qui font croire que l'Égypte a été peuplée de géants, et qui ont épuisé les forces de plusieurs millions d'hommes, aussi bien que les trésors d'une longue suite de rois. Palatiane ayant ainsi répliqué, ces deux fées

reprirent leurs places ; et incontinent après, Hortésie, dont le tour étoit venu, approcha des juges, mais avec un abord si doux, qu'auparavant qu'elle ouvrit la bouche ils demeurèrent plus d'à demi persuadés, et ils eurent beaucoup de peine à ne pas se laisser corrompre aux charmes mêmes de son silence. Voici les propres paroles de sa harangue :

« J'ignore l'art de bien parler,
Et n'emploierai pour tout langage
Que ces moments qu'on voit couler
Parmi des fleurs et de l'ombrage.
Là luit un soleil tout nouveau ;
L'air est plus pur, le jour plus beau,
Les nuits sont douces et tranquilles ;
Et ces agréables séjours
Chassent le soin, hôte des villes,
Et la crainte, hôtesse des cours.

Mes appas sont les alcyons
Par qui l'on voit cesser l'orage
Que le souffle des passions
A fait naître dans un courage :
Seule, j'arrête ses transports ;
La raison fait de vains efforts
Pour en calmer la violence :
Et si rien s'oppose à leur cours,
C'est la douceur de mon silence
Plus que la force du discours.

Mes dons ont occupé les mains
D'un empereur [1] sur tous habile,
Et le plus sage des humains
Vint chez moi chercher un asile :

1. Dioclétien. (*Note de La Fontaine.*)

Charles[1], d'un semblable dessein
Se venant jeter dans mon sein,
Fit voir qu'il étoit plus qu'un homme :
L'un d'eux pour mes ombrages verts
A quitté l'empire de Rome,
L'autre celui de l'univers.

Ils étoient las des vains projets
De conquérir d'autres provinces :
Que s'ils se firent mes sujets,
De mes sujets je fais des princes.
Tel, égalant le sort des rois,
Aristée erroit autrefois
Dans les vallons de Thessalie;
Et tel, de mets non achetés,
Vivoit sous les murs d'Œbalie[2]
Un amateur de mes beautés.

Libre de soins, exempt d'ennuis,
Il ne manquoit d'aucunes choses;
Il détachoit les premiers fruits,
Il cueilloit les premières roses;
Et quand le ciel armé de vents
Arrêtoit le cours des torrents
Et leur donnoit un frein de glace,
Ses jardins remplis d'arbres verts
Conservoient encore leur grâce,
Malgré la rigueur des hivers.

Je promets un bonheur pareil
A qui voudra suivre mes charmes;
Leur douceur lui garde un sommeil
Qui ne craindra point les alarmes :
Il bornera tous ses désirs
Dans le seul retour des zéphyrs;

1. Charles-Quint. (Note de La Fontaine.)
2. *Namque sub Œbaliæ...* Virg., *Georg.*, IV. (*Note de La Fontaine.*)

Et, fuyant la foule importune,
Il verra du fond de ses bois
Les courtisans de la fortune
Devenus esclaves des rois.

J'embellis les fruits et les fleurs;
Je sais parer Pomone et Flore :
C'est pour moi que coulent les pleurs
Qu'en se levant verse l'Aurore :
Les vergers, les parcs, les jardins,
De mon savoir et de mes mains
Tiennent leurs grâces nonpareilles;
Là, j'ai des prés, là j'ai des bois;
Et j'ai partout tant de merveilles
Que l'on s'égare dans leur choix.

Je donne au liquide cristal
Plus de cent formes différentes,
Et le mets tantôt en canal,
Tantôt en beautés jaillissantes;
On le voit souvent par degrés
Tomber à flots précipités;
Sur des glacis je fais qu'il roule,
Et qu'il bouillonne en d'autres lieux;
Parfois il dort, parfois il coule,
Et toujours il charme les yeux.

Je ne finirois de longtemps
Si j'exprimois toutes ces choses :
On auroit plus tôt au printemps
Compté les œillets et les roses.
Sans m'écarter loin de ces bois,
Souvenez-vous combien de fois
Vous avez cherché leurs ombrages :
Pourriez-vous bien m'ôter le prix,
Après avoir par mes ouvrages
Si souvent charmé vos esprits?»

Le discours d'Hortésie acheva de gagner tous les assistants : Oronte et les demi-dieux se regardèrent comme ravis ; les juges n'en firent pas moins. Hortésie considéroit tous ces signes extérieurs avec la joie que l'on peut penser, quand Apellanire, ayant parlé tout bas quelque peu de temps aux deux fées qui étoient près d'elle, déploya une toile que les plis de sa robe tenoient cachée, et, la montrant de la main aux juges, elle s'écria du lieu où elle étoit :

« Juges, attendez un moment,
Et voyez quelle est cette fée
Qui de son visage charmant
Devant Oronte fait trophée :
En voilà les traits éclatants:
Elle étoit telle avant que le printemps
Lui rendît ses cheveux avec ses autres charmes;
Lorsque les jours sont inconstants,
Elle n'est jamais sans alarmes. »

Après ces paroles, elle alla jusque dans l'alcôve présenter aux juges la toile qu'elle tenoit déployée, et leur dit que c'étoit le portrait d'Hortésie, qu'elle avoit fait depuis quelques mois. Ils en demeurèrent étonnés ; et, jetant la vue sur Hortésie, ils la tournèrent ensuite sur sa peinture. La meilleure partie de ses grâces y sembloit éteinte, il n'y avoit ni roses, ni lis sur son teint ; tout y étoit languissant et à demi mort ; on ne voyoit que de la neige et des glaçons où on avoit vu les plus florissantes marques de la jeunesse. Les juges auroient soupçonné la fidélité du portrait s'ils ne se fussent souvenus d'avoir vu Hortésie en cet état-là. Chacun commença de douter qu'on voulût accorder le prix à une beauté si frêle et si journalière : elle-même abandonna sa propre défense, et ne sut

que répondre sur ce reproche. Si bien qu'Apellanire s'en retournoit toute triomphante, lorsque Palatiane lui dit : « N'insultez point à une beauté qui craint tout, à ce que vous dites : si elle languit tous les ans, elle reprend aussi tous les ans de nouvelles forces ; quant à vous, qu'est-il demeuré de ce qu'ont fait autrefois vos Apelles et vos Zeuxis, que le nom de leurs ouvrages, et les choses incroyables que l'on en dit ? Les miens vivent plus de siècles que les vôtres ne sauroient vivre d'années. » Apellanire ne s'étonna point, et se douta bien que Palatiane elle-même se verroit bientôt confondue. Cela ne manqua pas d'arriver.

Ce fut par Calliopée.
« Montrez-moi, dit cette fée,
Quelque chose de plus vieux
Que la chronique immortelle
De ces murs pour qui les dieux
Eurent dix ans de querelle.

Bien que par les flots amers
On aille au delà des mers
Voir encor vos pyramides,
J'ai laissé des monuments
Et plus beaux et plus solides
Que ces vastes bâtiments.

Mes mains ont fait des ouvrages
Qui verront les derniers âges
Sans jamais se ruiner :
Le temps a beau les combattre [1] ;
L'eau ne les sauroit miner,
Le vent ne peut les abattre.

1. Horat. *Carm.* IV, od. xxx. (*Note de La Fontaine.*)

Sans moi tant d'œuvres fameux,
Ignorés de nos neveux,
Périroient sous la poussière :
Au Parnasse seulement
On emploie une matière
Qui dure éternellement.

Si l'on conserve les noms,
Ce doit être par mes sons,
Et non point par vos machines :
Un jour, un jour l'univers
Cherchera sous vos ruines
Ceux qui vivront dans mes vers. »

Aussitôt elle s'approcha du balustre, et, laissant Palatiane toute confuse, elle adoucit quelque peu sa voix, et parla ainsi :

« Juges, vous le savez, et dans tout cet empire
Mon charme est plus connu que l'air qu'on y respire;
C'est le seul entretien que l'on prise aujourd'hui :
Pour comble de bonheur, Alcandre[1] en est l'appui.
Je n'en dirai pas plus, de peur que sa puissance
N'oblige vos esprits à quelque déférence.
Vous jugez bien pourtant quelle est une beauté
Qui possède son cœur, et qui l'a mérité ;
Mais, sans vous prévenir par les traits du bien dire,
Je répondrai par ordre, et cela doit suffire.

On diroit que ces arts méritent tous le prix.
Chaque fée a sans doute ébranlé les esprits;
Toutes semblent d'abord terminer la querelle.
La première a fait voir le besoin qu'on a d'elle.
Si j'ai de son discours marqué les plus beaux traits,
Elle loge les dieux, et moi je les ai faits.

1. Louis XIV.

Ce mot est un peu vain, et pourtant véritable :
Ceux qui se font servir le nectar à leur table,
Sous le nom de héros ont mérité mes vers;
Je les ai déclarés maîtres de l'univers.
O vous qui m'écoutez, troupe noble et choisie,
Ainsi qu'eux quelque jour vous vivrez d'ambrosie;
Mais Alcandre lui-même auroit beau l'espérer,
S'il n'imploroit mon art pour la lui préparer.
Ce point tout seul devroit me donner gain de cause :
Rendre un homme immortel sans doute est quelque chose :
Apellanire peut par ses savantes mains
L'exposer pour un temps aux regards des humains :
Pour moi, je lui bâtis un temple en leur mémoire ;
Mais un temple plus beau, sans marbre et sans ivoire,
Que ceux où d'autres arts, avec tous leurs efforts,
De l'univers entier épuisent les trésors.
Par le second discours on voit que la peinture
Se vante de tenir école d'imposture,
Comme si de cet art les prestiges puissants
Pouvoient seuls rappeler les morts et les absents !
Ce sont pour moi des jeux : on ne lit point Homère,
Sans que tantôt Achille à l'âme si colère,
Tantôt Agamemnon au front majestueux,
Le bien-disant Ulysse, Ajax l'impétueux,
Et maint autre héros offre aux yeux son image :
Je les fais tous parler, c'est encor davantage.
La peinture après tout n'a droit que sur les corps,
Il n'appartient qu'à moi de montrer les ressorts
Qui font mouvoir une âme, et la rendent visible :
Seule j'expose aux sens ce qui n'est pas sensible,
Et, des mêmes couleurs qu'on peint la vérité,
Je leur expose encor ce qui n'a point été.
Si pour faire un portrait Apellanire excelle,
On m'y trouve du moins aussi savante qu'elle;
Mais je fais plus encore, et j'enseigne aux amants
A fléchir leurs amours en peignant leurs tourments.
Les charmes qu'Hortésie épand sous ses ombrages
Sont plus beaux dans mes vers qu'en ses propres ouvrages;

Elle embellit les fleurs de traits moins éclatants.
C'est chez moi qu'il faut voir les trésors du printemps.
Enfin, j'imite tout par mon savoir suprême ;
Je peins, quand il me plaît, la peinture elle-même.
Oui, beaux-arts, quand je veux, j'étale vos attraits :
Pouvez-vous exprimer le moindre de mes traits ?
Si donc j'ai mis les dieux au-dessus de l'envie ;
Si je donne aux mortels une seconde vie ;
Si maint œuvre de moi, solide autant que beau,
Peut tirer un héros de la nuit du tombeau ;
Si, mort en ses neveux, dans mes vers il respire ;
Si je le rends présent bien mieux qu'Apellanire ;
Si de Palatiane, au prix de mes efforts,
Les monuments ne sont ni durables, ni forts ;
Si souvent Hortésie est peinte en mes ouvrages,
Et si je fais parler ses fleurs et ses ombrages,
Juges, qu'attendez-vous ? et pourquoi consulter ?
Quel art peut mieux que moi cet écrin mériter ?
Ce n'est point sa valeur où j'ai voulu prétendre :
Je n'ai considéré que le portrait d'Alcandre.
On sait que les trésors me touchent rarement ;
Mes veilles n'ont pour but que l'honneur seulement :
Gardez ce diamant dont le prix est extrême,
Je serai riche assez pourvu qu'Alcandre m'aime[1]. »

La harangue de Calliopée produisit un merveilleux changement dans les esprits. Les autres fées l'avoient bien prévu : car, auparavant que l'on s'assemblât, elles demandèrent qu'il fût défendu de se servir des traits de la rhétorique ; que cela n'étoit pas sans exemple ; qu'une pareille défense s'étoit observée longtemps dans Athènes, parce que les orateurs faisoient prendre de telles résolu-

1. Il faut se rappeler ici ce que La Fontaine a dit dans son avertissement, que l'écrin qui devoit être donné en prix à l'une des fées renfermait un diamant d'une beauté extraordinaire, et sur le couvercle le portrait du roi.

tions que bon leur sembloit ; et qu'enfin le métier de leur rivale étant de séduire, il n'étoit pas juste qu'elle eût cet avantage sur elles. Mais, comme il étoit question de charmes, ces juges leur représentèrent qu'ils ne voyoient pas pourquoi ceux de l'éloquence dussent être exclus, et que leur propre requête leur faisoit tort, parce qu'il sembloit qu'elles donnassent déjà gain de cause à leur concurrente. Ainsi chacune employa tous les artifices dont elle se put aviser.

Après que l'applaudissement qu'on donna à la harangue de Calliopée fut un peu cessé, Apellanire, comme la seule qui pouvoit avoir quelque chose de commun avec elle, et comme celle aussi qui jusque-là croyoit avoir la meilleure part à l'écrin, prit la parole, et avoua que les charmes de sa rivale étoient à la vérité fort puissants ; mais en quoi cela pouvoit-il regarder la maison de Vaux ? au lieu que tout y brilloit des enrichissements qu'elle avoit trouvés. Combien de plafonds qui surpassoient non-seulement tout ce qu'on avoit jamais fait en ce genre, mais aussi l'imagination même des regardants ! combien d'ornements judicieux, agréables, et bien inventés ! Étoit-il possible qu'en la présence de ces merveilles on adjugeât le prix à quelque autre qu'elle ? Quand elle eut fini, Calliopée tomba d'accord de ce dernier point, et rendit un pareil témoignage à la vérité. « Mais se peut-il faire que vous ignoriez, ajouta-t-elle en s'adressant à Apellanire, ce que mon art a de commun avec Vaux ? La dernière main n'y sera que quand mes louanges l'y auront mise ; et vous-même, ne devriez-vous pas consentir que j'eusse l'écrin, comme le plus digne prix de la gloire que mes ouvrages vous ont donnée ? » Je demandai tout bas à Gelaste ce que cela vouloit dire. Il me répondit que plusieurs personnes avoient déjà fait la description de

quelques endroits de ce beau séjour ; surtout qu'il m'en vouloit montrer une du salon, laquelle on ne pouvoit assez estimer [1].

Cette contestation des deux fées, et le souvenir de ce que les autres avoient dit, embarrassèrent les juges de telle sorte qu'ils se parlèrent près d'un quart d'heure sans rien résoudre. Cependant le reste de la compagnie s'entretenoit aussi de cette action, au moins il me le sembla : car les uns et les autres parloient trop bas, et nous étions trop éloignés pour en rien entendre. Enfin les juges ordonnèrent, pour tout résultat, que, puisque les choses étoient tellement égales, ces quatre fées feroient paroître sur-le-champ quelque échantillon de leur art, afin qu'on sût laquelle de toutes étoit la plus savante dans la magie. Cela fut prononcé par un des trois juges : chacun témoigna en être content. Aussi étoit-ce une nouvelle occasion de plaisir. Oronte lui-même sembla l'approuver par un léger mouvement de tête. Il se fit ensuite un fort grand silence, les esprits étant demeurés comme suspendus dans l'attente d'autres merveilles.

III.

AVERTISSEMENT.

C'est assez de ces deux échantillons pour consulter le public sur ce qu'il y a de sérieux dans mon Songe ; il faut maintenant que je le consulte sur ce qu'il y a de galant ;

1. La Fontaine a sans doute en vue deux lettres in-4° de Félibien, où se trouve une description détaillée des salles du château de Vaux. Ces lettres ont été publiées sans titre, sans nom d'auteur, et sans date, vers 1660. Elles en supposent une antérieure qui n'a point existé. (M.-L.)

et, selon le jugement qu'il fera de l'un et de l'autre, je me réglerai si je continue cet ouvrage. Le lecteur saura, pour l'intelligence du fragment qui suit, qu'un saumon et un esturgeon, qui apparemment suivoient un bateau de sel, furent pris dans la rivière de Seine. On les présenta vifs à M. F., qui les fit mettre en un fort grand carré d'eau, où je les trouvai pleins de santé et de vie quand je commençai ma description. Je m'imagine donc, dans mon Songe, que ce sont deux ambassadeurs envoyés à M. F. par le dieu Neptune, pour lui offrir de sa part tous les trésors de l'empire maritime, des morceaux pétrifiés, du corail de toutes sortes, des conques, afin que M. F. [1] pût faire embellir certains rochers qui sont dans un avant-corps d'architecture, vis-à-vis de la cascade de Vaux. Je feins aussi qu'un de ces poissons (c'est l'esturgeon) me parle par truchement, et me conte son aventure et celle de son camarade, avec l'origine et le motif de leur députation.

AVENTURE
D'UN SAUMON ET D'UN ESTURGEON.

. . . .
. . . .

Me promenant vers un carré d'eau qui est au-dessus d'une cascade, j'aperçus un saumon et un esturgeon s'approchant du bord comme s'ils eussent voulu me parler. Cela me surprit tout à fait, car je ne croyois pas que la rivière d'Anqueuil entretînt commerce avec l'Océan. Je demandai donc à ces animaux pour quel sujet ils avoient

1. L'édition des *OEuvres diverses* de 1729 met partout le nom de Fouquet.

quitté leur patrie. L'esturgeon me répondit par un truchement :

« Cela vous semble nouveau
Que des poissons, qui nagent en grande eau,
S'en aillent si loin se faire
Une prison volontaire,
Et renoncent pour elle à leur pays natal,
Quand la prison seroit un palais de cristal.
En effet, il n'est personne
Qui d'abord ne s'en étonne :
Car ce n'est pas la faim qui nous a fait sortir
Du lieu de notre naissance ;
Sans nous vanter, et sans mentir,
Nous y trouvions en abondance
De quoi soûler nos appétits :
Si les gros nous mangeoient, nous mangions les petits,
Ainsi que l'on fait en France.
Et pour ne pas tenir votre esprit en balance,
Je vais vous dire la raison
Qui nous a fait choisir cette aimable prison
Qu'avec moi ce saumon habite.
Un jour nous promenant sur le dos d'Amphitrite,
Nous aperçûmes deux marchands
A qui le fier Borée, auteur de maint orage,
Avoit fait faire au milieu de nos champs
Un cruel et piteux naufrage.
Tout en nageant, ils imploroient le dieu
De l'humide et vaste lieu,
Le priant d'être sensible
Au sort qu'ils alloient courir,
Et faisoient tout leur possible
Afin de ne pas mourir.
Le dieu les poussa sur l'heure
Vers un rocher dont il fait sa demeure ;
Et là d'abord il leur dit :
Pauvres humains qui vous fiez à l'onde,
Que cherchez-vous en notre monde ?

Un des marchands répondit
Monarque de l'eau salée,
Dans une région de ces flots reculée
Est un lieu nommé Vaux, gloire de l'univers :
Son nom vole déjà dans cent climats divers ;
Oronte y fait bâtir un palais magnifique,
Où règne l'ordre ionique
Avec beaucoup d'agrément.
On a placé justement
Vis-à-vis du bâtiment
Deux grottes, dont la structure
Est de telle architecture
Qu'elle plaît sans ornement.
Nous cherchions toutefois sur l'humide élément
Les conques les plus exquises,
Et du corail de toutes guises ;
Mais les vents, ennemis du plaisir de nos yeux,
Par des complots odieux
Ont traversé nos voyages :
Dites-leur qu'ils soient plus sages,
Et respectent désormais
Oronte et tous ses palais.
Thétis de ce récit sembla toute ravie ;
Et, la harangue finie,
Nous fûmes envoyés par le maître des vents
Pour offrir de sa part, en termes obligeants,
Au possesseur de Vaux, Oronte son intime,
Ce que dans ces pays on voit de raretés,
Ambre, nacre, corail, marbre, diversités,
Enfin tous les trésors de la cour maritime.
Après cent périls évités,
Nageant de mer en fleuve, et de fleuve en rivière,
Non loin d'ici, d'une adroite manière
Par des pêcheurs nous fûmes arrêtés,
Et par bonheur chez Oronte portés.
Là je lui fis ma petite harangue,
Petite certainement,
Car c'étoit en notre langue,

Laconique extrêmement.
On l'apprend fort aisément ;
Venez nous voir seulement
Au fond du moite élément,
Vous saurez comme nous parler en un moment.
Pour achever notre histoire,
Monsieur Courtois [1], si j'ai bonne mémoire,
Avec mon compagnon m'a logé dans ces lieux :
Quant à moi, j'ai bonne envie
De n'en bouger de ma vie ;
On y voit souvent les yeux
De l'adorable Sylvie [2].»

IV [3].

Comme Sylvie honora de sa présence les dernières chansons d'un cygne qui se mouroit, et des aventures du cygne.

J'eusse continué mes plaintes, si le son d'un luth ne les eût interrompues. Comme j'aime extrêmement l'harmonie, je quittai le lieu où j'étois pour aller du côté que le son se faisoit entendre. Lycidas me suivit ; et, lui ayant

1. Ce « monsieur Courtois » était un domestique de confiance de Fouquet, comme on le voit par le passage suivant d'un mémoire que le surintendant avait rédigé en prévision de son emprisonnement : « La première chose qu'il faudroit tenter seroit que ma mère, ma femme, ceux de mes frères qui seroient en liberté, le marquis de Charrost et mes autres parents proches, fissent par prières et sollicitations tout ce qu'ils pourroient, premièrement pour me faire avoir un valet avec moi ; et ce valet, s'ils en avoient le choix, seroit Vatel ; si on ne pouvoit l'obtenir, on tenteroit pour Longchamps, sinon pour Courtois ou La Vallée. » (Copie figurée de l'escrit trouvé dans le cabinet appelé secret de la maison de M. Fouquet, à Saint-Mandé.) (M.-L.)

2. Mme Fouquet.

3. Ce fragment et tous ceux qui suivent, jusqu'au neuvième exclusivement, n'ont point été publiés par La Fontaine, et n'ont été imprimés qu'après sa mort, dans le recueil de ses œuvres diverses publié en 1729, tome I, pages 320 à 346.

demandé ce que ce pouvoit être, il me dit que Sylvie, ayant appris qu'un cygne de Vaux s'en alloit mourir, avoit envoyé quérir Lambert en diligence, afin de faire comparaison de son chant avec celui de ce pauvre cygne. « Ce n'est pas, ajouta Lycidas, que tous les cygnes chantent en mourant. Bien que cette tradition soit fort ancienne parmi les poëtes, on en peut douter sans impiété, aussi bien que de plusieurs autres articles de leur croyance. Afin de t'expliquer ceci, tu as lu sans doute que Jupiter emprunta autrefois le corps d'un cygne pour approcher plus facilement de Léde [1] ; et parce que, lui ayant chanté son amour sous cette figure, elle en fut touchée, et que Jupiter reprit incontinent la forme de dieu, il ordonna, en mémoire de cette aventure, qu'autant de fois que l'âme du cygne où il avoit logé passeroit d'un animal de la même espèce en quelque autre corps, cet animal chanteroit si mélodieusement que chacun en seroit charmé. Or, je m'imagine que, quelque ancien poëte en ayant entendu chanter un, cela a donné lieu à l'opinion qui est répandue dans leurs livres pour tous les autres. »

Tandis que Lycidas m'entretenoit de la sorte, nous vîmes arriver Sylvie, accompagnée des Grâces et d'un très-grand nombre d'Amours de toutes les manières. Elle s'assit dans un fauteuil, sur les bords du canal où étoit le cygne ; et aussitôt Lambert, ayant accordé son téorbe [2], chanta un air de sa façon qui étoit admirablement beau, et le chanta si bien qu'il mérita d'être loué de Sylvie, et fut

1. Il y a *Léde* et non *Léda* dans le texte.

2. Le téorbe est une sorte de luth à deux manches, dont le second, qui est plus long que le premier, soutient les deux dernières cordes, qui rendent le son plus grave. On se servait souvent de cet instrument sous Louis XIV pour accompagner la voix. Le Dictionnaire de l'Académie française de 1696, t. II, p. 318, nous apprend qu'alors on prononçait communément *tuorbe*.

ensuite abandonné aux louanges de tous ceux qui étoient présents. L'un l'appeloit Orphée; l'autre, Amphion: il y en eut même qui s'étonnèrent de ce qu'Oronte, voulant faire bâtir un palais, n'avoit pas fait marché avec lui, disant que les pierres se seroient venues ranger d'elles-mêmes au son de sa voix, sans qu'il eût été besoin de tant de bras et de machines. Enfin on crut que le cygne n'oseroit chanter après lui. Il chanta toutefois, et chanta véritablement assez bien; mais, outre, que c'étoit en une langue qu'on n'entendoit point, il fut jugé de beaucoup inférieur à Lambert; et Sylvie, ne jugeant pas à propos de le voir mourir, se fut promener d'un autre côté.

Chacun la suivit, hormis Lycidas et moi. Si bien qu'étant demeurés seuls je le remis sur le discours qu'il avoit quitté, et lui demandai s'il étoit possible que le cygne eût été autre chose qu'il n'étoit, et s'il seroit encore autre chose dorénavant. « Pour te faire entendre tout ce mystère, me répondit-il, il faut que je le prenne d'un peu plus haut. » Et, après avoir toussé trois ou quatre fois, il commença de cette sorte :

« Ce que tu vois d'animaux et d'humains
Troque sans cesse, et devient autre chose :
Toute âme passe en différentes mains :
Telle est la loi de la métempsycose,
Que le sort tient en ses livres enclose.
Car ici-bas il aime à tout changer,
Selon qu'il veut nos esprits héberger.
L'âme, d'habit bien ou mal assortie,
D'un roi se vêt en sortant d'un berger,
Puis d'un berger, étant du roi sortie.

Je le sais d'Apollon, vrai trésor de doctrine,
Berger, devin, architecte et chanteur,

Et docteur
En médecine;
Tantôt portant le jour en différents quartiers,
Tantôt faisant des vers en l'honneur de Sylvie.
Je ne m'étonne pas, ayant trop de métiers,
S'il a peine à gagner sa vie.

Il m'a donc dit ce matin,
Venant voir notre malade:
Ce pauvre cygne achève son destin;
Ne lui donnez plus rien qu'un petit de panade,
Car il est mort, autant vaut.
J'entends mort selon vous, que sert-il qu'on vous flatte?
Comment, monsieur! ai-je dit aussitôt,
Ne remuer ni pied ni patte
N'est pas, selon vous-même, être mort comme il faut?
Non, m'a-t-il répondu: puis, faisant une pause,
Il m'a déduit au long cette métempsycose;
Or voici comme va la chose.

Sans user de fiction,
Ce cygne étoit Amphion
Qui bâtit Thèbe au doux son de sa lyre.
On ne m'a pas voulu dire
Ce qu'il étoit avant ce jour;
C'est un trop grand secret: il te doit donc suffire
Que son âme a depuis animé tout à tour
Des corps mâles et femelles,
Des plus beaux et des plus belles;
Des animaux fort jolis,
Mignons, bien faits et polis;
De fort aimables personnes,
Bien faites, douces, mignonnes;
Point de nains, point d'avortons;
Peu de loups, force moutons:
Certain oiseau qui caquette,
Un héros, une coquette;
Un amant qui de tristesse

La tête en quatre se fendit ;
Un autre qui se pendit
A la porte de sa maîtresse ;
Des philosophes, des badins ;
Deux ou trois jeunes blondins,
Cinq ou six beautés insignes
Ayant de beaux cheveux blonds.
Et les cous non pas si longs
Que des cygnes,
Mais aussi blancs, sans mentir.
Enfin cette âme, au partir
Du corps d'une beauté qui chantoit comme un ange,
En entrant dans ce cygne eut une peur étrange,
Croyant avoir pour maison
Un oison ;
Sans se souvenir à l'heure
D'une semblable demeure
Où jadis le roi des dieux,
Pour loger avec elle ayant quitté les cieux,
Se fit blanc comme un cygne, et donna dans la vue
De Léde aux yeux si charmants.
Comment s'en fût souvenue
L'âme au bout de deux mille ans ?
Et comment de chaque aventure
Se pourra-t-elle souvenir,
Ne devant pas sitôt finir,
A ce qu'Apollon assure?
Elle doit, ce dit-il, entrer auparavant
Au corps du premier enfant
Que fera certaine belle,
Que Phyllis pour le présent
On appelle.
Mais quand le cygne mourra,
L'enfant, pourra-t-on dire, encor fait ne sera.
En ce cas, l'âme au plus vite,
En attendant que ce gîte
Se rencontre en son chemin,
Peut loger dans des corps qui, dès le lendemain,

Dans six mois, dans une année
Verront leur fin terminée.
Voilà ce qu'il m'en a dit
Qu'on en fasse son profit.

— Cela me suffit, dis-je à Lycidas ; mais le dieu que vous me donnez pour caution de votre métempsycose auroit-il bien pris la peine de visiter un cygne malade? — Comment ! repartit Lycidas moitié en colère. y a-t-il quelque chose dans Vaux dont Apollon ne doive avoir soin? Sais-tu qu'il a fait résolution de demander à Oronte le même emploi qu'il eut autrefois chez Admète? Car, pour t'en parler franchement,

Il est las des vains travaux,
Il se rit des beaux ouvrages,
Et veut par monts et par vaux,
Dans nos prés, sur nos rivages,
Garder les moutons de Vaux ;
Car on y gagne gros gages :
Aucun labeur n'y manque de guerdon [1].
Ce ne sont point les murs du roi Laomédon,
Qui voulut pour néant, si j'ai bonne mémoire.
Bâtir ces murs détruits par un décret fatal :
C'étoit un roi qui payoit mal.
Il n'est pas le seul en l'histoire.

« Enfin Apollon a juré de ne plus faire de vers que quand Oronte et Sylvie le souhaiteront. Il gouvernera leurs troupeaux ; il sera contrôleur de leurs bâtiments ; il conduira la main de nos peintres, de nos statuaires, de nos sculpteurs ; il t'inspirera toi-même, si tu écris pour plaire au héros ou à l'héroïne, et non autrement. » Je souris là-dessus, et je priai Lycidas de me mener en des lieux où je pusse voir encore d'autres merveilles.

1. Récompense, salaire.

V.

Acanthe, au sortir de l'apothéose d'Hercule[1], est mené dans une chambre où les muses lui apparoissent.

Mes conducteurs, se lassant de me répondre sur tout, et voyant qu'ils n'étoient pas sortis d'une question que je les faisois rentrer dans une autre, me tirèrent de ce lieu-là malgré que j'en eusse, et me firent passer dans une chambre voisine, dont les peintures et les divers ornements me parurent encore plus riches que ceux qui venoient de nous arrêter. Il y avoit un alcôve [2] à l'opposite des fenêtres : le haut de la chambre étoit à l'italienne, et formoit une espèce de voûte ouverte par le milieu, où l'on voyoit un tableau qui représentoit plusieurs figures s'élevant au ciel. Aux quatre coins de la voûte étoient comme quatre chœurs de musique, composés chacun de deux muses si bien peintes que je crus voir ces déesses en propre personne. J'y fus moi-même trompé, moi qui ne bouge de l'Hélicon. Ce lieu où je les trouvois, bien différent de leur séjour ordinaire, fit que je ne me pus empêcher de leur dire :

« Quoi ! je vous trouve ici, mes divines maîtresses !
De vos monts écartés vous cessez d'être hôtesses !
Quel charme ont eu pour vous les lambris que je vois ?
Vous aimiez, disoit-on, le silence des bois ;

1. Dans l'apothéose d'Hercule, Hercule n'était autre que Fouquet lui-même ; et ce tableau faisait allusion à sa devise : *Quo non ascendam ?* « Le peintre, voulant faire voir son véritable héros victorieux de ses passions, il le représente sous la figure d'Hercule montant au ciel. Les deux chevaux qui tirent son chariot signifient les deux principales passions de l'homme : car le noir signifie la haine, et l'alezan l'amour. » (Lettres de Félibien, deuxième lettre, p. 5.)

2. La Fontaine fait *alcôve* du masculin. Voyez sur ce mot la note de la p. 40.

Qui vous a fait quitter cette humeur solitaire?
D'où vient que les palais commencent à vous plaire?
J'avois beau vous chercher sur les bords d'un ruisseau.
Mais quelle fête cause un luxe si nouveau ?
Pourquoi vous vêtez-vous de robes éclatantes [1] ?
Muses, qu'avez-vous fait de ces jupes volantes
Avec quoi dans les bois, sans jamais vous lasser,
Parmi la cour de Faune on vous voyoit danser?
Un si grand changement a de quoi me confondre. »
Pas une des neuf Sœurs ne daigna me répondre.
« Oronte, dit Ariste, occupe leurs esprits :
Tantôt dans les forêts, tantôt sous les lambris,
Elles font raisonner sa gloire et son mérite.
Voyez comme pour lui Melpomène médite ;
Thalie en est jalouse, et ses paisibles sons
Valent bien quelquefois les tragiques chansons.
Toutes deux au héros ont consacré leurs veilles :
Elles n'ont ni beautés, ni grâces, ni merveilles,
Que pour le divertir leur art ne mette au jour ;
Et chacune a pour but de lui plaire à son tour.
Melpomène pour lui peint les vertus romaines ;
L'autre imite toujours les actions humaines :
Ces couronnes, ce masque, expriment leurs emplois,
Présentent à ses yeux ou le peuple ou les rois.
La scène, lui montrant les héros ses semblables,
Évoque leurs esprits enterrés sous les fables,
Des climats de l'histoire en fait souvent venir,
Et se va chez les morts de spectacles fournir. »

Il y a ici une lacune de quatre pages dans le manuscrit de l'auteur.

. . . .

. . . .

1. Félibien ne tarit pas sur les robes de diverses couleurs et les riches manteaux dont les Muses sont revêtues. Clio, dit-il, est représentée avec des ailes, tandis que les autres n'en ont pas, « parce qu'étant les gardiennes de cette maison, elles y doivent demeurer toujours pour chanter sans cesse les louanges de celui qui leur a donné une si belle retraite ». (Première lettre, p. 12.)

Pendant cela je considérois toute la chambre ; et entre les deux objets, celui des Muses me remplissoit l'âme d'une douceur que je ne saurois exprimer. Elle étoit telle que celle que j'ai quelquefois ressentie, me voyant au milieu de ces déesses, sous le plus bel ombrage de l'Hélicon, favorisé comme à l'envi de toute la troupe. J'étois ravi de les voir si fort en honneur, et tellement considérées chez Oronte qu'on les avoit logées dans l'une des plus belles chambres de son palais. Ce n'est pas qu'il y eût rien en cela qui me surprît, et qu'elles ne m'eussent entretenu dès auparavant de l'estime que ce héros avoit pour elles ; mais elles ne m'avoient point encore dit qu'il leur en eût donné cette marque ; je témoignai la joie que j'en avois à mes conducteurs. Ariste, qui croyoit être obligé de faire les honneurs de la maison, me dit qu'elles méritoient bien cet appartement. « Nous ne savons pas, ajouta-t-il, si nous n'aurons point quelque jour besoin d'elles. Après tout, elles sont filles de Jupiter : nous ne voudrions, pour quoi que ce fût, qu'elles s'allassent plaindre de nous en plein consistoire des dieux. Vous n'avez jamais vu qu'on se soit repenti de l'accueil avec lequel on les a reçues. N'ont-elles pas fait de leur part tout ce qu'elles ont pu pour plaire à Oronte ?

Leur troupe, en sa faveur pleine d'un doux ennui,
Quand tout dort ici-bas, travaille encor pour lui :
Il semble que le peintre ait eu cette pensée.
Voyez l'autre plafond où la Nuit est tracée :
Cette divinité, digne de vos autels,
Et qui même en dormant fait du bien aux mortels,
Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
Laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas ;
Fleurs que les seuls Zéphyrs font voler sur leurs pas.

Ces pavots qu'ici-bas pour leur suc on renomme,
Tout fraîchement cueillis dans les jardins du Somme,
Sont moitié dans les airs, et moitié dans sa main ;
Moisson plus que toute autre utile au genre humain.
Qu'elle est belle à mes yeux cette Nuit endormie !
Sans doute de l'Amour son âme est ennemie ;
Et ce frais embonpoint sur son teint sans pareil
Marque un fard appliqué par les mains du Sommeil.
Avec tous ses appas, l'aimable enchanteresse
Laisse souvent veiller les peuples du Permesse ;
Cent doctes nourrissons surmontent son effort.
— Hélas ! dis-je, pour moi, je n'ai rien fait encor [1] ;
Je ne suis qu'écoutant parmi tant de merveilles :
Me sera-t-il permis d'y joindre aussi mes veilles ?
Quand aurai-je ma part d'un si doux entretien ?
Veillez, Muses, veillez ; le sujet le vaut bien. »

VI.

DANSE DE L'AMOUR.

Je dormois d'un profond sommeil, et, en dormant, il me sembla que je me promenois à Mainsy [2], qui n'est pas loin de Vaux ; et que, dans un pré tout bordé de saules, j'apercevois Cythérée, l'Amour et les Grâces, avec les plus belles nymphes des environs, dansant au clair de la lune. L'assemblée me parut fort belle, et le bal fort bien éclairé : un million d'étoiles servoient de lustres. Pour les violons, je n'y en entendis pas un ; c'étoit aux chansons que l'on

1. La Fontaine n'avait encore fait paraître que la traduction de l'*Eunuque* de Térence.

2. Mainsy est proprement le village de Vaux, qui n'est qu'un domaine. La population de ce village est d'environ mille habitants. Le parc de Mainsy était limitrophe de celui de Vaux.

dansoit. J'arrivai sur le point que l'Amour commença ces paroles :

L'autre jour deux belles
Tout haut se vantoient
Que, malgré mes ailes,
Elles me prendroient.
Gageant que non, je perdis,
Car l'une m'eut bientôt pris.

Aminte et Sylvie,
Ce sont leurs beaux noms :
Le ciel porte envie
A mille beaux dons,
A mille rares trésors
Qu'ont leur esprit et leur corps.

Tout mortel, de l'une
Craint les blonds cheveux,
De sa tresse brune
L'autre fait des nœuds.
Par qui les dieux attachés
Se trouvent fort empêchés.

Sylvie a la gloire
De m'avoir dompté,
Et cette victoire
A fort peu coûté :
La belle n'eut seulement
Qu'à se montrer un moment.

Autour de ses charmes
Me voyant voler,
Vénus tout en larmes
Eut beau m'appeler :
Celui qui brûle les dieux
Se brûle à de si beaux yeux.

Leur éclat extrême
A su m'enflammer.
Le sort veut que j'aime,
Moi qui fais aimer ;
On m'entend plaindre à mon tour,
Et l'Amour a de l'amour.

Ainsi dans le danse
Cupidon pleuroit,
Et tout en cadence
Parfois soupiroit,
Priant tout bas les Zéphyrs
D'aller porter ses soupirs.

VII.

Acanthe se promène à la cascade; et les singulières faveurs qu'il y reçut du Sommeil.

Après que les Grâces se furent retirées, je me trouvai en état de continuer mes promenades et d'achever de voir les raretés de ce beau séjour : il me fut pourtant impossible de quitter sitôt un endroit où il m'étoit arrivé des choses si étonnantes. J'y passai donc tout le reste de la nuit, repensant tantôt à la chanson de l'Amour, tantôt aux beautés de Vénus et à celles des nymphes, et rappelant en ma mémoire leurs paroles, leurs actions, toutes les circonstances de l'aventure. Enfin je dis adieu à ces prés, et sortis du parc de Mainsy, non point par le chemin qui m'y avoit amené : j'en pris un autre, que je crus me devoir conduire en des lieux où je trouverois des beautés nouvelles. Cependant la nuit avoit reployé partie de ses voiles, et s'en alloit les étendre chez d'autres peuples. Quelques rayons s'apercevoient déjà vers l'orient.

Les premiers traits du jour sortant du sein de l'onde
Commençoient d'émailler les bords de notre monde ;
Sur le sommet des monts l'ombre s'éclaircissoit ;
Aux portes du matin la clarté paroissoit ;
De sa robe d'hymen l'Aurore étoit vêtue :
Jamais telle à Céphale elle n'est apparue.
Je voyois sur son char éclater les rubis,
Sur son teint le cinabre, et l'or sur ses habits :
D'un vase de vermeil elle épanchoit des roses.

Qui n'eût jugé qu'elle s'étoit fardée tout exprès dans le dessein de me débaucher du service que j'ai voué au dieu du sommeil? Les hôtes des bois, qui avoient chanté toute la nuit pour me plaire, n'étant pas encore éveillés, je crus qu'il étoit de mon devoir de saluer en leur place ce beau séjour ; ce que je fis par cette chanson :

Fontaines, jaillissez ;
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages ;
Venez, petits oiseaux,
Accorder vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux [1].

Vous vous levez trop tard ;
L'Aurore est sur son char,
Et s'en vient voir ma belle :
Oiseaux, chantez pour moi ;
Le dieu d'amour m'appelle,
Je ne sais pas pourquoi.

Tandis que je faisois résonner ainsi les échos, le soleil s'approchoit très-sensiblement de notre hémisphère, et

1. La Fontaine a reproduit, sauf le premier vers, ce couplet au commencement de l'opéra de *Galatée*. Voyez t. V, p. 221.

me découvroit, les unes après les autres, toutes les beautés du canton où mes pas s'étoient adressés.

Dans la plus large de ces allées, j'aperçois de loin une nymphe (ce me sembloit) couchée sous un arbre, en la posture d'une personne qui dort. J'étois tellement accoutumé à la vue des divinités que, sans m'effrayer en aucune sorte de la rencontre de celle-ci, je résolus de m'approcher d'elle ; mais, à la première démarche, un battement de cœur me présagea quelque chose d'extraordinaire. Je ne sais quelle émotion, dont je ne pouvois devenir la cause, me courut par toutes les veines. Et quand je fus assez près de ce rare objet pour le reconnoître, je trouvai que c'étoit Aminte, sur qui le sommeil avoit répandu le plus doux charme de ses pavots. Certes, mon étonnement ne fut pas petit ; mais ma joie fut encore plus grande. Cette belle nymphe étoit couchée sur des plantes de violettes ; sa tête à demi penchée sur un de ses bras, et l'autre étendu le long de sa jupe. Ses manches, qui s'étoient un peu retroussées par la situation que le sommeil lui avoit fait prendre, me découvroient à moitié ces bras si polis. Je ne sus à laquelle de leurs beautés donner l'avantage, à leur forme ou à leur blancheur, bien que cette dernière fît honte à l'albâtre. Ce ne fut pas le seul trésor que je découvris en cette merveilleuse personne. Les Zéphyrs avoient détourné de dessus son sein une partie du linomple[1] qui le couvroit, et s'y jouoient quelquefois parmi les ondes de ses cheveux. Quelquefois aussi, comme s'ils eussent voulu m'obliger, ils les repoussoient. Je laisse à penser si mes yeux surent profiter de leur insolence : c'étoit même une faveur singulière de

1. *Linomple*, ancien mot pour *linon*. Voyez *Dictionnaire de l'Académie* et *Dictionnaire de Trévoux*, au mot *linon*.

pouvoir goûter ces plaisirs sans manquer au respect. Je n'entreprendrai de décrire ni la blancheur ni les autres merveilles de ce beau sein, ni l'admirable proportion de la gorge, qu'il étoit aisé de remarquer malgré le linomple, et qu'une respiration douce contraignoit parfois de s'enfler. Encore moins ferai-je la description du visage : car que pourrais-je dire qui approchât de la délicatesse des traits, de la fraîcheur du teint, et de son éclat? En vain j'emploierois tout ce qu'il y a de lis et de roses; en vain je chercherois des comparaisons jusque dans les astres : tout cela est foible, et ne peut représenter qu'imparfaitement les charmes de cette beauté divine. Je les considérai longtemps avec des transports qui ne peuvent s'imaginer que par ceux qui aiment. Encore est-ce peu de dire transports : car, si ce n'étoit véritable enchantement, c'étoit au moins quelque chose qui en avoit l'apparence : il sembloit que mon âme fût accourue tout entière dans mes yeux. Je ne songeai plus ni à cascades ni à fontaines; et comme, au commencement de mon songe, j'avois oublié Aminte pour Vaux, il m'arriva d'oublier en échange Vaux pour Aminte dans ce moment. Tandis que mes yeux étoient occupés à un exercice si agréable, je ne sais quel démon (le dois-je appeler bon ou mauvais?), je ne sais, dis-je, quel démon me mit en l'esprit qu'il n'étoit pas juste que tout le plaisir fût pour eux; que ma bouche méritoit bien d'en avoir sa part; enfin, qu'un baiser cueilli sur celle d'Aminte devoit être une chose infiniment douce, et aussi douce que pas une de ces délices dont l'Amour récompense ceux qui le servent fidèlement. D'un autre côté, la raison me représentoit que c'étoit se mettre au hasard de fâcher Aminte, et que, l'éveillant, je détruirois mon plaisir moi-même. Ces dernières considérations furent les plus

fortes : le respect et la crainte ne m'abandonnèrent point dans cette occasion périlleuse.

Enfin un rossignol éveilla la belle, qui, s'étant levée avec précipitation, me regarda d'un œil de colère, et voulut s'enfuir sans daigner me dire aucune chose. Je crois que l'étonnement et la honte lui fermoient la bouche, car elle s'aperçut incontinent du désordre que les Zéphyrs avoient fait autour de son sein. Je la retins par la jupe ; et après avoir fléchi un genou : « Je ne sais pas, dis-je, en quoi mes yeux peuvent vous avoir offensée : il n'y a que vous au monde qui vouliez défendre jusqu'aux regards. Les dieux, qui savent le plaisir que j'ai à vous contempler, m'en ont donné des commodités que je n'avois point encore eues : aurois-je négligé cette faveur ? Encore n'en ai-je pas tiré tout l'avantage que je pouvois : il m'étoit aisé de cueillir un baiser sur vos yeux et sur votre bouche.

Ces lèvres où les cieux ont mis tant de merveilles
Auroient pu m'excuser ;
Et tout autre que moi, les voyant si vermeilles,
Eût voulu les baiser.

Pour voir de ce bel œil briller toutes les armes,
On l'auroit éveillé.
Je n'ai point cru l'Amour, le Sommeil et vos charmes,
Qui me l'ont conseillé.

Pourquoi donc voulez-vous m'ôter votre présence ?
Attendez un moment ;
Car enfin je prétends mériter récompense,
Et non pas châtiment.

Que je sache du moins quelle heureuse aventure
Vous amène en ces lieux :
L'art y brille partout ; cependant la nature
Est plus belle en vos yeux.

Flore, au prix des appas de vos lèvres écloses,
N'a rien que de commun :
Telle n'est la beauté ni la fraîcheur des roses,
Ni même leur parfum.

Le soleil peint les fleurs, en la saison nouvelle,
De traits moins éclatants ;
Et votre bouche, Aminte, efface la plus belle
Des filles du printemps.

Mais n'avez-vous point vu dans Vaux une merveille
Qui fait, ainsi que vous, admirer son pouvoir ?
Si vous ne l'avez vue, Acanthe vous conseille
De ne point partir sans la voir.

— Vous voulez, dit Aminte, parler de Sylvie? — C'est elle-même que j'entends, répondis-je. » Aminte rasséréna aussitôt son visage. « Rendez grâces, me dit-elle, au souvenir de cette incomparable personne, et relevez-vous : car, non-seulement je vous pardonne en sa considération, mais je veux bien aussi vous apprendre le sujet de mon voyage. On vous aura dit infailliblement ce qu'Oronte a fait publier touchant un écrin qui se doit donner aujourd'hui en sa présence : c'est à la plus grande fée de l'univers qu'on l'adjuge. J'ai cru que le charme dont je me sers étoit assez puissant pour mériter une telle gloire ; et, dans cet espoir, je suis accourue des climats où il est particulièrement reconnu. D'abord je n'ai pas voulu me déclarer, ni me mettre sur les rangs comme ont fait les autres : mon dessein a été d'attendre que la cérémonie fût commencée, et de surprendre les juges et toute l'assistance par ma beauté. Mais, après avoir examiné les paroles d'une prophétie qui doit être la règle du différend, j'ai jugé qu'elles regardoient seulement les merveilles que l'art produit :

or vous savez que je ne mets point d'art en usage. Il y en a bien un pour se faire aimer; il y en a un aussi pour paroître belle; mais ces sortes d'arts ne sont pratiqués que par des beautés médiocres : jamais la mienne n'en eut besoin. Si bien que de me présenter inutilement, vous ne me le conseilleriez pas, outre que le charme qui est en Sylvie m'en empêche. Je ne l'avois point encore vue qu'hier; et, comme elle se promenoit dans ces jardins, je l'aperçus d'un endroit où j'étois cachée. J'en devins d'abord amoureuse, et dis en moi-même : Ou il ne s'agit pas ici de ce charme qui est particulièrement fait pour les cœurs, ou, s'il en est question, c'est à Sylvie que le prix est dû. De façon ou d'autre, il est inutile à moi de le disputer. J'avois donc fait la résolution de m'en retourner dès aujourd'hui; et si vous aviez attendu encore quelques moments, je crois que vous ne m'auriez pas rencontrée. »

Je combattis longtemps les raisons d'Aminte, sans pouvoir lui persuader qu'elle demeurât, et que, si elle ne vouloit demander le prix, tout au moins elle fît dans Vaux quelque épreuve de ses appas, puisque l'occasion en étoit si belle, et qu'il y avoit tant de gloire à acquérir. « Ce n'est pas, ajoutai-je, que rien m'empêche de vous suivre dès à présent, ni le désir de voir toutes les merveilles de ce séjour, ni celui d'assister à un jugement si célèbre. Que si je veux vous accompagner, c'est moins pour ma satisfaction que parce que vous êtes en des lieux éloignés de votre demeure. — Je ne suis pas venue seule, repartit-elle; ma compagnie doit être dans ces jardins, et assez près du lieu où nous sommes; ainsi je me passerai de vous aisément. Néanmoins, comme je ne serai pas fâchée de savoir à laquelle des quatre fées le prix sera adjugé,

soyez présent à cette action, et me la venez tantôt raconter ; je vous attendrai dans Mainsy. »

Je trouvai une bonté si extraordinaire dans le procédé d'Aminte que je crus pouvoir cette fois l'entretenir sérieusement de ma passion. Je lui demandai donc si elle seroit toujours insensible. « Eh quoi ! me répondit-elle, osez-vous renouveler un propos que je vous ai défendu sur toutes choses de me tenir ? Je n'avois pas voulu jusque-là vous dire franchement ma pensée ; mais, puisque vous m'en donnez sujet, sachez que l'Amour est un hôte trop dangereux pour me résoudre à le recevoir.

Acanthe, voulez-vous que je verse des larmes,
Et soupire à mon tour,
Et, lasse d'être belle, abandonne mes charmes
Aux tourments de l'Amour ?

Il détruit l'embonpoint, et rend la couleur blême ;
Il donne du souci.
J'aime trop mes appas, je m'aime trop moi-même
Pour vous aimer aussi.

— Hélas ! repris-je, que ne vous êtes-vous contentée de le penser, sans me le dire si ouvertement ? Au moins me devriez-vous laisser la liberté de me plaindre : car enfin, puisque vous êtes tellement confirmée dans la résolution de ne point aimer, qu'appréhendez-vous de tous mes propos ? — J'y suis véritablement confirmée, répondit Aminte ; mais je ne ferai que bien de me défier de moi-même. Je vous ai dit que l'Amour étoit un dangereux hôte ; mais je ne vous ai pas dit que ce ne fût un hôte agréable, malgré toutes les peines qu'il peut causer. J'ai encore une meilleure raison pour ne pas le loger en mon cœur, que toutes

celles que je vous ai dites. — Quelle seroit-elle, cette raison? dis-je en soupirant; y en peut-il avoir d'assez bonnes? — C'est, reprit Aminte, qu'il n'est pas toujours bienséant à notre sexe d'avoir de l'amour. Voilà le plus grand obstacle que vous ayez, et peut-être que j'aie aussi. — Ah! lui dis-je, ne faites point passer une erreur pour une raison. — C'est une erreur, je vous l'avoue, repartit Aminte : mais elle a pris racine dans les esprits, et je n'entreprendrai pas la première de la réformer. C'est pourquoi contentez-vous, si vous le pouvez. de mon amitié, et de mon estime par conséquent : car jamais l'une ne va sans l'autre. Je vous ai dit cent fois les moyens de les acquérir, et ne vous ai point dit, si j'en ai mémoire, qu'il fût besoin pour cela de me regarder si attentivement quand je dormirai. Mais je demeure avec vous plus longtemps que je n'avois résolu ; il faut que j'aille chercher les personnes que j'ai quittées ; ne me suivez point, et que je ne vous voie d'aujourd'hui qu'après la cérémonie. »

A ces mots, elle s'en alla ; et je la suivis seulement des yeux, ne croyant pas que cela fût compris encore dans la défense. J'étois même fort satisfait des dernières choses qu'elle avoit dites ; soit qu'elles vinssent de son mouvement, soit que quelque dieu les lui eût fait dire. En m'entretenant de cette pensée, je descendis vers la tête du canal, où je trouvai Ariste et Gelaste qui me cherchoient. Ils s'étonnèrent de ce que j'avois voulu passer la nuit au serein : je leur dis que de ma vie je n'en avois eu une meilleure. Là-dessus, je commençai de leur raconter ce qui m'étoit arrivé depuis que je les avois quittés : et, bien que j'abrégeasse mon récit, il nous fournit d'entretien jusqu'au château.

VIII.

NEPTUNE A SES TRITONS.

. . . .
. . . .

« Vous savez tous l'alliance qui est entre Oronte et votre monarque : aussi ne suis-je point fâché que d'autres divinités contribuent au plaisir d'un héros si chéri du ciel. Je considère sans jalousie toutes les statues que Minerve lui a données. Apollon, qui s'est fait architecte, aussi bien que moi, pour un roi avaricieux et ingrat, n'a pas eu mauvaise raison de se faire peintre pour un héros très-reconnoissant et très-libéral. Je ne lui envie pas sa fortune ; et c'est la seule émulation qui est cause que je vous assemble. Il ne faut pas que vous souffriez que le palais où nous sommes donne moins de plaisir aux yeux que cet autre qui le regarde. On peut dire, à la vérité, que les avenues de celui-ci sont si belles qu'il seroit bien malaisé d'y rien ajouter ; on peut dire aussi que sa face a je ne sais quoi de grand et de noble ; mais les niches qu'on y a faites n'étant encore remplies que par des rochers tout secs, je crois que s'il en sortoit de l'eau, cela seroit un grand ornement. Que quelqu'un de vous y travaille ; et, s'il réussit, je lui donnerai pour récompense la plus belle des Néréides.

— Grand roi, dit un Triton, qui par droit d'héritage
Avez de l'Océan les plaines en partage,
Et qui voulez dans Vaux un empire fonder,
C'est à nous d'obéir, à vous de commander.

Rien ne semble impossible alors qu'on veut vous plaire :
Pour moi je vous dirai ce que l'art me suggère.
A garder vos trésors des monstres destinés,
Et par les mains du sort sous ce mont enchaînés,
Veillent sur le cristal en des grottes profondes.
Lâchons ces animaux venus de divers mondes ;
Je les dompterai tous, et de nuire empêchés
Par des liens de bronze ils seront attachés ;
Mon art en ornera ces rochers et ces niches
Pour qui vous réservez vos trésors les plus riches. »

Le conseil plut au dieu du liquide univers.
D'un seul coup de trident cent cachots sont ouverts :
On voit sortir en foule un amas de reptiles,
Dragons, monstres marins, lézards et crocodiles,
Hydres à sept gosiers, escadrons de serpents,
La gent aux ailes d'or, et les peuples rampants,
Limas aux dos armés, écrevisses cornues,
Des formes d'animaux aux mortels inconnues.
A peine ils sont sortis de leurs antres obscurs
Qu'ils font bruire le mont, se lancent à ces murs,
Et remettroient partout le chaos en peu d'heures,
Sans la fatale main qui règle leurs demeures.
Sous un roc, par son ordre, un limas s'établit,
Et de son vaste corps tout un antre remplit.

Quand le sage Triton les vit tous en leur place,
Avec jus de corail, quintessence de glace,
Et Gorgone dissoute en cristal du Mainsi,
Il arrosa ce peuple aussitôt endurci.
Chacun d'eux toutefois conserve sa figure ;
Chacun, sans s'émouvoir, siffle, gronde, murmure,
Fait que de son fracas tout le mont retentit,
Et pense avoir encor le gosier trop petit.
On diroit que parfois l'escadron se mutine,
Enivré du nectar d'une source divine ;
Il pousse l'onde au ciel, il la darde aux passants,
Semble garder ces lieux en charmes si puissants,

Et défendre l'accès des beautés qu'il nous montre :
L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
Se rompt, se précipite au travers des rochers,
Et fait comme alambics distiller leurs planchers[1].

IX[2].

LES AMOURS DE MARS ET DE VÉNUS.

Gelaste montre à Acanthe une tapisserie où sont représentées les amours de Mars et de Vénus, et lui parle ainsi :

« Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars,
Blessé par Cupidon d'une flèche dorée,
Après avoir dompté les plus fermes remparts,
Mit le camp devant Cythérée.
Le siége ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars se présenta,
Que la belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire,
Par tous moyens tâcha de plaire,
De son ajustement prit d'abord un grand soin.
Considérez-le en ce coin,
Qui quitte sa mine fière ;
Il se fait attacher son plus riche harnois :
Quand ce seroit pour des jours de tournois,
On ne le verroit pas vêtu d'autre manière.
L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour ;
Sans cela, fît-on mordre aux géants la poussière,
Il est bien malaisé de rien faire en amour.

1. Voyez *Psyché*, p. 23.

2. Publié pour la première fois dans les *Contes et Nouvelles en vers*, Paris, Cl. Barbin, 1665. (Voyez t. III, p. LXXXIV-LXXXV.)

En peu de temps Mars emporta la dame.
Il la gagna peut-être en lui contant sa flamme :
Peut-être conta-t-il ses siéges, ses combats,
Parla de contrescarpe, et cent autres merveilles
Que les femmes n'entendent pas,
Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles.
Voyez combien Vénus, en ces lieux écartés,
Aux yeux de ce guerrier étale de beautés !
Quels longs baisers ! La gloire a bien des charmes,
Mais Mars en la servant ignore ces douceurs.
Son harnois est sur l'herbe : Amour pour toutes armes
Veut des soupirs et des larmes ;
C'est ce qui triomphe des cœurs.

Phébus pour la déesse avoit même dessein,
Et, charmé de l'espoir d'une telle conquête,
Couvoit plus de feux dans son sein
Qu'on n'en voyoit à l'entour de sa tête.
C'étoit un dieu pourvu de cent charmes divers.
Il étoit beau ; mais il faisoit des vers,
Avoit un peu trop de doctrine,
Et, qui pis est, savoit la médecine.
Or soyez sûr qu'en amours,
Entre l'homme d'épée et l'homme de science,
Les dames au premier inclineront toujours,
Et toujours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choisir.
Phébus, outré de déplaisir,
Apprit à Vulcan ce mystère ;
Et dans le fond d'un bois voisin de son séjour
Lui fit voir avec Mars la reine de Cythère,
Qui n'avoient en ces lieux pour témoin que l'Amour.

La peine du Vulcan se voit représentée,
Et l'on ne diroit pas que les traits en sont feints :
Il demeure immobile, et son âme agitée
Roule mille pensers qu'en ses yeux on voit peints ;
Son marteau lui tombe des mains ;

Il a martel en tête, et ne sait que résoudre,
Frappé comme d'un coup de foudre.
Le voici, dans cet autre endroit,
Qui querelle et qui bat sa femme.
Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt?
Au palais de Vénus il s'en alloit tout droit,
Espérant y trouver le sujet qui l'enflamme.

La dame d'un logis, quand elle fait l'amour,
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
Dieu sait si les galants lui font aussi la cour !
Ce ne sont que jeux et fleurettes,
Plaisants devis et chansonnettes:
Mille bons mots, sans compter les bons tours,
Font que sans s'ennuyer chacun passe les jours.
Celle que vous voyez apportoit une lyre,
Ne songeant qu'à se réjouir ;
Mais Vénus pour le coup ne la sauroit ouïr ;
Elle est trop empêchée, et chacun se retire.
Le vacarme que fait Vulcan
A mis l'alarme au camp.

Mais, avec tout ce bruit, que gagne le pauvre homme
Quand les cœurs ont goûté les délices d'Amour,
Ils iroient plutôt jusqu'à Rome
Que de s'en passer un seul jour.
Sur un lit de repos voyez Mars et sa dame :
Quand l'hymen les joindroit de son nœud le plus fort,
Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,
On ne pourroit entre eux voir un plus bel accord.
Considérez plus bas les trois Grâces pleurantes ;
La maîtresse a failli, l'on punit les suivantes;
Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillants
Pourroient contre tant d'assaillants
Garder une toison si chère ?
Il accuse surtout l'enfant qui fait aimer;
Et, se prenant au fils des péchés de la mère,
Menace Cupidon de le faire enfermer,

Ce n'est pas tout : plein d'un dépit extrême,
Le voilà qui se plaint au monarque des dieux,
Et de ce qu'il devroit se cacher à soi-même
Importune sans cesse et la terre et les cieux.
L'adultère Jupin, d'un ris malicieux,
Lui dit que ce malheur est pure fantaisie,
Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous.
Plaise au ciel que jamais je n'entre en jalousie !
Car c'est le plus grand mal, et le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan ? car, pour se voir vengé,
Encor faut-il qu'il fasse quelque chose :
Un rets d'acier par ses mains est forgé ;
Ce fut Momus qui, je pense, en fut cause.
Avec ce rets le galant lui propose
D'envelopper nos amants bien et beau.
L'enclume sonne, et maint coup de marteau,
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble,
Prépare aux dieux un spectacle nouveau
De deux amants qui reposent ensemble.

Les noires sœurs apprêtèrent le lit :
Et nos amants trouvant l'heure opportune,
Sous le réseau pris en flagrant délit,
De s'échapper n'eurent puissance aucune.
Vulcan fait lors éclater sa rancune :
Tout en clopant le vieillard éclopé
Semond les dieux, jusqu'au plus occupé,
Grands et petits, et toute la séquelle.
Demandez-moi qui fut bien attrapé :
Ce fut, je crois, le galant et la belle.

. . . .
. . . .

Cet ouvrage est demeuré imparfait pour de secrètes raisons ; et, par malheur, ce qui y manque est l'endroit le plus important : je veux dire les réflexions que firent les

dieux, même les déesses, sur une si plaisante aventure. Quand j'aurai repris l'idée et le caractère de cette pièce, je l'achèverai. Cependant, comme le dessein de ce *recueil*[1] a été fait à plusieurs reprises, je me suis souvenu d'une ballade[2] qui pourra encore trouver sa place parmi ces contes, puisqu'elle en contient un en quelque façon. Je l'abandonne donc, ainsi que le reste, au jugement du public. Si l'on trouve qu'elle soit hors de son lieu, et qu'il y ait du manquement en cela, je prie le lecteur de l'excuser, avec les autres fautes que j'aurai faites.

1. *Contes et Nouvelles en vers,* 1665, in-12.
2. Cette ballade est celle dont le refrain est :

Je me plais aux livres d'amour.

FIN DU SONGE DE VAUX.

POËME

DE LA

CAPTIVITÉ DE SAINT MALC

1673

A SON ALTESSE MONSEIGNEUR

LE CARDINAL DE BOUILLON[1]

GRAND AUMONIER DE FRANCE

MONSEIGNEUR,

Votre Altesse éminentissime ne refusera pas sa protection au poëme que je lui dédie : tout ce qui porte le caractère de piété est auprès de vous d'une recommandation trop puissante. C'est pour moi un juste sujet d'espérer dans l'occasion qui s'offre aujourd'hui ; mais si j'ose dire la vérité, mes souhaits ne se bornent point à cet avantage ; je voudrois que cette idylle[2], outre la sainteté du sujet, ne vous parût pas entièrement dénuée des beautés de la poésie. Vous ne les dédaignez pas, ces beautés divines, et les grâces de cette langue que parloit le peuple prophète. La lecture des livres saints vous en a appris les principaux traits. C'est là que la sagesse divine rend ses oracles avec plus d'élévation, plus de majesté et plus de force que n'en ont les Virgiles et les Homères. Je ne veux pas dire que ces derniers vous soient inconnus : ignorez-vous rien de ce qui mérite d'être su par une personne de votre rang? Le Parnasse n'a point d'endroits où vous soyez capable de vous égarer. Certes, MONSEIGNEUR, il est glorieux pour vous de pouvoir ainsi démêler les diverses

1. Il était duc d'Albret, et beau-frère de la duchesse de Bouillon.
2. Il y a *cet idile,* au masculin, dans l'édition originale du poëme.

routes d'une contrée où vous vous êtes arrêté si peu. Que si votre goût peut donner le prix aux beautés de la poésie, il le peut bien mieux donner à celles de l'éloquence. Je vous ai entendu juger de nos orateurs avec un discernement qu'on ne peut assez admirer ; tout cela sans autre secours que celui d'une bienheureuse naissance, et par des talents que vous ne tenez ni des précepteurs ni des livres. C'est aux lumières nées avec vous que vous êtes redevable de ces progrès dont tout le monde s'est étonné. Ce qui consume la vie de plusieurs vieillards enchaînés aux livres dès leur enfance, la jeunesse d'un prince l'a fait ; et nous l'avons vu, et la renommée l'a publié. Elle a joint au bruit de votre savoir celui de ces mœurs si pures, et d'une sagesse qui est la fille du temps chez les autres, et qui le devance chez vous. Un mérite si singulier a été universellement reconnu. Celui qui dispense les trésors du ciel, et le monarque qui par ses armes victorieuses s'est rendu l'arbitre de l'Europe, ont concouru et de faveur et d'estime pour vous élever. Après des témoignages d'un si grand poids, mes louanges seroient inutiles à votre gloire. Je ne dois ajouter ici qu'une protestation respectueuse d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME [1],

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE.

1. Voyez ce que nous disons, à propos de ce mot, dans l'introduction de ce volume.

POËME

DE LA

CAPTIVITÉ DE SAINT MALC

Reine des esprits purs, protectrice puissante,
Qui des dons de ton fils rends l'âme jouissante,
Et de qui la faveur se fait à tous sentir,
Procurant l'innocence, ou bien le repentir :
Mère des bienheureux, Vierge, enfin, je t'implore.
Fais que dans mes chansons aujourd'hui je t'honore ;
Bannis-en ces vains traits, criminelles douceurs
Que j'allois mendier jadis chez les neuf Sœurs.
Dans ce nouveau travail mon but est de te plaire[1].
Je chante d'un héros la vertu solitaire,
Ces déserts, ces forêts, ces antres écartés,
Des favoris du ciel autrefois habités.
Les lions et les saints ont eu même demeure.
Là Malc prioit, jeûnoit, soupiroit à toute heure ;
Pleuroit, non ses péchés, mais ceux qu'en notre cœur
A versés le serpent dont Christ est le vainqueur.
Malc avoit dans ces lieux confiné sa jeunesse,
Vivoit sous les conseils d'un saint plein de sagesse,

1. La Fontaine avait déjà consenti à laisser paraître sous son nom le recueil de *Poésies chrétiennes et diverses* de M. de Brienne.

Conservoit avec soin le trésor précieux
Que nous tenons d'une eau dont la source est aux cieux.
Les auteurs de ses jours descendus sous la tombe,
Aux trésors temporels le jeune saint succombe;
Croit qu'on peut en jouir sans être criminel;
Que souvent on tient d'eux l'héritage éternel;
Qu'on n'a qu'à faire entrer, par un pieux usage,
Les membres du Seigneur et leur chef en partage.
Funeste appât de l'or, moteur de nos desseins,
Que ne peux-tu sur nous, si tu plais même aux saints!

Malc annonce au vieillard, censeur de sa jeunesse,
Qu'il va de ses aïeux recueillir la richesse;
Qu'il tâche d'empêcher que des biens assez grands
Ne soient mal dispensés par d'avares parents;
Qu'il veut fonder un cloître, et destine le reste
A vivre sans éclat, toujours simple et modeste,
Donnant un saint exemple, et par ses soins pieux
Peut-être plus utile au siècle qu'en ces lieux.

« Mon fils, dit le vieillard, faut-il qu'avec franchise
Je vous ouvre mon cœur touchant votre entreprise.
Où vous exposez-vous? et qu'allez-vous tenter?
En de nouveaux périls pourquoi vous rejeter?
De triompher toujours seriez-vous bien capable?
Ah! si vous le croyez, l'orgueil vous rend coupable;
Sinon votre imprudence a déjà mérité
Les reproches d'un Dieu justement irrité.
Fuyez, fuyez, mon fils, le monde et ses amorces:
Il est plein de dangers qui surpassent vos forces.
Fuyez l'or; mais fuyez encor d'autres appas:
On ne sort, qu'en fuyant, vainqueur de ces combats.

La paix que nous goûtons a-t-elle moins de charmes ?
Quoi ! vous hasarderiez le fruit de tant de larmes,
Et celui de ce sang qu'un Dieu versa pour vous ! »
A ces mots le vieillard se jette à ses genoux.

Malc le quitte en pleurant ; triste et funeste absence !
Il abandonne au sort sa fragile innocence ;
S'engage en des chemins pleins de périls et longs.
D'Édesse à Béroé sont de vastes sablons :
L'astre dont les clartés sont esclaves du monde
Parcourt avec ennui cette plaine inféconde :
S'il y voit quelque objet, c'est un objet d'horreur.
Maint Arabe voisin y portoit la terreur.
Du passant égorgé le corps sans sépulture
D'un ventre carnassier devenoit la pâture.
On voyoit succéder, en ces cruels séjours,
Aux brigands les lions, aux lions les vautours.
Marcher seul en ces lieux eût eu de l'imprudence.
La fortune joint Malc à des gens sans défense :
Peu de jeunesse entre eux, force vieillards craintifs,
Femmes, famille, enfants aux cœurs déjà captifs.
Ils traversoient la plaine aux zéphyrs inconnue :
Un gros de Sarrasins vient s'offrir à leur vue,
Milice du démon, gens hideux et hagards,
Engeance qui portoit la mort dans ses regards.
La cohorte du saint d'abord est dispersée :
Équipages, trésors, jeune épouse est laissée.
Telle fuit la colombe, oubliant ses amours,
A l'aspect du milan qui menace ses jours.
Telle l'ombre d'un loup dans les verts pâturages
Écarte les troupeaux attentifs aux herbages.
Les compagnons de Malc, épandus par ces champs,

Tomboient sans résister sous le fer des brigands.
De toutes parts l'horreur régnoit en ce spectacle ;
La proie apportoit seule au meurtre de l'obstacle.
Ceux que l'amour du gain tira de leur foyer
Perdoient d'un an de peine en un jour le loyer.
Les pères chargés d'ans, laissant leurs tendres gages,
Fuyoient leur propre mort en ces funestes plages,
Et pour deux jours de vie abandonnoient un bien
Près de qui vivre un siècle aux vrais pères n'est rien.
L'amant et la compagne à ses vœux destinée
Quittoient le doux espoir d'un prochain hyménée :
Malheureux ! l'un fuyoit ; on eût vu ses amours
Lui tendre en vain les bras implorant son secours.

Une dame encor jeune, et sage en sa conduite,
Aux yeux de son époux dans les fers fut réduite.
Le mari se sauva, regrettant sa moitié :
La femme alla servir un maître sans pitié ;
Au chef de ces brigands elle échut en partage.
Cet homme possédoit un fertile héritage,
Et de plusieurs troupeaux dans l'ardente saison
Vendoit à ses voisins le croît et la toison.
Notre héros suivit la dame en servitude.
Ce fut lors, mais trop tard, que pour sa solitude,
Pour son cher directeur et ses sages avis,
Il reprit des transports de pleurs en vain suivis.
« Forêts, s'écrioit-il, retraites du silence,
Lieux dont j'ai combattu la douce violence,
Angéliques cités d'où je me suis banni,
Je vous ai méprisés, déserts, j'en suis puni.
Ne vous verrai-je plus? Quoi, songe, tu t'envoles!
O Malc! tu vois le fruit de tes desseins frivoles!

Verse des pleurs amers, puisque tu t'es privé
De ces pleurs bienheureux où ton cœur s'est lavé. »
Ainsi Malc regrettoit sa fortune passée.
Cependant des brigands la proie est entassée.
On l'emporte à grand bruit : ils s'en vont triomphants.
Leur chef voulut que Malc adorât ses enfants,
Honneur dont on ne doit s'attribuer les marques
Qu'en voyant sous ses pieds les têtes des monarques.
Un Arabe exigea ce superbe tribut.
Si Malc s'en défendit, s'il l'osa, s'il le put,
S'il en subit la loi sans peine et sans scrupule,
C'est ce qu'en ce récit l'histoire dissimule[1].
Bien qu'à peine la dame achevât son printemps,
Que son teint eût des jours aussi frais qu'éclatants,
L'Arabe n'en fit voir qu'une estime légère :
Il lui donna l'emploi d'une simple bergère,
Avec Malc l'envoya pour garder ses troupeaux.
Bientôt entre leurs mains ils devinrent plus beaux.

Le saint couple cherchoit les lieux les plus sauvages,
S'approchoit des rochers, s'éloignoit des rivages ;
Lui-même il se fuyoit ; et jamais dans ces bois
Les échos n'ont formé des concerts de leurs voix.
Aux jours où l'on faisoit des vœux pour l'abondance,
Ils ne paroissoient point aux jeux ni dans la danse :
On ne les voyoit point à l'entour des hameaux
Mollement étendus dormir sous les ormeaux.

1. Il nous semble que le récit de saint Malc, tel que saint Jérôme le rapporte, ne dissimule rien. Le voici : *Pervenimus ad interiorem solitudinem ubi dominam liberosque ex more gentis adorare jussi cervices flectimus.* Nous faisons cette remarque précisément parce que La Fontaine a suivi très-exactement le récit de saint Malc. Il s'est montré en vers historien exact, et n'a pas usé ici du privilége qu'Horace accorde aux poëtes.

Les entretiens oisifs et féconds en malices,
Du mercenaire esclave ordinaires délices,
Étoient fuis avec soin de nos nouveaux bergers ;
Ils n'envioient point l'heur des troupeaux étrangers.
Jamais l'ombre chez eux ne mit fin aux prières,
Ni la main du sommeil n'abaissa leurs paupières.
La nuit se passoit toute en vœux, en oraison.

Dès que l'aube empourproit les bords de l'horizon,
Ils menoient leurs troupeaux loin de toutes approches.
Malc aimoit un ruisseau coulant entre des roches.
Des cèdres le couvroient d'ombrages toujours verts :
Ils défendoient ce lieu du chaud et des hivers.
De degrés en degrés l'eau tombant sur des marbres,
Mêloit son bruit aux vents engouffrés dans les arbres.
Jamais désert ne fut moins connu des humains ;
A peine le soleil en savoit les chemins.
La bergère cherchoit les plus vastes campagnes,
Là ses seules brebis lui servoient de compagnes ;
Les vents en sa faveur leur offroient un air doux ;
Le ciel les préservoit de la fureur des loups,
Et, gardant leurs toisons exemptes de rapines,
Ne leur laissoit payer nul tribut aux épines.
Dans les dédales verts que formoient les halliers,
L'herbe tendre, le thym, les humbles violiers,
Présentoient aux troupeaux une pâture exquise.
En des lieux découverts notre bergère assise
Aux injures du hâle exposoit ses attraits,
Et des pensers d'autrui se vengeoit sur ses traits.
Sa beauté lui donnoit d'éternelles alarmes.
Ses mains avec plaisir auroient détruit ses charmes :
Mais, n'osant attenter contre l'œuvre des cieux,

Le soleil se chargeoit de ce crime pieux.
O vous, dont la blancheur est souvent empruntée,
Que d'un soin différent votre âme est agitée!
Si vous ne vous voulez priver d'un bien si doux,
De ses dons naturels au moins contentez-vous.

Tandis que la bergère en extase ravie
Prioit le saint des saints de veiller sur sa vie,
Les ministres divins veilloient sur son troupeau.
Quelquefois la quenouille et l'artiste fuseau
Lui délassoient l'esprit et pour reprendre haleine
De ses propres moutons elle filoit la laine.
Pendant qu'elle goûtoit ce plaisir innocent,
Tournant parfois les yeux sur son troupeau paissant:
« Que vous êtes heureux, peuple doux, disoit-elle;
Vous passez sans péché cette course mortelle.
On loue en vous voyant celui qui vous a faits :
Et nous, de qui les cœurs sont enclins aux forfaits,
Laissons languir sa gloire, et d'un foible suffrage
Ne daignons relever son nom ni son ouvrage.
Chères brebis, paissez; cueillez l'herbe et les fleurs;
Pour vous l'aube nourrit la terre de ses pleurs.
Vivez de leurs présents : inspirez-nous l'envie
D'éviter les repas qui vous coûtent la vie.
Misérables humains, semence de tyrans,
En quoi différez-vous des monstres dévorants? »
Tels étoient les pensers de la sainte héroïne.

Pour Malc, il méditoit sur la triple origine
De l'homme florissant, déchu, puis rétabli.
Du premier des mortels la faute est en oubli :
Le ciel pour Lucifer garde toujours sa haine.

« Dieu tout bon, disoit Malc, si ton fils par sa peine
M'a sauvé de l'enfer, m'a remis dans mes droits,
Garde-moi de les perdre une seconde fois.
Fais qu'un jour mes travaux par leur fin se couronnent.
Je suis dans les périls, mille maux m'environnent,
L'esclavage, la crainte, un maître menaçant ;
Et ce n'est pas encor le mal le plus pressant.
Tu m'as donné pour aide au fort de la tourmente
Une compagne sainte, il est vrai, mais charmante ;
Son exemple est puissant ; ses yeux le sont aussi ;
De conduire les miens, Seigneur, prends le souci. »

Le ciel combloit de dons cette humble modestie.
L'âme de nos bergers du péché garantie
Ne se contentoit pas de l'avoir évité.
« Qu'avons-nous, disoient-ils, jusque-là mérité ?
Nous te sommes, Seigneur, serviteurs inutiles.
Aide-nous, rends nos cœurs en vertus plus fertiles.
Fais-nous suivre la main qui nous a secourus.
Tu combattis pour nous, tu souffris, tu mourus ;
Nous vivons, nous passons nos jours dans l'espérance :
Nos délices feront le prix de ta souffrance.
Ne nous feras-tu point imiter ces travaux ?
Quand auras-tu, Seigneur, tes enfants pour rivaux ?
Si cette ambition te semble condamnable,
C'est l'amour qui la cause ; il rend tout pardonnable.
Oui, Seigneur, nous t'aimons, nous l'osons protester :
Mais si l'effet ne suit, que sert de s'en vanter ?
Il faut porter ta croix, goûter de ton calice,
Couvrir son front de cendre, et son corps d'un cilice. »

Tandis qu'ils se matoient par ces saintes rigueurs,

Leurs troupeaux prospéroient aussi bien que leurs cœurs.
L'Arabe en profitoit sans en savoir la cause.
Ce brigand, pour le gain employant toute chose,
Voulut les engager par de plus forts liens.
Il crut que de s'enfuir ayant mille moyens,
Ils se pourroient enfin soustraire à l'esclavage ;
Qu'il falloit joindre aux fers les nœuds du mariage :
Leur amour lui seroit un gage suffisant.
Les doux fruits dont l'hymen leur feroit un présent
Augmenteroient ses biens, l'auroient encor pour maître.
Humains, cruels humains, faut-il procurer l'être
Afin que ce bienfait enchaîne un innocent ?
Et ne se sauroit-il affranchir en naissant ?
L'Arabe, ayant ainsi double profit en vue,
Donne aux chastes bergers une alarme imprévue ;
Leur propose à tous deux un lien plein d'horreur.

« Ne nous fais point, dit Malc, tomber dans cette erreur :
Celle que tu me veux joindre par l'hyménée
D'un légitime époux suivoit la destinée.
Tu la lui vins ravir ; tu le pus par ta loi.
Nous ne nous plaignons point de nos fers ni de toi.
Redouble la rigueur d'un joug involontaire ;
Mais puisque notre Dieu nous défend l'adultère,
Laisse-nous résister à ton vouloir impur.
Notre innocence t'est un gage bien plus sûr.
Quel service attends-tu de nous, quand notre zèle
N'aura pour fondement qu'une ardeur criminelle ?
Si tu crains qu'étant bons nous ne quittions tes champs,
Te fieras-tu sur nous quand nous serons méchants ? »

L'Arabe à ce discours se sent transporter d'ire.

« Vil esclave, dit-il, tu m'oses contredire !
Meurs ou cède ; obéis, et garde désormais
De m'alléguer ton Dieu, que je ne crus jamais. »
Aussitôt de son glaive il dépouille la lame :
Et Malc, épouvanté, s'approche de la dame.
Le soir on les enferme en un lieu sans clartés :
Leur mariage n'eut que ces formalités.
On n'y vit point d'Hymen ni de Junon parêtre[1].
Frivoles déités qui nous devez votre être,
Vous n'accourûtes pas : comment l'auriez-vous pu ?
Vous n'êtes que des noms dont le charme est rompu.
Notre couple étant seul eut recours aux prières.
Tous deux avaient besoin de grâces singulières.
Ils ne s'étoient point vus encor dans ces dangers :
Non que, portant leurs pas loin des autres bergers,
L'enfer n'eût quelquefois leur perte conspirée ;
Mais des yeux du Seigneur leur conduite éclairée
Ne s'écartoit jamais de la divine loi.
Le berger cette nuit se défia de soi.
Sa crainte, incontinent de désespoir suivie,
Pour sauver sa pudeur mit en danger sa vie :
Et le même couteau qui dans mille besoins
L'aidoit à s'acquitter de ses champêtres soins ;
Ce couteau, dis-je, alloit du saint couper la trame :
L'imprudent Malc, voulant mettre à couvert son âme,
S'en alloit de sa main la livrer au démon ;
Fureur qui n'étoit pas indigne de pardon.

La lueur de l'acier avertit la bergère.
« Que vois-je ? cria-t-elle. O ciel ! qu'allez-vous faire ?

1. Ce mot est écrit ainsi pour rimer aux yeux.

— Je vais, répondit Malc, prévenir les combats
D'un œil toujours présent, et toujours plein d'appas.
Nous ne nous fuirons plus : notre âme est condamnée
Aux dangers qu'à sa suite entraîne l'hyménée.
Malgré nous désormais nous vivrons en commun :
Deux parcs nous hébergeoient, nous n'en aurons plus qu'un.
Hélas! qui l'auroit cru que cette inquiétude
Nous chercheroit au fond d'une âpre solitude!
J'appréhende à la fin que le ciel irrité
N'abandonne nos cœurs à leur fragilité.
Cette faute entre époux nous semblera légère.

— Il faut espérer mieux, dit la chaste bergère :
Dieu ne quittera pas ses enfants au besoin.
Si mon sexe est fragile, il en prendra le soin.
Vous ai-je donné lieu d'en être en défiance?
Qu'ai-je fait pour causer cette injuste croyance?
Votre soupçon m'outrage; et vous avez dû voir
Que je sais sur mes sens garder quelque pouvoir.
Quand mon cœur auroit peine à s'en rendre le maître,
Êtes-vous mon époux? et le pouvez-vous être?
Nous a-t-on pu lier sans savoir si la mort
M'a ravi ce mari qui m'attache à son sort?
Vous vous alarmez trop pour un vain hyménée.
Je vous rends cette main que vous m'avez donnée.
Dissimulez pourtant; feignez, comportez-vous
Comme frère en secret, en public comme époux.
Ainsi vécut toujours mon mari véritable;
Et si la qualité de vierge est souhaitable,
Je la suis[1] : j'en fis vœu toute petite encor.

1. Il y a *je la suis* dans la première édition, et dans celle des *OEuvres diverses* de 1729, et c'est ainsi qu'a écrit La Fontaine. Dans quelques édi-

Malgré les lois d'hymen, j'ai gardé ce trésor.
Après l'avoir sauvé d'un amour légitime,
Voudrois-je maintenant le perdre par un crime?
Non, Malc : je ne crois pas que le ciel le souffrît.
Il m'en empêcheroit, quelque appât qu'il s'offrît.
Ne craignez plus, vivez ; l'Éternel vous l'ordonne.
Estimez-vous si peu cet être qu'il vous donne?
Votre corps est à lui ; ses mains l'ont façonné :
Le droit d'en disposer ne vous est point donné.
Quelle imprudence à vous de finir votre course
Par le seul des péchés qui n'a point de ressource !
Toute faute s'expie; on peut pleurer encor :
Mais on ne peut plus rien, s'étant donné la mort.
Vivez donc; et tâchons de tromper ces barbares. »

Le saint ne put trouver de termes assez rares
Pour rendre grâce au ciel, et louer cette sœur
Dont la sagesse étoit égale à la douceur.
Cette nuit s'acheva comme les précédentes :
Dieu leur fit employer en prières ardentes
Des moments que l'on croit innocemment perdus
Quand le somme a sur nous ses charmes répandus.

Le lendemain l'Arabe en ses champs les renvoie.
Là montrant aux bergers une apparente joie,
Les larmes, les soupirs, et les austérités,
Quand ils se trouvoient seuls, faisoient leurs voluptés.
En eux-mêmes souvent ils cherchoient des retraites.
On ne s'aperçut point de ces peines secrètes.
Chacun crut qu'ils s'aimoient d'un amour conjugal.

tions modernes on a mis *je le suis*, ce qui est plus conforme à la règle des grammairiens; mais on sait que Mme de Sévigné, malgré les remontrances de Ménage, se montrait sciemment rebelle à cette règle.

Aucun plaisir au leur ne sembloit être égal.
On se le proposoit tous les jours pour exemple ;
Et lorsque deux époux étoient conduits au temple :
« Que le ciel, disoit-on, afin de vous combler,
Fasse à l'hymen de Malc le vôtre ressembler ! »

Le saint couple à la fin se lasse du mensonge :
En de nouveaux ennuis l'un et l'autre se plonge.
Toute feinte est sujet de scrupule à des saints :
Et, quel que soit le but où tendent leurs desseins,
Si la candeur n'y règne ainsi que l'innocence,
Ce qu'ils font pour un bien leur semble être une offense.
Malc à ces sentiments donnoit un jour des pleurs :
Les larmes qu'il versoit faisoient courber les fleurs.
Il vit auprès d'un tronc des légions nombreuses
De fourmis qui sortoient de leurs cavernes creuses.
L'une poussoit un faix ; l'autre prêtoit son dos :
L'amour du bien public empêchoit le repos.
Les chefs encourageoient chacun par leur exemple.
Un du peuple étant mort, notre saint le contemple
En forme de convoi soigneusement porté
Hors les toits fourmillants de l'avare cité[1].
« Vous m'enseignez, dit-il, le chemin qu'il faut suivre.
Ce n'est pas pour soi seul qu'ici-bas on doit vivre ;
Vos greniers sont témoins que chacune de vous
Tâche à contribuer au commun bien de tous.
Dans mon premier désert j'en pouvois autant faire ;
Et sans contrevenir aux vœux d'un solitaire,
L'exemple, le conseil, et le travail des mains,
Me pouvoient rendre utile à des troupes de saints :

1. Cette traduction du travail des fourmis est traduite du récit de saint Malc dans saint Jérôme.

Aujourd'hui je languis dans un lâche esclavage ;
Je sers pour conserver des jours de peu d'usage.
Le monde a bien besoin que Malc respire encor !
Vil esclave, tu mens pour éviter la mort !
Que ne résistois-tu, quand on força ton âme
A se voir exposée aux beautés d'une femme ?
Lorsqu'il ne fut plus temps tu courus au trépas.
Quitte, quitte des lieux où Christ n'habite pas.
Avec ses ennemis veux-tu passer ta vie? »

Il déclare à la sainte aussitôt son envie,
Va s'asseoir auprès d'elle, et lui parle en ces mots :
« Ma sœur, je me souviens que vos sages propos
Déjà plus d'une fois m'ont retiré de peine.
Naguère, en conduisant mon troupeau dans la plaine,
Je songeois à l'état où le sort nous réduit.
Quelle est de nos travaux l'espérance et le fruit ?
Rien que de prolonger le cours de nos misères,
Et vieillir, s'il se peut, sous des ordres sévères.
Voilà dedans ces lieux le but de notre emploi.
Nous y vivons pour vivre ; est-ce assez? dites-moi.
Faut-il pas consacrer à l'auteur de son être
Tous ses soins, tout son temps, enfin tout ce qu'un maître
Et qu'un père à la fois uniquement chéri
Exige de devoirs d'un couple favori ?
Dieu nous comble tous deux de ses faveurs célestes :
Il nous a dégagés de cent piéges funestes.
Sa grâce est notre guide ainsi que notre appui :
Nous ne persévérons dans le bien que par lui.
Allons nous acquitter de ce bienfait immense.
Ici le jour finit, et puis il recommence,
Sans que nous bénissions le saint nom qu'à demi,

Ne vivant pas pour Dieu, mais pour son ennemi.
Ma sœur, si nous cherchions de plus douces demeures?
Je vous ai fait récit quelquefois de ces heures
Qu'en des lieux séparés de tout profane abord
Je passois à louer l'arbitre de mon sort.
Alors j'avois pitié des heureux de ce monde.
Maintenant j'ai perdu cette paix si profonde :
Mon cœur est agité malgré tous vos avis.
Je ne me repens pas de les avoir suivis.
Mais enfin jetez l'œil sur l'état où nous sommes.
Vous êtes exposée aux malices des hommes.
Je n'ai plus de mes bois les saintes voluptés.
Ne reviendront-ils pas, ces biens que j'ai quittés?
Ah! si vous jouissiez de leur douceur exquise!
La fuite, direz-vous, ne nous est pas permise
De notre liberté l'Arabe est possesseur.
Et quel droit a sur nous un cruel ravisseur?
Brisons ses fers; fuyons sans avoir de scrupule :
Le mal est bien plus grand lorsque l'on dissimule.
Quelque prétexte qu'ait un mensonge pieux,
Il est toujours mensonge, et toujours odieux.
Allons vivre sans feinte en ces forêts obscures
Où j'ai trouvé jadis des retraites si sûres.
Ne tentons plus le ciel : ayons une humble peur.
Je vous promets des jours tout remplis de douceur. »

Il se tut. Aussitôt la prudente bergère
Approuve les conseils que le saint lui suggère.
Il fait choix de deux boucs les plus grands du troupeau.
Les tue, ôte les chairs, change en outre leur peau.
Notre couple s'en sert à traverser des ondes
Dont il falloit franchir les barrières profondes.

Le courant les poussa bien loin sur l'autre bord.
Tous deux marchent en hâte où les guide leur sort.
Ils avoient achevé quatre stades à peine,
Quand, trahis par leurs pas imprimés sur l'arène,
Ils entendent de loin des chameaux et du bruit,
Tournent tête ; et, voyant que leur maître les suit,
Se pressent, mais en vain ; tout ce qu'ils purent faire
Fut de gagner un antre affreux et solitaire,
Triste séjour de l'ombre : en ses détours obscurs
Régnoit une lionne hôtesse de ces murs.
Elle y conçut un faon, unique et tendre gage
Des brûlantes ardeurs du roi de cette plage.
Mère nouvellement, on l'eût vue allaiter
Celui qu'elle venoit en ces lieux d'enfanter.
Mais comment l'eût-on vue? A peine la lumière
Osoit franchir du seuil la démarche première.
Par cent cruels repas cet antre diffamé
Se trouvoit en tout temps de carnage semé.
Le saint couple frémit, et s'arrête à l'entrée :
Ils n'osent pénétrer cette horrible contrée :
Ils cherchent quelque coin en tâtant et craintifs.
L'Arabe croit déjà tenir ses fugitifs.
Il n'avoit avec lui pour escorte et pour guide
Qu'un esclave fidèle, adroit, et peu timide.
« Va me querir, dit-il, ce couple qui s'enfuit. »
Le cimeterre au poing, l'esclave entre avec bruit.
La lionne l'entend, rugit, et pleine d'ire
Accourt, se lance à lui, l'abat, et le déchire.
De son séjour si long le maître est étonné;
Et d'un courroux aveugle aussitôt entraîné :
« Est-ce crainte ou pitié, dit-il, qui te retarde?
Quoi ! je n'ai pas encor cette troupe fuyarde !

Enfants de l'infortune, esprits nés pour les fers,
Je vous irai chercher tous trois jusqu'aux enfers. »
Dans le gouffre à ces mots l'ardeur le précipite.
Sa colère a bientôt le sort qu'elle mérite.
A peine il est entré que les cruelles dents
Et les ongles félons s'impriment dans ses flancs.
Les saints, loin d'en avoir une secrète joie,
Du parti le plus fort craignent d'être la proie,
Font des vœux pour l'Arabe, et tous deux soupirants
Souhaitent un remords du moins à leurs tyrans.
Mais des suppôts de Bel l'âme aux feux consacrée,
Victime nécessaire à l'enfer est livrée.
Le maître et son esclave, attendant le trépas,
Gisent ensanglantés, la mort leur tend les bras.
La cruelle moitié du monstre de Libye[1]
Traîne en ses magasins les deux corps où la vie
Cherche encor un refuge et quitte en gémissant
Les hôtes que du ciel elle obtint en naissant.
Le lionceau se baigne en leur sang avec joie.
Il ne sait pas rugir, et s'instruit à la proie.
Digne de ces leçons il commence à goûter
Les meurtres qu'il ne peut encore exécuter.
Après qu'il a joui du crime de sa mère,
Et qu'ils ont assouvi leur faim et leur colère,
La lionne repense à ces actes sanglants,
Emporte en d'autres lieux son faon avec les dents,
Quitte l'obscur séjour ; et, se sentant coupable,
Encor que faite au meurtre et de crainte incapable,

1. Dans les fables, il est tout simple que le cerf dise au lion : « Votre digne moitié. » Ici, cette expression semble moins à sa place. L'auteur s'est laissé entraîner sans doute par des habitudes de style appropriées aux sujets qu'il avait coutume de traiter.

Elle fuit, et confie aux plus âpres rochers
Du cruel nourrisson les jours qui lui sont chers.

Malc cherche aussi bien qu'elle un plus certain asile :
L'abord de ce séjour lui semble trop facile.
L'odeur des animaux, la piste de leurs pas,
La vengeance et le bruit de ces cruels trépas,
Tout lui fait redouter qu'une troupe infidèle
N'évente les secrets que cet antre recèle,
Ne trouve l'innocent, en cherchant les auteurs
De l'attentat commis sur ses persécuteurs.
La faim même qui rend les saints ses tributaires,
Fait sortir nos héros de ces lieux solitaires.
Loin du peuple profane ils vont finir leurs jours.
Un bourg de peu de nom fait enfin leurs amours.
Là le couple pieux aussitôt se sépare.
De leur mensonge saint l'offense se répare.
Cet hymen se dissout. La dame entre en un lieu
Où cent vierges ont pris pour époux le vrai Dieu.

Dans un cloître éloigné Malc s'occupe au silence :
Et s'il n'alloit parfois régler la violence
Dont la chaste recluse embrasse l'oraison,
Sa retraite pourroit s'appeler sa prison.
Il y vit dans les pleurs, nectar de pénitence ;
C'est le seul dont ses vœux demandent l'abondance.
Plus ange que mortel, il se prive des biens
Qui sont de notre corps agréables soutiens.
Ce jeûne rigoureux n'accourcit point sa vie.
Des deux flambeaux du ciel la course entre-suivie
A longtemps ramené la peine et le repos,
Le repos aux humains, la peine au saint héros,

Sans qu'il semble approcher du terme de sa course.
De son zèle fervent l'inépuisable source
Fomente la chaleur qui retarde sa mort :
Près d'un siècle d'hivers n'a pu l'éteindre encor
Jérôme en est témoin, ce grand saint dont la plume
Des faits du Dieu vivant expliqua le volume[1].
Il vit Malc, il apprit ces nouvelles de lui[2] ;
Et mes légers accords les chantent aujourd'hui.
Qui voudra les savoir d'une bouche plus digne,
Lise chez d'Andilly cette aventure insigne[3].
Jérôme l'écrivoit lorsque le peuple franc
Du bonheur des Romains arrêtoit le torrent[4].

Je la chante en un temps où sur tous les monarques
Louis de sa valeur donne d'illustres marques[5],
Cependant qu'à l'envi sa rare piété
Fait au sein de l'erreur régner la vérité.
Prince, qui par son choix remis le culte aux temples,
Qui t'acquis cet honneur par tes pieux exemples,

1. Saint Jérôme a traduit la Bible de l'hébreu en latin. C'est cette version qui a été consacrée par le concile de Trente sous le nom de *Vulgate*. Il a en outre composé des commentaires sur le Nouveau Testament.

2. Saint Jérôme dit avoir entendu le récit de cette aventure de la bouche même de Malc, dans un petit bourg de Syrie nommé Maronie, à trente milles d'Antioche. Voyez D. Hieronymi, *Epistolæ selectæ*, lib. III, epist. iii, de Vita Malchi, *captivi monachi*.

3. Arnaud d'Andilly a donné une traduction de la lettre de saint Jérôme dans les *Vies des saints Pères des déserts et de quelques saints*. Voyez les *OEuvres diverses de M. Arnauld d'Andilly*, in-fol., 1675, t. II, p. 188 à 195.

4. Saint Jérôme a déploré en prose éloquente les funestes effets des invasions des Francs et des autres nations de barbares qui de son temps dévastaient l'empire romain. Voyez dans ses œuvres, *edit. Parisiis in-folio*, t. IV, p. 748, *Epistol. ad Ageruchiam*. Cette épître est de l'an 409.

5. Ce poëme parut en 1673, et l'année précédente Louis XIV avait fait la conquête de la Hollande.

Et que le haut savoir, le sang et la vertu,
Ont dès tes jeunes ans de pourpre revêtu[1],
Je t'offre ce récit, foible fruit de mes veilles;
Mais s'il faut que nos dons égalent tes merveilles,
Quel Homère osera placer devant ses vers
Ton nom, digne de vivre autant que l'univers?

1. Lorsque le duc d'Albret eut été nommé cardinal, il était si jeune que dans le monde on l'appelait l'*enfant rouge*.

FIN DU POÈME DE LA CAPTIVITE DE SAINT MALC.

POËME

DU

QUINQUINA

1682

POËME

DU

QUINQUINA

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON

CHANT PREMIER.

Je ne voulois chanter que les héros d'Ésope :
Pour eux seuls en mes vers j'invoquois Calliope ;
Même j'allois cesser, et regardois le port.
La raison me disoit que mes mains étoient lasses :
Mais un ordre est venu plus puissant et plus fort
Que la raison ; cet ordre, accompagné de grâces,
Ne laissant rien de libre au cœur ni dans l'esprit,
M'a fait passer le but que je m'étois prescrit.
Vous vous reconnoissez à ces traits, Uranie[1] :
C'est pour vous obéir, et non point par mon choix,
Qu'à des sujets profonds j'occupe mon génie,
Disciple de Lucrèce une seconde fois[2].
Favorisez cette œuvre ; empêchez qu'on ne die

1. La duchesse de Bouillon.

2. Ce vers fait allusion au discours adressé à Mme de La Sablière (fable première, livre X), où La Fontaine a parlé de l'âme des bêtes.

Que mes vers sous le poids languiront abattus :
Protégez les enfants d'une muse hardie;
Inspirez-moi; je veux qu'ici l'on étudie
D'un présent d'Apollon la force et les vertus.
Après que les humains, œuvre de Prométhée,
Furent participants du feu qu'au sein des dieux
Il déroba pour nous d'une audace effrontée,
Jupiter assembla les habitants des cieux.
« Cette engeance, dit-il, est donc notre rivale !
Punissons des humains l'infidèle artisan :
Tâchons par tout moyen d'altérer son présent.
Sa main du feu divin leur fut trop libérale :
Désormais nos égaux, et tout fiers de nos biens
Ils ne fréquenteront vos temples ni les miens.
Envoyons-leur de maux une troupe fatale,
Une source de vœux, un fonds pour nos autels.
Tout l'Olympe applaudit : aussitôt les mortels
Virent courir sur eux avecque violence
Pestes, fièvres, poisons répandus dans les airs.
Pandore ouvrit sa boîte; et mille maux divers
S'en vinrent au secours de notre intempérance.
Un des dieux fut touché du malheur des humains ;
C'est celui qui pour nous sans cesse ouvre les mains :
C'est Phébus Apollon. De lui vient la lumière,
La chaleur qui descend au sein de notre mère,
Les simples, leur emploi, la musique, les vers,
Et l'or, si c'est un bien que l'or pour l'univers.
Ce dieu, dis-je, touché de l'humaine misère,
Produisit un remède au plus grand de nos maux :
C'est l'écorce du kin[1], seconde panacée.

1. La Fontaine a écrit *kin* et *quin*. On écrivait alors *kinkina* ou *quinquina* indifféremment.

Loin des peuples connus Apollon l'a placée.
Entre elle et nous s'étend tout l'empire des flots[1].
Peut-être il a voulu la vendre à nos travaux;
Peut-être il la devoit donner pour récompense
Aux hôtes d'un climat où règne l'innocence.
O toi qui produisis ce trésor sans pareil,
Cet arbre ainsi que l'or digne fils du soleil,
Prince du double mont, commande aux neuf pucelles
Que leur chœur pour m'aider députe deux d'entre elles.
J'ai besoin aujourd'hui de deux talents divers :
L'un est l'art de ton fils[2]; et l'autre les beaux vers.

Le mal le plus commun, et quelqu'un même assure
Que seul on le peut dire un mal, à bien parler,
C'est la fièvre, autrefois espérance trop sûre
A Cloton, quand ses mains se lassoient de filer.
Nous en avions en vain l'origine cherchée.
On prédisoit son cours, on savoit son progrès,
On déterminoit ses effets;
Mais la cause en étoit cachée.
La fièvre, disoit-on, a son siége aux humeurs.
Il se fait un foyer qui pousse ses vapeurs
Jusqu'au cœur, qui les distribue
Dans le sang dont la masse en est bientôt imbue.

1. La Fontaine indique une contrée lointaine, mais n'en désigne aucune en particulier, parce que de son temps on était encore incertain sur le pays d'où l'on tirait le *quinquina*. Les uns soutenaient qu'il venait de la Chine, et que c'était par cette raison qu'on le nommoit *china* ou *kina;* ils le désignaient en latin par les mots de *cortex chinensis,* écorce de la Chine; d'autres, mieux instruits, assuraient que c'était une production du Pérou, et le nommaient *cortex peruviensis,* écorce du Pérou. (Voyez de Blegny, *Remède anglois pour la guérison des fièvres,* 1682, in-12, p. 18.) Le premier quinquina paraît avoir été tiré de la montagne de Loxa, près de Quito, dans le Pérou

2. Esculape, fils d'Apollon, et dieu de la médecine.

Ces amas enflammés, pernicieux trésors,
Sur l'aile des esprits aux familles errantes,
S'en vont infecter tout le corps,
Sources de fièvres différentes.
Si l'humeur bilieuse a causé ces transports,
Le sang, véhicule fluide
Des esprits ainsi corrompus,
Par des accès de tierce à peine interrompus,
Va d'artère en artère attaquer le solide[1].
Toutes nos actions souffrent un changement.
Le test et le cerveau, piqués violemment,
Joignent à la douleur les songes, les chimères,
L'appétit de parler, effets trop ordinaires.
Que si le venin dominant
Se puise en la mélancolie,
J'ai deux jours de repos, puis le mal survenant
Jette un long ennui sur ma vie.

Ainsi parle l'école et tous ses sectateurs[2].
Leurs malades debout après force lenteurs
Donnoient cours à cette doctrine :
La nature, ou la médecine,

1. Tout ceci appartient à la doctrine médicale de Galien, qui attribuait toutes les fièvres à une dégénérescence des humeurs produite par une affection particulière du *pneuma,* ou gaz qui circule dans les vaisseaux. Galien avait lui-même emprunté ces idées à la philosophie du médecin Érasistrate. Elles étaient encore en vigueur du temps de La Fontaine, qui ne connaissait ni les écrits de Galien, ni la doctrine d'Érasistrate. (*Extrait des notes manuscrites du docteur Breschet* sur ce poëme.)

2. Le poëte frappe ici tour à tour sur la folie et le ridicule de l'école, et sur le jargon des Galiénistes. Ce tableau est d'une grande vérité, et l'on trouve encore dans la pratique soit des médecins, soit des bonnes femmes, qui font ce qu'indique notre auteur. (*Extrait des notes manuscrites du docteur Breschet.*)

Ou l'union des deux, sur le mal agissoit.
Qu'importe qui? l'on guérissoit.
On n'exterminoit pas la fièvre, on la lassoit.
Le bon tempérament, le séné, la saignée ;
Celle-ci, disoient-ils, ôtant le sang impur,
Et non comme aujourd'hui des mortels dédaignée ;
Celui-là, purgatif innocent et très-sûr
(Ils l'ont toujours cru tel); et le plus nécessaire.
J'entends le bon tempérament,
Rendu meilleur encor par le bon aliment,
Remettoient le malade en son train ordinaire.
On se rétablissoit, mais toujours lentement.
Une cure plus prompte étoit une merveille.
Cependant la longueur minoit nos facultés.
S'il restoit des impuretés,
Les remèdes alors de nouveau répétés,
Casse, rhubarbe, enfin mainte chose pareille,
Et surtout la diète, achevoient le surplus,
Chassoient ces restes superflus,
Relâchoient, resserroient, faisoient un nouvel homme :
Un nouvel homme ! un homme usé.
Lorsque avec tant d'apprêts cet œuvre se consomme,
Le trésor de la vie est bientôt épuisé[1].
Je ne veux pour témoins de ces expériences
Que les peuples sans lois, sans arts et sans sciences :
Les remèdes fréquents n'abrégent point leurs jours,
Rien n'en hâte le long et le paisible cours.

1. Le traitement des fièvres était tel que La Fontaine l'indique ici avant le chevalier Talbot, qui fit à cet égard une révolution en médecine, et qui défendit, comme choses dangereuses, la diète, la saignée et les purgations, pendant qu'on prenait son remède. (Voyez *les Admirables Qualités du kinkina,* seconde édition, 1694, in-12, p. 17 et 22.) La première édition de ce livre parut en 1689.

Telle est des Iroquois la gent presque immortelle :
La vie après cent ans chez eux est encor belle.
Ils lavent leurs enfants aux ruisseaux les plus froids.
La mère au tronc d'un arbre, avecque son carquois,
Attache la nouvelle et tendre créature ;
Va sans art apprêter un mets non acheté.
Ils ne trafiquent point des dons de la nature ;
Nous vendons cher les biens qui nous ont peu coûté.
L'âge où nous sommes vieux est leur adolescence.
Enfin il faut mourir ; car sans ce commun sort
Peut-être ils se mettroient à l'abri de la mort
Par le secours de l'ignorance.

Pour nous, fils du savoir, ou, pour en parler mieux,
Esclaves de ce don que nous ont fait les dieux,
Nous nous sommes prescrit une étude infinie.
L'art est long, et trop courts les termes de la vie.
Un seul point négligé fait errer aisément.
Je prendrai de plus haut tout cet enchaînement,
Matière non encor par les Muses traitée,
Route qu'aucun mortel en ses vers n'a tentée :
Le dessein en est grand, le succès malaisé ;
Si je m'y perds, au moins j'aurai beaucoup osé.
Deux portes sont au cœur, chacune a sa valvule[1].
Le sang, source de vie, est par l'une introduit ;
L'autre huissière permet qu'il sorte et qu'il circule,
Des veines sans cesser aux artères conduit.
Quand le cœur l'a reçu, la chaleur naturelle

1. Notre poëte décrit ici d'une manière très-exacte la circulation du sang découverte par le docteur Harvey, ce qui exclut la doctrine de la présence du gaz ou des esprits dans les vaisseaux artériels, qu'il a exposée plus haut, et à laquelle plusieurs médecins de ce temps étaient encore attachés. (*Notes mss. du docteur Breschet.*)

En forme ces esprits qu'animaux on appelle.
Ainsi qu'en un creuset il est raréfié.
Le plus pur, le plus vif, le mieux qualifié,
En atomes extrait quitte la masse entière,
S'exhale, et sort enfin par le reste attiré.
Ce reste rentre encore, est encore épuré;
Le chyle y joint toujours matière sur matière.
Ces atomes font tout; par les uns nous croissons;
Les autres, des objets touchés en cent façons,
Vont porter au cerveau les traits dont ils s'empreignent,
Produisent la sensation.
Nulles prisons ne les contraignent :
Ils sont toujours en action.
Du cerveau dans les nerfs ils entrent, les remuent:
C'est l'état de la veille; et réciproquement,
Sitôt que moins nombreux en force ils diminuent,
Les fils des nerfs lâchés font l'assoupissement.
Le sang s'acquitte encor chez nous d'un autre office,
En passant par le cœur il cause un battement :
C'est ce qu'on nomme pouls, sûr et fidèle indice
Des degrés du fiévreux tourment.
Autant de coups qu'il réitère,
Autant et de pareils vont d'artère en artère
Jusqu'aux extrémités porter ce sentiment.
Notre santé n'a point de plus certaine marque
Qu'un pouls égal et modéré;
Le contraire fait voir que l'être est altéré;
Le foible et l'étouffé confine avec la Parque,
Et tout est alors déploré.

Que l'on ait perdu la parole,
Ce truchement pour nous dit assez notre mal,

Assez il fait trembler pour le moment fatal :
Esculape en fait sa boussole.
Si toujours le pilote a l'œil sur son aimant,
Toujours le médecin s'attache au battement,
C'est sa guide[1]; ce point l'assure et le console
En cette mer d'obscurités
Que son art dans nos corps trouve de tous côtés.

Ayant parlé du pouls, le frisson se présente.
Un froid avant-coureur s'en vient nous annoncer
Que le chaud de la fièvre aux membres va passer.
Le cœur le fomentoit, c'est au cœur qu'il s'augmente,
Et qu'enfin parvenant jusqu'à certain excès
Il acquiert un degré qui forme les accès.

Si j'excellois en l'art où je m'applique,
Et que l'on pût tout réduire à nos sons,
J'expliquerois par raison mécanique
Le mouvement convulsif des frissons :
Mais le talent des doctes nourrissons
Sur ce sujet veut une autre manière.
Il semble alors que la machine entière
Soit le jouet d'un démon furieux.
Muse, aide-moi ; viens sur cette matière
Philosopher en langage des dieux.

Des portions d'humeur grossière,
Quelquefois compagnes du sang,
Le suivent dans le cœur, sans pouvoir, en passant,
Se subtiliser de manière

1. Le mode *Guide* était du féminin. Voy. *OEuvres complètes de Molière*, t. II, p. 80.

Qu'il naisse des esprits en même quantité
Que dans le cours de la santé.
Un sang plus pur s'échauffe avec plus de vitesse :
L'autre reçoit plus tard la chaleur pour hôtesse ;
Le temps l'y sait aussi beaucoup mieux imprimer.
Le bois vert, plein d'humeurs, est long à s'allumer :
Quand il brûle, l'ardeur en est plus véhémente.
Ainsi ce sang chargé repassant par le cœur
S'embrase d'autant plus que c'est avec lenteur,
Et regagne au degré ce qu'il perd par l'attente[1].
Ce degré, c'est la fièvre. A l'égard des retours
A certaine heure, en certains jours,
C'est un point incrustable, à moins qu'on ne le fonde
Sur les moments prescrits à cuire ou consumer
L'aliment ou l'humeur qui s'en est pu former.
Il n'est merveille qui confonde
Notre raison aveugle en mille autres effets
Comme ces temps marqués où nos maux sont sujets.
Vous qui cherchez dans tout une cause sensible,
Dites-nous comme il est possible
Qu'un corps dans le désordre amène réglément
L'accès, ou le redoublement.
Pour moi, je n'oserois entrer dans ce dédale ;
Ainsi de ces retours je laisse l'intervalle :
Je reviens au frisson, qui du défaut d'esprits
Tient sans doute son origine.
Les muscles moins tendus, comme étant moins remplis,
Ne peuvent lors dans la machine

1. C'est la doctrine de François de Monginot, telle qu'il l'expose dans son traité intitulé *De la Guérison des fièvres par le quinquina*. Il en avait paru trois éditions avant la publication du poëme de La Fontaine, en 168 ;, et il fut traduit en latin cette année même.

Tirer leurs opposés de même qu'autrefois.
Ni ceux-ci succéder à de pareils emplois.
Tout le peuple mutin, léger, et téméraire,
Des vaisseaux mal fermés en tumulte sortant,
Cause chez nous dans cet instant
Un mouvement involontaire.
Le peu qui s'en produit sort du lieu non gonflé,
Comme on voit l'air sortir d'un ballon mal enflé.
La valvule en la veine, au ballon la languette,
Geôlière peu soigneuse à fermer la prison,
Laisse enfin échapper la matière inquiète :
Aussitôt les esprits agitent sans raison,
Deçà, delà, partout où le hasard les pousse,
Notre corps qui frémit à leur moindre secousse.
Le malade ressemble alors à ces vaisseaux
Que des vents opposés et de contraires eaux
Ont pour but du débris que leurs fureurs méditent ;
Les ministres d'Éole et le flot les agitent ;
Maint coup, maint tourbillon les pousse à tous moments,
Frêle et triste jouet de la vague et des vents.
En tel et pire état le frisson vient réduire
Ceux qu'un chaud véhément menace de détruire.
Il n'est muscle ni membre en l'assemblage entier
Qui ne semble être près du naufrage dernier.
De divers ennemis à l'envi nous traversent,
Malheureuse carrière où ces démons s'exercent.

Si le mal continue, et que d'aucun repos
La fièvre n'ait borné ses funestes complots,
Dans les fébricitants il n'est rien qui ne pèche :
Le palais se noircit, et la langue se sèche :
On respire avec peine, et d'un fréquent effort :

Tout s'altère ; et bientôt la raison prend l'essort[1].
Le médecin confus redouble ses alarmes.
Une famille tout en larmes
Consulte ses regards : il a beau déguiser,
Aucun des assistants ne s'y laisse abuser.
Le malade lui-même a l'œil sur leur visage.
Tout ce qui l'environne est d'un triste présage ;
Sa moitié, des enfants, l'un appui de ses jours,
Un autre entre les bras de ses chastes amours,
Une fille pleurante, et déjà destinée
Aux prochaines douceurs d'un heureux hyménée.
Alors, alors, il faut oublier ces plaisirs.
L'âme en soi se ramène, encor que nos désirs
Renoncent à regret à des restes de vie.
Douce lumière, hélas ! me seras-tu ravie ?
Ame, où t'envoles-tu sans espoir de retour ?
Le malade arrivé près de son dernier jour,
Rappelle ces moments où personne ne songe
Aux remords trop tardifs où cet instant nous plonge.
Sur ce qu'il a commis il tâche à repasser :
En vain ; car le transport à ce foible penser
Fait bientôt succéder les folles rêveries,
Le délire, et souvent le poison des furies.
On tente l'émétique alors infructueux,
Puis l'art nous abandonne au remède des vœux.

Pandore, que ta boîte en maux étoit féconde !
Que tu sus tempérer les douceurs de ce monde !
A peine en sommes-nous devenus habitants
Qu'entourés d'ennemis dès les premiers instants,

1. La Fontaine écrit *essort* pour rimer aux yeux.

Il nous faut par des pleurs ouvrir notre carrière.
On n'a pas le loisir de goûter la lumière.
Misérables humains, combien possédez-vous
Un présent si cher et si doux?
Retranchez-en le temps dont Morphée est le maître ;
Retranchez ces jours superflus
Où notre âme ignorant son être
Ne se sent pas encore, ou bien ne se sent plus :
Otez le temps des soins, celui des maladies,
Intermède fatal qui partage nos vies.
La fièvre quelquefois fait que dans nos maisons
Nous passons sans soleil trois retours de saisons.
Ce mal a le pouvoir d'étendre
Autant et plus encor son long et triste cours ;
Un de ces trois cercles de jours
Se passe à le souffrir, deux autres à l'attendre.

Mais c'est trop s'arrêter à des sujets de pleurs :
Allons quelques moments dormir sur le Parnasse ;
Nous en célébrerons avecque plus de grâce
Le présent qu'Apollon oppose à ces malheurs.

CHANT SECOND.

Enfin, grâce au démon[1] qui conduit mes ouvrages,
Je vais offrir aux yeux de moins tristes images :
Par lui j'ai peint le mal, et j'ai lieu d'espérer
Qu'en parlant du remède il viendra m'inspirer.
On ne craint plus cette hydre aux têtes renaissantes,
La fièvre exerce en vain ses fureurs impuissantes :
D'autres temps sont venus, Louis règne ; et les dieux
Réservoient à son siècle un bien si précieux ;
A son siècle ils gardoient l'heureuse découverte
D'un bois qui tous les jours cause au Styx quelque perte.
Nous n'avons pas toujours triomphé de nos maux :
Le ciel nous a souvent envoyé des travaux.
D'autres temps sont venus : Louis règne ; et la Parque
Sera lente à trancher nos jours sous ce monarque.
Son mérite a gagné les arbitres du sort ;
Les destins avec lui semblent être d'accord.
Durez, bienheureux temps ; et que sous ses auspices
Nous portions chez les morts plus tard nos sacrifices
J'en conjure le dieu qui m'inspire ces vers ;
Je t'en conjure aussi, père de l'univers.
Et vous, divinités aux hommes bienfaisantes,

1. Le mot est ici pris dans son antique acception, et signifie le génie de la poésie.

Qui tempérez les airs, qui régnez sur les plantes,
Concourez pour lui plaire, empêchez les humains
D'avancer leur tribut au roi des peuples vains.
J'enseigne là-dessus une nouvelle route :
C'est le bien des mortels; que tout mortel m'écoute.

J'ai fait voir ce que croit l'école et ses suppôts :
On a laissé longtemps leur erreur en repos.
Le quina l'a détruite, on suit des lois nouvelles.
Arrière les humeurs; qu'elles pèchent ou non,
La fièvre est un levain qui subsiste sans elles :
Ce mal si craint n'a pour raison
Qu'un sang qui se dilate, et bout dans sa prison[1].

On s'est formé jadis une semblable idée
Des eaux dont tous les ans Memphis est inondée.
Plus d'un naturaliste a cru
Que les esprits nitreux d'un ferment prétendu
Faisoient croître le Nil, quand toute eau se renferme
Et n'ose outre-passer le terme
Que d'invisibles mains sur ses bords ont écrit.
Celle-ci seule échappe, et dédaigne son lit :
Les nymphes de ce fleuve errent dans les campagnes
Sous les signes brûlants, et pendant plusieurs jours.
D'où vient, dit un auteur, qu'il enfle alors son cours?
Le climat est sans pluie; on n'entend aux montagnes
Bruire en ces lieux aucuns torrents :
En ces lieux nuls ruisseaux courants

1. Cet alinéa, et celui qui suit, ne sont que la doctrine de François Monginot, mise en vers. (Voyez *De la Guérison des fièvres par le quinquina*, p. 32-37.)

N'augmentent le tribut dont s'arrosent les plaines.
Si l'on croit cet auteur, certain bouillonnement
Par le nitre causé fait ce débordement.
C'est ainsi que le sang fermente dans nos veines,
Qu'il y bout, qu'il s'y meut, dilaté par le cœur.
Les esprits alors en fureur
Tâchent pour tous moyens d'ébranler la machine.
On frissonne, on a chaud. J'ai déduit ces effets
Selon leur ordre et leur progrès.
Dès qu'un certain acide en notre corps domine[1],
Tout fermente, tout bout, les esprits, les liqueurs:
Et la fièvre de là tire son origine
Sans autre vice des humeurs.
Que faisoient nos aïeux pour rendre plus tranquille
Ce sang ainsi bouillant? Ils saignoient, mais en vain :
L'eau qui reste en l'éolipyle
Ne se refroidit pas quand il devient moins plein.
L'airain soufflant fait voir que la liqueur enclose
Augmente de chaleur, déchue en quantité :
Le souffle alors redouble, et cet air irrité
Ne trouve du repos qu'en consumant sa cause.
Du sentiment fiévreux on tranche ainsi le cours ;
Il cesse avec le sang, le sang avec nos jours.

Tout mal a son remède au sein de la nature.
Nous n'avons qu'à chercher : de là nous sont venus
L'antimoine avec le mercure,
Trésors autrefois inconnus.

1. Dans Monginot, *De la Guérison des fièvres par le quinquina*, p. 38, on lit : « Ce que je viens d'avancer de ce ferment ou levain acide comme de la principale cause de la fièvre, etc.; » et plus loin, p. 44: « Ayant supposé ce que je viens de dire, que c'est un levain acide qui est la principale cause des fièvres. »

Le quin[1] règne aujourd'hui : nos habiles s'en servent.
Quelques-uns encore conservent,
Comme un point de religion,
L'intérêt de l'école et leur opinion.
Ceux-là même y viendront; et désormais ma veine
Ne plaindra plus des maux dont l'art fait son domaine.
Peu de gens, je l'avoue, ont part à ce discours :
Ce peu c'est encor trop. Je reviens à l'usage
D'une écorce fameuse, et qui va tous les jours
Rappeler des mortels jusqu'au sombre rivage.
Un arbre en est couvert, plein d'esprits odorants,
Gros de tige, étendu, protecteur de l'ombrage :
Apollon a doué de cent dons différents
Son bois, son fruit et son feuillage.
Le premier sert à maint ouvrage;
Il est ondé d'aurore; on en pourroit orner
Les maisons où le luxe a droit de dominer.
Le fruit a pour pepins une graine onctueuse,
D'ample volume, et précieuse :
Elle a l'effet du baume, et fournit aux humains,
Sans le secours du temps, sans l'adresse des mains,
Un remède à mainte blessure.
Sa feuille est semblable en figure
Aux trésors toujours verts[2] que mettent sur leur front
Les héros de la Thrace et ceux du double mont[3].

Cet arbre ainsi formé se couvre d'une écorce

1. Précédemment il y a le *kin*. Cette variation existe aussi dans l'édition originale.

2. C'est-à-dire aux feuilles de laurier.

3. C'est-à-dire les guerriers et les poëtes : Apollon et le dieu Mars étaient également couronnés de laurier.

Qu'au cinnamome on peut comparer en couleur[1].
Quant à ses qualités, principes de sa force,
C'est l'âpre, c'est l'amer, c'est aussi la chaleur.
Celle-ci cuit les sucs de qualité louable,
Dissipe ce qui nuit ou n'est point favorable :
Mais la principale vertu
Par qui soit ce ferment dans nos corps combattu,
C'est cet amer, cet âpre, ennemis de l'acide[2],
Double frein qui, domptant sa fureur homicide,
Apaise les esprits de colère agités.
Non qu'enfin toutes âpretés
Causent le même effet, ni toutes amertumes :
La nature, toujours diverse en ses coutumes,
Ne fait point dans l'absinthe un miracle pareil ;
Il n'est dû qu'à ce bois, digne fils du Soleil[3].

De lui dépend tout l'effet du remède ;
Seul il commande aux ferments ennemis,
Bien que souvent on lui donne pour aide
La centaurée, en qui le ciel a mis

1. Ce n'est que depuis un petit nombre d'années que les botanistes ont bien fait connaître les diverses espèces du genre des quinquinas ; et, malgré leurs travaux, il existe encore une très-grande incertitude pour déterminer les espèces auxquelles appartiennent les noms de ces plantes que l'on vend dans le commerce, et pour distinguer les meilleures. Voici les indications que donnaient à ce sujet les gens de l'art du temps de La Fontaine : « Il faut choisir les écorces noires par dehors et de couleur de cannelle par dedans. Le moins bon a l'écorce blanche par dehors et jaunâtre par dedans. Les petites écorces, particulièrement celles de la racine, sont les plus excellentes : on les connoît par de petites lignes dont elles sont traversées. » (*Les Admirables Qualités du kinkina*, 1694, in-12, p. 29.)

2. « Son amertume combat et mortifie le levain des fièvres, l'amer et l'acide ne pouvant compatir ensemble. » Monginot, *De la Guérison des fièvres par le quinquina*, p. 44 à 46.

3. Monginot, *De la Guérison des fièvres par le quinquina*, p. 56.

Quelque âpreté, quelque force astringente,
Non d'un tel prix, ni de l'autre approchante,
Mais quelquefois fébrifuge certain[1].
C'est une fleur digne aussi qu'on la chante;
J'ai dit sa force, et voici son destin :
Fille jadis, maintenant elle est plante.
Aide-moi, Muse, à rappeler
Ces fastes qu'aux humains tu daignas révéler.
On dit, et je le crois, qu'une nymphe savante
L'eut du sage Chiron, et qu'ils lui firent part
Des plus beaux secrets de leur art.
Si quelque fièvre ardente attaquoit ses compagnes,
Si, courant parmi les campagnes,
Un levain trop bouillant en vouloit à leurs jours,
La belle à ses secrets avoit alors recours.
Il ne s'en trouva point qui pût guérir son âme
Du ferment obstiné de l'amoureuse flamme.
Elle aimoit un berger qui causa son trépas.
Il la vit expirer, et ne la plaignit pas.
Les dieux pour le punir en marbre le changèrent.
L'ingrat devint statue; elle fleur, et son sort
Fut d'être bienfaisante encore après sa mort;
Son talent et son nom toujours lui demeurèrent.
Heureuse si quelque herbe eût su calmer ses feux!
Car de forcer un cœur il est bien moins possible :
Hélas! aucun secret ne peut rendre sensible,
Nul simple n'adoucit un objet rigoureux;

1. « On peut dire en quelque façon la même chose de la centaurée que du quinquina; elle est amère, apéritive et légèrement astringente... On a même vu plusieurs fois la simple décoction de la centaurée guérir des fièvres assez opiniâtres. » Monginot, *De la Guérison des fièvres par le quinquina,* p. 48 et 49.

Il n'est bois, ni fleur, ni racine,
Qui dans les tourments amoureux
Puisse servir de médecine.

La base du remède étant ce divin bois,
Outre la centaurée on y joint le genièvre[1];
Foible secours, et secours toutefois.
De prescrire à chacun le mélange et le poids,
Un plus savant l'a fait[2] : examinez la fièvre,
Regardez le tempérament;
Doublez, s'il est besoin, l'usage de l'écorce;
Selon que le malade a plus ou moins de force[3],
Il demande un quina plus ou moins véhément.
Laissez un peu de temps agir la maladie[4] :
Cela fait, tranchez court; quelquefois un moment
Est maître de toute une vie[5].
Ce détail est écrit; il en court un traité.
Je louerois l'auteur et l'ouvrage[6] :
L'amitié le défend, et retient mon suffrage;
C'est assez à l'auteur de l'avoir mérité.
Je lui dois seulement rendre cette justice
Qu'en nous découvrant l'art il laisse l'artifice,

1. « De quelque manière qu'on donne le quinquina, il est toujours la principale chose à laquelle est due la guérison. » Monginot, *De la Guérison des fièvres par le quinquina*, p. 13.

2. Le chevalier Talbot, soit pour déguiser le secret de son remède, soit pour en augmenter l'efficacité, mêlait au quinquina les fleurs de la petite centaurée et un sel extrait de cette plante; il y mêlait encore de la graine de genièvre et beaucoup d'autres médicaments dont on trouvera l'énumération dans l'ouvrage intitulé *les Admirables Qualités du kinkina*, p. 123 à 127; et dans Monginot, *De la Guérison des fièvres par le quinquina*, p. 21.

3. Monginot, *De la Guérison des fièvres par le quinquina*, p. 65 à 72.

4. *Ibid.*, p. 80. — 5. *Ibid.*, p. 77.

6. François de Monginot et *le Traité sur la Guérison des fièvres par le quinquina*.

Le mystère[1], et tous ces chemins
Que suivent aujourd'hui la plupart des humains.

Nulle liqueur au quina n'est contraire :
L'onde insipide et la cervoise amère[2],
Tout s'en imbibe ; il nous permet d'user
D'une boisson en tisane apprêtée[3].
Diverses gens l'ayant su déguiser,
Leur intérêt en a fait un Protée.
Même on pourroit ne le pas infuser,
L'extrait suffit[4] : préférez l'autre voie,
C'est la plus sûre[5] ; et Bacchus vous envoie
De pleins vaisseaux d'un jus délicieux,
Autre antidote, autre bienfait des cieux.
Le moût surtout[6], lorsque le bon Silène,
Bouillant encor le puise à tasse pleine,
Sait au remède ajouter quelque prix ;
Soit qu'étant plein de chaleur et d'esprits

1. « On doit être persuadé que les préparations les plus simples ne sont pas moins sûres que les autres, et que les mystères sont plus utiles à ceux qui distribuent les remèdes qu'à ceux qui s'en servent. » Monginot, Avertissement du *Traité sur la Guérison des fièvres par le quinquina.*

2. « On peut aussi composer une bière avec le même remède ; elle aura les mêmes vertus que le vin. » Monginot, *De la Guérison des fièvres par le quinquina,* p. 26.

3. « On peut faire enfin l'infusion avec des tisanes communes. » Monginot, p. 29 et 44 ; et à la page 27 et 28 se trouve la composition de cette tisane.

4. Monginot, p. 18, *De la Guérison des fièvres par le quinquina,* donne la préparation de cet extrait.

5. C'est-à-dire en boisson. Monginot, p. 106 de son Traité, dit : « Quand les accès sont longs et violents, la boisson doit être préférée aux bols. »

6. « Cette même préparation sera encore meilleure et moins désagréable, si on la fait dans le temps des vendanges, mêlant les mêmes choses avec le vin lorsqu'il cuvera. » Monginot, *De la Guerison des fièvres par le quinquina,* p. 26.

Il le sublime, et donne à sa nature
D'autres degrés qu'une simple teinture ;
Soit que le vin par ce chaud véhément
S'imprègne alors beaucoup plus aisément,
Ou que bouillant il rejette avec force
Tout l'inutile et l'impur de l'écorce :
Ce jus enfin pour plus d'une raison
Partagera les honneurs d'Apollon.
Nés l'un pour l'autre ils joindront leur puissance :
Entre Bacchus et le sacré vallon
Toujours on vit une étroite alliance.
Mais, comme il faut au quina quelque choix,
Le vin en veut aussi bien que ce bois :
Le plus léger convient mieux au remède[1] ;
Il porte au sang un baume précieux :
C'est le nectar que verse Ganimède
Dans les festins du monarque des dieux.
Ne nous engageons point dans un détail immense ;
Les longs travaux pour moi ne sont plus de saison ;
Il me suffit ici de joindre à la raison
Les succès de l'expérience.
Je ne m'arrête point à chercher dans ces vers
Qui des deux amena les arts dans l'univers ;
Nos besoins proprement en font leur apanage :
Les arts sont les enfants de la nécessité ;
Elle aiguise le soin, qui, par elle excité,
Met aussitôt tout en usage.

1. Monginot est le seul qui conseille cela, et qui recommande de prendre le remède dans le temps des vendanges. C'est tout le contraire dans les traités de ce temps que j'ai consultés : dans tous on recommande de préparer le quinquina avec du bon vin de Bourgogne, et même du vin d'Espagne. Cette dernière méthode est celle que l'on suit encore aujourd'hui. (Voyez *les Admirables Qualités du kinkina*, p. 124 à 137.) (W.)

Et qui sait si dans maint ouvrage
L'instinct des animaux, précepteurs des humains,
N'a point d'abord guidé notre esprit et nos mains?
Rendons grâce au hasard. Cent machines sur l'onde
Promenoient l'avarice en tous les coins du monde :
L'or entouré d'écueils avoit des poursuivants :
Nos mains l'alloient chercher au sein de sa patrie :
Le quina vint s'offrir à nous en même temps,
Plus digne mille fois de notre idolâtrie.
Cependant près d'un siècle[1] on l'a vu sans honneurs.
Depuis quelques étés qu'on brigue ses faveurs,
Quel bruit n'a-t-il point fait! de quoi fument nos temples
Que de l'encens promis au succès de ses dons?
Sans me charger ici d'une foule d'exemples,
Je me veux seulement attacher aux grands noms.
Combien a-t-il sauvé de précieuses têtes!
Nous lui devons Condé, prince dont les travaux,
L'esprit, le profond sens, la valeur, les conquêtes,
Serviroient de matière à former cent héros.
Le quin fera longtemps durer ses destinées.
Son fils, digne héritier d'un nom si glorieux,
Eut aussi sans ce bois langui maintes journées.
J'ai pour garants deux demi-dieux.
Arbitres de nos jours, prolongez les années
De ce couple vaillant et né pour les hasards,
De ces chers nourrissons de Minerve et de Mars.
Puisse mon ouvrage leur plaire!
Je toucherai du front les bords du firmament[2].

1. Tout au plus près d'un demi-siècle, puisque les indigènes d'Amérique ne révélèrent aux Espagnols le secret de ce remède qu'en 1638 : il ne fut apporté en Europe par les jésuites qu'en 1649.

2. Sublimi feriam sidera vertice.
(Horat. *Od.*, l. I, od. i.)

Et toi que le quina guérit si promptement,
Colbert, je ne dois point te taire;
Je laisse tes travaux, ta prudence, et le choix
D'un prince que le ciel prendra pour exemplaire
Quand il voudra former de grands et sages rois.
D'autres que moi diront ton zèle et ta conduite,
Monument éternel aux ministres suivants;
Ce sujet est trop vaste, et ma muse est réduite
A dire les faveurs que tu fais aux savants.
Un jour j'entreprendrai cette digne matière :
Car, pour fournir encore une telle carrière,
Il faut reprendre haleine : aussi bien aujourd'hui
Dans nos chants les plus courts on trouve un long ennui.
J'ajouterai sans plus que le quina dispense
De ce régime exact dont on suivoit la loi :
Sa chaleur contre nous agit faute d'emploi;
Non qu'il faille trop loin porter cette indulgence[1].
Si le quina servoit à nourrir nos défauts,
Je tiendrois un tel bien pour le plus grand des maux.

Les muses m'ont appris que l'enfance du monde,
Simple, sans passions, en désirs inféconde,
Vivant de peu, sans luxe, évitoit les douleurs :
Nous n'avions pas en nous la source des malheurs
Qui nous font aujourd'hui la guerre :
Le ciel n'exigeoit lors nuls tributs de la terre :
L'homme ignoroit les dieux, qu'il n'apprend qu'au besoin.
De nous les enseigner Pandore prit le soin :

1. Le chevalier Talbot permettait bien, quand il administrait son remède, une nourriture légère, et même du poulet et des perdrix; mais il défendait le laitage, les fruits crus, les viandes salées et épicées, et les pâtisseries. (Voyez *les Admirables Qualités du kinkina*, p. 48.)

Sa boîte se trouva de poisons trop remplie.
Pour dispenser les biens et les maux de la vie,
En deux tonneaux à part l'un et l'autre fut mis.
Ceux de nous que Jupin regarde comme amis
Puisent à leur naissance en ces tonnes fatales
Un mélange des deux, par portions égales :
Le reste des humains abonde dans les maux.
Au seuil de son palais Jupin mit ces tonneaux[1].
Ce ne fut ici-bas que plainte et que murmure :
On accusa des maux l'excessive mesure.
Fatigué de nos cris, le monarque des dieux
Vint lui-même éclaircir la chose en ces bas lieux.
La Renommée en fit aussitôt le message.
Pour lui représenter nos maux et nos langueurs,
On députa deux harangueurs,
De tout le genre humain le couple le moins sage,
Avec un discours ampoulé
Exagérant nos maladies :
Jupiter en fut ébranlé ;
Ils firent un portrait si hideux de nos vies,
Qu'il inclina d'abord à réformer le tout.
Momus alors présent reprit de bout en bout
De nos deux envoyés les harangues frivoles :
N'écoutez point, dit-il, ces diseurs de paroles ;
Qu'ils imputent leurs maux à leur dérèglement,
Et non point aux auteurs de leur tempérament :

1. La Fontaine paraît avoir pris cette idée dans la *Satyre Ménippée.*

Jupiter de ses tonneaux
Le bien et le mal nous verse ;
Mais par ceux-ci tous nouveaux
Il met tout à la renverse.

(*Satyre Ménippée,* édit. 1824, in-8°, p. 83.)

Cette race pourroit avec quelque sagesse
Se faire de nos biens à soi-même largesse.
Jupiter crut Momus; il fronça les sourcils :
Tout l'Olympe en trembla sur ses pôles assis.
Il dit aux orateurs : Va, malheureuse engeance,
C'est toi seule qui rends ce partage inégal;
En abusant du bien, tu fais qu'il devient mal.
Et ce mal est accru par ton impatience.

Jupiter eut raison, nous nous plaignons à tort :
La faute vient de nous aussi bien que du sort.
Les dieux nous ont jadis deux vertus députées,
La constance aux douleurs, et la sobriété :
C'étoit rectifier cette inégalité.
Comment les avons-nous traitées ?
Loin de loger en nos maisons
Ces deux filles du ciel, ces sages conseillères,
Nous fuyons leur commerce, elles n'habitent guères
Qu'en des lieux que nous méprisons.
L'homme se porte en tout avecque violence,
A l'exemple des animaux,
Aveugle jusqu'au point de mettre entre les maux
Les conseils de la tempérance.

Corrigez-vous, humains; que le fruit de mes vers
Soit l'usage réglé des dons de la nature.
Que si l'excès vous jette en ces ferment divers,
Ne vous figurez pas que quelque humeur impure
Se doive avec le sang épuiser dans nos corps.
Le quina s'offre à vous, usez de ses trésors.
Éternisez mon nom; qu'un jour on puisse dire :
Le chantre de ce bois sut choisir ses sujets;

Phébus, ami des grands projets,
Lui prêta son savoir aussi bien que sa lyre.
J'accepte cet augure à mes vers glorieux :
Tout concourt à flatter là-dessus mon génie ;
Je les ai mis au jour sous Louis, et les dieux
N'oseroient s'opposer au vouloir d'Uranie.

FIN DU POËME DU QUINQUINA.

ÉLÉGIES

ÉLÉGIES

ÉLÉGIE I[1].

POUR M. FOUQUET.

AUX NYMPHES DE VAUX.

[1661[2].]

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes ;
Et que l'Anqueuil[3] enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bors[4].
On ne blâmera pas vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;
Chacun attend de vous ce devoir généreux ;

1. Publiée d'abord dans le *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes*, Cologne, 1667, in-12, t. II, p. 195, avec ce titre : *Pour le malheureux Oronte ;* ensuite dans les *Fables nouvelles et autres Poésies de M. de La Fontaine*, 1671, in-12, p. 105, avec ce titre : *Pour M. F.;* et enfin dans le *Recueil de poésies diverses et chrétiennes*, 1671 ou 1682, t. III, p. 340, avec ce titre : *Pour M. Fouquet.*

2. Les dates que nous mettons entre crochets sont celles, non de la publication, mais de la composition certaine ou probable de la pièce.

3. L'Anqueuil est une petite rivière qui passe à Vaux. (*Note de La Fontaine.*)

4. Dans l'édition originale de 1671, La Fontaine a écrit *bors* par licence poétique, et pour rimer aux yeux avec *trésors*.

Les destins sont contents ; Oronte est malheureux[1].
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels[2].
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de[3] secondes nuits :
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité !
Dans les palais des rois cette plainte est commune,
On n'y connoît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
Mais on ne les connoît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on[4] vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière :
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit

1. Voltaire, dans sa lettre à M. de La Visclède, prétend que La Fontaine avait mis,

La cabale est contente, Oronte est malheureux ;

mais que depuis il changea ce vers, pour ne pas trop irriter Colbert.

2. La Fontaine rappelle ici la fête du 17 août 1661.

3. Var. *Édit. de 1667* : des.

4. Var. *Édit. de 1667* : l'on.

Ne le sauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisoient-ils[1] pas, sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas[2] chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour;
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage :
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;
Du titre de clément rendez-le ambitieux;
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie;
Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence;
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux;
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

1. Var. *Édit. de 1667 :* Ne suffiroient-ils.
2. Var. *Édit. de 1667 :* Vous n'avez plus.

ÉLÉGIE II[1].

A L'AMOUR.

Amour, que t'ai-je fait? dis-moi quel est mon crime :
D'où vient que je te sers tous les jours de victime?
Qui t'oblige à m'offrir encor de nouveaux fers?
N'es-tu point satisfait des maux que j'ai soufferts?
Considère, cruel, quel nombre d'inhumaines
Se vante de m'avoir appris toutes tes peines :
Car, quant à tes plaisirs, on ne m'a jusqu'ici
Fait connoître que ceux qui sont peines aussi.

J'aimai, je fus heureux : tu me fus favorable
En un âge où j'étois de tes dons incapable.
Chloris vint une nuit : je crus qu'elle avoit peur.
Innocent! Ah! pourquoi hâtoit-on mon bonheur?
Chloris se pressa trop ; au contraire, Amarylle
Attendit trop longtemps à se rendre facile.
Un an s'étoit déjà sans faveurs écoulé,
Quand, l'époux de la belle aux champs étant allé,
J'aperçus dans les yeux d'Amarylle gagnée
Que l'heure du berger n'étoit pas éloignée.
Elle fit un soupir, puis dit en rougissant :
Je ne vous aime point, vous êtes trop pressant :
Venez sur le minuit, et qu'aucun ne vous voie.
Quel amant n'auroit cru tenir alors sa proie?

1. Publiée, pour la première fois, dans le *Recueil de fables et autres poésies* de 1671, p. 126, et insérée dans les *Œuvres diverses*, édition de 1729, in-8°, t. I, p. 66.

En fut-il jamais un que l'on vit approcher
Plus près du bon moment, sans y pouvoir toucher?
Amarylle m'aimoit ; elle s'étoit rendue
Après un an de soins et de peine assidue.
Les chagrins d'un jaloux irritoient nos désirs ;
Nos maux nous promettoient des biens et des plaisirs.
La nuit que j'attendois tendit enfin ses voiles,
Et me déroba même aux yeux de ses étoiles :
Ni joueur, ni filou, ni chien ne me troubla.
J'approchai du logis : on vint, on me parla ;
Ma fortune, ce coup, me sembloit assurée.
Venez demain, dit-on, la clef s'est égarée.
Le lendemain l'époux se trouva de retour.
Eh bien[1] ! me plains-je à tort ? me joues-tu pas, Amour?
Te souvient-il encor de certaine bergère?
On la nomme Phyllis : elle est un peu légère :
Son cœur est soupçonné d'avoir plus d'un vainqueur.
Mais son visage fait qu'on pardonne à son cœur.
Nous nous trouvâmes seuls : la pudeur et la crainte
De roses et de lis à l'envi l'avoient peinte.
Je triomphai des lis et du cœur dès l'abord ;
Le reste ne tenoit qu'à quelque rose encor.
Sur le point que j'allois surmonter cette honte,
On me vint interrompre au plus beau de mon conte :
Iris entre ; et depuis je n'ai pu retrouver
L'occasion d'un bien tout près de m'arriver.

Si quelque autre faveur a payé mon martyre,
Je ne suis point ingrat, Amour, je vais la dire :
La sévère Diane, en l'espace d'un mois,

1. On lit : Et bien ! dans l'édition originale.

Si je sais bien compter, m'a souri quatre fois;
Chloé pour mon trépas a fait semblant de craindre;
Amarante m'a plaint; Doris m'a laissé plaindre;
Claris a d'un regard mon tourment couronné;
Je me suis vu languir dans les yeux de Daphné.
Ce sont là tous les biens donnés à mes souffrances;
Les autres n'ont été que vaines espérances;
Et, même en me trompant, cet espoir a tant fait
Que le regret que j'ai les rend maux en effet.

Quant aux tourments soufferts en servant quelque ingrate,
C'est où j'excelle : Amour, tu sais si je me flatte.
Te souvient-il d'Aminte? il fallut soupirer,
Gémir, verser des pleurs, souffrir sans murmurer,
Devant que mon tourment occupât sa mémoire;
Y songeoit-elle encor? hélas! l'osé-je croire?
Caliste faisoit pis; et, cherchant un détour,
Répondoit d'amitié quand je parlois d'amour.
Je lui donne le prix sur toutes mes cruelles.
Enfin, tu ne m'as fait adorer tant de belles
Que pour me tourmenter en diverses façons.
Cependant ce n'est pas assez de ces leçons :
Tu me fais voir Clymène; elle a beaucoup de charmes;
Mais pour une ombre vaine elle répand des larmes;
Son cœur dans un tombeau fait vœu de s'enfermer,
Et, capable d'amour, ne me sauroit aimer.
Il ne me restoit plus que ce nouveau martyre :
Veux-tu que je l'éprouve, Amour? tu n'as qu'à dire.
Quand tu ne voudrois pas, Clymène aura mon cœur :
Dis-le-lui, car je crains d'irriter sa douleur.

ÉLÉGIE III[1].

A CLYMÈNE.

Me voici rembarqué sur la mer amoureuse,
Moi pour qui tant de fois elle fut malheureuse,
Qui ne suis pas encor du naufrage essuyé,
Quitte à peine d'un vœu nouvellement payé.
Que faire ? mon destin est tel qu'il faut que j'aime[2].
On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même,
Inquiet, et fécond en nouvelles amours :
Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours.
Si faut-il[3] une fois brûler d'un feu durable :
Que le succès en soit funeste ou favorable,
Qu'on me donne sujet de craindre ou d'espérer,
Perte ou gain, je me veux encore aventurer.
Si l'on ne suit l'Amour, il n'est douceur aucune.
Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune :
Quelque ingrate beauté qui nous donne des lois,
Encore en tire-t-on un souris quelquefois ;
Et, pour me rendre heureux, un souris peut suffire.

Clymène, vous pouvez me donner un empire,
Sans que vous m'accordiez qu'un regard d'un instant :

1. *Fables nouvelles et autres Poésies,* 1671, in-12, p. 131 ; et *OEuvres diverses,* édition de 1723, in-8°, t. I, p. 69.

2. Unicuique dedit vitium natura creato :
Mi fortuna aliquid semper amare dedit.
(Sex. Propert., *Eleg.* II, xxii, 17.)

3. *Si faut-il,* c'est-à-dire : pourtant il faut. Cette tournure se trouve fréquemment dans La Fontaine.

Tiendra-t-il à vos yeux que je ne sois content?
Hélas! qu'il est aisé de se flatter soi-même!
Je me propose un bien dont le prix est extrême,
Et ne sais seulement s'il m'est permis d'aimer.
Pourquoi non, s'il vous est permis de me charmer?
Je verrai les plaisirs suivre en foule vos traces,
Votre bouche sera la demeure des Grâces,
Mille dons près de vous me viendront partager;
Et mille feux chez moi ne viendront pas loger!
Et je ne mourrai pas! Non, Clymène, vos charmes
Ne paroîtroient jamais sans me donner d'alarmes;
Rien ne peut empêcher que je n'aime aussitôt.
Je veux brûler, languir, et mourir s'il le faut:
Votre aveu là-dessus ne m'est pas nécessaire.
Si pourtant vous aimer, Clymène, étoit vous plaire,
Que je serois heureux! quelle gloire! quel bien!
Hors l'honneur d'être à vous je ne demande rien.
Consentez seulement de vous voir adorée;
Il n'est condition des mortels révérée
Qui ne me soit alors un objet de mépris.
Jupiter, s'il quittoit le céleste pourpris,
Ne m'obligeroit pas à lui céder ma peine.
Je suis plus satisfait de ma nouvelle chaîne
Qu'il ne l'est de sa foudre. Il peut régner là-haut:
Vous servir ici-bas c'est tout ce qu'il me faut.
Pour me récompenser, avouez-moi pour vôtre;
Et, si le sort vouloit me donner à quelque autre,
Dites: Je le réclame; il vit dessous ma loi:
Je vous en avertis, cet esclave est à moi;
Du pouvoir de mes traits son cœur porte la marque,
N'y touchez point. Alors je me croirai monarque.
J'en sais de bien traités; d'autres il en est peu.

Je serai plus roi qu'eux après un tel aveu.
Daignez donc approuver les transports de mon zèle ;
Il vous sera permis après d'être cruelle.
De ma part, le respect et les soumissions,
Les soins, toujours enfants des fortes passions,
Les craintes, les soucis, les fréquentes alarmes,
L'ordinaire tribut des soupirs et des larmes,
Et, si vous le voulez, mes langueurs, mon trépas,
Clymène, tous ces biens ne vous manqueront pas.

ÉLÉGIE IV[1].

A CLYMÈNE.

Ah ! Clymène, j'ai cru vos yeux trop de léger[2] ;
Un seul mot les a fait de langage changer.
Mon amour vous déplaît ; je vous nuis, je vous gêne :
Que ne me laissiez-vous dissimuler ma peine ?
Ne pouvois-je mourir sans que l'on sût pourquoi ?
Vouliez-vous qu'un rival pût triompher de moi ?
Tandis qu'en vous voyant il goûte des délices,
Vous le rendez heureux encor par mes supplices :
Il en jouit, Clymène, et vous y consentez !
Vos regards et mes jours par lui seront comptés !
J'ose à peine vous voir ; il vous parle à toute heure !
Honte, dépit, amour, quand faut-il que je meure ?
Hélas ! étois-je né pour un si triste sort ?
Sont-ce là les plaisirs qui m'attendoient encor ?

1. *Fables nouvelles et autres Poésies*, 1671, in-12, p. 135; et *OEuvres diverses*, édit. 1729, in-8°, t. I, p. 172.
2. *De léger*, à la légère.

Vous me deviez, Clymène, une autre destinée,
Mais, puisque mon ardeur est par vous condamnée,
Le jour m'est ennuyeux, le jour ne m'est plus rien.
Qui me consolera? je fuis tout entretien;
Mon cœur veut s'occuper sans relâche à sa flamme.
Voilà comme on vous sert; on n'a que vous dans l'âme.

Devant que sur vos traits j'eusse porté les yeux,
Je puis dire que tout me rioit sous les cieux.
Je n'importunois pas au moins par mes services;
Pour moi le monde entier étoit plein de délices:
J'étois touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours,
Mes amis me cherchoient, et parfois mes amours.
Que si j'eusse voulu leur donner de la gloire,
Phébus m'aimoit assez pour avoir lieu de croire
Qu'il n'eût en ce moment osé se démentir.
Je ne l'invoque plus que pour vous divertir.
Tous ces biens que j'ai dits n'ont plus pour moi de charmes:
Vous ne m'avez laissé que l'usage des larmes;
Encor me prive-t-on du triste reconfort
D'en arroser les mains qui me donnent la mort.
Adieu plaisirs, honneur, louange bien-aimée;
Que me sert le vain bruit d'un peu de renommée?
J'y renonce à présent; ces biens ne m'étoient doux
Qu'autant qu'ils me pouvoient rendre digne de vous.
Je respire à regret; l'âme m'est inutile.
J'aimerois autant être une cendre infertile
Que d'enfermer un cœur par vos traits méprisé:
Clymène, il m'est nouveau de le voir refusé.
Hier encor, ne pouvant maîtriser mon courage,
Je dis sans y penser : Tout changement soulage;
Amour, viens me guérir par un autre tourment.

Non, ne viens pas, Amour, dis-je au même moment ;
Ma cruelle me plaît. Vois ses yeux et sa bouche.
O dieu ! qu'elle a d'appas ! qu'elle plaît ! qu'elle touche !
Dis-moi s'il fut jamais rien d'égal dans ta cour.
Ma cruelle me plaît ; non, ne viens pas, Amour.

Ainsi je m'abandonne au charme qui me lie :
Les nœuds n'en finiront qu'avec ceux de ma vie.
Puissent tous les malheurs s'assembler contre moi
Plutôt que je vous manque un seul moment de foi !
Comme ai-je pu tomber dans une autre pensée ?
Un premier mouvement vous a donc offensée ?
Punissez-moi, Clymène, et vengez vos appas ;
Avancez, s'il se peut, l'heure de mon trépas.
Lorsque je vous rendis ma dernière visite,
Votre accueil parut froid, vous fûtes interdite.
Clymène, assurément mon amour vous déplaît :
Pourquoi donc de ma mort retardez-vous l'arrêt ?
Faut-il longtemps souffrir pour l'honneur de vos charmes ?
Eh bien[1] ! j'en suis content ; baignez-vous dans mes larmes ;
Je suis à vous, Clymène : heureux si quelque jour
Je vous plais par ma mort plus que par mon amour !

ÉLÉGIE V[2].

A CLYMÈNE.

J'avois cru jusqu'ici bien connoître l'amour.
Je me trompois, Clymène ; et ce n'est que d'un jour

1. On lit : Et bien ! dans l'édition originale.

2. *Fables nouvelles et autres Poésies,* 1671, in-12, p. 140 ; et *OEuvres diverses,* édit. 1729, in-8°, p. 75.

Que je sais à quel point peuvent monter ses peines.
Non pas qu'ayant brûlé pour beaucoup d'inhumaines,
Un esclavage dur ne m'ait assujetti :
Mais je compte pour rien tout ce que j'ai senti.
Des douleurs qu'on endure en servant une belle
Je n'avois pas encor souffert la plus cruelle.
La jalousie aux yeux incessamment ouverts,
Monstre toujours fécond en fantômes divers,
Jusque-là, grâce aux dieux, n'en avoit pu produire
Que mon cœur eût trouvés capables de lui nuire.
Pour les autres tourments, ils m'étoient fort communs :
Je nourrissois chez moi les soucis importuns,
La folle inquiétude en ses plaisirs légère,
Les lieux où l'on la porte hôtesse passagère :
J'y nourrissois encor les désirs sans espoir,
Les soins toujours veillants, le chagrin toujours noir,
Des peines que nous cause une éternelle absence.
Tous ces poisons mêlés composoient ma souffrance ;
La jalousie y joint à présent son ennui.
Hélas ! je ne connois l'amour que d'aujourd'hui.
Un mal qui m'est nouveau s'est glissé dans mon âme ;
Je meurs. Ah ! si c'étoit seulement de ma flamme !
Si je ne périssois que par mon seul tourment !
Mais le vôtre me perd : Clymène, un autre amant,
Même après son trépas, vit dans votre mémoire.
Il y vivra longtemps ; vos pleurs me le font croire.
Un mort a dans la tombe emporté votre foi !
Peut-être que ce mort sut mieux aimer que moi.
Certes ! il en donna des marques bien certaines,
Quand pour le soulager de l'excès de ses peines,
Vous lui voulûtes bien conseiller, par pitié,
De réduire l'amour aux termes d'amitié.

Il vous crut ; et pour moi, je n'ai d'obéissance
Que quand on veut que j'aime avecque violence.
Tant d'ardeur semblera condamnable à vos yeux ;
Mais n'aimez plus ce mort, et vous jugerez mieux.
Comment ne l'aimer plus ? on y songe à toute heure,
On en parle sans cesse, on le plaint, on le pleure :
Son bonheur avec lui ne sauroit plus vieillir :
Je puis vous offenser ; il ne peut plus faillir.
O trop heureux amant ! ton sort me fait envie.
Vous l'appelez ami : je crois qu'en votre vie
Vous n'en fîtes un seul qui le fût à ce point.
J'en sais qui vous sont chers, vous ne m'en parlez point :
Pour celui-ci, sans cesse il est dans votre bouche.
Clymène, je veux bien que sa perte vous touche ;
Pleurez-la, j'y consens ; ce regret est permis ;
Mais ne confondez point l'amant et les amis.
Votre cœur juge mal du motif de sa peine :
Ces pleurs sont pleurs d'amour : je m'y connois, Clymène.
Des amis si bien faits méritent, entre nous,
Que sous le nom d'amants ils soient pleurés par vous.
Ne déguisez donc plus la cause de vos larmes ;
Avouez que ce mort eut pour vous quelques charmes.
Il joignoit les beautés de l'esprit et du corps :
Ce n'étoient cependant que ses moindres trésors ;
Son âme l'emportoit. Quoiqu'on prise la mienne,
Je la réformerois de bon cœur sur la sienne.
Exceptez-en un point qui fait seul tous mes biens :
Je ne changerois pas mes feux contre les siens.
Puisqu'il n'étoit qu'ami, je le surpasse en zèle ;
Et mon amour vaut bien l'amitié la plus belle.
Je n'en puis relâcher. N'engagez point mon cœur
A tenter les moyens d'en être le vainqueur :

Je me l'arracherois; et vous en seriez cause.
Moi, cesser d'être amant! et puis-je être autre chose?
Puis-je trouver en vous ce que j'ai tant loué,
Et vouloir pour ami sans plus être avoué?
Non, Clymène, ce bien, encor qu'inestimable,
N'a rien de votre part qui me soit agréable :
D'une autre que de vous je pourrois l'accepter
Mais, quand vous me l'offrez, je dois le rejeter
Il ne m'importe pas que d'autres en jouissent;
Gardez votre présent à ceux qui me haïssent :
Aussi bien ne m'est-il réservé qu'à demi.
Dites, me traitez-vous encor comme un ami?
Tâchez-vous de guérir mon cœur de sa blessure?
On diroit que ma mort vous semble trop peu sûre.
Depuis que je vous vois, vous m'offrez tous les jours
Quelque nouveau poison forgé par les Amours.
C'est tantôt un clin d'œil, un mot, un vain sourire,
Un rien; et pour ce rien nuit et jour je soupire!
L'ai-je à peine obtenu, vous y joignez un mal
Qu'après moi l'on peut dire à tous amants fatal.
Vous me rendez jaloux; et de qui? Quand j'y songe,
Il n'est d'excès d'ennuis où mon cœur ne se plonge.
J'envie un rival mort! M'ajoutera-t-on foi,
Quand je dirai qu'un mort est plus heureux que moi?
Cependant il est vrai. Si mes tristes pensées
Vous sont avec quelque art sur le papier tracées,
Cléandre, dites-vous, avoit cet art aussi.
Si par de petits soins j'exprime mon souci,
Il en faisoit autant, mais avec plus de grâce.
Enfin, si l'on vous croit, en rien je ne le passe.
Vous vous représentez tout ce qui vient de lui,
Tandis que dans mes yeux vous lisez mon ennui.

Ce n'est pas tout encor ; vous voulez que je voie
Son portrait, où votre âme a renfermé sa joie.
Remarquez, me dit-on, cet air rempli d'attraits :
J'en remarque après vous jusques aux moindres traits
Je fais plus : je les loue, et souffre que vos larmes
Arrosent à mes yeux ce portrait plein de charmes.
Quelquefois je vous dis : C'est trop parler d'un mort.
A peine on s'en est tu, qu'on en reparle encor.
Je porte, dites-vous, malheur à ceux que j'aime :
Le ciel, dont la rigueur me fut toujours extrême,
Leur fait à tous la guerre, et sa haine pour moi
S'éteindra sur quiconque engagera ma foi.
Mon amitié n'est pas un sort digne d'envie :
Cléandre, tu le sais, il t'en coûte la vie.
Hélas ! il m'a longtemps aimée éperdument :
En présence des dieux il en faisoit serment.
Je n'ai réduit son feu qu'avec beaucoup de peine.
Si vous l'avez réduit, avouez-moi, Clymène,
Que le mien, dont l'ardeur augmente tous les jours,
Mieux que celui d'un mort mérite vos amours.

ÉLÉGIE VI[1].

POUR M. L. C. D. C. EN CAPTIVITÉ.

A IRIS.

Vous demandez, Iris, ce que je fais.
Je pense à vous, je m'épuise en souhaits.

1. Publiée pour la première fois, sous le titre d'élégie, dans les *OEuvres posthumes,* 1696, in-12, p. 234, et dans les *OEuvres diverses,* édit. 1729, t. I, p. 87.

Être privé de les dire moi-même,
Aimer beaucoup, ne point voir ce que j'aime,
Craindre toujours quelque nouveau rival,
Voilà mon sort. Est-il tourment égal ?
Un amant libre a le ciel moins contraire ;
Il peut vous rendre un soin qui vous peut plaire ;
Ou, s'il ne peut vous plaire par des soins,
Il peut mourir à vos pieds tout au moins.
Car je crains tout : un absent doit tout craindre ;
Je prends l'alarme aux bruits que j'entends feindre.
On dit tantôt que votre amour languit ;
Tantôt, qu'un autre a gagné votre esprit.
Tout m'est suspect ; et cependant votre âme
Ne peut sitôt brûler d'une autre flamme.
Je la connois ; une nouvelle amour
Est chez Iris l'œuvre de plus d'un jour.
Si l'on m'aimoit, je suis sûr que l'on m'aime.
Mais m'aimoit-on ? Voilà ma peine extrême.
Dites-le moi, puis le recommencez.
Combien ? cent fois ? Non, ce n'est pas assez.
Cent mille fois ? Hélas ! c'est peu de chose.
Je vous dirai, chère Iris, si je l'ose,
Qu'on ne le croit qu'au milieu des plaisirs
Que l'hyménée accorde à nos désirs.
Même un tel soin là-dessus nous dévore,
Qu'en le croyant on le demande encore[1].

Mais c'est assez douter de votre amour.

1. Racine le fils a imité ce vers, et il a dit, en parlant des biens de la Grâce :

Par des vœux enflammés mon âme les implore,
Et quand je les reçois je les demande encore.

Doutez-vous point du mien à votre tour?
Je vous dirai que toujours même zèle,
Toujours ardent, toujours pur et fidèle,
Règne pour vous dans le fond de mon cœur.
Je ne crains point la cruelle langueur
D'une prison où le sort vous oublie,
Ni les vautours de la mélancolie;
Je ne crains point les languissants ennuis,
Les sombres jours, les inquiètes nuits,
Les noirs moments, l'oisiveté forcée,
Ni tout le mal qui s'offre à la pensée
Quand on est seul, et qu'on ferme sur vous
Porte sur porte, et verrous sur verrous.
Tout est léger. Mais je crains que votre âme
Ne s'attiédisse et s'endorme en sa flamme,
Ou ne préfère, après m'avoir aimé,
Quelque amant libre à l'amant enfermé.

FIN DES ÉLÉGIES.

ODES

ODES

ODE ANACRÉONTIQUE I[1].

A MADAME LA SURINTENDANTE[2]

SUR CE QU'ELLE EST ACCOUCHÉE AVANT TERME,
DANS LE CARROSSE, EN REVENANT DE TOULOUSE.

[1658]

Puis-je ramentevoir[3] l'accident plein d'ennui
Dont le bruit en nos cœurs mit tant d'inquiétudes?
Aurai-je bonne grâce à blâmer aujourd'hui
Carrosses en relais, chirurgiens un peu rudes?

1. Cette pièce a été publiée pour la première fois par Chardon de La Rochette, sur une copie apostillée de la main de Pellisson, qui l'avait envoyée à Fouquet, et imprimée à la suite de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine,* édition in-12, p. 123, et in-16, p. 161. Elle a été insérée pour la première fois dans les *OEuvres diverses de La Fontaine,* par M. Fayolle, en 1813, édition stéréotype de Didot, in-18, t. I, p. 3.

2. Marie-Madeleine Castille de Villemareuil, seconde femme de Fouquet.

3. Rappeler à la mémoire. Mot déjà vieux du temps de La Fontaine. On le trouve cependant encore employé dans Molière.

> Ne *ramentevons* rien, et réparons l'offense
> Par la solennité d'une bonne alliance.
>
> (*Dépit amoureux,* acte III, scène IV.)

Falloit-il que votre œuvre imparfait fût laissé ?
Ne le deviez-vous pas rapporter de Toulouse ?
A quoi songeoit l'Amour qui l'avoit commencé,
Et sont-ce là des traits de véritable épouse ?

Ne quittant qu'avec peine un mari par trop cher,
Et le voyant partir pour un si long voyage,
Vous le voulûtes suivre, il ne put l'empêcher ;
De vos chastes amours vous lui dûtes ce gage.

Dites-nous s'il devoit être fille ou garçon,
Et si c'est d'un Amour, ou si c'est d'une Grâce
Que vous avez perdu l'étoffe et la façon,
A quelque autre poupon laissant libre la place.

Pour tous les fruits d'hymen qui sont sur le métier,
Carrosses en relais sont méchante voiture.
Votre poupon, au moins, devoit avoir quartier :
Il étoit digne, hélas ! de plus douce aventure.

Vous l'auriez achevé sans qu'il y manquât rien,
De Grâces et d'Amours étant bonne ouvrière.
Dieu ne l'a pas voulu peut-être pour un bien :
Aux dépens de nos cœurs il eût vu la lumière.

Olympe, assurément vous auriez mis au jour
Quelque sujet charmant et peut-être insensible.
Votre sexe ou le nôtre en seroit mort d'amour ;
Mais nous ne gagnons rien ; c'est un sort infaillible.

Ce miracle ébauché laisse ici frère et sœurs [1].
Chez vous mâle et femelle il en est une bande :
Un seul étant perdu ne nous rend point nos cœurs ;
De ceux qui sont restés la part sera plus grande.

ODE II [2].

POUR LA PAIX.

[JUILLET 1659.]

Le noir démon des combats
Va quitter cette contrée ;
Nous reverrons ici-bas
Régner la déesse Astrée [3].

La paix, sœur du doux repos,
Et que Jules va conclure [4],

1. Madeleine Castille de Villemareuil eut de Fouquet quatre enfants : une seule fille, mariée à Crussol d'Uzès, marquis de Monsalès ; trois fils, Nicolas Fouquet, comte de Vaux, mort en 1705 ; Armand Fouquet, qui se fit oratorien ; Louis Fouquet, marquis de Belle-Isle, qui fut le père du maréchal de Belle-Isle.

2. D'abord publiée dans les *Fables nouvelles et autres Poésies*, 1671, p. 80 ; ensuite dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, 1685, in-12, t. I, p. 121, et dans les *OEuvres diverses*, édit. 1729, in-8°, t. I, p. 30.

3. Cette première strophe ne se trouve que dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine* (1685) ; elle manque dans le recueil des *Fables nouvelles et autres Poésies* (1671).

4. La paix des Pyrénées, qui se traitait et qui n'était point encore conclue.

Fait déjà refleurir Vaux[1];
Dont je tire un bon augure[2].

S'il tient ce qu'il a promis,
Et qu'un heureux mariage
Rende nos rois bons amis,
Je ne plains pas son voyage.

Le plus grand de mes souhaits
Est de voir, avant les roses,
L'infante avecque la paix;
Car ce sont deux belles choses.

O paix, infante des cieux,
Toi que tout heur[3] accompagne,

1. Ce nom de *Vaux* est laissé en blanc dans le recueil de 1685.

2. Var. Dans les *Fables nouvelles et autres Poésies*, on lit :

> Quand Jules, las de nos maux,
> Partit pour la paix conclure,
> Il alla coucher à Vaux;
> Dont je tire un bon augure.

L'explication de cette strophe, telle qu'elle fut publiée d'abord, nous est donnée par Fouquet même : « M. le cardinal partit pour Saint-Jean-de-Luz, passa à Vaux, et, après avoir épuisé pour les affaires publiques tout ce que chacune des personnes dont je me servois avoit de crédit, me redemanda le même jour sur ses appointements quinze mille pistoles, et manda au sieur Colbert de m'en donner décharge. » *Recueil des défenses de M. Fouquet*, 1665, in-18, t. II, p. 92.

3. *Heur*, bonne fortune, sort favorable. Ce mot, souvent employé par Corneille et Molière, était déjà vieux de leur temps. Le premier a dit :

> Ne vous offensez pas si cet *heur* de vos armes
> Qui me rend tant de bien me coûte un peu de larmes.
> (*Pompée*, scène dernière.)

> Sa joie éclatera dans l'*heur* de ses enfants.
> (*Horace*.)

Et Molière :

> Votre Clitandre a l'*heur* de vous plaire si fort.
> (*Misanthrope*, acte II, scène I.)

La Bruyère et Voltaire regrettent que ce mot ne soit plus français.

Viens vite embellir ces lieux
Avec l'infante d'Espagne.

Chasse des soldats gloutons
La troupe fière et hagarde,
Qui mange tous mes moutons[1],
Et bat celui qui les garde.

Délivre ce beau séjour
De leur brutale furie,
Et ne permets qu'à l'Amour
D'entrer dans la bergerie.

Fais qu'avecque le berger
On puisse voir la bergère,
Qui coure d'un pied léger,
Qui danse sur la fougère,

Et qui, du berger tremblant
Voyant le peu de courage,
S'endorme ou fasse semblant
De s'endormir à l'ombrage.

O paix ! source de tout bien,
Viens enrichir cette terre,
Et fais qu'il n'y reste rien
Des images de la guerre.

Accorde à nos longs désirs
De plus douces destinées ;

1. Var. *Édit. de* 1729 : nos moutons.

Ramène-nous les plaisirs,
Absents depuis tant d'années.

Étouffe tous ces travaux
Et leurs semences mortelles :
Que les plus grands de nos maux
Soient les rigueurs de nos belles ;

Et que nous passions les jours
Étendus sur l'herbe tendre,
Prêts à conter nos amours
A qui voudra les entendre.

ODE III.

POUR MADAME[1].

[1661.]

Pendant le cours des malheurs
Qu'enfante une longue guerre,
L'Olympe ému de nos pleurs
Voulut consoler la terre :
Il fit naître la beauté
Qui tient Philippe arrêté,

1. Henriette d'Angleterre, fille de Charles Ier, roi d'Angleterre. Elle avait épousé Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, le 31 mars 1661. (Voyez au tome VII la lettre que La Fontaine écrivit à Fouquet, en lui envoyant cette ode.) La lettre et l'ode parurent pour la première fois dans le *Recueil de fables nouvelles et autres poésies*, 1671, in-12, p. 73, et ensuite furent insérées dans les *OEuvres diverses*, édit. 1729, t. II, p. 18.

Beauté sur toutes insigne:
D'un présent si précieux
Si la terre étoit indigne,
C'est un don digne des cieux.

Des trésors du firmament
Cette princesse se pare,
Et les dieux, en la formant,
N'ont rien produit que de rare;
Ils ont rendu ses appas
L'ornement de nos climats
Et la gloire de notre âge.
Le conseil des immortels
Augmenta par cet ouvrage
Les honneurs de ses autels.

Elle reçut la beauté
De la reine de Cythère,
De Junon la majesté,
Des Grâces le don de plaire;
L'éclat fut pris du Soleil,
Et l'Aurore au teint vermeil
Donna les lèvres de roses:
Lorsque d'un mélange heureux
Le ciel eut uni ces choses,
Il en devint amoureux.

La Tamise sur ses bords
Vit briller et disparoître
Le riche amas des trésors
Qu'à peine elle avoit vus naître;
Elle eut honte qu'un objet,

De tant de vœux le sujet,
Cherchât une autre demeure :
Heureuse, si pour toujours
Le ciel eût à la même heure
Cessé d'éclairer son cours !

Les Anglois virent partir
La princesse et tous ses charmes,
Sans qu'elle pût consentir
Qu'on la rendît à leurs larmes :
Ces peuples, avant ce jour,
Glorieux de son séjour,
Se croyoient seuls dignes d'elle :
Ils le croyoient vainement,
Car la France est d'une belle
Le véritable élément.

Bientôt, selon nos désirs,
Nous en devînmes les hôtes [1];
Une troupe de Zéphyrs
L'accompagna dans nos côtes :
C'est ainsi que vers Paphos
On vit jadis sur les flots
Voguer la fille de l'onde,
Et les Amours et les Ris,
Comme gens d'un autre monde,
Étonnèrent les esprits.

1. Henriette naquit le 16 juin 1644, à Exeter en Angleterre, au milieu des guerres civiles. Dix-sept jours après sa naissance, sa mère, fille de Henri IV, fut obligée de chercher un asile en France : elle se retira dans le monastère de la Visitation de Chaillot, où Henriette fut élevée.

Telle vint en ce séjour
La merveille que je chante :
Elle crût, et notre cour
Reprit sa face riante :
Autant que Mars florissoit,
Amour alors languissoit,
Levant à peine les ailes ;
L'astre né chez les Anglois,
A la honte de nos belles,
Le rétablit dans ses droits.

Que de princes amoureux
Ont brigué son hyménée !
Elle a refusé leurs vœux ;
Pour Philippe elle étoit née :
Pour lui seul elle a quitté
Le Portugais indompté,
Roi des terres inconnues,
Le voisin du fier croissant,
Et de nos Alpes chenues
Le monarque florissant[1].

Philippe est un bien si doux,
Que c'est le seul qui l'enflamme ;
Sous les cieux que voyons-nous
Qui soit du prix de son âme ?

1. Il paraît, d'après cette strophe, que la main d'Henriette fut demandée par Alphonse-Henri, roi de Portugal, qui approchait de sa majorité ; par l'empereur d'Autriche, alors âgé de vingt et un ans, et par Charles-Emmanuel, duc de Savoie, qui avait vingt-six ans. Mme de La Fayette, dans sa *Vie d'Henriette d'Angleterre,* ne fait aucune mention de ces particularités, qui peut-être seraient ignorées sans cette ode de La Fontaine.

Les héritières des rois
Ont souhaité mille fois
D'en faire la destinée ;
C'est un plus glorieux sort
Que de se voir couronnée
Reine des sources de l'or[1].

Mais si son cœur est d'un prix
Pour qui la terre est petite,
L'objet dont il est épris
N'est pas d'un moindre mérite ;
Si sa beauté le surprit,
Des grâces de son esprit
De jour en jour il s'enflamme ;
La princesse tient des cieux
Du moins autant par son âme
Que par l'éclat de ses yeux.

Ils sont joints ces jeunes cœurs
Qui du ciel tirent leur race :
Puissent-ils être vainqueurs
Des ans par qui tout s'efface !
Que de leurs désirs constants
Dure à jamais le printemps
Rempli de jours agréables !
O couple aussi beau qu'heureux !
Vous serez toujours aimables ;
Soyez toujours amoureux.

Que de vous naisse un héros

1. C'est-à-dire du Brésil, d'où les Portugais tiraient beaucoup d'or.

Dont les palmes immortelles
Ne donnent aucun repos
Aux nations infidèles ;
Que le fruit de vos amours
Égale aux herbes leurs tours,
Mette leurs villes en cendre;
Et puisse un jour l'univers
Devoir un autre Alexandre
Au Philippe de mes vers !

ODE IV[1].

AU ROI,

POUR M. FOUQUET[2].

[1663.]

Prince qui fais nos destinées,
Digne monarque des François,
Qui du Rhin jusqu'aux Pyrénées
Portes la crainte de tes lois,
Si le repentir de l'offense

1. *Fables nouvelles et autres Poésies*, 1671, in-12, p. 109. *OEuvres diverses*, édit. 1729, in-8°, t. I, p. 52.

2. La rigueur avec laquelle on traitait Fouquet dans sa prison fit comprendre à ses amis qu'on ne pouvait espérer pour lui de pardon du roi, et qu'on serait trop heureux si l'on parvenait à sauver ses jours. C'est dans cet esprit que cette ode fut composée; mais on verra, au volume suivant, par une lettre de La Fontaine à Fouquet, que celui-ci n'en était pas satisfait; il se révoltait à la seule idée d'avouer qu'il était coupable, et de demander pour lui la conservation de sa vie comme une grâce.

Sert aux coupables de défense
Près d'un courage généreux,
Permets qu'Apollon t'importune,
Non pour les biens et la fortune[1],
Mais pour les jours d'un malheureux.

Ce triste objet de ta colère
N'a-t-il point encore effacé
Ce qui jadis t'a pu déplaire
Aux emplois où tu l'as placé?
Depuis le moment qu'il soupire,
Deux fois l'hiver en ton empire
A ramené les aquilons;
Et nos climats ont vu l'année
Deux fois de pampre couronnée
Enrichir coteaux et vallons.

Oronte seul, ta créature,
Languit dans un profond ennui;
Et les bienfaits de la nature
Ne se répandent plus pour lui.
Tu peux d'un éclat de ta foudre
Achever de le mettre en poudre;
Mais si les dieux à ton pouvoir
Aucunes bornes n'ont prescrites,
Moins ta grandeur a de limites,
Plus ton courroux en doit avoir.

Réserve-le pour des rebelles :

1. Var. *OEuvres diverses de* 1729 :

Non pour les biens de la fortune.

Ou, si ton peuple t'est soumis,
Fais-en voler les étincelles
Chez tes superbes ennemis.
Déjà Vienne est irritée
De ta gloire aux astres montée[1]
Ses monarques en sont jaloux :
Et Rome t'ouvre une carrière
Où ton cœur trouvera matière
D'exercer ce noble courroux[2].

Va-t'en punir l'orgueil du Tibre ;
Qu'il te souvienne que ses lois
N'ont jadis rien laissé de libre
Que le courage des Gaulois ;
Mais parmi nous sois débonnaire :
A cet empire si sévère
Tu ne te peux accoutumer,
Et ce seroit trop te contraindre :
Les étrangers te doivent craindre ;
Tes sujets te veulent aimer.

L'Amour est fils de la Clémence ;
La Clémence est fille des dieux :
Sans elle toute leur puissance
Ne seroit qu'un titre odieux.

1. Le traité entre la France, l'Angleterre et la Hollande, dans le dessein d'abaisser la maison d'Autriche, fut conclu à la fin de l'année 1662.

2. Le duc de Créqui, ambassadeur de France, fut insulté par les gardes du corps du pape, le 20 août 1661. Louis XIV se saisit d'Avignon, et força le saint-père à lui envoyer son neveu le cardinal Chigi pour lui faire des excuses, à bannir les gardes du corps à perpétuité, et à élever à Rome, vis-à-vis de leur ancien corps de garde, une pyramide, avec une inscription qui contenait les articles de la satisfaction exigée.

Parmi les fruits de la victoire,
César, environné de gloire,
N'en trouva point dont la douceur
A celui-ci pût être égale;
Non pas même aux champs où Pharsale
Lui donna le nom de vainqueur[1].

Je ne veux pas te mettre en compte
Le zèle ardent ni les travaux
En quoi tu te souviens qu'Oronte
Ne cédoit point à ses rivaux.
Sa passion pour ta personne,
Pour ta grandeur, pour ta couronne,
Quand le besoin s'est vu pressant,
A toujours été remarquable;
Mais, si tu crois qu'il est coupable,
Il ne veut pas être innocent.

Laisse-lui donc pour toute grâce
Un bien qui ne lui peut durer,
Après avoir perdu la place
Que ton cœur lui fit espérer.
Accorde-nous les foibles restes
De ces jours tristes et funestes,
Jours qui se passent en soupirs.
Ainsi les tiens filés de soie
Puissent se voir comblés de joie,
Même au delà de tes désirs!

1. Var. *Œuvres diverses de* 1729 :

L'honora du nom de vainqueur.

ODE V[1].

PARAPHRASE DU PSAUME XVII, *Diligam te, Domine.*

Où sont ces troupes animées?
Où sont-ils, ces fiers ennemis ?
Je les ai vaincus et soumis :
Gloire en soit au Dieu des armées!
Par lui je me vois triomphant :
Il me protége, il me défend :
Je n'ai qu'à l'invoquer, comme il n'a qu'à m'entendre.
Que de l'aimer toujours louable est le dessein !
Quelle place en mon cœur ne doit-il point prétendre,
Après m'avoir offert un asile en son sein ?

De leur triste et sombre demeure
Les démons, esprits malheureux,
Venoient d'un poison dangereux
Menacer mes jours à toute heure.
Ils entroient jusqu'en mes sujets,
Jusqu'en mon fils, dont les projets
Me font encor frémir de leur cruelle envie ;
Jusqu'en moi-même enfin, par un secret effort ;
Et mon esprit, troublé des horreurs de ma vie,
M'a plus causé de maux que l'enfer ni la mort.

1. Cette pièce fut insérée dans le *Recueil de poésies chrétiennes et diverses*, qui parut en 1671 sous le nom de La Fontaine. (Voyez t. I, p. 413 de ce recueil.) Elle fut ensuite réimprimée dans les *Œuvres diverses*, édit. 1729, t. I, p. 154.

Les méchants, enflés de leurs ligues,
Contre moi couroient irrités,
Comme torrents précipités
Dont les eaux emportent les digues ;
Lorsque Dieu, touché de mes pleurs,
De mes soupirs, de mes douleurs,
Arrêta cette troupe à me perdre obstinée.
Ma prière parvint aux temples étoilés,
Parut devant sa face, et fut entérinée[1]
D'un mot qui fit trembler les citoyens ailés.

Tout frémit : sa voix, qui balance
Les rochers sur leurs fondements,
Alla troubler des monuments
Le profond et morne silence.
Que d'éclairs, sortant de ses yeux,
Et sur la terre et dans les cieux
Firent étinceler le feu de sa colère !
Que sont front en brilloit ! qu'il en fut allumé !
Et qu'avecque raison l'un et l'autre hémisphère
Craignit devant les temps d'en être consumé !

N'approche pas ; car notre vue
Ne peut souffrir tant de rayons :
Sans te voir, Seigneur, nous croyons
Que ta présence en est pourvue.
Quoi ! tu viens pour tes alliés !
Les cieux s'abaissent sous tes pieds ;
Les vents, les chérubins, te portent sur leurs ailes :
Et ce nuage épais qui couvre ta grandeur

1. C'est-à-dire ratifiée.

Veut rendre supportable à nos foibles prunelles
De ton trône enflammé l'éclatante splendeur.

Tel, tu trompas la gent noircie
Dont le Nil arrose les champs,
Quand la foule de ces méchants
Fut par les vagues éclaircie ;
Tel, ton courroux suivi d'éclairs
Fondit sur eux du haut des airs,
Envoya dans leur camp la terreur et la foudre,
Frappa leur appareil d'orages redoublés,
Le brisa comme verre, et fit mordre la poudre
Aux tyrans d'Israël sous leurs chars accablés.

Que les tiens ont de privilèges !
La mer fit rempart aux Hébreux,
Noyant les peuples ténébreux
De l'ost[1] aux têtes sacrilèges.
On vit et furent découverts
Les fondements de l'univers,
Du liquide élément les canaux et les sources,
Le centre de la terre ; et l'enfer, obligé
D'abandonner ces chars à leurs aveugles courses,
Dans ses murs de métal craignit d'être assiégé.

Ainsi les torrents de l'envie
Croyoient m'arrêter en chemin,
Quand tu m'as conduit par la main
En des lieux plus sûrs pour ma vie.
Ainsi montroient leurs cœurs félons

1. De l'armée.

Les Saüls et les Absalons,
Quand tu les as soumis à celui qui t'adore,
Qui pèche quelquefois, mais se repent toujours,
Et qui, pour te louer, n'attend pas que l'aurore
Se lève par ton ordre, et commence les jours.

Oui, Seigneur, ta bonté divine
Est toujours présente à mes yeux,
Soit que la nuit couvre les cieux,
Soit que le jour nous illumine :
Je ne sens d'amour que pour toi;
Je crains ton nom, je suis ta loi,
Ta loi pure et contraire aux lois des infidèles;
Je fuis des voluptés le charme décevant,
M'éloigne des méchants, prends les bons pour modèles,
Sachant qu'on devient tel que ceux qu'on voit souvent.

Non que je veuille en tirer gloire.
Par toi l'humble acquiert du renom,
Et peut des temps et de ton nom
Pénétrer l'ombre la plus noire.
A leurs erreurs par toi rendus,
Sages et forts sont confondus,
S'ils n'ont mis à tes pieds leur force et leur sagesse.
Ce que j'en puis avoir, je le sais rapporter
Au don que m'en a fait ton immense largesse,
Par qui je vois le mal et peux lui résister.

Par toi je vaincrai les obstacles
Dont d'autres rois sont arrêtés ;
Plus tard offerts que surmontés,
Ils me seront jeux et spectacles.

Par toi j'ai déjà des mutins,
Dont les cœurs étoient si hautains,
Évité comme un cerf les dents pleines d'envie;
Puis, retournant sur eux, frappé d'un bras d'airain
Ceux qui, d'un œil cruel envisageant ma vie,
Voyoient d'un œil jaloux mon pouvoir souverain.

Qu'ils soient jaloux, il ne m'importe :
D'entre leurs piéges échappé,
J'ai des rebelles dissipé
L'union peu juste et peu forte.
Par mon bras vaincus et réduits,
Un Dieu vengeur les a conduits
Aux châtiments gardés pour les têtes impies :
Leurs desseins tôt conçus se sont tôt avortés;
Et n'ont beaucoup duré leurs sacriléges vies
Après les vains projets qu'ils avoient concertés.

Cette hydre aux têtes renaissantes,
Prête à mourir de son poison,
A vers le ciel hors de raison
Poussé des clameurs impuissantes;
Ni Bélial, ni ses suppôts,
N'ont su l'assurer du repos.
Aussi n'est-il de dieu que le Dieu que j'adore,
Que le Dieu qui commande à l'une et l'autre gent,
Depuis les peuples noirs jusqu'à ceux que l'aurore
Éveille les derniers par son cours diligent.

C'est lui qui par des soins propices
Au combat enseigne mes mains,
Qui pour mes pieds fait des chemins

Sur le penchant des précipices;
C'est lui qui comble avec honneur
Mes jours de gloire et de bonheur,
Mon âme de vertus, mon esprit de lumières;
Il me dicte ses lois, me les fait observer :
Jusqu'aux derniers secrets de leurs beautés premières
Ses oracles divins ont daigné m'élever.

Dès qu'il m'aura prêté sa foudre,
Les méchants pour lui sans respect
S'écarteront à mon aspect,
Comme au vent s'écarte la poudre.
Pour fuir ils n'auront qu'à me voir :
Déjà mon nom et mon pouvoir
Sont connus des voisins du Gange et de l'Euphrate;
Israël, redouté de cent peuples divers,
Me craint et m'obéit; et, sans que l'on me flatte,
On me peut appeler le chef de l'univers.

Rendons-en des grâces publiques
Au Dieu jaloux de son renom;
Faisons en l'honneur de son nom
Retentir l'air par nos cantiques :
Que ses bienfaits soient étalés.
Peuples voisins et reculés,
Jusqu'aux voûtes du ciel portez-en les nouvelles;
Dites qu'il est un Dieu qui répond à mes vœux
Et que, m'ayant comblé de grâces immortelles,
Il en réserve encor pour mes derniers neveux.

ODE VI.

POUR LA PAIX[1].

EN 1679.

Loin de nous, fureurs homicides,
Et toi, démon, qui leur présides,
Va, dans le fond du Nord, séjour des aquilons,
Mendier une retraite ;
Nos bergers, dans ces vallons,
Contant leur peine secrète,
Désormais ne seront plus
Par ton bruit interrompus.

Déjà la déesse Astrée,
Par toute cette contrée,
Reconnoît ses derniers pas
Encore empreints sur la terre :
Comme elle nous quitta les derniers ici-bas,
Ses temples dans nos États
Ne se sont point sentis des suites de la guerre.

1. Imprimée à part : *Ode pour la paix,* Paris, Cl. Barbin, 1679, in-4° de 8 pages. On lit à la fin : « Permis d'imprimer. Fait ce 18 juin 1679. » M. P. Lacroix, qui a réimprimé cette ode dans les *OEuvres inédites* de La Fontaine (1863), dit que l'édition originale porte en toutes lettres le nom de La Fontaine à la fin de l'ode, « et cependant, ajoute-t-il, Duval, de Tours, qui a compris cette ode dans son *Nouveau Choix de pièces de poésie* (la Haye, H. van Bulderen, 1715, 2 vol. in-8°, p. 16 de la seconde partie), l'attribue à Pavillon. On a lieu d'être surpris que Le Fèvre de Saint-Marc l'ait reproduite, sur la foi de Duval, dans son édition des *OEuvres d'Étienne Pavillon* (Amsterdam, Z. Chatelain, 1750, 2 vol. in-12) ».

Elle ne change point cette fois de séjour,
Car l'Olympe est partout où Louis tient sa cour.

Fleuve, qui la revois, va-t'en dire à Neptune
Que tout est calme parmi nous.
Mars a quitté ces lieux; d'autres démons plus doux
S'en vont courir les mers et tenter la fortune.
On ne verra nos matelots
Combattre, à l'avenir, que les vents et les flots.
Louis nous rend la paix : son bras et sa conduite
Aux yeux de l'univers ont assez éclaté,
Et l'Envie à la fin pleure d'être réduite
A connoître aussi sa bonté!

Ainsi disoit Acanthe, et le dieu de la Seine,
Que l'horreur des combats retenoit sous les eaux,
N'osant le croire qu'avec peine,
Sortit du fond de ses roseaux
Pour écouter cette nouvelle.
Toutes ses nymphes, accourant
Auprès d'Acanthe, et l'entourant :
Contez-nous, lui dit la plus belle,
Ce fruit inespéré des armes de Louis.
Acanthe satisfit en ces mots l'immortelle :
Zéphyre étoit présent, et les ayant ouïs,
Il m'en fit le récit fidèle.

O nymphe, il faut vous accorder
Ce que votre troupe souhaite;
C'est à moi d'obéir, à vous de commander.
Sachez donc que Bellone, impuissante et muette,
Souffre que ses enfants tâchent de la bannir :

Celle dont les faveurs ont ennobli la France,
Se laisse ôter toute espérance
D'y pouvoir jamais revenir.

Louis consent qu'elle nous quitte :
Elle lui dit en vain que bientôt ses exploits
A l'un et l'autre Rhin auront joint sous ses lois
Les deux ceintures d'Amphitrite.
Il eût pu tenter ces projets,
Mais le repos de ses sujets,
Celui de ses voisins, les soupirs de l'Europe,
Ont à la fois changé l'objet de ses désirs :
Et la savante Calliope
Ne nous chantera plus que jeux et que plaisirs.

Acanthe en eût dit davantage,
Mais on cessa de l'écouter.
Les nymphes, aux transports se laissant emporter,
Du doux nom de la paix remplirent leur rivage.
Toutes plaçoient déjà Louis entre les dieux ;
Elles croyoient[1] que de ces lieux
A la fin Bellone exilée,
D'alarmes pour toujours nous avoit garantis.
Telle éclata la joie, aux noces de Pélée,
Chez les suivantes de Thétis.

Acanthe alla porter l'allégresse au Parnasse ;
Il trouva dans ses bois les doctes nourrissons
Occupés encore aux chansons

1. Var. *Edit de la Haye*, 1715 :

Elles voyoient...

Que chérit le dieu de la Thrace.
Ils disoient qu'un de ses rivaux,
Un conquérant, par ses travaux,
Alloit sous son pouvoir ranger la terre entière :
Adoucissez, dit Acanthe, vos voix;
Chantez la paix donnée; aussi bien, tant d'exploits
Sont une trop ample matière.

Et, vous, divinités, à qui je dois les vers
Qui de jeux et d'amours[1] ont rempli l'univers,
Si j'ai toujours suivi votre troupe immortelle,
Faites qu'étant épris d'une nouvelle ardeur,
Je chante de Louis, non toute la grandeur,
Votre voix y suffiroit-elle?
Vous-même pourriez-vous d'un si rapide cours,
De victoire en victoire, à ce Mars de nos jours,
Accommoder vos sons? Non, déesses, ma lyre
N'a point ce but, et je n'aspire
Qu'à chanter une paix, digne de plus d'autels
Que les combats des immortels.

Le dieu des vers sourit. C'est aux savantes fées
D'en être seules les Orphées,
Non aux hommes, dit-il. Je t'apprends que ton roi
Fera plus pour son nom que ses pareils ni toi[2].
La paix couronnera l'ouvrage de la guerre,
Et, comme Jupiter, ton prince fera voir

1. Var. *Édit de la Haye*, 1715 :

Qui de jeux et d'amour.

2. Var. *Édit. de la Haye*, 1715:

Que tes pareils ni toi...

Qu'il sait par des bienfaits exercer son pouvoir,
Aussi bien qu'user du tonnerre.

L'univers va changer! L'avenir m'est caché,
Ou le temps des beaux-arts s'est enfin rapproché;
Ils refleuriront tous : on verra, dans les nues,
D'autres Louvres, cherchant des routes inconnues,
Toucher de leur sommet la demeure des dieux.
J'évoquerai pour le théâtre
Les grands morts, grands sujets dont je suis idolâtre,
Tandis que, d'autre part, d'un soin laborieux,
Par l'ordre de Louis, cent traducteurs célèbres
Tireront du sein des ténèbres
Ce que Rome et la Grèce ont produit de plus beau :
Homère et ses enfants, ressortis du tombeau,
Vont éterniser votre empire.
Tout deviendra françois : Louis le veut ainsi.
Apollon t'annonce ceci,
Va chez les mortels le redire!

ODE VII[1].

TRADUCTION PARAPHRASÉE DE LA PROSE *Dies iræ.*

[1693.]

Dieu détruira le siècle au jour de sa fureur.
Un vaste embrasement sera l'avant-coureur :

1. Imprimée pour la première fois dans les *OEuvres posthumes,* 1696, p. 262, et ensuite dans les *OEuvres diverses,* édit. 1729, in-8°, t. I, p. 161. La Fontaine a fait mention de cette pièce dans une lettre à son ami de Maucroix.

Des suites du péché long et juste salaire,
Le feu ravagera l'univers à son tour.
Terre et cieux passeront; et ce temps de colère,
Pour la dernière fois fera naître le jour.

Cette dernière aurore éveillera les morts :
L'ange rassemblera les débris de nos corps;
Il les ira citer au fond de leur asile.
Au bruit de la trompette en tous lieux dispersé,
Toute gent accourra. David et la Sibylle
Ont prévu ce grand jour, et nous l'ont annoncé.

De quel frémissement nous nous verrons saisis!
Qui se croira pour lors du nombre des choisis?
Le registre des cœurs, une exacte balance,
Paroîtront aux côtés d'un juge rigoureux.
Les tombeaux s'ouvriront; et leur triste silence
Aura bientôt fait place aux cris des malheureux.

La nature et la mort, pleines d'étonnement,
Verront avec effroi sortir du monument
Ceux que dès son berceau le monde aura vus vivre.
Les morts de tous les temps demeureront surpris
En lisant leurs secrets aux annales d'un livre
Où même leurs pensers se trouveront écrits.

Tout sera révélé par ce livre fatal;
Rien d'impuni. Le juge, assis au tribunal,
Marquera sur son front sa volonté suprême.
Qui prierai-je en ce jour d'être mon défenseur?
Sera-ce quelque juste? Il craindra pour lui-même,
Et cherchera l'appui de quelque intercesseur.

Roi, qui fais tout trembler devant ta majesté,
Qui sauves les élus par ta seule bonté,
Source d'actes bénins et remplis de clémence,
Souviens-toi que pour moi tu descendis des cieux :
Pour moi, te dépouillant de ton pouvoir immense,
Comme un simple mortel tu parus à nos yeux.

J'eus part à ton passage : en perdras-tu le fruit?
Veux-tu me condamner à l'éternelle nuit,
Moi, pour qui ta bonté fit cet effort insigne?
Tu ne t'es reposé que las de me chercher ;
Tu n'as souffert la croix que pour me rendre digne
D'un bonheur qui me puisse à toi-même attacher.

Tu pourrois aisément me perdre et te venger.
Ne le fais point, Seigneur ; viens plutôt soulager
Le faix sous qui je sens que mon âme succombe.
Assure mon salut dès ce monde incertain ;
Empêche malgré moi que mon cœur ne retombe,
Et ne te force enfin de retirer ta main.

Avant le jour du compte efface entier le mien.
L'illustre pécheresse, en présentant le sien,
Se fit remettre tout par son amour extrême ;
Le larron te priant fut écouté de toi.
La prière et l'amour ont un charme suprême.
Tu m'as fait espérer même grâce pour moi.

Je rougis, il est vrai, de cet espoir flatteur ;
La honte de me voir infidèle et menteur,
Ainsi que mon péché, se lit sur mon visage :
J'insiste toutefois, et n'aurai point cessé

Que ta bonté, mettant toute chose en usage,
N'éclate en ma faveur, et ne m'ait exaucé.

Fais qu'on me place à droite, au nombre des brebis ;
Sépare-moi des boucs réprouvés et maudits.
Tu vois mon cœur contrit et mon humble prière ;
Fais-moi persévérer dans ce juste remords :
Je te laisse le soin de mon heure dernière ;
Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les morts.

ODE VIII.

STANCES[1]

SUR LA SOUMISSION QUE L'ON DOIT A DIEU.

[1694.]

Heureux qui, se trouvant trop foible et trop tenté,
Du monde enfin se débarrasse !
Heureux qui, plein de charité,
Pour servir son prochain y conserve sa place !
Différents dans leur vue, égaux en piété,
L'un espère tout de la grâce,
L'autre appréhende tout de sa fragilité.

1. Imprimées pour la première fois dans les *Œuvres posthumes de La Fontaine*, 1696, p. 222. En 1715, on inséra ces stances dans une édition des *Œuvres de Pavillon*, et depuis on les a réimprimées dans les autres éditions de ce poëte, en 1720 et en 1750 (t. II, p. 260), sans faire aucune mention de La Fontaine et de ses œuvres posthumes. Matthieu Marais incline à penser que cette pièce est de Pavillon. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, 1811, in-12, p. 120, et l'édition in-16, p. 157.) Mais le témoignage de Mme Ulrich et l'antériorité de publication semblent prouver que cette pièce est de La Fontaine.

Ce monde, que Dieu même exclut de son partage,
N'est pas le monde qu'il a fait.
C'est ce que l'homme impie ajoute à son ouvrage[1],
Qui fait que son auteur le condamne et le hait.
Observez seulement le peu qu'il vous ordonne,
Et, sans cesse le bénissant,
Usez de son présent, mais tel qu'il vous le donne,
Et vous n'aurez rien fait qui ne soit innocent.

Crois-tu que le plaisir qu'en toute la nature
Le premier être a répandu
Soit un piége qu'il a tendu
Pour surprendre la créature?
Non, non; tous ces biens[2] que tu vois
Te viennent d'une main et trop bonne et trop sage;
Et, s'il en est quelqu'un dont ses divines lois
Ne te permettent pas l'usage,
Examine-le bien, ce plaisir prétendu,
Dont l'appât tâche à te séduire,
Et tu verras, ingrat, qu'il ne t'est défendu
Que parce qu'il te pourroit nuire.

Sans ses lois et l'heureux secours
Qu'elles te fournissent sans cesse,
Comment, avec tant de foiblesse,
Pourrois-tu conserver et tes biens et tes jours?
Exposé chaque instant à mille et mille injures,
Rien ne rassureroit ton cœur épouvanté,
Et ces justes décrets contre qui tu murmures
Font ta plus grande sûreté.

1. Var. *Dans l'édit. des OEuvres de Pavillon :* à cet ouvrage.
2. Var. *Dans l'édit. de Pavillon :* tous les biens.

Voudrois-tu que la Providence
Eût réglé l'univers au gré de tes souhaits,
Et qu'en te comblant de bienfaits,
Dieu t'eût encor soustrait à son obéissance?
Quelle étrange société
Formeroit entre nous l'erreur et l'injustice,
Si l'homme indépendant n'avoit que son caprice
Pour conduire sa volonté!

FIN DES ODES

POÉSIES DIVERSES

POÉSIES DIVERSES

I. IMITATION

D'UN LIVRE INTITULÉ

LES ARRÊTS D'AMOURS[1].

Les gens tenant le parlement d'Amours
Informoient, pendant les grands jours[2],
D'aucuns abus commis en l'île de Cythère.
Par-devant eux se plaint un amant maltraité,
Disant que de longtemps il s'efforce de plaire
A certaine ingrate beauté :
Qu'il a donné des sérénades,
Des concerts et des promenades ;
Item, mainte collation,
Maint bal et mainte comédie ;

1. Publiée pour la première fois avec la première partie des *Contes*, en 1665 (voyez tome III, p. LXXXV), réimprimée dans l'édition de 1667, première partie, p. 72 ; dans l'édition de 1669, première partie, p. 49 ; insérée enfin dans les *OEuvres diverses*, édit. de 1729, in-8°, t. I, p. 17.

2. Les tribunaux des grands jours étaient des espèces de cours d'assises, composées de juges délégués par le parlement dans les provinces du royaume, sous le bon plaisir du roi, pour amender et corriger les abus commis par les juges subalternes.

A consacré le plus beau de sa vie
A l'objet de sa passion ;
S'est tourmenté le corps l'âme,
Sans pouvoir obliger la dame
A payer seulement d'un souris son amour.
Partant, conclut que cette belle
Soit condamnée à l'aimer à son tour.

Fut allégué d'autre part à la cour :
Que plus la dame étoit cruelle,
Plus elle avoit d'embonpoint et d'attraits :
Que, perdant ses appas, Amour perdoit ses traits ;
Qu'il avoit intérêt au repos de son âme ;
Que quand on a le cœur en flamme
Le teint n'en est jamais si frais ;
Qu'il étoit à propos pour la grandeur du prince
Qu'elle traitât ainsi toute cette province,
Fît mille soupirants sans faire un bienheureux,
Dormît à son plaisir, conservât tous ses charmes,
Augmentât les tributs de l'empire amoureux,
Qui sont les soupirs et les larmes ;
Que souffrir tel procès étoit un grand abus ;
Et que le cas méritoit une amende.
Concluant, pour le surplus,
Au renvoi de la demande.

Le procureur d'Amours intervint là-dessus,
Et conclut aussi pour la belle.
La cour, leurs moyens entendus,
La renvoya, permis d'être cruelle,
Avec dépens et tout ce qui s'ensuit.

Cet arrêt fit un peu de bruit
Parmi les gens de la province.
La raison de douter étoit tous les cadeaux,
Bijoux donnés, et des plus beaux.
Qui prend se vend ; mais l'intérêt du prince,
Souvent plus fort qu'aucunes lois,
L'emporta de quatre ou cinq voix.

II. LE DIFFÉREND

DE BEAUX-YEUX ET DE BELLE-BOUCHE[1].

Belle-Bouche et Beaux-Yeux plaidoient pour les honneurs
Devant le juge d'Amathonte.
Belle-Bouche disoit : « Je m'en rapporte aux cœurs,
Et leur demande s'ils font compte
De Beaux-Yeux ainsi que de moi.
Qu'on examine notre emploi,
Nos traits, nos beautés et nos charmes.
Que dis-je ? notre emploi ! J'ai bien plus d'un métier;
Mais j'ignore celui de répandre des larmes :
De bon cœur je le laisse à Beaux-Yeux tout entier.
Je satisfais trois sens ; eux, seulement la vue.
Ma gloire est bien d'autre étendue ;
L'ouïe et l'odorat ont part à mes plaisirs.
Outre qu'aux doux propos je joins les chansonnettes,
Belle-Bouche fait des soupirs

1. Cette pièce fut publiée d'abord dans la troisième partie des *Contes*, 1671, p. 112, et réimprimée ensuite dans les *OEuvres diverses*, édit. de 1729, t. I, p. 6.

Tels à peu près que les zéphyrs
En la saison des violettes.
Je sais par cent moyens rendre heureux un amant,
Vous me dispenserez de vous dire comment.
S'il s'agit entre nous d'une conquête à faire,
On voit Beux-Yeux se tourmenter :
Belle-Bouche n'a qu'à parler [1];
Sans artifice elle sait plaire.
Quand Beaux-Yeux sont fermés, ce n'est pas grande affaire.
Belle-Bouche à toute heure étale des trésors :
La nacre est en dedans, le corail en dehors.
Quand je daigne m'ouvrir, il n'est richesse égale.
Les présents que nous fait la rive orientale
N'approchent pas des dons que je prétends avoir.
Trente-deux perles se font voir,
Dont la moins belle et la moins claire
Passe celle que l'Inde a dans ses régions :
Pour plus de trente-deux millions
Je ne m'en voudrois pas défaire. »
Belle-Bouche ainsi harangua.

Un amant pour Beaux-Yeux parla,
Et, comme on peut penser, ne manqua pas de dire
Que c'est par eux qu'Amour s'introduit dans les cœurs.

1. L'auteur du dialogue en prose dont on a parlé dans l'introduction fait dire ici à la bouche : « Ce sont mes paroles qui charment quelquefois par leur douceur, qui étonnent par leurs menaces, qui attirent par leurs promesses, et qui, quoi qu'elles fassent, gagnent toujours quelque empire sur les âmes, et font connoître qu'il n'y a rien de plus élevé qu'elles, puisqu'elles sont filles de la raison et de l'intelligence. »

(*Dialogue des yeux et de la bouche,* dans le *Recueil des pièces en prose* de Sercy, 1658, in-12, p. 269.)

« Pourquoi leur reprocher les pleurs?
Il ne faut donc pas qu'on soupire?
Mais tous les deux sont bons ; Belle-Bouche a grand tort :
Il est des larmes de transport ;
Il est des soupirs au contraire
Qui fort souvent ne disent rien.
Belle-Bouche n'entend pas bien
Pour cette fois-là son affaire.
Qu'elle se taise, au nom des dieux,
Des appas qui lui sont départis par les cieux.
Qu'a-t-elle sur ce point qui nous soit comparable?
Nous savons plaire en cent façons ;
Par l'éclat, la douceur et cet art admirable
De tendre aux cœurs des hameçons.
Belle-Bouche le blâme, et nous en faisons gloire.
Si l'on tient d'elle une victoire,
On en tient cent de nous ; et pour une chanson
Où Belle-Bouche est en renom,
Beaux-Yeux le sont en plus de mille.
La cour, le Parnasse et la ville
Ne retentissent tout le jour
Que du mot de Beaux-Yeux et de celui d'Amour.
Dès que nous paroissons chacun nous rend les armes.
Quiconque nous appelleroit
Enchanteurs, il ne mentiroit,
Tant est prompt l'effet de nos charmes.
Sous un masque trompeur leur éclat fait si bien
Que maint objet tel quel, en plus d'une rencontre,
Par ce moyen passe à la montre.
On demande qui c'est, et souvent ce n'est rien.
Cependant Beaux-Yeux sont la cause
Qu'on prend ce rien pour quelque chose.

Belle-Bouche dit : J'aime ; et le disons-nous pas
Sans aucun bruit ? Notre langage,
Muet qu'il est, plaît davantage
Que ces perles, ce chant et ces autres appas
Avec quoi Belle-Bouche engage.
L'avocat de Beaux-Yeux fit sa péroraison
Des regards d'une intervenante.
Cette belle approcha d'une façon charmante ;
Puis il dit en changeant de ton :
J'amuse ici la cour par des discours frivoles ;
Ai-je besoin d'autres paroles
Que des yeux de Phyllis ? Juge, regardez-les,
Puis prononcez votre sentence :
Nous gagnerons notre procès. »

Phyllis eut quelque honte, et puis sur l'assistance
Répandit des regards si remplis d'éloquence
Que les papiers tomboient des mains.
Frappé de ces charmes soudains,
L'auditoire inclinoit pour Beux-Yeux dans son âme.
Belle-Bouche, en faveur des regards de la dame
Voyant que les esprits s'alloient préoccupant,
Prit la parole et dit : « A cette rhétorique
Dont Beaux-Yeux vont ainsi les juges corrompant,
Je ne veux opposer qu'un seul mot pour réplique.
La nuit mon emploi dure encor ;
Beaux-Yeux sont lors de peu d'usage :
On les laisse en repos, et leur muet langage
Fait un assez froid personnage. »
Chacun en demeura d'accord.
Cette raison régla la chose :
On préféra Belle-Bouche à Beaux-Yeux :

En quelques chefs pourtant ils eurent gain de cause.
Belle-Bouche baisa le juge de son mieux[1].

III. VIRELAI

SUR LES HOLLANDOIS[2].

À vous, marchands de fromage,
Salut, révérence, hommage;
À vous, marchands de fromage.
C'est à vous d'être en ombrage
De ce terrible équipage
Qu'on fait sur votre rivage[3].
C'est vous, pêcheurs de haran,
C'est vous, vendeurs de safran,
Qui prétendez d'un fromage
Faire au soleil un écran.
Peuple hérétique et maran[4],
Ennemi du Vatican,

1. Dans le dialogue en prose, les yeux et la bouche se promettent mutuellement de vivre en bonne intelligence; « mais il n'y a que le cœur qui la plupart du temps n'est pas d'accord avec eux, et le malheur est qu'il est caché en un lieu secret où l'on ne découvre pas ses fourbes ».

2. Publié pour la première fois à la suite d'une lettre de M[me] de Montmorency, datée de Bagnolet, le 1[er] mai 1672, dans la *Correspondance de Bussy de Rabutin,* lettre CLXVIII, t. V, p. 235 de l'édit. de 1727, in-12.

3. Au commencement de l'année 1672, Louis XIV avait fait attaquer par l'Angleterre, son alliée, la flotte des Hollandais qui revenait de Smyrne. Il fit suivre cette attaque d'une déclaration de guerre de la France contre la Hollande, et il alla ensuite en Flandre se mettre à la tête d'une armée de cent soixante et dix mille hommes, la plus belle, la mieux équipée, la mieux disciplinée qu'on eût encore vue en France.

4. *Maran, marane,* infidèle; nom qu'on donnait aux Maures et aux Juifs; de l'espagnol *marrano.*

Sur qui va fondre l'orage,
C'est trop faire de cancan
Et parler en maître Jean ;
Il faut changer de langage
Et baisser de plus d'un cran
Cette fierté de courage.
En vain votre aréopage,
Votre nouvelle Carthage,
Met toute chose en usage
Pour détourner l'ouragan
Et vous sauver du naufrage.
La foudre part du nuage
Et va sécher marécage,
Rompre digue et ouatergan[1].
Vous avez beau mettre en gage
La jupe et le calandran[2],
Appeler le Castillan,
Le Walon et le Flaman,
Le Maure et l'Européan ;
Vous avez beau, comme un pan[3],
Déployer votre plumage
Et faire grand étalage
De bois, de mâts, de cordage
Et de soldats de louage ;
Votre lâche paysan,
Plus poltron à l'abordage
Et plus timide qu'un fan[4],

1. Fossés à écluses servant à l'écoulement des eaux. Ce mot est encore en usage dans les parties marécageuses du département du Nord.

2. Vêtement formé d'une étoffe lisse (W.)

3. Pour *paon*, par licence poétique.

4. Pour *faon*

Tournera bientôt visage,
Et sera comme un crocan[1].
Mandez lettres et message
Chez le Goth et l'Alleman,
Et dans tout le voisinage ;
Criez au meurtre, à l'outrage;
On me pille, on me saccage;
Proposez un arbitrage,
Offrez des places d'otage ;
Eussiez-vous pour partisan
Belzébut, Léviathan
Et les pages de Satan,
Malgré votre tripotage
Et votre patelinage,
Notre roi vaillant et sage,
Notre invincible sultan
Ruinera ville et pacage,
Mettra votre or au pillage,
Vos personnes au carcan
Et vos meubles à l'encan.
Ainsi l'on voit le milan,
A travers ronce et feuillage,
Fondre dessus l'ortolan,
La corneille ou le faisan;
De même le cormoran
Gobe dans l'eau l'éperlan,
La sardine et le merlan.
Jamais le grand Tamerlan
Ne fit chez le musulman
Tant de bruit ni de ravage

1. *Crocan*, ainsi écrit pour *croquant*.

Lorsqu'il vainquit le Persan,
Extermina le soudan,
Et qu'il mit en esclavage
L'illustre mahométan
Qu'il traîna dans une cage.
De son heureux mariage
Avec l'infante du Tage[1]
Doit naître un puissant lignage
Qui portera le carnage
Jusqu'aux terres du Liban,
Qui détruira l'Alcoran,
Et du monarque ottoman
Arrachera le turban.
Tandis, pour apprentissage
Il verra dans son bas âge
Louis commencer l'ouvrage,
Lui tracer route et passage,
Et d'un superbe héritage
Augmenter son apanage.
Je ne suis sorcier ni mage,
Mais je prédis et je gage
Qu'on verra croître l'herbage
Dans les places d'Amsterdan[2],
Que Dordrech et Rotterdan[3]
Ne seront qu'un ermitage,
Qu'un lieu désert et sauvage.
Croyez-moi, pliez bagage,
Rompez trafic et ménage,
Vendez cruches et laitage,

1. Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, fille de Philippe IV, roi d'Espagne.
2 et 3. Pour Amsterdam et Rotterdam par licence poétique.

Et passez à l'Indostan,
Dans quelque île de sauvage,
De nègre ou d'anthropophage :
Allez chez le prêtre Jean [1]
Débiter l'orviétan,
La clinquaille et le ruban,
Et faire le personnage
De médecin, d'artisan,
De juif ou de charlatan.
Mais, ma foi, c'est grand dommage
De s'amuser davantage
A barbouiller cette page
Pour y peindre votre image ;
Et chercher depuis Adan,
Depuis Sem, Japhet et Can [2],
Jusques aux neiges d'antan [3],
Toutes les rimes en an,
Pour les avaleurs de bran.
Bonjour, bonsoir, et bon an.
Quand le pinson au bocage
Commencera son ramage ;
Dès que le premier fourrage
Nous permettra le voyage,
Vous verrez que mon présage
N'est rien moins qu'un badinage,

1. Souverain imaginaire auquel on donnait de vastes États que les Portugais plaçaient tantôt au Thibet, ou dans la haute Asie, et tantôt dans l'Abyssinie.

2. *Can* pour Cham, par licence poétique.

3. De l'an passé. Villon a fait une célèbre ballade dont le refrain est :

Mais où sont les neiges d'antan?

« Où sont les neiges de l'an dernier? »

Et qu'un conte de roman.
A vous, marchands de fromage,
A vous, pêcheurs de haran,
Salut, révérence, hommage,
A vous marchands de fromage.

IV[1].

JANOT ET CATIN.

STANCES[2].

Un beau matin,
Trouvant Catin,
Toute seulette,
Pris son tetin
De blanc satin,
Par amourette :
Car de galette
Tant soit mollette

1. Imprimé pour la première fois dans le recueil des *Nouveaux Contes*, 1675, in-12, p. 125, puis réimprimé dans la seconde édition du même recueil, 1676, p. 129 ; et ensuite inséré dans les *OEuvres diverses*, édit. de 1729, t. I, p. 12.

2. J'ai composé ces stances en vieux style, à la manière du *Blason des Fausses Amours* et de celui des *Folles Amours*, dont l'auteur est inconnu. Il y en a qui les attribuent à l'un des Saint-Gelais : je ne suis pas de leur sentiment, et je crois qu'ils sont de Cretin *. (*Note de La Fontaine.*)

* Il y a des erreurs dans cette note de notre poëte. Le Duchat, dans la préface de son édition du *Blason des Fausses Amours*, qui est à la suite des *Quinze Joies du mariage*, la Haye, 1726, in-12, p. 214, relève cette assertion, et prouve que le *Blason des Faulces Amours* est de frère Guillaume Alexis, religieux de Lire, prieur de Bussy. Quant au *Loyer des Folles Amours*, il est de Cretin, si l'on s'en rapporte à La Croix du Maine. Cependant Coustelier ne l'a point inséré dans son édition des OEuvres de ce poëte, 1723, in-8°.

Moins friand suis, pour le certain.
« Adonc, me dit la bachelette[1],
Que votre coq cherche poulette;
Ici ne fera grand butin. »

Telle censure
Ne fut si sûre
Qu'elle espéroit;
De ma fressure[2]
Dame luxure
Jà s'emparoit.
En tel détroit
Mon cas étoit,
Que je quis[3] meilleure aventure.
Catin ce jeu point n'entendoit:
Mieux attaquois, mieux défendoit:
Dont je souffris peine très-dure.

Pendant l'étrif[4],
D'un ton plaintif
Dis chose telle :
« Las ! moi chétif
En son esquif
Caron m'appelle.
Cessez donc, belle,

1. La jeune fille.
2. De mon cœur et de mes entrailles.

Que pour toi dans ma *fressure*
L'amour fait son arsenal.
(*Parnasse des Muses.*)

3. Je demandai ; je cherchai ; du verbe *querre*
4. Le débat, la querelle.

D'être cruelle
A cettui votre humble captif ;
Il est à vous foie et ratelle [1].
— Bien grand merci, répondit-elle ;
Besoin n'ai d'un tel apprentif.

JANOT.

Je vous affie [2]
Et certifie
Que quelque jour
J'ai bonne envie
Ne vous voir mie
Dure à l'étour [3].
Le dieu d'Amour
Sait plus d'un tour,
Que votre cœur trop ne s'y fie ;
Car, quant à moi, j'ai belle paour [4]
Qu'à vous férir [5] n'ait le bras gourd [6].
Le contemner [7] est donc folie.

CATIN.

Vous n'avez pas
Bien pris mon cas,

1. Il est à vous du foie et de la rate, c'est-à-dire tout entier.
2. Je vous promets, je vous assure.
3. C'est-à-dire j'ai bonne envie de ne pas vous voir tenir ferme au choc ou au combat.

L'oiseau revint...
De quoy il fist à son retour
Un fort et merveilleux *estour* ;
Car un aigle abattit.

(*L'Art de fauconnerie.*)

4. J'ai belle peur
5. Vous attaquer, vous frapper.
6. Perclus, engourdi.
7. Mépriser.

Ne ma sentence.
De tomber, las !
D'Amour ez las !
Ne fais doutance,
Mais telle offense,
En conscience,
Ne commettrois pour cent ducats.
Que ce soit donc votre plaisance
De me laisser en patience,
Et de finir cet altercas[1].

JANOT.

Alors qu'on use
De vaine excuse,
C'est grand défaut.
Telle refuse
Qui après muse,
Dont bien peu chault[2];
Car point ne fault[3]
Tout homme caut[4]
A chercher mieux quand on l'amuse.
Dont je conclus qu'en amour faut
Battre le fer quand il est chaud,
Sans chercher ni détour ni ruse.

Onc en amours
Vaines clamours
Ne me reviennent;

1. Cette dispute, cette altercation.
2. Peu importe.
3. Ne manque, du verbe falloir.
4. Fin, rusé, du mot latin *cautus*.

Roses et flours [1],
Tous plaisants tours,
Mieux y conviennent.
Assez tôt viennent,
Voire proviennent
Du temps qu'on perd douleurs et plours [2].
Faut que tels cas aux gens surviennent.
C'est bien raison qu'ils entretiennent
En tout déduit [3] leurs plus beaux jours. »

Ainsi prêchois,
Et j'émouvois
Cette mignonne;
Mes mains fourrois ;
Usant des droits
Qu'Amour nous donne.
Humeur friponne
Chez la pouponne
Se glissa lors en tapinois.
Son œil me dit en son patois :
Berger, berger, ton heure sonne.
J'entendis clair; car il n'est homme
Plus attentif à telle voix.
Ami lecteur, qui ceci vois,
Ton serviteur, qui Jean se nomme,
Dira le reste une autre fois.

1. Fleurs.
2. Pleurs.
3. Plaisir, jouissance.

V. PRÉDICTIONS

POUR LES QUATRE SAISONS DE L'ANNÉE, MISES DANS UN ALMANACH DONNÉ A MADAME DE MONTESPAN PAR MADAME DE FONTANGES, LE PREMIER DE L'AN [1].

[1680.]

JANVIER, FÉVRIER ET MARS[2].

Tout est fait pour Louis ; et, dans leur consistoire,
Les dieux ont résolu de suivre ses désirs.
Mars a passé le Rhin jusqu'ici pour sa gloire;
L'Amour le va bientôt passer pour ses plaisirs[3].

AVRIL, MAI ET JUIN.

Le retour des zéphyrs nous annonçoit la guerre ;
Les cœurs sont à présent pleins d'un autre souci[4] :

1. Cette pièce fut publiée dans le *Nouveau Choix de pièces de poésie* de Duval de Tours, 1715, t. II, p. 15, et ensuite dans les *OEuvres diverses*, édit. 1729, t. I, p. 117 ; mais nous en avons retrouvé une copie dans les manuscrits de Coulanges, qui sont à la bibliothèque de l'Arsenal, trois volumes in-4°, t. I, p. 192. Dans le manuscrit, outre les renseignements qui sont dans l'intitulé de cette pièce, il est dit encore que l'amanach donné par Mme de Fontanges à Mme de Montespan était garni d'or et de diamants ; qu'il était écrit à la main sur du vélin, et que M. de La Fontaine est l'auteur des vers. Dans le recueil de Duval, comme dans les *OEuvres diverses*, cet intitulé était à tort ainsi conçu : *Vers mis au bas d'un almanach donné pour étrenne par le roi à madame de Fontanges en* 1681. (W.)

2. Var. Dans le manuscrit de l'Arsenal, au-devant de chaque quatrain, on lit les noms des saisons : *hiver, printemps, été, automne,* au lieu des noms des trois mois qui y correspondent.

3. Le mariage du dauphin de France avec Marie-Anne-Victoire de Bavière était arrêté depuis longtemps, et la princesse se disposait à passer le Rhin pour venir en France le conclure.

4. A la fin de 1679, Louis XIV avait signé la paix avec toutes les puissances.

Et jamais le printemps n'amena sur la terre
Tant d'amoureux désirs que fera celui-ci.

JUILLET, AOUT ET SEPTEMBRE.

Flore a fait son devoir; Cérès, Bacchus, Pomone
Feront aussi le leur, si je lis dans les cieux :
Un printemps éternel, une éternelle automne,
En faveur de Louis vont régner dans ces lieux[1].

OCTOBRE, NOVEMBRE ET DÉCEMBRE.

Des fruits d'un doux hymen je vois l'heureux présage,
Avant que de cet an l'on ait atteint le bout :
Il doit naître un enfant qui surmonteroit tout,
Si son aïeul n'avoit achevé cet ouvrage.

VI. LE SONGE.

POUR MADAME LA PRINCESSE DE CONTI[2].

[1689.]

La déesse Conti[3] m'est en songe apparue :
Je la crus de l'Olympe ici-bas descendue.

1. VAR. Dans le manuscrit de l'Arsenal, on lit :

Le sort le veut ainsi, Louis ainsi l'ordonne;
Son vouloir est le sort, ses ministres les dieux.

2. *OEuvres posthumes*, 1696, in-12, p. 165, et *OEuvres diverses*, édit. 1729, t. I, p. 132. La Fontaine, dans le carnaval de 1689, avait vu la jeune princesse douairière de Conti parée et prête à partir pour le bal. Il en rêva la nuit. Tel est le sujet de ces vers, qu'il envoya le jour suivant à la princesse. Matthieu Marais a eu de cette pièce deux copies différentes : on n'en connaît qu'une seule aujourd'hui.

3. C'est de Marie-Anne ou Anne-Marie de Bourbon, fille du roi et de Mlle de La Vallière, dont il est ici question. Elle naquit le 2 octobre 1666, et mourut le 3 mai 1739. Alors veuve de Louis-Armand de Conti, elle était,

Elle étaloit aux yeux tout un monde d'attraits,
Et menaçoit les cœurs du moindre de ses traits.
Fille de Jupiter, m'écriai-je à sa vue,
On reconnoît bientôt de quel sang vous sortez.
L'air, la taille, le port, un amas de beautés,
Tout excelle en Conti ; chacun lui rend les armes.
Sa présence en tous lieux fera dire toujours :
    Voilà la fille des Amours;
    Elle en a la grâce et les charmes.
On ne dira pas moins, en admirant son air,
    C'est la fille de Jupiter.
Quand Morphée à mes sens présenta son image,
Elle alloit en un bal s'attirer maint hommage.
Je la suivis des yeux ; ses regards et son port
Remplissoient en chemin les cœurs d'un doux transport.
Le songe me l'offrit par les Grâces parée ;
Telle aux noces des dieux ne va point Cythérée :
Telle même on ne vit cette fille des flots
Du prix de la beauté triompher dans Paphos.
Conti me parut lors mille fois plus légère
Que ne dansent au bois la nymphe et la bergère :
L'herbe l'auroit portée ; une fleur n'auroit pas
    Reçu l'empreinte de ses pas :
Elle sembloit raser les airs à la manière
    Que les dieux marchent dans Homère.
    Ceci n'est-il point trop savant?
Des éruditions la cour est ennemie :

lorsque La Fontaine composa cette pièce, princesse douairière de Conti ; et on la désignait toujours ainsi pour la distinguer de l'autre princesse de Conti, ou de Marie-Thérèse de Bourbon, petite-fille du grand Condé, mariée au prince de La Roche-sur-Yon, ou au second prince de Conti, frère d'Armand.

Même on les voit assez souvent
Rebuter par l'académie.
Hélas! en cet endroit mon songe fut trop court;
Je sentis effacer de si douces images;
Et, la nuit ramenant les entretiens du jour,
Je me représentai de perfides courages[1];
Je ramassai les bruits que de divers endroits
Vient reprendre chez nous la déesse aux cent voix,
Qui du songe inventeur imite les ouvrages.
Morphée, accompagné de ses plus noirs démons,
Me peignit cent États brouillés en cent façons.
A Conti succéda ce que fait l'Angleterre :
Je ne vis qu'un chaos plein d'appareils de guerre.
Que les enfants de Mars ont un différent air
De la fille de Jupiter!
Songe, par qui me fut son image tracée,
Ne reviendrez-vous plus l'offrir à ma pensée?
En finissant trop tôt vous causez trop d'ennuis.
Faites de vos faveurs un plus juste partage;
Et revenez toutes les nuits,
Ou durez un peu davantage.

1. Var. *OEuvres diverses de* 1729 : Des perfides courages.

VII. ÉPITHALAME[1].

[L'HYMÉNÉE ET L'AMOUR.]

A LL. AA. SS. MADEMOISELLE DE BOURBON
ET MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI[2].

[1688.]

Hyménée et l'Amour vont conclure un traité
Qui les doit rendre amis pendant longues années.
Bourbon, jeune divinité,
Conti, jeune héros, joignent leurs destinées.
Condé l'avoit, dit-on, en mourant souhaité.
Ce guerrier, qui transmet à son fils en partage
Son esprit, son grand cœur avec un héritage
Dont la grandeur non plus n'est pas à mépriser,
Contemple avec plaisir de la voûte éthérée

1. Imprimé pour la première fois dans les *OEuvres posthumes*, 1696, p. 121; réimprimé dans les *OEuvres diverses*, édit. de 1729, t. I, p. 125; inséré dans l'édition des Fables faite à Londres en 1708, fable CCXXVI. C'est dans l'édition de Paris, 1715, qu'on a mis, pour la première fois, dans le titre, *l'Hyménée et l'Amour*.

2. Marie-Thérèse de Bourbon, dite Mademoiselle de Bourbon, fille aînée de Henri-Jules, prince de Condé, et d'Anne de Bavière, fut mariée, par dispense du pape, à Versailles, le 29 juin 1688, à François-Louis de Bourbon, prince de Conti. C'est au sujet de ce mariage que La Fontaine fit cet épithalame. Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*, donne pour femme à François-Louis de Bourbon-Conti Adélaïde de Bourbon. Il se trompe : elle se nommait Thérèse de Bourbon. C'est sa seconde fille qui fut nommée Louise-Adélaïde. (Voyez Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la Maison de France*, troisième édition in-folio, 1726, t. I, p. 348-350.) François-Louis de Bourbon était né le 30 avril 1664, et Marie-Thérèse de Bourbon le 1er février 1666.

Que ce nœud s'accomplit, que le prince l'agrée,
Que Louis aux Condés ne peut rien refuser.

Hyménée est vêtu de ses plus beaux atours;
Tout rit autour de lui, tout éclate de joie :
Il descend de l'Olympe environné d'Amours
Dont Conti doit être la proie :
Vénus à Bourbon les envoie.
Ils avoient l'air moins attrayant
Le jour qu'elle sortit de l'onde,
Et rendit surpris notre monde
De voir un peuple si brillant.
Le chœur des muses se prépare ;
On attend de leurs nourrissons
Ce qu'un talent exquis et rare
Fait estimer dans nos chansons.
Apollon y joindra ses sons;
Lui-même il apporte sa lyre.
Déjà l'amante de Zéphyre,
Et la déesse du matin,
Des dons que le printemps étale,
Commencent à parer la salle
Où se doit faire le festin.

O vous, pour qui les dieux ont des soins si pressants,
Bourbon, aux charmes tout-puissants,
Ainsi qu'à l'âme toute belle,
Conti, par qui sont effacés
Les héros des siècles passés,
Conservez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle!
Vous possédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
Les grâces et l'esprit, seuls soutiens de l'amour.

Dans la carrière aux époux assignée,
Prince et princesse, on trouve deux chemins :
L'un de tiédeur, commun chez les humains;
La passion à l'autre fut donnée.

N'en sortez point; c'est un état bien doux,
Mais peu durable en notre âme inquiète.
L'amour s'éteint par le bien qu'il souhaite;
L'amant alors se comporte en époux.
Ne sauroit-on établir le contraire,
Et renverser cette maudite loi?
Prince et princesse, entreprenez l'affaire;
Nul n'osera prendre exemple sur moi.
De ce conseil faites expérience;
Soyez amants fidèles et constants[1].
S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne soyez époux qu'à soixante ans.

Vous ne changerez point : écoutez Calliope:
Elle a pour votre hymen dressé cet horoscope.

Pratiquer tous les agréments
Qui des époux font des amants,
Employer sa grâce ordinaire,
C'est ce que Conti saura faire.
Rendre Conti le plus heureux

1. Il n'en fut pas malheureusement ainsi, et l'on peut consulter à ce sujet les *Fragments de lettres de* Madame, 1788, in-12, t. II, p. 217. Le prince de Conti devint amoureux d'une de ses belles-sœurs : c'était Anne-Louise-Bénédicte de Bourbon, la troisième des quatre sœurs de sa femme, depuis célèbre sous le nom de duchesse du Maine ; elle avait dix ans de moins que la princesse de Conti, et était née le 8 novembre 1676; elle fut mariée le 19 mars 1692 à Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils naturel de Louis XIV et de Mme de Montespan.

Qui soit dans l'empire amoureux,
Trouver cent moyens de lui plaire,
C'est ce que Bourbon saura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour
Qu'il naîtroit d'eux un jeune Amour
Plus beau que l'enfant de Cythère,
En un mot semblable à son père[1].
Former cet enfant sur les traits
Des mots les plus parfaits,
C'est ce que Bourbon saura faire;
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'est à quoi Bourbon n'entend rien.

VIII. IDYLLE[2].

L'AMOUR VENGÉ.

A PHILLIS.

C'est un terrible enfant que l'Amour en colère.
Si vous le connoissiez, Phyllis,
Peut-être seriez-vous plus tendre, ou moins sévère;
Du moins m'écririez-vous lorsque je vous écris.

1. Marie-Thérèse de Bourbon eut sept enfants de son mariage avec le prince de Conti. Quatre seulement vécurent : deux garçons et deux filles.

2. Imprimée pour la première fois dans l'édition des *Fables de La Fontaine*, in-12, Londres, 1708, chez Paul et Isaak Vaillant, p. 376, fable CCXLVII. On a certainement eu tort de faire une fable de cette pièce; mais elle a été publiée peu d'années après la mort de notre poëte, sans qu'aucun de ses contemporains ait protesté. Elle n'a paru depuis dans aucun recueil sous un autre nom. Il est donc probable qu'elle est de La Fontaine. Le sujet ressemble à celui de Daphnis et Alcimadure; mais notre poëte s'est plu à traiter dans ses fables plus d'une fois le même sujet. J'ai des raisons de croire que cette pièce faisait partie d'une lettre particulière. (W.)

Écoutez. Un berger, je l'appelle Sylvandre,
Aima jadis une jeune beauté :
Jamais berger ne fut plus tendre;
Mais aussi, d'un autre côté,
Jamais bergère dans le monde
N'eut plus de sévérité.
Chloris, c'étoit son nom, comme vous étoit blonde,
Peu grande; attrait encor : car, Phyllis, entre nous,
Ces tailles riches que l'on vante
Ne sont pas si riches qu'on chante :
Quant à moi, franchement, car chacun a ses goûts,
Je n'aime pas une géante.
Chloris avoit enfin la taille comme vous,
Une démarche nonchalante.
De l'embonpoint passablement,
Mille attraits dans ses yeux, paroissoit complaisante,
Parloit peu, rioit aisément,
Faisoit des vers parfois, étoit insinuante,
Avoit la réponse présente,
Et railloit agréablement;
En un mot, comme vous, la bergère charmante
Avoit beaucoup d'esprit et beaucoup de beauté;
Mais, comme vous aussi, beaucoup de cruauté;
S'entend pour son amant, car pour les autres hommes
Elle s'humanisoit assez.
Cela se fait, Phyllis, dans le siècle où nous sommes :
Pourquoi l'eût-on pas fait dans les siècles passés?
Qu'y faire? du berger c'étoit la destinée.

Six mois se passent, une année,
Sans que de sa Chloris le berger obtînt rien.
Lorsqu'il lui disoit des tendresses,

L'ingrate changeoit d'entretien;
Loin de répondre à ses caresses,
L'ingrate s'emportoit, lui faisoit cent rudesses,
Le berger prenoit tout en bien.
Franchement, vous autres maîtresses,
Vous prenez certains airs que je ne sais comment
Nous vous aimons un seul moment.
Qu'y faire encor? c'est notre étoile;
Nous avons sur les yeux un voile.

Sylvandre persista toujours,
L'ingrate fut toujours ingrate :
Mais comme tout amant se flatte,
Sylvandre se flatta, qu'à la fin ses amours
Prendroient peut-être un meilleur cours.
Il faut, s'écria-t-il, que, pour fléchir ma belle,
Je m'absente pour quelques jours;
Si ma maîtresse m'est cruelle,
C'est qu'elle me voit trop souvent.
Il part, ce ne fut pas pourtant
Sans faire sur mon cœur maint effort qui l'accable :
Le remède est parfois aussi grand que le mal;
Mais, Phyllis, que peut faire un amant misérable?
Qu'il soit près, qu'il soit loin, pour lui tout est égal
Quand sa bergère est inhumaine.

Revenons au berger. Cet amant malheureux
Ajouta d'un ton langoureux :
Si Chloris connoissoit ma peine,
Peut-être que son cœur répondroit à mes vœux;
Apprenons-lui ce que j'endure,
Aussi ne le sait-elle point;

Elle ne m'a jamais écouté sur ce point;
Si l'ingrate le sait, seroit-elle si dure
De laisser mourir un amant?
Écrivons. Le berger prend alors des tablettes,
En vers lugubres peint son amoureux tourment,
Les envoie à Chloris. Tel parti cependant,
De l'humeur dont vous êtes faites,
N'est pas toujours trop sûr, ingrate que vous êtes;
J'en ai fait mille fois autant;
Mais vous n'en êtes pas plus tendre;
Autant en emporte le vent.
Autant en prit-il à Sylvandre.
La bergère toujours eut un cœur de rocher;
Elle ne daigna point répondre à l'élégie,
Et l'amant malheureux (ceci doit vous toucher)
S'abandonna si fort à la mélancolie,
Que quelques jours après il en perdit la vie.

Ce n'est pas tout, Phyllis,
Il arriva bien pis,
Et la catastrophe est terrible.
Amour, dès ce moment, se vengea de Chloris :
Elle n'a pas plus tôt appris
Que le berger n'est plus, qu'elle devient sensible.
Tout éperdue, en ce moment,
Elle veut courir après l'ombre
De ce tendre et parfait amant,
Qu'elle a mis dans le monument.
Oui, j'irai dans le manoir sombre,
Dit-elle, où t'ont réduit mes injustes rigueurs.
Si je n'ai pu forcer les dures destinées,
Et t'aimer sur la terre, ah! berger, si je meurs,

Du moins je t'aimerai dans les champs Élysées.
Et du moment, fondant en pleurs,
On s'aperçoit qu'elle se pâme,
Et qu'elle est prête à rendre l'âme.
Conclusion, Chloris mourut.
Caron lui passa l'onde noire.
Tout le Styx, pour la voir, dès l'instant accourut;
Et dès que Sylvandre parut :
Cher Sylvandre, dit-elle, écoute mon histoire,
De toutes mes rigueurs oubliant la mémoire...
Elle alloit faire un long récit ;
Mais Sylvandre l'interrompit:
Dans le fleuve d'oubli, dit-il, je viens de boire.
Si j'aimois avant mon trépas,
C'est ce que j'aurois peine à croire;
Mais je sais bien, Chloris, qu'au moins je n'aime pas.
Maux et chagrins ici finissent :
Surtout du dieu d'amour nous ignorons les lois ;
Et si dans ces bas lieux nous aimons quelquefois,
C'est lorsque les dieux nous punissent.

IX. RÉPONSE D'UNE DAME

A

UN SONGE DE SON AMANT [1].

Tenir entre ses bras sa belle toute nue,
De sa seule pudeur à regret défendue,

1. Imprimée pour la première fois, sous le nom de La Fontaine, dans le *Nouveau Choix de pièces de poésie* de Duval de Tours, 1715, t. I, p. 63,

Et perdre en vains respects ce précieux moment,
C'est rêver, je l'avoue, et bien profondément,
Que d'avoir tant de retenue.

Il faut être en amour un peu plus hasardeux.
Si la belle revient en pareil équipage,
Moins de respect, plus de courage :
Vous ne serez jamais heureux,
Si vous êtes toujours si sage.

Il est de certains temps où, maître à votre tour,
Vous pouvez sans scrupule exercer votre empire.
En ces occasions notre honneur a beau dire,
Un brave homme n'en doit croire que son amour.
Ne me vantez donc plus le pouvoir de mes charmes ;
L'accueil dont vous avez régalé mes attraits,
De tout ce que j'ai cru sur la foi de vos larmes
Me désabuse pour jamais.
Dans ce songe discret leur foiblesse se montre,
Et leur mérite, hélas! me doit être suspect,
Puisque vous m'apprenez qu'en pareille rencontre,
Ils n'inspirent que du respect.

cette pièce se trouve aussi attribuée à Pavillon, dans l'édition des œuvres de ce poëte, de 1720, in-12, p. 84, et dans celle de 1750, t. II, p. 124. Elle a été pour la première fois insérée dans les *OEuvres diverses de La Fontaine,* dans l'édition de 1758, in-12, t. I, p. 289.

X. ÉGLOGUE[1].

CLYMÈNE, ANNETTE

CLYMÈNE.

Je ne veux plus aimer, j'en ai fait un serment.
Lisis vient de louer en ma présence Aminte :
J'ai vu triompher mon amant
Du dépit dont j'étois atteinte.
Je ne veux plus aimer, j'en ai fait un serment.
Tu ris...

ANNETTE.

Qui ne riroit de ce sujet de plainte?
Mais que dis-tu d'Atis, qui, seul et sans témoins,
Rêve toujours sous quelque ombrage?
Son troupeau ne fait plus le sujet de ses soins ;
Les loups ont l'humeur moins sauvage.
Dieux ! que son chant me plaît !

CLYMÈNE.

Dis plutôt son amour.
Il entretient nuit et jour
Les échos de notre bocage.

ANNETTE.

Oserois-je l'aimer? seroit-ce pas un mal?
Hélas ! j'entends dire à nos mères
Q'aucun poison n'est plus fatal.

CLYMÈNE.

Elles n'ont pas été toujours aussi sévères.
Rends-leur ces agréments qu'ont les jeunes bergères,

1. Imprimée pour la première fois dans les *Œuvres posthumes*, 1696, p. 236, et ensuite dans les *Œuvres diverses*, édit. de 1729, t. I, p. 89.

Tu leur entendras dire aussi souvent qu'à moi :
Le doux poison qu'amour! Amour, il n'est que toi
De plaisir sensible en la vie :
On ne blâme que par envie
Les cœurs qui vivent sous ta loi.

ANNETTE.

Mais, Clymène, que veux-tu dire?
Toi-même tu voulois tout à l'heure bannir
Les doux transports de ce martyre.

CLYMÈNE.

Ah! je n'y pensois plus; tu m'en fais souvenir.
J'entends le son d'une musette!
Sont-ce point nos amants, Annette[1]?

(Atis et Lisis paroissent.)

LISIS, à Clymène.

Je confesse mon crime, et viens, plein de regret...

CLYMÈNE.

Je vous veux apprendre un secret.
Ne vantez que l'objet qui fait votre tendresse;
Forcez vos amours d'avouer
Qu'un amant n'a des yeux que pour voir sa maîtresse,
De l'esprit que pour la louer.

ANNETTE.

Il suivra tes conseils, pardonne-lui, Clymène.
Si l'ami s'excuse aisément,
Il me semble qu'on doit avec bien moins de peine
Pardonner à l'amant.

CLYMÈNE.

Ton ignorance me fait rire;

1. Ce vers fut oublié lorsqu'on réimprima cette pièce dans les *OEuvres diverses*, en 1729.

Pardonner à l'amant! Annette y penses-tu?
Je vois bien qu'en effet l'amour t'est inconnu.
Atis, prends soin de l'en instruire[1].
Nous nous fâchons du mot d'amour :
Ce sont façons qu'il nous faut faire;
Et cependant tout ce mystère
Dure au plus l'espace d'un jour.
Nous soupirons a notre tour;
Un doux instinct nous le commande.
L'amant honteux fait mal sa cour :
Nous ne donnons qu'à qui demande.

ATIS.

Puisqu'on me le permet, je jure par les yeux
De la bergère que j'adore,
Qu'il n'est rien si beau sous les cieux,
Ni la fraîche et riante Aurore,
Ni la jeune et charmante Flore.
Elle n'a qu'un défaut, c'est d'être sans amour.
Ah! si je lui pouvois montrer ce qu'elle ignore,
Nul berger plus heureux n'auroit pu voir le jour.

LISIS.

Annette est belle; qui le nie?
Mais Clymène emporte le prix;
Et moi j'emporte sur Atis
Celui d'une ardeur infinie.
Je sais languir, je sais brûler.

CLYMÈNE.

Savez-vous le dissimuler

LISIS.

Si je le sais, cruelle!

1. Var. De l'instruire, dans les *OEuvres posthumes*.

CLYMÈNE.

Il est vrai, votre peine
Dura deux jours sans éclater.
Je n'osai d'abord m'en flatter :
N'étois-je pas bien inhumaine?

LISIS.

Deux jours? vous comptez mal : tout est siècle aux amants.
Récompensez ces longs tourments.

ATIS, à Annette.

Payez les transports de mon zèle,

CLYMÈNE.

Annette, qu'en dis-tu?

ANNETTE.

Mais toi? Je suis nouvelle
En tout ce qui regarde un commerce si doux.
Sachons auparavant ce qu'ils veulent de nous.

LISIS et ATIS.

L'aveu d'une ardeur mutuelle :
Tout le reste dépend de vous.

CLYMÈNE et ANNETTE.

Eh bien, on vous l'accorde.

LISIS et ATIS.

O charmantes bergères!
Allons sur les vertes fougères,
Au plus creux des forêts, au fond des antres sourds,
Célébrer nos tendres amours.

TOUS ENSEMBLE.

Allons sur les bords des fontaines,
Le long des prés, parmi les plaines,
Mêler aux aimables zéphyrs
Nos aimables soupirs.

XI. STANCES[1]

A LA MANIÈRE DE NEUFGERMAIN[2]

SUR LA PRISE DE PHILISBOURG.

[1688.]

Va chez le turc et le sophi,
Muse, et dis, de Tyr à Calis[3],

1. Imprimées pour la première fois, avec le titre de *Vers,* dans les *OEuvres posthumes,* 1696, p. 161 ; réimprimées dans les *OEuvres diverses,* édit. de 1729, t. I, p. 129.

2. Louis de Neufgermain, poëte du temps de Louis XIII, composait des vers de telle manière que les rimes, par leur réunion, formaient le nom de la personne qu'il voulait louer. C'est ainsi que dans ces stances de La Fontaine la réunion des trois premières rimes de chaque stance forme le mot *Philisbourg.*

3. Dans la plupart des éditions il y a *Cadis,* mais c'est à tort ; il est évident que La Fontaine, pour pouvoir former le mot *Philisbourg,* a dû écrire *Calis.* Selon Ménage, dans ses notes sur les poésies de Malherbe (seconde édition, 1675, in-12, p. 372), on disait de son temps, en France comme en Espagne, *Calis* ou *Cadix,* pour désigner le port célèbre qui n'est plus connu aujourd'hui que sous ce dernier nom. Ainsi, dans l'ode à la reine:

Nymphe . . . .
Vole vite, et de la contrée
Par où le jour fait son entrée,
Jusqu'au rivage de *Calis,*
Conte, sur la terre et sur l'onde,
Que l'honneur unique du monde
C'est la reine des fleurs de *lis.*

Ménage remarque encore que dans quelques-unes de ses lettres Voiture a aussi écrit *Calis.* Enfin Sarrasin, dans son ode sur la prise de Dunkerque, t. II, p. 263 du *Recueil des poésies chrétiennes et diverses* par La Fontaine, a dit :

Déjà je vois cent frégates,
Peintes de nos fleurs de *lis,*
Vers les côtes de *Calis*
Porter ces braves pirates.

Dans l'histoire de la première découverte et conquête des Canaries en

Que, malgré la ligue d'Augsbourg[1],
Monseigneur a pris Philisbourg[2].

Tu pourras jurer par ma fy,
C'est le digne héritier des lis.
Comment diable il prend comme un bourg
L'inexpugnable Philisbourg !

Seize jours au siége ont suffi :
D'autres guerriers y sont vieillis.
Ce premier labeur, ou labour[3],
Donne à la France Philisbourg.

Le Dieu du Rhin en a dit : Fy!
Je sens les corps ensevelis,
Et non le bois de Calambour,
Le long des murs de Philisbourg.

l'an 1402, par Jean de Béthancourt, imprimée en 1630, p. 9 et 11. Cadix est toujours nommé *Caliz* ou *Calix*. De même, en anglais, on disait autrefois *Cales* pour Cadiz ; et un critique anglais prétend que cet usage provient de ce que le nom de *Caliz* est donné à cette ville par la chronique de dom Pedro Nigno (voyez *Quaterly Review*, 206, décembre 1825, p. 165) ; mais il nous semble que cela prouve seulement que cet usage est très-ancien et n'en donne pas l'origine. (W.)

1. Ligue formée en 1687 par le prince d'Orange, qui réunissait l'empereur, le roi d'Espagne, le Brandebourg, la Saxe, l'électeur palatin, la Suède, et presque tous les princes d'Allemagne, contre la France.

2. *Monseigneur* le Dauphin. Vauban et Catinat étaient à ce siége. Le duc de Duras commandait en chef.

3. On disait autrefois *labour* pour labeur ou travail, et on le dit encore en basse Bretagne; mais du temps de La Fontaine, comme aujourd'hui, le mot *labour* ne s'appliquait qu'à l'agriculture, et était synonyme de labourage.

Staremberg[1], d'orgueil tout bouffi,
Nous donnoit trois mois accomplis
Avant qu'ouïr sur le tambour
La chamade dans Philisbourg[2].

Il s'est trompé dans son défi :
Nos quartiers vont être établis
Sur mainte ville et maint faubourg,
Par la prise de Philisbourg.

Ma foi, l'Empire est déconfi,
Si bientôt ne sont démolis,
Par la paix, les murs de Fribourg,
Et l'imprenable Philisbourg.

1. Il commandait pour les ennemis dans Philisbourg.

2. C'est-à-dire qu'il prétendait qu'il faudrait trois mois aux Français pour pouvoir prendre Philisbourg. La *chamade* est le signal que l'on fait pour demander à se rendre, soit en arborant un drapeau, soit en battant le tambour d'une certaine manière.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

TRADUCTIONS

EN VERS

TRADUCTIONS

EN VERS

I. INSCRIPTION

TIRÉE DE BOISSARD[1].

AVERTISSEMENT.

Un des quatre récits que j'ai fait faire aux Filles de Minée contient un événement véritable, et tiré des antiquités de Boissard[2]. J'aurois pu mettre en la place la métamorphose de Céix et d'Alcione, ou quelque autre sujet semblable. Les critiques m'allégueront qu'il le falloit faire, et que mon ouvrage en seroit d'un caractère plus uniforme. Ce qu'Ovide conte a un air tout particulier; il est impossible de le contrefaire. Mais, après avoir fait

1. Cette traduction d'une antique inscription a été imprimée pour la première fois, avec l'avertissement qui la précède, à la suite du poëme intitulé *les Filles de Minée,* dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine,* t. I, p. 250 à 261 : elle a été insérée dans les *OEuvres diverses,* édit. 1729, in-8°, t. I, p. 275 à 280.

2. C'est celui des aventures de Chloris et de Télamon. (Voyez t. II, p. 441 à 447 de cette édition.) Ce récit est en effet tiré d'une longue inscription qui se trouve dans les *Antiquités* de Boissard. (Voyez, t. II, p. 452.)

réflexion là-dessus, j'ai appréhendé qu'un poëme de six cents vers ne fût ennuyeux, s'il n'étoit rempli que d'aventures connues. C'est ce qui m'a fait choisir celle dont je veux parler ; et comme une chose en attire une autre, le malheur de ces amants tués le jour de leurs noces, m'a été une occasion de placer ici une espèce d'épitaphe, qu'on pourra voir dans les mêmes antiquités. Quelquefois Ovide n'a pas plus de fondement pour passer d'une métamorphose à une autre. Les diverses liaisons dont il se sert ne m'en semblent que plus belles ; et, selon mon goût, elles plairoient moins si elles se suivoient davantage. Le principal motif qui m'a attaché à l'inscription dont il s'agit, c'est la beauté que j'y ai trouvée. Il se peut faire que quelqu'un y en trouvera moins que moi. Je ne prétends pas que mon goût serve de règle à aucun particulier, et encore moins au public. Toutefois je ne puis croire que l'on en juge autrement. Il n'est pas besoin d'en dire ici les raisons ; quiconque seroit capable de les sentir ne le sera guère moins de se les imaginer lui-même. J'ai traduit cet ouvrage en prose et en vers, afin de le rendre plus utile par la comparaison des deux genres. J'ai eu, si l'on veut, le dessein de m'éprouver en l'un et en l'autre : j'ai voulu voir, par ma propre expérience, si en ces rencontres les vers s'éloignent beaucoup de la fidélité des traductions, et si la prose s'éloigne beaucoup des grâces. Mon sentiment a toujours été que quand les vers sont bien composés, ils disent en une égale étendue plus que la prose ne sauroit dire. De plus habiles que moi le feront voir plus à fond. J'ajouterai seulement que ce n'est point par vanité, et dans l'espérance de consacrer tout ce qui part de ma plume, que je joins ici l'une et l'autre traduction ; l'utilité des expé-

riences me l'a fait faire. Platon, dans Phædrus, fait dire à Socrate qu'il seroit à souhaiter qu'on tournât en tant de manières ce qu'on exprime, qu'à la fin la bonne fût rencontrée. Plût à Dieu que nos auteurs en voulussent faire l'épreuve, et que le public les y invitât! Voici le sujet de l'inscription :

Atimète, affranchi de l'empereur, fut le mari d'Homonée, affranchie aussi, mais qui, par sa beauté et par ses grâces, mérita qu'Atimète la préférât à de célèbres partis. Il ne jouit pas longtemps de son bonheur : Homonée mourut qu'elle n'avoit pas vingt ans. On lui éleva un tombeau qui subsiste encore, et où ces vers sont gravés[1].

1. Non-seulement cette inscription se trouve rapportée dans Boissard, mais le tombeau sur lequel elle est gravée y est figuré. (Voyez Jani-Jacobi Boissardi, *Antiquitat. romanor., tertia pars, sive*, t. I, pl. LXXXVII, in-folio, 1587.) Cette planche de Boissard a été reproduite dans Gruter, *Corpus inscript.*, 1707, in-folio, p. 607, nº IV. L'inscription se trouve sur les deux côtés du marbre qui formait le tombeau ; le côté principal, et le plus large, contient les titres d'Atimète, et quatre vers grecs, qui sont le résumé de l'éloge d'Homonée. On trouva ces quatre vers dans les *Analecta græca* de Brunck, t. IV, p. 278, nº 732. (Voyez aussi l'*Anthologie latine* de Burmann, t. II, p. 93.)

La Fontaine a commencé la lecture de cette inscription par la façade du monument gravée à gauche, et a continué ainsi jusqu'à la fin. Wernsdorf, qui a donné cette épitaphe dans ses *Poetæ latini minores*, 1782, in-8º, t. III, p. 213, commence au contraire l'inscription par la façade gravée à droite, et lit de suite les paragraphes que nous avons numérotés III et IV ; il revient après à la façade gauche, et transcrit tout ce qui s'y trouve, c'est-à-dire les paragraphes I et II; puis il termine l'inscription par les deux vers qui sont à la fin de la colonne gravée à droite, et qui forment le paragraphe nº V. Nous ne disserterons point ici sur ces deux manières de lire cette inscription : nous n'examinerons pas non plus si on ne pourrait pas en adopter une troisième, en considérant comme deux inscriptions distinctes ce qui est gravé sur chacun des côtés du tombeau; nous devons seulement reproduire cette inscription telle que notre auteur l'a lue et traduite en ajoutant le titre qu'il avait omis de donner, et en disposant les traductions en vers et en prose de manière qu'on puisse plus facilement les comparer à l'original.

EPITAPHIUM

CLAUDIÆ HOMONŒÆ,

CONJUGIS ATIMETI,

TI. CÆSARIS A. L,

ATIMETUS.

I. Si pensare animas sinerent crudelia fata,
Et posset redimi morte aliena salus;
Quantulacunque meæ debentur tempora vitæ,
Pensassem pro te, cara Homonœa, libens.
At nunc, quod possum, fugiam lucemque deosque
Ut te maturâ per Styga morte sequar.

HOMONŒA

II. Parce tuam, conjux, fletu quassare juventam,
Fataque mœrendo sollicitare mea.

ATIMÈTE.

I. *S'il suffisoit aux Destins qu'on donnât sa vie pour celle d'un autre, et qu'il fût possible de racheter ainsi ce que l'on aime, quel que soit le nombre d'années que les Parques m'ont accordé, je le donnerois avec plaisir pour vous tirer du tombeau, ma chère Homonée; mais cela ne*

ÉPITAPHE

DE CLAUDE HOMONÉE,

ÉPOUSE D'ATIMÈTE,

AFFRANCHI DE TIBÈRE CÉSAR AUGUSTE [1].

ATIMÈTE.

I. Si l'on pouvoit donner ses jours pour ceux d'un autre,
Et que par cet échange on contentât le sort,
Quels que soient les moments qui me restent encor,
Mon âme, avec plaisir, rachèteroit la vôtre ;
Mais le destin l'ayant autrement arrêté,
Je ne saurois que fuir les dieux et la clarté.
Pour vous suivre aux enfers d'une mort avancée.

HOMONÉE.

II. Quittez, ô cher époux, cette triste pensée ;
Vous altérez en vain les plus beaux de vos ans :
Cessez de fatiguer par des cris impuissants

se pouvant, ce que je puis faire est de fuir le jour et la présence des dieux, pour aller bientôt vous suivre le long du Styx.

1. Ni le titre ni la traduction du titre ne sont dans l'édition originale.

Nil prosunt lacrymæ, nec possunt fata moveri :
    Viximus, hic omnes exitus unus habet.
Parce, ita non unquam similem experiare dolorem,
    Et faveant votis numina cuncta tuis!
Quodque mihi eripuit mors immatura juventæ,
    Hoc tibi victuro proroget ulterius.

III. Tu qui securâ procedis mente, parumper
    Siste gradum, quæso, verbaque pauca lege.

IV. Illa ego quæ claris fueram prælata puellis,
    Hoc Homonœa brevi condita sum tumulo.
Cui formam Paphia, Charites tribuêre decorem,
    Quam Pallas cunctis artibus erudiit.
Nondum bis denos ætas mea viderat annos,
    Injecêre manus invida fata mihi.
Nec pro me queror; hoc mihi morte est tristius ipsa,
    Mœror Atimeti conjugis ille mihi.

HOMONÉE

II. *O mon cher époux, cessez de vous affliger; ne corrompez plus la fleur de vos ans; ne fatiguez plus ma destinée par des plaintes continuelles : toutes les larmes sont ici vaines : on ne sauroit émouvoir la Parque: me voilà morte; chacun arrive à ce terme-là. Cessez donc, encore une fois : ainsi puissiez-vous ne sentir jamais une semblable douleur! Ainsi tous les dieux soient favorables à vos souhaits! Et veuille la Parque ajouter à votre vie ce qu'elle a ravi à la mienne!*

La Parque et le Destin, déités inflexibles.
Mettez fin à des pleurs qui ne les touchent point.
Je ne suis plus; tout tend à ce suprême point.
Ainsi nul accident, par des coups si sensibles,
Ne vienne à l'avenir traverser vos plaisirs!
Ainsi l'Olympe entier s'accorde à vos désirs!
Veuille enfin Atropos, au cours de votre vie
Ajouter l'étendue à la mienne ravie!

III. Et toi, passant tranquille, apprends quels sont nos maux,
Daigne ici t'arrêter un moment à les lire.

IV. Celle qui préférée aux partis les plus hauts,
Sur le cœur d'Atimète acquit un doux empire,
Qui tenoit de Vénus la beauté de ses traits,
De Pallas son savoir, des Grâces ses attraits,
Gît sous ce peu d'espace en la tombe enserrée.
Vingt soleils n'avoient pas ma carrière éclairée,
Le sort jeta sur moi ses envieuses mains;
C'est Atimète seul qui fait que je m'en plains.
Ma mort m'afflige moins que sa douleur amère.

III. *Et toi qui passes tranquillement, arrête ici, je te prie, un moment ou deux, afin de lire ce peu de mots.*

IV. *Moi, cette Homonée que préféra Atimète à des filles considérables; moi, à qui Vénus donna la beauté, les grâces et les agréments; que Pallas enfin avoit instruite dans tous les arts, me voilà ici renfermée dans un monument de peu d'espace. Je n'avois pas encore vingt ans quand le sort jeta ses mains envieuses sur ma personne. Ce n'est pas pour moi que je m'en plains, c'est pour mon*

V. Sit tibi terra levis, mulier, dignissima vita,
Quæque tuis olim perfruerêre bonis[1].

mari, de qui la douleur m'est plus difficile à supporter que ma propre mort.

1. Ce sont les vœux du public ou de celui qui a fait élever ce monument. (*Note de La Fontaine.*) — Wernsdorf attribue ces deux lignes à Atimète. Je crois que notre poëte a mieux saisi le sens de l'inscription.

V. O femme, que la terre à tes os soit légère!
Femme digne de vivre; et bientôt puisses-tu
Recommencer de voir les traits de la lumière,
Et recouvrer le bien que ton cœur a perdu!

V. *Que la terre te soit légère, ô épouse digne de retourner à la vie, et de recouvrer un jour le bien que tu as perdu.*

II. DIVERS PASSAGES

DE POËTES ANCIENS

CITÉS PAR SÉNÈQUE DANS SES ÉPÎTRES [1].

PASSAGES TIRÉS DE VIRGILE.

I.

O Melibæe, deus nobis hæc otia fecit :
Namque erit ille mihi semper deus.

(Virg., *Bucol.*, I, v. 6, 7.)

Ille meas errare boves (ut cernis), et ipsum
Ludere quæ vellem, calamo permisit agresti[2].

(*Bucol.*, I, v. 9, 10.)

II.

Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset :
Hic segetes, illic veniunt feliciùs uvæ ;
Arborei fœtus alibi, atque injussa virescunt
Gramina. Nonne vides croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua tura Sabæi,
At Chalybes nudi ferrum[3].

(*Georg.*, lib. I, v. 53.)

1. Nous avons donné ces passages tels qu'ils se trouvent dans Sénèque, sans les assujettir aux éditions des auteurs. Par là, ces citations peuvent fournir d'utiles variantes. Notre texte est pris dans l'édition de Sénèque qui fait partie de la collection des *Variorum*, Amstelodam, *apud Dan. Elzev.*, 1672, trois vol. in-8°.

2. Virgil., apud Ann. Senec., epist. lxxiii, *Opera*, t. II, p. 278.

3. Virgil., apud Ann. Senec., epist. lxxxvii, *Opera*, t. II, p. 377.

TRADUCTION DE DIVERS PASSAGES
DE POËTES ANCIENS[1]

TRADUCTION
DES PASSAGES TIRÉS DE VIRGILE.

I.

C'est un dieu, Mélibée, à qui nous devons tous
Le bonheur de la paix et d'un repos si doux.
Je le tiendrai toujours pour un dieu.....
C'est lui qui me permet de mener dans nos plaines
Ces bœufs, et ces troupeaux, ces moutons porte-laines :
C'est par lui que je joue, au pied de cet ormeau,
Les chansons qu'il me plaît dessus mon chalumeau[2].

II.

Considérez du sol la nature secrète,
Ce qu'une terre veut, ce qu'une autre rejette;
Ce fonds est propre au blé, cette côte au raisin ;
L'herbe profite ici; là le mil et le lin;
Les arbres et les fruits croissent ailleurs sans peine;
En ces lieux le safran du mont Tmole s'amène;
On doit l'ivoire à l'Inde, aux Sabéens l'encens,
Aux Calybes le fer[3].

1. Extraits de l'ouvrage intitulé *les Épistres de Sénèque*, nouvelle traduction par feu M. Pintrel; revue et imprimée par les soins de M. de La Fontaine, Paris, 1681, 2 volumes in-8°. Tous les passages en vers de cette traduction des Épitres de Sénèque par Pintrel ont été traduits par La Fontaine, son ami et son parent. Nous avons mis de suite les passages d'un même auteur.

2. Les *Épîtres de Sénèque*, trad. nouv., 1681, t. I, p. 452.

3. Les *Épîtres de Sénèque*, t. II, p. 77.

III.

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit : subeunt morbi, tristisque senectus,
Et labor, et duræ rapit inclementia mortis[1].

(*Georg.*, lib. III, v. 66 et seq.)

IV.

Nulli subigebant arva coloni,
Nec signare quidem, aut partiri limite campum
Fas erat : in medium quærebant, ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.

(*Georg.*, lib. I, v. 125.)

V.

Continuo pecoris generosi pullus in arvis
Altius ingreditur, et mollia crura reponit :
Primus inire viam, et fluvios tentare minaces
Audet, et ignoto sese committere ponto :
Nec vanos horret strepitus : illi ardua cervix,
Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga;
Luxuriatque toris animosum pectus.
Tum, si qua sonum procul arma dedêre,
Stare loco nescit, micat auribus, et tremit artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem[2].

(*Georg.*, lib. III, v. 75 et seq.)

VI.

O terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere[3]!

(*Æneid.*, lib. I, v. 94.)

1. VIRGIL., apud ANN. SENEC., epist. CVIII, t. II, p. 536.
2. VIRGIL., apud ANN. SENEC., epist. XC, *Opera*, t. II, p. 414.
3. VIRGIL., apud ANN. SENEC., epist. XCV, *Opera*, t. II, p. 474.

III.

La plus belle saison fuit toujours la première;
Puis la foule des maux amène le chagrin,
Puis la triste vieillesse; et puis l'heure dernière
Au malheur des mortels met la dernière main[1].

IV.

Un homme étoit tenu pour injuste et méchant,
S'il plantoit une borne ou divisoit un champ.
Les biens étoient communs, et la terre féconde
Donnoit tout à foison dans l'enfance du monde[2].

V.

Un coursier généreux, bien fait, d'illustre race,
Des fleuves menaçants tente l'onde, et la passe :
Il craint peu les dangers, et moins encor le bruit;
Aime à faire un passage à quiconque le suit;
Va partout le premier, encourage la troupe :
Il a tête de cerf, larges flancs, large croupe,
Crins longs, corps en bon point. La trompette lui plaît :
Impatient du frein, inquiet, sans arrêt,
L'oreille lui roidit, il bat du pied la terre,
Ronfle, et ne semble plus respirer que la guerre[3].

VI.

O mille fois heureux
Le sort de ces Troyens hardis et généreux,
Qui, défendant les murs de leur chère patrie,
Aux yeux de leurs parents immolèrent leur vie[4]!

1. *Épîtres de Sénèque,* trad. nouv., t. II, p. 375.
2. *Epîtres de Sénèque,* trad. nouv., 1681, t. II, p. 143.
3. *Épîtres de Sénèque,* trad. nouv., t. II, p. 257.
4. *Epitres de Sénèque,* trad. nouv., 1681, t. I, p. 397.

VII.

Est lucum Silari juxta ilicibusque virentem
Pluribus Alburnum volitans, cui nomen asilo
Romanum est, œstrum Græci vertêre vocantes,
Asper, acerba sonans, quo tota exterrita silvis
Diffugiunt armenta[1].

(*Georg.*, lib. III, v. 146.)

VIII.

O quam te memorem, virgo? nam haud tibi vultus
Mortalis, nec vox hominem sonat.....
Sis felix, nostrumque leves, quæcumque, laborem[2]!

(*Æneid.*, lib. I. v. 327.)

IX.

Et me, quem dudum non ulla injecta movebant
Tela, nec adverso glomerati ex agmine Graii,
Nunc omnes terrent auræ, sonus excitat omnis
Suspensum, et pariter comitique onerique timentem[3].

(*Æneid.*, lib. II, v. 726 et seq.)

X.

Prima hominis facies, et pulchro pectore virgo
Pube tenus; postrema immani corpore pistrix,
Delphinûm caudas utero commissa luporum[4].

(*Æneid.*, lib. III, v. 426 et seq.)

XI.

Non ulla laborum,

1. Virg., apud Ann. Senec., epist. lviii. *Opera*, in-8°, 1672, t. II, p. 200.
2. Virg., apud Ann. Senec., epist. cxv, *Opera*, II, p. 569.
3. Virg., apud Ann. Senec., epist. lvi, *Opera*, edit. var., 1672, in-8°, t. II, p. 195.
4. Virg., apud Ann. Senec., epist. xcii, *Opera*, t. II, p. 426.

VII.

Auprès du mont Alburne, et du bois de Siler,
On voit par escadrons un insecte voler :
Il est craint des troupeaux; au seul bruit de son aile
Ils semblent agités d'une fureur nouvelle :
Tout s'enfuit aux forêts sans prendre aucun repos.
Le nom de cet insecte est, chez les Grecs, astros,
Asilus parmi nous[1].

VIII.

Comment t'appellerai-je en te rendant hommage,
Princesse? car ton port, ta voix, et ton visage,
N'ont rien qui ne paroisse au-dessus des humains;
Mais quelle que tu sois, soulage nos chagrins[2]!

IX.

Moi qui n'étois ému ni des armes lancées,
Ni des Grecs m'entourant de phalanges pressées,
Je tremble maintenant, et crains, au moindre bruit,
Pour celui que je porte, et celle qui me suit[3].

X.

Son visage est de femme, et jusqu'à la ceinture
Elle en a les beautés et toute la figure :
Le reste, plein d'écailles, est d'un monstre marin :
Elle a ventre de loup, et finit en dauphin[4].

XI.

O vierge, je suis fait dès longtemps aux travaux :

1. *Épîtres de Sénèque*, trad. nouv., t. I, p. 313.
2. *Épîtres de Sénèque*, trad. nouv., 1681, t. II, p. 438.
3. *Épîtres de Sénèque*, trad. nouv., 1681, in-8°, t. I, p. 306.
4. *Épîtres de Sénèque*, trad. nouv., t. II, p. 164.

O virgo, nova mî facies inopinave surgit :
Omnia præcepi, atque animo mecum ipse peregi[1].

(*Æneid.*, lib. VI, v. 103 et seq.)

XII.

Instrati ostro alipedes, pictisque tapetis,
Aurea pectoribus demissa monilia pendent :
Tecti auro, fulvum mandunt sub dentibus aurum[2].

(*Æneid.*, lib. VII, v. 277 et seq.)

XIII.

Fortunati ambo! si quid mea carmina possunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo,
Dum domus Æneæ Capitoli immobile saxum
Accolet, imperiumque pater Romanus habebit[3].

(*Æneid.*, lib. IX, v. 446 et seq.)

PASSAGES DE DIVERS POËTES.

I.

Habebat sæpe ducentos,
Sæpe decem servos : modo reges atque tetrarchas,
Omnia magna, loquens : modo : Sit mihi mensa tripes, et
Concha salis puri, et toga, quæ defendere frigus,
Quamvis crassa, queat. Decies centena dedisses

1. Virg., apud Ann. Senec., epist. lxxvi, *Opera*, t. II, p. 300.
2. Virg., apud Ann. Senec., epist. lxxxvii, *Opera*, t. II, p. 373
3. Virg., apud Ann. Senec., epist. xxi, *Opera*, 1672, in-8°, t. II, p. 78

Je n'en trouverai point les visages nouveaux :
Je me suis des malheurs une image tracée ;
Et je les ai déjà vaincus par ma pensée[1].

XII.

Les chevaux sont couverts de housses d'écarlate,
Où l'or semé de fleurs et de perles éclate :
Ils ont des colliers d'or sous la gorge pendants,
Et des mors d'or massif qui sonnent sous leurs dents[2].

XIII.

Couple heureux ! si mes vers sont des ans respectés,
Vos noms ne mourront point par ma muse chantés :
Je les ferai durer tant que la destinée
Rendra Rome soumise aux descendants d'Énée,
Tant que ceux de son sang, par leurs honneurs divers,
Régneront sur ces murs, ces murs sur l'univers[3].

TRADUCTION DES PASSAGES DE DIVERS POËTES

I.

Tantôt deux cents valets paroissent à sa suite,
Puis à dix seulement on la trouve réduite :
Il ne parle tantôt que de grands et de rois ;
En termes relevés il compte leurs exploits :
Puis changeant tout d'un coup de style et de matière :
Je ne veux rien, dit-il, qu'une simple salière,
Une table à trois pieds, du bureau[4] seulement,
Pour me parer du froid, sans aucun ornement.
A ce bon ménager, si modeste en paroles,

1. *Épîtres de Sénèque*, trad. nouv., 1681, t. I, p. 497.
2. *Épîtres de Sénèque*, trad. nouv., t. II, p. 71.
3. *Épîtres de Sénèque*, trad. nouv., 1681, t. I, p. 114.
4. Étoffe de laine grossière.

Huic parco, paucis contento : quinque diebus
Nihil erat in loculis[1].

(Horatius, satir. iii, lib. I, v. 11.)

II.

Num, tibi cum fauces urit sitis, aurea quæris
Pocula? Num esuriens fastidis omnia, præter
Pavonem rhombumque[2]?

(Horat., lib. I, satir. ii, v. 114.)

III.

Tela jugo vincta est, stamen secernit arundo.
Inseritur medium radiis subtemen acutis;
Quod lato feriunt insecti pectine dentes[3].

(Ovid., *Metam.*, lib. VI, v. 55.)

IV.

Nam tibi de summa cœli ratione, deumque,
Disserere incipiam, et rerum primordia pandam,
Unde omnis natura creet res, auctet, alatque,
Quoque eadem rursus natura perempta resolvat[4].

(Lucret., *De Natur. rer.*, lib. I, v. 46 et seq.)

V.

Injuriarum remedium est, oblivio.
Audentes fortuna juvat.
Piger sibi ipse obstat[5].

1. Horatius, apud Ann. Senec., epist. cxx, *Opera*, t. II, p. 598.
2. Horat., apud Ann. Senec., epist. cxx, *Opera*, t. II, p. 592.
3. Ovid., apud Ann. Senec., epist. xc, *Opera*, t. II, p 408.
4. Lucretius, apud Ann. Senec., epist. xcv, *Opera*, t. II, p 458.
5. Ann. Senec., epist. xciv, *Opera*, t. II, p. 444. Vers tirés de différents poëtes. Le second est légèrement altéré d'Horace.

Donnez, si vous voulez, un plein sac de pistoles;
Vous serez étonné, l'oyant ainsi prêcher,
Qu'il n'aura pas la maille avant que se coucher[1].

II.

Pour éteindre la soif quand elle est bien ardente,
Demandons-nous à boire en un vase de prix?
Et pour rassasier la faim qui nous tourmente,
Faut-il n'avoir recours qu'aux mets les plus exquis[2]?

III.

Entre deux rangs de fils sur le métier tendus,
La navette en courant entrelace la trame,
Puis le peigne aussitôt en serre les tissus[3].

IV.

J'examine d'abord les dieux, les éléments :
Combien grands sont les cieux, quels sont leurs mouvements;
D'où la nature fait et nourrit toutes choses;
Leur fin, et leur retour, et leurs métamorphoses[4];

V.

Aux plus grands maux l'oubli sert de remède.
Soyez hardi, la fortune vous aide.
Au paresseux tout fait de l'embarras[5].

1. *Épîtres de Sénèque,* trad. nouv., 1681, t. II, p. 496.
2. *Épîtres de Sénèque,* trad. nouv., t. II, p. 483.
3. *Épîtres de Sénèque,* trad. nouv., t. II, p. 134.
4. *Épîtres de Sénèque,* trad. nouv., t. II, p. 228.
5. *Épîtres de Sénèque,* trad. nouv., t. II, p. 200.

VI.

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxa :
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes.
Vita dum superest, bene est.
Hanc mihi, vel acuta
Si sedeam cruce, sustine[1].

(Mæcenas.

VII.

Duc me parens, celsique dominator poli,
Quocunque placuit. Nulla parendi mora est.
Assum impiger. Fac nolle. Comitabor gemens :
Malusque patiar, quod pati licuit bono.
Ducunt volentem fata, nolentem trahunt[2].

VIII.

Incipit ardentes Phœbus producere flammas,
Spargere se rubicunda dies, jam tristis hirundo
Argutis reditura cibos immittere nidis
Incipit, et molli partitos ore ministrat.

Jam sua pastores stabulis armenta locarunt.
Jam dare sopitis nox nigra silentia terris
Incipit[3]. (Montanus Julius.)

1. Mæcenas, Apud. Ann. Senec., epist. ci, *Opera*, t. II, p. 501.

2. Ann. Senec., *Opera*, epist. cvii, t. II, p. 529. Ces vers sont de Sénèque, et sont traduits du grec de Cléanthe, excepté le dernier, qui n'est point de Cléanthe, mais de quelque autre poëte que Sénèque ne nomme pas.

3. Montanus Julius, apud Ann. Senec., epist. cxxii. *Opera*, t. II. p. 610.

VI.

Qu'on me rende manchot, cul-de-jatte, impotent,
Qu'on ne me laisse aucune dent,
Je me consolerai, c'est assez que de vivre[1].

VII.

Père de l'univers, dominateur des cieux,
Mène-moi, je te suis, à toute heure, en tous lieux.
Rien ne peut arrêter ta volonté fatale;
Que l'on résiste ou non, ta puissance est égale;
Tu te fais obéir ou de force ou de gré;
Les âmes des mutins te suivent enchaînées.
Que sert-il de lutter contre les destinées?
Le sage en est conduit, le rebelle entraîné[2].

VIII.

Le jour doroit déjà le sommet des montagnes,
Déjà les premiers traits échauffoient les campagnes;
L'hirondelle, cherchant pâture à ses petits,
Sortoit, rentroit au nid, attentive à leurs cris.

Les bergers ont enfin enfermé leurs troupeaux,
La nuit couvre la terre, et s'épand sur les eaux[3].

1. *Épîtres de Sénèque,* trad. nouv., t. II, p. 390. La Fontaine avait déjà traduit ou plutôt imité ces vers de Mécène dans une de ses fables. (Voyez liv. I, fab. XV.)

2. *Épîtres de Sénèque,* trad. nouv., t. II, p. 361.

3. *Épîtres de Sénèque,* trad. nouv., t. II, p. 516.

IX.

Sine me vocari pessimum, ut dives vocer.
An dives, omnes quærimus : nemo an bonus.
Non quare, et unde : quid habeas, tantum rogant.
Ubique tanti quisque, quantum habuit, fuit.
Quid habere nobis turpe sit, quæris? Nihil.
Aut dives opto vivere, aut pauper mori.
Bene moritur, qui, dum moritur, lucrum facit.
   Pecunia ingens generis humani bonum,
Cui non voluptas matris, aut blandæ potest
Par esse prolis, non sacer meritis parens.
Tam dulce si quid Veneris in vultu micat,
Merito illa amores cœlitum atque hominum movet[1].

X.

Possum multa tibi veterum præcepta referre,
Ni refugis, tenuesque piget cognoscere curas[2].
(VIRG., *Georg.*, I.)

XI.

Alienum est omne, quidquid optando venit.

1. SENECÆ epist. CXV, *Opera*, t. II, p. 572. Ces vers sont traduits de divers auteurs grecs. Les cinq derniers sont tirés d'Euripide. (Voyez Stobée, serm. 89.)

2. Apud ANN. SENEC., epist. CXXIV, *Opera*, edit. 1672, in-8°, t. II, p. 618.

IX.

Que je passe pour fourbe, homme injuste, et sans foi,
Je m'en soucierai peu, tant que j'aurai de quoi.
Citoyens, c'est l'or seul qui met le prix aux hommes.
Accumulez sans fin, mettez sommes sur sommes,
Vous serez honorés. On dit : a-t-il du bien?
L'on ne demande pas d'où, ni par quel moyen.
Il n'est point d'infamie à l'indigence égale :
Arrivons, s'il se peut, à notre heure fatale,
Étendus sur la pourpre, et non dans un grabat :
Toute vie est cruelle en ce dernier état.
L'opulence adoucit la mort la plus terrible.
Qu'aux nœuds du parentage un autre soit sensible,
Pour moi, j'enferme tout au fond de mon trésor.
Si les yeux de Vénus brillent autant que l'or,
Je ne m'étonne pas qu'on la dise si belle,
Que tout lui sacrifie, et soupire pour elle,
Qu'ainsi que les mortels les dieux soient ses amants[1].

X.

Je puiserai pour vous chez les vieux écrivains.
Écoutez seulement leurs préceptes divins :
Soyez-leur attentif, même aux choses légères :
Rien chez eux n'est léger[2].

XI[3].

Nous ne nous devons point l'effet de nos souhaits.

1. *Épîtres de Sénèque*, trad. nouv., 1681, t. II, p. 443.
2. *Épîtres de Sénèque*, trad. nouv., t. II, p. 529.
3. Tout ce qui précède, comprenant ce qui forme une suite de plusieurs vers, a été recueilli par Walcknaer. Ce qui suit, comprenant les vers isolés ou les moitiés de vers, a été relevé par M. P. Lacroix. (*Nouvelles OEuvres inédites de La Fontaine*, 1868, p. 51.)

Non est tuum, Fortuna quod fecit tuum.
Dari bonum quod potuit, auferri potest.
Non est beatus, esse se qui non putat.

(Publ. Syrus.)

Vixi, et quem dederat cursum Fortuna, peregi.

(Virg., *Æneid.*, IV.)

Aude, hospes, contemnere opes, et te quoque dignum
Finge deo.

(Virg., *Æneid.*, VIII.)

Mors non una venit, sed quæ rapit, ultima mors est.

Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse deum.

(Virg., *Æneid.*, VIII.)

Pauperis est numerare pecus.

(Ovid., *Metam.*, XIII.)

Aspice, qui coeant populi, quæ mœnia clausis
Ferrum acuant portis.

(Virg., *Æneid.*, VIII.)

Omnia noctis erant placida composta quiete.

(Varro.)

Namque ut supremam falsa inter gaudia noctem
Egerimus, nosti.

(Virg., *Æneid.*, VI.)

Spumantemque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem.

(Virg., *Æneid.*, IV.)

Gratior est pulchro veniens a corpore virtus.

(Virg., *Æneid.*, V.)

... Terræ urbesque recedunt.

(Virg., *Æneid.*, III.)

Ne comptons point à nous les présents du hasard.
On peut ravir le bien que l'on a pu donner.
Je ne trouve d'heureux que ceux qui pensent l'être.

J'ai parcouru les ans marqués par mes destins.

Soyez digne des dieux, par le mépris de l'or.

Nous mourons tous les jours, mais on n'appelle mort
Que celle enfin qui vient terminer notre sort.

La prêtresse :
Elle s'agite et cherche à se voir délivrée
De la divinité qui chez elle est entrée.

Le pauvre seulement doit compter son troupeau.

Combien de gens armés courent sur les remparts,
Et combien à la porte on voit briller de dards !

La nuit avoit partout répandu ses pavots
Et donnoit aux humains un paisible repos.

Car vous savez que cette nuit dernière
En faux plaisirs se passa tout entière.

Il voudroit rencontrer un sanglier, un lion.

La beauté rend toujours la vertu plus aimable.

Le village, les champs et les villes reculent.

Alta procelloso speculatur vertice Pallas.

Desine fata Deum flecti sperare precando.
(VIRG., *Æneid.*, VI.)

... Forsan et hæc olim meminisse juvabit.
(VIRG., *Æneid.*, I.)

En impero Argis! regna mihi liquit Pelops,
Qua Ponto ab Helles atque ab Ionio mari
Urgetur Isthmos.
(ATTIUS, *Atreus*, trag.)

Quod nisi quieris, Menelae, hac dextra occides!

Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo.
(VIRG., *Æneid.*, VI.)

Ossa super recubans antro semesa cruento,
Æternum latrans exsangues territat umbras.
(VIRG., *Æneid.*, VIII.)

Tu, ne cede malis, sed contra audentior ito
Qua tua te Fortuna sinet.
(VIRG., *Æneid.*, VI.)

... Liquentia mella
Stipant, et dulci distendunt nectare cellas.
(VIRG., *Æneid.*, I.)

Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec cursu teneras læsisset aristas;
Vel mare per medium, fluctu suspensa tumenti,
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.
(VIRG., *Æneid.*, VII.)

Tarda venit, seris factura nepotibus umbram.
(VIRG., *Georg.*, II.)

Ce cap :
Où Pallas, sur un roc toujours battu des vents,
Va voir de loin les mers...

Croyez-vous qu'une voix, à prier obstinée,
Change l'ordre des dieux et de la destinée?

Endurons tous ces maux; peut-être à l'avenir,
Nous sera-t-il bien doux de nous en souvenir!

Je commande à la Grèce, et Pélops m'a donné
Tout ce vaste pays, de mer environné,
Qui va de l'Hellespont à l'isthme de Corinthe.

Arrête, Ménélas, ou ce bras comme un foudre,
Tombant dessus ton corps, le va réduire en poudre.

C'est à ce coup qu'il faut être sans peur
Et faire voir de la force et du cœur.

Cerbère :
Couché parmi des os, en des cavernes sombres,
Par d'éternels abois épouvante les ombres.

Ne cède point aux maux; va contre eux, ne crains rien,
Suis ton sort en tous lieux : il te conduira bien.

Les abeilles :
Elles sucent le miel, volant de fleur en fleur,
Et mettent par rayons cette douce liqueur.

Cette amazone :
Eût couru sur les eaux, couru sur les moissons,
Sans plier les épis ni mouiller les talons.

Cet arbre :
Dont l'ombre est réservée aux arrière-neveux.

Vere fabis satio est; nunc te quoque, medica, putres
Accipiunt sulci, et milio venit annua cura.

(Virg., *Georg.*, I.)

Frigida Saturni sese quo Stella receptet;
Quos ignis cœlo Cyllenius erret in orbes.

(Virg., *Georg.*, I.)

Si vero solem ad rapidam stellasque sequentes
Ordine respicies, nunquam te crastina fallet
Hora, nec insidiis noctis capiere serenæ.

(Virg., *Georg.*, I.)

..... Et summa sequar fastigia rerum.

(Virg., *Æneid.*, I.)

Nunc primi cuneis scindebant fissile lignum.

(Virg., *Georg.*, I.)

Tuncl aqueis captare feras, et fallere visco
Inventum, et magnos canibus circumdare saltus.

(Virg., *Georg.* I.)

Sed si cui virtus animusque in corpore præsens.

(Virg., *Æneid.*, V.)

..... Canibus data præda marinis.

Nec tumulum curo; sepelit Natura relictos.

(Mæcenas.)

Nunc manibus rapidis opus est, nunc arte magistra.

(Virg., *Æneid.*, VIII.)

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

(Terent., *Heautontim.*, act. I.)

Luxuriatque toris animosum pectus...

Insere nunc, Melibæe, piros; pone ordine vites.

(Virg., *Eclog.*, I.)

Il faut semer en mars la fève et le sainfoin :
Si vous voulez du mil, prenez le même soin.

Où Saturne commence et finit sa carrière;
Quels tours Mercure fait en sa course légère.

Observe le coucher (*du soleil*), pour n'être point séduit
Par la sérénité d'une trompeuse nuit.

Il suffit de toucher les principes des choses.

On fendoit autrefois le bois avec des coins.

Ce fut par l'invention des sages
Qu'on commença d'user de piéges et de rets,
Et de placer des chiens sur le bord des forêts.

Qui dans le fond du cœur a la vertu présente.

Ou qu'on donne ce corps en proie aux chiens de mer.

Sans souci du tombeau, je sais que la Nature
Aux corps abandonnés donne la sépulture.
Maintenant, pour chasser le mal qui nous oppresse.
Il nous faut employer la force avec l'adresse.

Je suis homme, et ne tiens rien d'humain hors de moi.

On voit dans ses regards une brillante ardeur,
Et dans ses mouvements la fierté de son cœur.

Et puis allez planter la vigne et l'olivier.

Usque adeone mori miserum est?...

(Virg., *Æneid*, XII.)

Multa viri virtus animo, multusque recursat
Gentis honos.

(Virg., *Æneid.*, IV.)

..... Evasisse tot urbes
Argolicas, mediosque fugam tenuisse per hostes.

(Virg., *Æneid.*, III.)

Terribiles visu formæ, letumque labosque.

(Virg., *Æneid.*, VI.)

Atridem, Priamumque, et sævum ambobus Achillem.

(Virg., *Æneid.*, I.)

Tangere enim et tangi, nisi corpus, nulla potest res.

(Lucret., I.)

Luctus et ultrices posuere cubilia Curæ,
Pallentesque habitant Morbi, tristisque Senectus.

(Virg., *Æneid.*, VI.)

Desunt inopiæ multa, avaritiæ omnia.
In nullum avarus bonus est, in se pessimus.

(Publ. Syrus.)

In minimo eget mortalis, qui minimum cupit.
Quod vult, habet, qui velle quod satis est, potest.

(Publ. Syrus.)

..... Fugit irreparabile tempus.

(Virg., *Georg.*, III.)

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit.

..... Subeunt morbi, tristisque senectus.

..... Cui nemo civis neque hostis
Quivit pro factis reddere operæ pretium.

(Scipio Africanus.)

Est-ce un si grand malheur que de perdre la vie?

La vertu du héros, sa naissance et sa gloire
Se viennent présenter souvent à la mémoire.

Que vous servira
D'avoir, dans le combat, écarté seul la presse
Et renversé toute la Grèce?

Le travail et la mort sont terribles à voir.

Le fier Agamemnon, Priam le sourcilleux,
Et le vaillant Achille ennemi de tous deux.

Le corps seul peut toucher et peut être touché.

Où demeure le deuil, le souci, la tristesse,
La mourante langueur et la froide vieillesse.

S'il manque à l'indigent, l'avare se plaint tout.

Qui sait vivre de peu n'a disette de rien.

Le temps fuit et jamais ne se peut rappeler.

La plus belle saison fuit toujours la première.

Puis vient la maladie et la triste vieillesse.

Scipion l'Africain :
A qui jamais l'ami, ni l'ennemi,
N'a pu payer le bienfait qu'à demi.

..... Quem super ingens
Porta tonat cœli.....

(VIRG., *Georg.*, III.)

Si fas endo plagas cœlestum ascendere cuiquam :
Mi soli cœli maxima porta pat t?

(ENNIUS, *Epigr.*)

Arma virumque cano.

(VIRG., *Æneid.*, I.)

..... Rege incolumi, mens omnibus una est :
Amisso, rupere fidem.

(VIRG., *Georg.*, IV.)

Regia Solis erat sublimibus alta columnis,
Clara micante auro.

(OVID., *Metam.*, II.

Aureus axis erat, temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo.

(OVID., *Metam.*, II.)

Nosque ubi primus equis Oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens ascendit lumina Vesper.

(VIRG., *Georg.*, I.)

Sur lui tonne du ciel la grande et vaste porte.

Si quelqu'un peut entrer dans le conseil des dieux,
La vaste porte des cieux
A moi seul s'ouvrira...

Je chante un Héros et la guerre.

Les lois n'ont de pouvoir qu'autant que le roi vit.

Le palais du Soleil, porté sur cent colonnes,
Étoit tout brillant d'or...

Il (*son char*) avoit l'essieu d'or et le timon aussi ;
Les rais étoient d'argent...

Vesper leur apparoît quand nous voyons l'Aurore.

III. INSCRIPTIONS HISTORIQUES

DE

LA GALERIE DU CHATEAU DE GLATIGNY[1].

[1694.]

INSCRIPTION POUR L'ENTRÉE DE LA GALERIE.

Loin du tumulte de la cour,
C'est ainsi que nos cœurs vénèrent le monarque.
Voici le temple, où chaque jour
Il a de notre zèle une nouvelle marque;
Ses hauts faits y seront respectés par la Parque,
Si la Parque a jamais épargné quelques lieux.
O vous, dont ses exploits ont attiré les yeux,
Admirez-en la suite. Elle doit vous apprendre
Que dans chaque dessein Louis fait éclater
De la prudence à l'entreprendre,
De la force à l'exécuter.

PRISE DE TOURNAI, LE 24 JUIN 1667.

Tributaire des lis, je reçus autrefois
Clovis en son berceau, Childéric en sa tombe;

1. Nous avons jugé inutile de réimprimer les inscriptions latines du baron de Vuoerden, que La Fontaine n'a fait qu'imiter. (Voyez p. XXXIX de l'introduction.)

J'étois ville des Francs : je le suis des François.
Un vainqueur, sous qui tout succombe,
Sut à ce premier joug ranger ma liberté.
Ce qu'on crut mon malheur fait ma félicité :
Aux efforts de Louis je dus d'abord me rendre.
Ce prince sur Clovis l'emporte en piété,
En grandeur il passe Alexandre.

PRISE DE DOUAI.

Douai, ville à Pallas si chère,
Soit que Pallas se considère
Un armet à la tête, ou l'aiguille à la main,
Douai, la fille de Louvain,
Bénit le conquérant dont le bras l'a soumise.
Elle n'a jamais cru la révolte permise,
Ni suivi des Flamands les cœurs séditieux.
Cette ardeur si fidèle à Louis est acquise :
Car quel roi la mérite mieux?

PRISE DE LILLE, LE 28 AOUT 1667.

Lille, cette cité qui vaut une province,
Par l'effort de Louis notre grandeur accroît.
Qu'en coûte la conquête aux armes de ce prince?
Dix jours. Qui le croira? Celui qui le connoît.

CONQUÊTES DU ROI EN HOLLANDE (1672).

Triompher en courant d'un climat invincible,
Pénétrer un pays que de leurs propres mains
La Nature avec l'Art rendoient inaccessible
Aux entreprises des humains ;

Passer le Rhin, l'Issel, et lasser la victoire,
Faire à plus de cent forts son tonnerre éprouver,
C'est ce qui de cent rois pourroit remplir l'histoire :
En trois mois cependant un seul sut l'achever.

PRISE DE MAESTRICHT.

Louis sait commander : c'est le métier des rois,
C'est celui que font les dieux même ;
Les héros par cet art faisoient joindre autrefois
Les honneurs de l'Olympe à ceux du diadème.
Notre prince le porte en un degré suprême.
Contemplez de quel air il sait aux champs de Mars,
Comme au trône, exercer le plus noble des arts.
Maestricht en est témoin : cette ville fameuse
Change bientôt de souverain ;
Peu de temps la réduit : douze jours..., et la Meuse
En faveur de Louis suit l'exemple du Rhin.

PRISE DE BESANÇON.

Je louerois Besançon, mais César l'a dépeint.
On sait que dans les airs son rocher va s'étendre.
Quoique voisin du ciel, nos armes l'ont contraint,
Après huit veilles, à se rendre.
Tout concouroit pour le défendre :
Le nom de ses guerriers, l'aspect de ses remparts.
Ibères et Germains, venus de toutes parts,
Voyoient entrer pour lui l'hiver même en leurs ligues.....
Huit retours de l'aurore ont décidé son sort.
Louis est un torrent, dont les plus fortes digues
Ne sauroient arrêter l'effort.

PRISE DE DÔLE.

Besançon fut suivi de Dôle, et ces projets
Entassèrent bientôt conquête sur conquête.
Louis mène une troupe, aux combats toujours prête :
En autant de héros il change ses sujets.
Rien ne résiste aux mains conduites par sa tête.
Qu'on soit ministre ou chef, qu'on soit sage ou vaillant,
Il connoît de chacun le zèle et le talent.
Sous ses ordres, Louvois, d'une peine assidue,
Par l'exemple du prince au travail animé,
Suffit seul à cent soins d'une immense étendue :
Quel génie! Il est vrai que Louis l'a formé.

PRISE DE LIMBOURG, 20 JUIN 1675.

Rien ne sauva Limbourg : les forces de l'Empire,
Le Batave, l'Ibère, enfin le monde entier.
Condé formoit le siége, instruit en ce métier.
Mars et lui ne font qu'un, c'est ce que l'on peut dire
Louis couvroit son camp et le favorisoit;
Aux secours assemblés ce prince s'opposoit.
Où sont ces Ilions qui coûtoient dix années?
Limbourg, après dix jours, tomba sous notre fer.
Eût-il pu retarder l'arrêt des destinées
Et la foudre de Jupiter?

PRISE DE BOUCHAIN, 20 JUIN 1676.

Bouchain servoit de clef à deux superbes villes :
Sa prise les rendoit à dompter plus faciles.
Ni Valenciennes ni Cambrai

N'eussent tombé sitôt, sans ce premier essai.
Philippe l'entreprend. Bouchain voit une armée,
Sous l'un et l'autre frère, à vaincre accoutumée.
Orange accourt en vain : Bouchain cède à Louis.
Tenant presque en ses mains une double victoire,
L'ennemi se retire, envieux de la gloire
Dont ce prince eût comblé tant de faits inouïs.

PRISE DE VALENCIENNES, MARS 1677.

Valenciennes étoit l'écueil de nos guerriers;
Elle avoit arrêté le cours de nos lauriers.
Ses enfants rappeloient de tristes funérailles,
Nous montrant nos tombeaux creusés sous leurs murailles.
Que les temps sont divers ! Il n'est que notre roi
Qui se puisse vanter d'avoir toujours pour soi
La faveur du dieu des batailles.
Bientôt cette cité fut soumise à ses lois.
Nous pouvions nous venger des pertes d'autrefois :
Le soldat renonça de lui-même au pillage;
Il eut horreur d'un droit acquis à son courage.
Ce miracle n'est dû qu'au plus clément des rois.

PRISE DE CAMBRAI.

Cambrai portoit son nom aux terres inconnues;
Ses plus fiers ennemis n'osoient en approcher;
Ils passoient, et ce lieu, plus ferme qu'un rocher,
Gardoit un air tranquille et menaçoit les nues.
Qu'ont servi ses châteaux, ni leurs cimes chenues?
Ce rempart s'est soumis : c'étoit le seul recours
Que l'Ibère opposoit au cours

D'un torrent qui sans doute eût emporté le reste.
La paix a suspendu ces rapides efforts.
Flandre, ton sort dépend d'un conquérant modeste,
Et non des ligues et des forts.

PRISE DE SAINT-OMER.

Cambrai résistoit encore :
Saint-Omer voit, de ses tours,
Le défenseur qu'il implore
Accourir à son secours.
On se bat ; le sort chancelle ;
Philippe enfin est vainqueur.
Louis laisse agir son zèle,
Et sa conduite et son cœur.
Saint-Omer se rend ensuite,
Et, par tant d'exploits divers,
On crut la Flandre réduite,
Et l'Europe et l'univers.

PRISE DE GAND.

Qui ne sait des Gantois les dures destinées,
La colère de Charle indigné justement,
Et de ces villes mutinées
Le sévère et long châtiment ?
Ce sont événements trop marqués dans l'histoire ;
Ils ne le sont pas moins dans le cœur des Gantois,
Et l'Espagne avoit lieu de croire
Que Gand feroit des vœux en faveur des François.
Ce n'est point ce qui fit incliner la balance ;
Le ciel n'entend les vœux des mutins qu'à regret.

Louis força ces murs, mais par sa vigilance,
Par sa valeur, par le secret.

PRISE D'YPRES.

La Jalousie aux yeux incessamment ouverts
Fut toujours attentive aux progrès de nos armes.
Près d'Ypres menacée, on vit les champs couverts
D'escadrons accourus sur le bruit des alarmes.
L'Anglois avec fierté, l'Espagnol avec larmes,
Représentoient à l'univers
Que de l'Europe et des deux mers
Notre prince vouloit régler seul la fortune;
Qu'Ypres prise, la Flandre entière alloit tomber.
Ypres, malgré leurs plaintes aux peuples importune,
Ne laisse pas de succomber.

LA PAIX DE NIMÈGUE.

Louis maintient la paix qu'il rappelle ici-bas.
Alexandre soupire au sein de la victoire;
Rien ne remplit son cœur que l'amour des combats;
Malheureux de n'aimer qu'une sorte de gloire,
Il fut grand, il ne fut sage ni modéré.
Louis l'est. O toi, chef dont la Grèce se vante,
Et vous, dont Rome a vu le mérite adoré,
Mânes des deux Césars! Louis vous représente.
En ce monarque seul on peut tous trois vous voir;
Arbitre de l'Europe, il en fait le partage.
Il sait vaincre, régner, maintenir son ouvrage :
Le détruire, qui donc en aura le pouvoir?

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

LES AMOURS DE PSYCHÉ ET DE CUPIDON.

ADONIS.

FRAGMENTS DU SONGE DE VAUX.

POËME DE LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC.

POËME DU QUINQUINA.

ÉLÉGIES.

ODES.

POÉSIES DIVERSES.

TRADUCTIONS EN VERS.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Verneuil-sur-Avre (Eure). — Imp. Henri Turgis 7-1926